



**RED
DRESS
I N K®**



**SEXE,
MEURTRES
ET
CAPPUCCINO**

Kyra Davis

KYRA DAVIS

**SEXE,
MEURTRES
ET
CAPPUCCINO**



**RED
DRESS
I N K®**

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Dédicace](#)

[Remerciements](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

© 2005, Kyra Davis. © 2006, 2007, Traduction française :
Harlequin S.A.
978-2-280-85009-4



Cet ouvrage a été publié en langue anglaise
sous le titre :

SEX, MURDER AND A DOUBLE LATTE

Traduction française de
CÉCILE DESTHULLIERS

HARLEQUIN®
et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait
une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63
Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

A ma grand-mère Sophia « Sylvia » Davis, une
femme dont le vœu le plus cher était d'aider
ceux qu'elle aimait à réaliser leurs rêves.

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier mon agent, Ashley Kraas, mon éditeur, Margaret O'Neill Marbury, et toute l'équipe de Red Dress Ink.

Un grand merci également à mon amie Brenda Gilcrest, ma mère, Gail Davis, pour avoir corrigé ma mauvaise orthographe, et Shawn Gavlin, ainsi que tous les membres du Doc Murdoc Writer's group, pour leur soutien.

Enfin, je remercie Alina Adams et Danielle Girard, qui sont d'extraordinaires mentors.

Si Alicia Bright a appris une leçon de la vie, c'est que plus vous pensez maîtriser une situation, plus elle a de chances de vous échapper.

Sex, Drugs & Murder

Les scènes érotiques que je glisse dans mes polars n'ont qu'un défaut, c'est que ma mère les lit.

Je serai hantée jusqu'à ma mort par le souvenir de ma mère, venue me rendre visite dans mon appartement de San Francisco, alors que je venais de publier mon premier roman. Je la vois encore, debout dans le salon, agitant mon livre sous mon nez d'une main arthritique mais encore pleine d'énergie.

— Peux-tu me dire, me demanda-t-elle alors, comment il se fait qu'une jeune fille juive bien élevée écrive de pareilles horreurs ? Qu'il y ait des morts à toutes les pages, passe encore, mais crois-tu que ces histoires de draps froissés soient vraiment nécessaires ? Il faut vraiment être une... une shikshas pour inventer ce genre de choses !

Au lieu de battre en retraite et d'admettre ma faute, je commis l'erreur de tenter de raisonner ma mère.

— Pas du tout, maman. Et d'ailleurs, l'érotisme est un genre littéraire ouvert à toutes les confessions.

Il en fallait plus pour la calmer, comme je m'en aperçus rapidement. Après avoir surligné les passages les plus osés de mon bouquin, elle se rendit chez le rabbin pour lui demander son avis. Le brave homme, sans doute à peine moins mortifié que moi, lui assura que les scènes d'acte sexuel entre deux adultes consentants dans le cadre d'une relation amoureuse passionnelle, voire franchement torride, ne constituaient en rien une violation de la Torah.

Les jours suivants, on la vit aborder les membres de sa congrégation et leur mettre mon livre devant les yeux en déclarant :

Vous voyez ça ? C'est ma fille qui l'a écrit ! Vous devriez lire les passages érotiques. Si seulement elle faisait le dixième de ce qu'elle raconte, il y a longtemps que je serais grand-mère !

Depuis cet épisode, je ne suis plus jamais passée devant la synagogue du quartier. Comment pouvais-je espérer me fondre dans la masse, moi qui suis, à l'exception de mon père, la seule juive de couleur à la ronde, c'est-à-dire à peu près aussi facile à repérer qu'un grain de café dans un plat de riz ?

D'ailleurs, je remporte toujours un franc succès dans les soirées quand je mets les gens au défi de deviner ma nationalité. Ma peau est café au lait (long, sucré) et mes cheveux à peine moins crépus que ceux de Michael Jackson jusqu'à ses quatorze ans. On me croit Brésilienne, Portoricaine, Egyptienne, Israélienne, Sicilienne... et j'en passe. Je dois être représentative de tout un tas de gens. En tout cas, de tout un tas de gens à l'imagination dépravée.

Voilà à quoi je songeais ce jour-là, assise devant mon ordinateur, alors que j'abordais l'une des scènes-clés de mon roman en cours. Après une longue description des zones érogènes de mon

héros et de mon héroïne, ainsi que de l'usage imaginaire qu'ils en faisaient, je changeai de décor et entraînai mes lecteurs vers l'appartement du chef cuisinier, où rôdait l'assassin, un toaster à la main. Combien de temps le cuistot allait-il agoniser, une fois frappé à la tête par le tueur ? Dix minutes, quinze ?

Je sursautai en entendant la sonnette de l'Interphone. Il n'y a rien de plus désagréable que d'être interrompu dans son travail.

Ayant enfoncé les touches Ctrl et S de mon clavier, je me levai pour aller actionner l'ouverture de l'entrée de l'immeuble à mon visiteur, puis j'entrebâillai la porte de l'appartement. Des talons aiguilles résonnaient dans la cage d'escalier, probablement à l'assaut des trois étages qui menaient chez moi. Puis, en écho, je distinguai le frottement de bottes de motarde.

Mary Ann et Dena.

— Tu tiens le coup ? me demanda cette dernière en pressant mon bras d'un geste chaleureux.

Dena entra et se débarrassa de sa veste cloutée qu'elle jeta sur un dossier de chaise. J'allais lui demander à quoi elle faisait allusion lorsque Mary Ann se jeta dans mes bras, en larmes.

— Ma pauvre Sophie ! C'est épouvantable ! C'est abominable ! C'est...

A court de qualificatifs, elle essuya ses yeux et reprit :

Enfin, je ne comprends pas qu'on puisse faire une chose pareille. Comme tu dois être malheureuse !

J'écartai ses bras de mon cou. Je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'elle me disait et j'étais trop jeune pour mourir étranglée.

Dena haussa ses épais sourcils noirs d'authentique Sicilienne et s'assit sur un accoudoir du canapé.

— Tu n'as pas écouté les infos ? Tolsky s'est suicidé. On a retrouvé son corps la nuit dernière.

— Ah, mais ce n'est pas possible. Je lui ai parlé il y a quelques jours au téléphone.

Mary Ann tourna vers moi un regard bleu humide où se lisait toute la compassion du monde.

— Ma pauvre chérie. Je sais, c'est une terrible nouvelle...

— Un terrible malentendu, tu veux dire. Tolsky ne peut pas être mort, il a bien trop de choses à faire.

Comme elles se jetaient des coups d'œil interloqués, je poursuivis, en comptant sur mes doigts :

— Pas plus tard que la semaine dernière, il m'a dit qu'il avait adoré mon scénario, qu'il voyait déjà où il irait tourner le film, qu'il partait en repérage dès que possible, qu'il savait à quels acteurs il comptait proposer des rôles... Vous comprenez ? Je ne prétends pas le connaître très bien, mais il est évident qu'un type qui a autant de projets est trop occupé pour se suicider.

— Peut-être, dit Dena, mais le fait est qu'il s'est donné la mort la nuit dernière.

Tout en adressant à Mary Ann un signe de tête autoritaire, elle poursuivit :

On doit en parler dans le journal. Dans l'exemplaire de l'Examiner que j'ai vu tout à l'heure dans le hall, par exemple.

Mary Ann, qui avait compris le message, détala en tirant nerveusement sur une de ses boucles blondes.

— Vous n'étiez pas très proches ?

— Non, je ne l'ai croisé qu'une seule fois, le jour où il est venu à San Francisco pour s'entretenir avec moi de son projet de porter à l'écran Sex, Drugs & Murder. Je l'ai eu au téléphone à deux ou trois reprises par la suite.

Je rassemblai mes souvenirs.

— Il m'a fait l'effet d'un type bien. Un peu gonflé, dans son genre, mais pour survivre dans la jungle de Hollywood... Tu es vraiment sûre qu'il est mort ?

— Oui, et tu ne crois pas si bien dire. Gonflé ? A côté de lui, le Graf Zeppelin était une bouée en plastique.

Mary Ann arriva à cet instant, agitant l'Examiner d'un air triomphal. Sur trois colonnes à la une, s'étalait le gros titre.

ALEXIS TOLSKY MET EN SCÈNE SON PROPRE SUICIDE.

C'était donc vrai.

J'ouvris le journal pour y lire les détails de l'événement. Tout s'était déroulé exactement comme dans l'un des films du cinéaste, Un Silence de mort. Tolsky s'était ouvert les veines dans son bain. A l'instar de son héros, il avait pris soin d'allumer des bougies parfumées à la vanille. Je me souvenais encore d'Alex, de son énergie, de sa présence si imposante que la salle du restaurant où il m'avait invitée m'avait semblé trop petite pour lui. Voilà qu'il était mort. Fauché en pleine gloire. Le Graf Zeppelin ? Le Hindenburg, plutôt...

— Ce que je ne m'explique pas, dis-je en tapotant l'article du bout du doigt, c'est qu'il ait choisi cette scène en particulier. Si vous vous souvenez bien, dans son film, il ne s'agit pas d'un suicide mais d'un meurtre déguisé. Est-ce que les enquêteurs y ont pensé ?

— Lis l'article jusqu'au bout, dit Dena. Il y a d'autres détails.

— A propos du suicide, précisa Mary Ann en hochant la tête avec sérieux.

— Merci, mon chou. Sophie aurait pu croire que je parlais de l'horoscope du jour.

Mary Ann ignora la remarque de Dena et me fit le résumé des éléments en sa possession.

— Il avait donné leur journée à tout son personnel, dit-elle d'un ton de conférencière. La femme de chambre, le chauffeur, tout le monde. Il était très déprimé que sa femme le quitte. Les analyses de sang ont révélé un taux d'alcool extrêmement élevé.

— Tu veux dire qu'on a trouvé un peu de sang dans son alcool, ironisa Dena.

— Comme c'est malheureux ! reprit Mary Ann en pressant ses mains avec désespoir. Je suis vraiment triste pour lui...

Je refermai le journal et observai le portrait de Tolsky en première page. Alors c'était donc vrai... Je ne parvenais pas encore à y croire tout à fait. Comment pouvait-on se réveiller un matin et décider que c'était un beau jour pour mourir ? Moi aussi, j'étais triste pour lui. Enfin, je l'aurais été si je l'avais aimé un peu plus. Ou si je n'avais pas été aussi révoltée par le suicide. Ou si je n'avais pas été une ambitieuse vénale et sans cœur. C'est vrai, et mon scénario ? Tolsky aurait pu attendre que mon film soit tourné pour tirer sa révérence !

— Tout de même, murmurai-je, si c'est le départ de sa femme qui le minait autant, il aurait pu

faire un effort pour qu'elle revienne. Il y a tellement de trucs éprouvés dans ces cas-là ! Les fleurs, les diamants, les conseillers conjugaux, je ne sais pas...

— Ça aurait marché, pour toi, si Scott avait essayé ? demanda Mary Ann.

— Scott était un loser parasite et infidèle. C'est déjà un miracle que je l'aie supporté pendant deux années entières. Alexis Tolsky était marié depuis vingt-cinq ans, je suppose qu'il devait avoir quelques arguments en sa faveur. C'est un peu facile de se taillader les poignets dès qu'on sent qu'on perd la main... Enfin, je veux dire... Je ne voulais pas dire... Oh, flûte ! Quelle poisse !

Je refoulai le gémissement de frustration qui montait dans ma gorge.

— Du nerf, dit Dena en étirant ses jambes bottées. Tolsky avait un caractère entier, il n'allait pas se suicider comme M. Tout-le-monde. Il n'a pas pu s'empêcher de soigner sa sortie.

Elle repoussa du pied mon chat, M. Katz, venu se frotter contre son pantalon noir.

— Evidemment, pour toi, c'est une déception.

— Déception ? Parle plutôt de dépression. Il n'avait pas le droit de me faire un coup pareil. Moi qui étais tellement impatiente de visionner les premiers rushes.

— Quand je pense qu'on se bouscule pour voir ses films... S'il avait eu la gentillesse d'attendre que le tien soit sorti, tu aurais bénéficié de la publicité de son suicide.

— Merci de ces paroles réconfortantes.

En tout état de cause, je n'avais pas d'autre choix que de me résigner. Après tout, j'aurai d'autres chances. Peut-être pas avant une bonne dizaine d'années, mais je n'aurai que quarante ans à cette époque. Je pourrai encore rentrer dans une robe taille trente-huit pour la remise de mon Academy Award. Tenez, regardez Sarah Jessica Parker : à quarante ans, elle est sacrément bien roulée, non ?

— Et si je lançais la rumeur que je suis en phase terminale ? Ça déciderait peut-être un autre cinéaste à me faire une proposition rapide ?

— Ça ne marchera pas, dit Dena. Tant que tu n'as pas passé l'arme à gauche, tu n'intéresses personne.

— Et si je faisais comme Van Gogh ? Me couper une oreille, ou quelque chose comme ça. Ce serait une bonne publicité.

— Pour lui, en tout cas, ça n'a pas marché. Ça ne l'a même pas aidé avec les filles. Il paraît que sa fiancée s'est tirée quand il a voulu lui offrir son oreille en cadeau. Elle a dû lui rendre en criant : « J'avais dit des boucles d'oreilles, crétin ! »

Je réprimai un rire nerveux quand Mary Ann, secouant la tête d'un air navré, se leva pour aller prendre un sac de maïs dans le placard de la cuisine.

— Si son seul but était d'avoir son nom une fois de plus dans les journaux, il lui suffisait de faire un nouveau film. Avec mon scénario.

Mary Ann posa son sac sur le bar qui sépare la cuisine du séjour.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, une main sur sa joue. Et si c'était un accident ? Il s'est peut-être coupé en se rasant !

Si Mary Ann avait été n'importe qui d'autre, j'aurais compris que c'était une plaisanterie. Dena leva les yeux au plafond.

— Quand je pense qu'on a des gênes en commun ! grommela-t-elle. Si on te pose la question, insiste bien sur le fait que tu n'es ma cousine qu'au second degré.

Mary Ann croisa les bras d'un air indigné.

— Et pourquoi ne serait-ce pas un accident, je te prie ? Il était ivre. Il ne devait plus maîtriser ses gestes.

— Bien sûr. Il a pris un bain pour se raser les bras. Tout le monde fait ça.

— Il avait peut-être... hum, les bras très velus ?

— Certainement. Et il s'est coupé les deux poignets par mégarde avant de se dire : « Que c'est contrariant ! Je vais attendre d'être complètement vidé de mon sang pour appeler les urgences. »

— Il s'est peut-être évanoui. Ou bien il était ennuyé de devoir expliquer ce qui lui était arrivé.

— D'où l'expression « s'ennuyer à mourir », grinça Dena entre ses dents.

— Pense ce que tu veux, moi, j'ai mon idée, dit Mary Ann en s'éloignant. Si vous voulez bien m'excuser, il faut que j'aille au petit coin.

— Fais attention de ne pas te couper les poignets en t'essuyant !

J'attendis en me mordant les lèvres que Mary Ann se soit éloignée et je me tournai vers Dena.

— Tu es un peu dure avec elle, tu ne trouves pas ?

Dena laissa échapper un soupir d'agacement.

— Au petit coin ! Elle ne peut pas dire « aux chiottes », comme tout le monde ? On n'a pas idée d'être aussi tarte !

Qu'on ne s'y trompe pas, Dena était aussi désobligeante avec sa cousine dans l'intimité qu'elle était protectrice envers elle en société. L'un des ex de Mary Ann l'avait appris à ses dépens, le jour où Dena lui avait cassé la figure pour lui apprendre à manquer de respect à sa jeune cousine.

Celle-ci sortit des toilettes sans dommage apparent, passa à la salle de bains pour se laver les mains, revint prendre dans son sac à main un tube de crème protectrice dont elle s'enduisit les mains avec soin, puis ouvrit le réfrigérateur, sans doute à la recherche de quelque chose de plus calorique que du pop-corn. Elle en sortit un pot de beurre de cacahuètes et y plongea une petite cuiller.

Je louchai avec envie sur sa silhouette de femme enfant, avant de me tourner de nouveau vers Dena, qui examinait le DVD de location qu'elle avait apporté pour la soirée, un de ces blockbusters où Bruce Willis sauve la planète menacée par un astéroïde fou, une attaque de fourmis géantes ou une épidémie de peste bubonique, voire les trois à la fois.

— Si on veut le voir, c'est maintenant. Je me lève tôt demain, je dois réceptionner une livraison de vibromasseurs à la première heure.

Mary Ann prit un air outré.

— Et tu as honte de moi !

— Ne critique pas ce que tu ne connais pas. Si les bourgeoises qui fréquentent ton institut de

beauté utilisaient ces joujoux, elles n'auraient pas besoin de se ruiner en crèmes anti-rides et en sérums rajeunissants.

Je ne pus me retenir d'intervenir.

— Tu crois que ce genre de commerce devrait en offrir à ses meilleures clientes ?

— Pourquoi pas ? Je devrais peut-être réfléchir à une offre promotionnelle en partenariat avec la patronne de Mary Ann... Bon, on mate cette vidéo ou on tient une conférence sur les bienfaits du vibromasseur ?

J'étais dans un tel état de tension que je n'avais plus aucune envie de regarder un film. Je songeai que j'aurais mieux fait d'exploiter l'horreur que m'inspirait la mort tragique de Tolsky pour booster ma scène de crime, que je trouvais un peu fade. Au moins, j'aurais l'impression d'agir au lieu de m'apitoyer sur ma carrière prématurément brisée par la faute d'un dépressif suicidaire et égoïste.

— Dites, les filles, ça vous ennuerait si on remettait ça à un autre soir ?

Dena me lança un regard noir.

— Bon sang ! Sophie, j'ai mis vingt-cinq minutes à me garer. On ne va pas partir maintenant !

— Mais bien sûr, dit Mary Ann d'un ton compatissant. Après le choc que tu as reçu, il est tout à fait normal que tu aies besoin d'un peu de solitude.

Après avoir rangé le pop-corn et le beurre de cacahuètes, Dena se leva, puis passa son sac à main à son épaule.

— Très bien. Tu n'auras aucun détail sur mon rendez-vous d'hier soir.

Je pris la clé de ma boîte aux lettres pour raccompagner mes amies dans le hall.

— Je le connais ?

— Non, c'est un nouveau. S'il assure toujours autant que cette nuit, c'est le coup du siècle. Une bête de sexe !

J'éclatai de rire en voyant Mary Ann rougir comme une vierge effarouchée.

— Eh bien, dit Dena, je n'ai pas le droit de m'amuser ?

— Tu as tous les droits, dis-je. Y compris celui de ménager nos chastes oreilles.

— Parle pour elle, dit Dena en désignant Mary Ann d'un coup de menton. Toi, vu ce que tu écris, tu n'as plus grand-chose à apprendre. Il suffirait juste que tu passes à l'acte.

Elle lissa son pantalon de cuir et me décocha un clin d'œil complice.

— Tiens, tu sais ce qu'on va faire ? Dès que tu auras fini ton bouquin, on ira fêter ça au Club des joyeuses garces.

— Je peux venir ? demanda Mary Ann.

— Impossible, mon chou. Tu n'es pas une garce.

— Oh, mais je peux être très vilaine, si je veux.

Dena leva les yeux au ciel, et je me retins de rire. Quand Mary Ann cesserait-elle d'être aussi naïve ?

Le Club des joyeuses garces était un coin de forêt planté de séquoias, situé dans un endroit peu fréquenté du jardin botanique du parc de Golden Gate. Dena et moi nous y rendions depuis une quinzaine d'années pour échanger des confidences, dire des horreurs sur nos ex et boire à nos amours, heureuses ou malheureuses.

— Tu y as bien emmené le coiffeur de Sophie, protesta Mary Ann lorsque nous arrivâmes dans le hall. Je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas le droit d'y aller !

— Marcus ? C'est peut-être un coiffeur mais il a une classe folle ! Tout le monde ne peut pas en dire autant...

Je levai les mains pour les faire taire.

— Promis, Mary Ann, on t'invitera un jour. En attendant, tu devrais t'entraîner à dire des grossièretés. Tiens, on va commencer tout de suite. Répète après moi : « J'aime le sexe et je vous emm... »

Je vis les yeux de Mary Ann s'agrandir d'horreur. Ses lèvres s'arrondirent, mais les paroles s'étranglèrent dans sa gorge.

— Eh bien, laissa tomber Dena en cherchant ses clés dans son sac à main, ce n'est pas gagné ! Allez, en voiture.

— On est vraiment obligées d'écouter Eminem aussi au retour ? demanda Mary Ann. J'ai apporté un super CD, si tu veux !

— Tu sais ce que je lui dis, à Britney Spears ?

Pensive, je les regardai s'éloigner dans la lueur des réverbères, Dena en cuir noir de la tête aux pieds, Mary Ann en talons aiguilles et tailleur pastel. Pourquoi m'obstinais-je à écrire des scénarios tordus alors que j'avais sous la main le tandem idéal pour un sitcom à succès ?

J'ouvris ma boîte aux lettres pour relever mon courrier, que je n'étais pas allée chercher le matin. Tout en remontant, j'examinai les plis que j'avais reçus. Rien de bien original : des courriers de la banque, une publicité pour la énième braderie de l'année chez Macy's, et... tiens, un courrier personnel.

Je refermai derrière moi la porte de mon appartement et retournai la petite enveloppe blanche pour voir qui m'écrivait. Aucune indication au recto. Sur le verso, il n'y avait que mon nom et mon adresse, soigneusement typographiés. Intriguée, je la décachetai. La lettre ne comportait qu'une seule phrase.

« On récolte ce qu'on sème. »

Bizarre...

J'avais l'habitude de recevoir du courrier de mes lecteurs, parmi lesquels figuraient un certain nombre d'allumés. En général, ceux-ci écrivaient à mon éditeur, qui faisait suivre, mais ils parvenaient parfois à se procurer mon adresse et à me poster directement leurs lettres. Toutefois, cette missive ne ressemblait pas aux autres. Pour tout dire, elle me mettait mal à l'aise. Je regardai nerveusement par-dessus mon épaule, avant de rire de moi. Qui m'attendais-je à trouver, Freddy ?

Je haussai les épaules, agacée. Je ne savais pas qui était le crétin qui m'avait envoyé cette lettre grotesque, mais je n'allais pas le laisser gâcher ma soirée ! Je jetai la lettre dans la cheminée, ajoutai une bûche à allumage rapide et grattai une allumette. La feuille de papier se tordit, noircit, se roula sur elle-même. Dix secondes plus tard, il n'en restait qu'un petit tas de cendres.

Puis je m'assis sur le sol, les bras autour des genoux, pour regarder les flammes lécher la bûche, tandis que M. Katz venait se frotter contre moi en ronronnant.

D'ordinaire, le spectacle du feu me rassurait. Ce soir-là, pourtant, il ne parvint pas à chasser l'impression que ma vie venait de prendre un nouveau virage, et que, pour une raison que je ne m'expliquais pas, quelque chose d'effrayant m'attendait au tournant.

Alicia ne vivait pas que pour son job, loin de là. Elle aimait la fête... presque autant que la castagne.

Sex, Drugs & Murder

Il est troublant de constater à quel point un événement tragique peut pousser un individu moyen à se dépasser. En tout cas, ce fut mon cas lors du décès de Tolsky. Moi, Sophie Katz, championne olympique de procrastination, je terminai mon bouquin une semaine avant la date de remise prévue. Mon éditeur n'avait jamais vu cela...

Je saisis le mot « FIN » et, repoussant ma chaise à roulettes de mon bureau d'un coup de pied énergique, je traversai la pièce à reculons, les bras en V.

— Yahoooooo !

M. Katz m'adressa un regard de curiosité polie.

— J'ai fini ! m'écriai-je à son attention. La vie est belle !

M. Katz ne manifesta pas la moindre admiration. Saleté de chat.

Je n'étais toujours pas convaincue que Tolsky s'était suicidé — sûrement la déformation professionnelle. Tout collait trop bien, dans cette affaire. J'en revenais toujours au même point : la mise en scène trop léchée de son « suicide » n'avait pour but que de maquiller un meurtre. Comme dans *Un Silence de mort*. Hélas ! Les enquêteurs ne devaient pas être de grands cinéphilés car la police n'avait pas l'air de se soucier de ce détail.

Quoi qu'il en soit, l'atmosphère sanglante qui planait autour de moi depuis la découverte du cadavre de Tolsky m'avait galvanisée. Je venais de boucler en un temps record un polar dont j'étais particulièrement fière.

La lettre que j'avais reçue la nuit où j'avais appris la mort du cinéaste n'était sans doute qu'un sinistre canular, mais elle m'avait tenue en éveil plusieurs nuits de suite. J'avais mis à profit ces heures d'insomnie pour travailler à mon bouquin, dans lequel j'avais déversé mon trop-plein d'angoisse. Au bout du compte, mon cinglé anonyme m'avait rendu un fier service !

Je décidai, pour célébrer l'événement, de m'accorder une récompense bien méritée après les nuits d'anxiété que j'avais vécues : une virée chez Starbucks, le roi du café en gobelet plastique.

Attention, je ne comptais pas me contenter d'un modeste café au lait. J'avais bien l'intention de m'offrir un double cappuccino brownie-caramel avec supplément de chantilly. Il fallait bien ça pour marquer le coup.

J'enfilai un jean taille basse froissé, un T-shirt blanc et une veste de velours. Je venais de mettre une botte quand le téléphone sonna. Chouette, un copain ! Impatiente de partager mon enthousiasme, je décrochai.

— SuperSophie j'écoute ?

Personne ne répondit.

— Allô ? Il y a quelqu'un ?

Pour toute réponse, j’entendis un déclic, suivi de la tonalité. Je remis le combiné sur son socle et passai ma seconde botte en grommelant. J’ai toujours détesté qu’on me raccroche au nez. Etait-ce donc si difficile de dire : « Excusez-moi, je me suis trompé de numéro ? »

La sonnerie retentit de nouveau. Cette fois-ci, j’oubliai ma bonne éducation.

— C’est encore moi, aboyai-je. Vous vous êtes trompé de numéro.

Je n’entendis rien, pas même le clic d’un téléphone que l’on raccroche.

— Bon sang ! Qui est à l’appareil ?

De nouveau, la communication fut coupée. J’enfonçai le bouton sans remettre le combiné. L’appareil sonna encore trois fois, puis plus rien.

J’adorais le harcèlement téléphonique, j’en mettais plein mes romans. Dans la vraie vie, en revanche, je trouvais la plaisanterie nettement moins amusante. Je fusillai l’appareil du regard. Cela dut l’intimider, car il cessa de sonner. Je m’éloignai en haussant les épaules. Encore un gosse qui aurait vu *Scream* une fois de trop, me dis-je en prenant mon sac et en quittant l’appartement.

Le téléphone retentit une fois de plus alors que je fermais la porte à clé. Qu’il sonne ! Moi, j’avais rendez-vous avec un cappuccino.

Une fois dehors, je décidai de « marcher à pied », comme dit Mary Ann. Lorsque j’arrivai en vue de l’un des quinze ou vingt Starbucks les plus proches de mon domicile, je m’avisai que l’expérience ne serait pas parfaite sans le *New York Times*. Je poussai la porte. Il ne restait qu’un exemplaire de mon journal favori dans le distributeur près du comptoir. Il était pour moi !

Quelqu’un dut se faire la même réflexion car alors que je refermais les doigts dessus, une main rapace me l’arracha. Pivotant sur mes talons, je vis un grand brun d’une trentaine d’années, qui parcourait déjà la une de ses yeux sombres.

— Dites donc, ne vous gênez pas ! J’allais l’acheter !

— Prenez-en un autre, répliqua-t-il d’une voix teintée d’un léger accent que je n’identifiai pas.

— Au cas où vous ne l’auriez pas remarqué, c’est le dernier. Rendez-moi mon journal.

— C’est le mien. J’arrive ce matin de New York, je veux lire le *New York Times*. Rabattez-vous sur le *Chronicle*.

— Mais c’est le *New York Times* que je veux. Si vous y teniez tellement, il fallait l’acheter à New York.

Sans un mot, il haussa les épaules et se plongea dans sa lecture.

— Dites donc ! Vous avez remarqué que nous sommes en train d’avoir une conversation ? En ce qui me concerne, vous pouvez bien arriver de la planète Mars, ce n’est pas mon problème. Ce que je veux, c’est mon journal.

— Suivant ! appela la blonde qui tenait la caisse.

— Dépêchez-vous ou je passe devant vous, dit le malotru sans lever les yeux de mon journal.

Furieuse, je me tournai vers la vendeuse, toute pimpante dans son tablier vert.

— Bonjour, dit-elle. Je vous écoute ?

— Ce type m’a pris mon journal.

— Oh. Oui. Et... ?

Elle jeta autour d'elle des regards affolés, pour s'apercevoir que personne ne lui viendrait en aide. Alors elle se tourna de nouveau vers moi.

— Je... Oui, désolée. Il a pris votre journal, c'est ça ?

— Parfaitement. J'allais le prendre quand il me l'a arraché des mains.

— D'accord, je comprends, c'est ça. Hmmm... écoutez, c'est mon premier jour et on n'a pas abordé ce genre de cas de figure pendant la formation. Vous voulez que j'appelle mon supérieur ?

Je ne répondis pas tout de suite. Sa proposition était pleine de bon sens, mais j'avais naïvement espéré que sous son tablier vert, la blonde souriante était un ninja qui mettrait K.O. mon New-Yorkais mal embouché. C'était raté. Il y avait fort à parier que son chef présenterait lui aussi quelques lacunes dans le registre du justicier masqué. J'allais devoir me débrouiller par moi-même.

— Bien. Bien, bien, bien, bien... Donnez-moi donc un grand cappuccino brownie-caramel, et ne lésinez pas sur la chantilly.

Dans la file voisine, une fille aux cheveux rouge vif vêtue d'un T-shirt troué se pencha vers moi d'un air complice.

— Ma sœur sort avec un Amérindien. Je trouve votre culture tout à fait passionnante !

— En réalité, je suis Irlandaise. J'appartiens à un panel de consommateurs. Actuellement, nous testons des autobronzants.

Puis, sans lui prêter plus d'attention, je me tournai vers la caissière.

— Je peux avoir mon cappuccino ?

Pendant qu'elle encaissait ma commande, je jetai un regard au voleur de journal. Il avait les yeux sur moi... et le sourire aux lèvres. Cet animal se payait ma tête ! Ah, c'était comme ça ? Il venait de signer son arrêt de mort. J'imaginai déjà la scène de la découverte de son cadavre, dans mon prochain bouquin. Un touriste new-yorkais aux cheveux bruns retrouvé dans l'arrière-cour d'un Starbucks, étouffé par un exemplaire du New York Times.

Je pris mon café et me dirigeai vers une table près de la fenêtre, où un précédent client avait abandonné le Chronicle. Il y a des jours où on a l'impression que la terre entière se ligue contre soi. Je repoussai le journal et m'abîmai dans des réflexions moroses. Allais-je laisser ma victime agoniser longtemps, ou son meurtrier aurait-il pitié de ses hurlements de douleur ?

Je bus mon cappuccino sans plaisir. Il avait un goût amer, ce matin-là. Je reposai sur la table mon gobelet à moitié plein en voyant ma proie s'approcher de moi, son journal à la main.

— J'ai lu ce qui m'intéressait. Vous le voulez ?

— Allez vous faire cuire un œuf. Le Chronicle me convient parfaitement.

— Moi aussi je suis ravi de faire votre connaissance, dit le type en prenant place en face de moi.

Il m'adressa un sourire suffisant. Vraiment, il ne doutait de rien ! Puis il posa le New York Times devant moi.

— Acceptez-le, dit-il. Ce serait idiot de vous priver de ce dont vous avez envie par simple fierté.

Je regardai le journal... et les mains du New-Yorkais. Grandes, musclées, exactement comme je les aimais. Elles n'avaient qu'un défaut : leur propriétaire. Ce type était parfaitement infréquentable.

— Vous ne devriez pas être en train de visiter la baie ou de prendre des photos des téléphériques ? San Francisco est une ville si pittoresque !

— Je ne suis pas ici en touriste. J'étais dans la Grosse Pomme pour régler de vieilles affaires. J'habite ici depuis quelques mois.

— Si tous les exilés de la côte Est viennent s'installer ici, ça va devenir irrespirable.

— Puisque mes origines semblent vous passionner, sachez que je suis un exilé russe qui s'est installé en Israël, puis un exilé israélien qui s'est installé à New York.

Un slave ? Maintenant, je m'expliquais son accent mélodieux et ses pommettes hautes...

— Bref, je suis un étranger sur tous les continents, alors les moqueries, vous savez...

Il marqua un silence, avant de pousser le journal vers moi. Je détournai les yeux de ses mains.

— Allez, insista-t-il, prenez-le. Il est plein d'articles très intéressants. De la corruption dans la sphère politique, des coups bas dans le monde des affaires, de la violence dans l'univers artistique...

— Vous dites ? De la violence dans l'univers artistique ?

— Oui. La condamnation est tombée, dans le procès du meurtre de K.K. Money.

Je parcourus la une du regard.

— C'est J.J. Money, rectifiai-je distraitemment, tout en lisant l'article.

Le rappeur J.J. Money avait été assassiné six ou sept mois plus tôt, exactement comme un personnage d'une de ses chansons. Une balle dans chaque rotule, une dans le ventre et une dans la tête. Son rival, la star du rap D.C. Smooth, un habitué des coups et blessures qui traînait derrière lui un casier judiciaire à peine moins chargé que celui d'Al Capone, avait été accusé du meurtre et déclaré coupable. De façon assez surprenante, lui qui avait plutôt pour habitude de se vanter de ses coups d'éclat avait refusé de reconnaître son geste. Evidemment, cette fois-ci, sa victime avait fini à la morgue et non aux urgences...

— J.J., K.K.... peu importe. Ça ne change rien à l'idée de base, on récolte ce qu'on sème, et cætera.

Je manquai de m'étrangler avec mon cappuccino.

— Pardon ?

— Je dis que ça ne change rien à l'idée de base.

— Non. La suite... Enfin, non. Laissez tomber. Merci pour le journal.

Comme il ne se levait pas, j'ajoutai :

— Si ça ne vous ennuie pas, j'aimerais pouvoir lire tranquillement en buvant mon café. Toute seule, si vous voulez.

— Oh, bien sûr.

Il se leva. Je ne pus m'empêcher de remarquer sa stature d'athlète. Avait-il fait au pas de course le chemin depuis la Russie ? Il s'apprêtait à s'éloigner lorsque je le vis s'immobiliser, se tourner, puis se pencher vers moi.

— Au fait, dit-il avec ce léger accent russe qui lui était si particulier, ceci n'est pas du café.

Du doigt, il désigna mon cappuccino.

— C'est un mélange de café, de lait et de caramel fondu.

Je le regardai s'éloigner, interdite. Ce type n'arrivait pas de Russie mais de la préhistoire ! Il fallait être un homme de Néandertal pour ignorer qu'il y a trois sujets sur lesquels on ne plaisante jamais : le poids d'une personne, sa religion et ses choix en matière de boissons caféinées. Oui, ce type était un homme de Néandertal...

Un homme de Néandertal avec de très belles mains.

Puisque ma virée au Starbucks était définitivement gâchée, je pris mon journal et mon gobelet, et je rentrai à la maison. M. Katz, lui, savait la boucler quand j'avais besoin de calme.

J'étais en train de me livrer à la périlleuse activité qui consiste à chercher ses clés dans son sac à main sans renverser son verre ni faire tomber son journal lorsqu'une voix mâle me fit sursauter.

— Bonjour, mademoiselle Katz.

Je baissai les yeux. Mon gobelet était vide, mon cappuccino sur mes bottes et mon journal par terre, transformé en serpillière.

— Et merde...

Puis je levai les yeux, furieuse. Tout, chez Andy Manning, était au format king size. Il frotta son énorme front de sa main large comme une raquette et m'adressa un sourire X-tra large.

— Désolé, mademoiselle Katz. Je voulais juste vous dire bonjour.

Andy était employé comme magasinier au supermarché du coin. Avec son mètre quatre-vingt-dix-neuf et ses cent cinquante kilos, il déplaçait un sacré courant d'air sur son passage. Ses facultés intellectuelles étaient inversement proportionnelles à son développement physique, mais il était la gentillesse incarnée. D'après Alice, la propriétaire du supermarché, il avait eu une enfance très difficile.

— C'est moi qui suis désolée, dis-je en ramassant ce qui pouvait l'être. J'étais plongée dans mes pensées, c'est pour ça que j'ai été surprise. Je ne voulais pas être grossière.

En tout cas, pas envers le pauvre garçon.

— C'est dommage pour vos bottes et votre journal. C'était un cappuccino ?

— Oui, ma boisson préférée.

— Moi aussi. On dirait du milk-shake au caramel.

Je serrai le poing autour du journal que je venais de ramasser, avec pour seul effet de tremper un peu plus mes bottes.

— C'est ça, Andy. Maintenant, si ça ne vous ennuie pas, je vais rentrer chez moi. Bonne journée.

— A vous aussi, mademoiselle Katz. Vraiment, je suis désolé.

— Je sais, Andy. Au revoir.

Je montai l'escalier en essayant de ne pas salir le sol et ouvris ma porte. M. Katz était confortablement installé sur un fauteuil, occupé à sa toilette. La journée n'était pas pourrie pour tout le monde, me dis-je avec une pointe de rancœur.

La sonnerie du téléphone retentit. Je posai mes affaires sur la table de la salle à manger pour aller répondre.

— Allô ?

Silence. Bon sang, ça recommençait !

— Ecoute bien, pauvre crétin, tu te crois peut-être drôle, mais c'est moi qui vais bien rigoler quand mon mari, qui est flic et qui a accès aux fichiers clients des opérateurs téléphoniques, va te retrouver pour t'envoyer derrière les barreaux. Compris ?

L'autre raccrocha, sans doute découragé par mes menaces. Je me frottai les mains en me félicitant pour ma brillante improvisation. Génial, le coup du mari policier !

Dix secondes plus tard, le téléphone sonna de nouveau. Je pris le combiné.

— Alors toi, quand tu as une idée en tête...

L'autre ne répondit pas tout de suite. Pourtant, il me sembla percevoir, en arrière-fond, de la musique. On aurait dit... Donna Summer. Une voix mâle résonna dans l'appareil.

— Tout ce que j'ai en tête, ma poulette, c'est la paix dans le monde, l'arrêt de la déforestation sauvage et une villa sur Miami Beach, avec un homme à tout faire grand et musclé appelé Ricardo.

— Marcus ?

Je m'appuyai contre le comptoir de la cuisine, soulagée.

— C'est toi qui m'as appelée, tout à l'heure ?

— Non, mais j'ai l'impression que celui qui l'a fait t'a un brin contrariée.

— Tu peux le dire. Enfin, peu importe... Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Une invitation de dernière minute à un vernissage à la galerie Sussman. Tu m'accompagnes ?

— Bonne idée. Je viens de boucler un manuscrit mais jusqu'à présent, je n'ai pas réussi à fêter l'événement.

De son fauteuil, M. Katz m'adressa ce qui pouvait être interprété comme un acquiescement.

— Tu as fini ton bouquin ? Champagne ! Je t'emmène chez Puccini et Pinetti. Mon dernier rendez-vous est à 16 heures, mais c'est juste un shampoing-brushing. Je passe te prendre à 18 h 30, ça me laisse le temps de vaquer à mes occupations.

— C'est ça, vaque. A tout à l'heure.

Je consacrai le reste de la journée à lire ce que j'avais pu sauver du New York Times et à faire la sieste. Je souffrais d'insomnies depuis une semaine, et je n'avais pas envie d'aller dîner en ville avec les yeux pochés. Marcus, selon son habitude, arriverait avec un bon quart d'heure de retard, ce qui me laissait quinze minutes de plus pour faire quelque chose de mes cheveux. Marcus serait fier de moi, même si je devais mourir à la tâche.

Une heure et demie plus tard, je jetai mon fer à friser et mon sèche-cheveux, vaincue. Il était 18 h 40, Marcus n'allait plus tarder à arriver, et je ressemblais à un clone de Diana Ross, en plus crépu. Avec ses mignons petits dreadlocks impeccablement ordonnés, Marcus ne connaissait pas sa chance, lui qui n'avait qu'à se raser et s'habiller pour donner une leçon d'élégance à Blair Underwood !

Je cherchais dans mes tiroirs un gel fixant pour réparer mes errements capillaires quand le téléphone sonna. Encore un appel bidon ? Mon improvisation n'avait pas été aussi convaincante que je l'avais espéré, à ce qu'il semblait. Il allait falloir trouver autre chose. Un mari député ? Autant viser plus haut. Un mari président des Etats-Unis ? Un peu gonflé, mais il paraît que plus c'est gros, plus ça passe...

La sonnerie du téléphone s'interrompit, aussitôt remplacée par celle de l'Interphone. Marcus, déjà ?

— Zut, mes cheveux !

Je me ruai dans l'entrée et pressai le bouton de l'appareil.

— Marcus, donne-moi une minute pour finir de me préparer.

— Dans une minute, le contractuel qui est occupé à verbaliser toute la rue arrivera à ma hauteur.

— Fais-lui du gringue.

— Ma chérie, si tu t'imagines qu'un gay accepterait de porter cette horrible chose en polyester qu'ils appellent un « uniforme »... Plutôt mourir ! Ce type ne peut pas être sensible à mon charme, c'est mathématique. Et je ne te parle pas de leur scooter. Mon Dieu, Sophie ! Il m'a vu. Il vient de monter sur son engin. Dépêche-toi !

Je courus à la cuisine prendre les diamants que j'avais prévu de mettre, puis je renonçai. Avec la choucroute que j'avais sur la tête, personne ne les remarquerait. Je voulus prendre mon portable, mais je ne le vis pas. Je l'avais pourtant laissé sur le plan de travail, non ? L'Interphone sonna de nouveau. Bon, je chercherai plus tard. Je raflai mon sac à main, quittai mon appartement et dévalai l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée.

En franchissant la porte de l'immeuble, je vis un contractuel au guidon de son scooter. Il n'était plus qu'à quelques pas de la décapotable de Marcus.

— Fonce, hurla ce dernier. Viiiite !

Je bondis sur le siège passager et Marcus démarra sans même un regard pour moi. Dans le rétroviseur, je vis le contractuel au milieu de la chaussée, le poing levé dans un geste qui se voulait sans doute menaçant.

— Tu aurais pu faire le tour du pâté de maisons, dis-je en attachant ma ceinture.

Marcus tourna enfin la tête vers moi. Je m'attendais à un cri d'horreur, mais il se contenta d'un sobre :

— Doux Jésus, tu es tombée dans la machine à barbe à papa ?

— D'accord, ce n'est pas exactement le résultat escompté. Epargne-moi tes commentaires et regarde la route.

Il obtempéra, un sourire moqueur aux lèvres. Tout compte fait, j'aurais préféré un cri d'horreur.

— Ne me dis pas que tu as encore touché au fer à friser ?

Je hochai la tête comme une gamine prise la main dans le pot de beurre de cacahuètes.

— Combien de fois faudra-t-il que je te le dise ? Entre des mains inexpérimentées, ce truc devient plus dangereux qu'une arme à feu.

— Bon, j'ai compris. J'ai l'air d'une truffe.

— Oui, mais une truffe habillée par la meilleure rédactrice de mode de In Style. Très bien, la petite robe en daim et la veste trois-quarts assortie. Dommage que la coupe à la Jackson Five vienne tout gâcher.

— Ce n'est pas si épouvantable !

— Ça ne le sera plus dans quelques minutes. Je vais essayer de rattraper ça sur le parking.

— Tu as des produits coiffants sur toi ?

— Dans le coffre, entre la roue de secours et la trousse à pharmacie. Il faut toujours pouvoir assurer les premiers secours.

Je me détendis un peu. La catastrophe était évitée. Libéré de ce souci, mon esprit se focalisa sur le cinglé qui s'obstinait à me téléphoner. Il avait du culot, de me rappeler malgré mes menaces ! Apparemment, il ne cherchait pas à s'amuser aux dépens d'une proie impressionnable. Dans ce cas, que voulait-il ?

Dans Sex, Drugs & Murder, les méchants harcelaient mon héroïne et sa colocataire pour savoir quand elles étaient là, dans le but de cambrioler leur appartement. Quelqu'un avait-il l'intention de s'introduire chez moi ? Avais-je bien refermé la fenêtre de la cuisine ?

Voilà que je devenais paranoïaque. Je n'allais pas laisser un malade mental fusiller ma soirée après avoir pourri ma journée ! Je cherchai un sujet aussi éloigné que possible de mes préoccupations.

— Tu as suivi le procès J.J. Money ?

— J'aurais dû me douter que tu m'en parlerais.

— Avoue que l'affaire est passionnante. D.C. Smooth clame son innocence à qui veut l'entendre, et je suis d'avis qu'on va droit vers une erreur judiciaire. Il y a tellement de preuves contre lui que ça en devient douteux.

— Pour un auteur de polars, c'est normal, mais je te rappelle qu'on n'est pas dans une série télé. Dans la vraie vie, si tu me passes l'expression, les personnes soupçonnées de meurtre sont généralement coupables.

— Enfin, Marcus, tu es black ou pas ? Et ta révolte contre le système, qu'est-ce que tu en fais ? Tu devrais te battre pour faire libérer notre frère noir injustement accusé !

Marcus engagea sa décapotable dans le parking de O'Farrell Street et prit un ticket.

— Tu n'es pas précisément Miss Black Panther toi-même. Tout ce qui t'intéresse dans cette histoire, c'est ce que tu peux en tirer pour un roman. Et je te signale que si je devais m'impliquer dans cette affaire, cela n'aurait aucun rapport avec la couleur de la peau de la victime d'une injustice.

— C'est tout à fait noble. Quant à moi, je n'ai pas d'autre ambition que de m'inspirer d'une affaire qui défraie la chronique pour écrire des romans à la hauteur des attentes d'une société avide de sensations fortes.

— Dieu bénisse l'Amérique, dit Marcus en garant sa voiture au troisième étage.

Ayant coupé le moteur, il se tourna vers moi et étudia d'un regard acéré la masse de cheveux qui se dressait autour de ma tête.

— Il va falloir employer les grands moyens..., murmura-t-il d'un ton soucieux.

— Je ne te suis pas.

— Inutile. Laisse-moi faire.

Il sortit de la voiture et revint un instant plus tard, armé d'un peigne-râteau, d'une bombe de laque assez grande pour doubler le trou de la couche d'ozone et d'une boîte de plastique remplie d'élastiques et de pinces à cheveux.

Dix minutes plus tard, il avait dompté ma crinière en une tresse épaisse qu'adoucissaient des boucles tout autour de mon visage. J'examinai son travail dans le rétroviseur extérieur.

— Tu es un génie. Même si tu es gay, je veux quand même t'épouser. Je laverai tes chaussettes et quand tu ramèneras quelqu'un à la maison, je fermerai les yeux. Tout ce que tu auras à faire chaque matin, c'est de me coiffer.

— Ce que je préférerais me faire chaque matin, chérie, c'est Ricky Martin. Bon, on y va ?

Après une dernière vérification de ma coiffure, je descendis de voiture et pris le bras de Marcus pour remonter dans la rue jusqu'au restaurant. Nous prîmes place au bar, entre un barbu vêtu en chemise Hawaï et une femme qui offrait une troublante ressemblance avec Prince, à l'époque où on l'appelait encore ainsi.

Sans jeter un regard au menu, que nous connaissions sur le bout des doigts, nous commandâmes deux cosmopolitan et une pizza à partager. Marcus passa la main dans ses dreadlocks tout en regardant le barman préparer nos cocktails.

— Tu viens toujours à la soirée de Steve, samedi soir ?

— Et comment ! Tu ne crois pas que je vais rater une occasion de me goinfrer de cake au chocolat ? Au fait, comment va-t-il ? Du nouveau ?

— Sa numération globulaire est tombée à un niveau ridiculement bas, mais il garde l'espoir. Il est impatient de faire ta connaissance. Je le soupçonne de savoir par cœur tous tes bouquins. Sans blague, tu es en train de devenir le John Grisham au féminin de notre époque. Tous mes clients...

La voix de Marcus se perdit dans le brouhaha. Je venais de voir un homme parler au téléphone. Au fait, le type qui me harcelait appelait peut-être d'un portable ? Dans ce cas, il pouvait très bien observer mon appartement lorsqu'il appelait... D'un autre côté, je n'avais entendu aucun bruit de fond pendant ses coups de fil. Il était donc dans une pièce fermée. Ou bien...

— Sophie ? Tu m'entends ?

Je regardai mon verre que j'avais vidé sans même m'en rendre compte. Puis je levai les yeux vers Marcus.

— Tu parlais de Steve.

— Oui. Il y a cinq minutes. Tu n’as pas écouté un mot de ce que je t’ai dit. Qu’est-ce qui t’arrive ?

Il fit signe au garçon de nous apporter la même chose.

— Excuse-moi. Il m’arrive quelque chose de très désagréable.

Comme Marcus m’invitait à poursuivre, je repris :

— Quelqu’un me harcèle au téléphone depuis ce matin. Il m’a appelée à quatre ou cinq reprises, et je ne sais pas combien de fois quand je n’étais pas là.

— Mon pauvre chou, c’est terrible. Tu sais ce qu’il faut faire ?

— Appeler la police ?

— Respirer très fort au téléphone. Je ne sais pas pourquoi, ça fait fuir les enqueteurs.

— J’essaierai, promis-je sans enthousiasme.

Quelque chose me disait qu’il en faudrait plus pour décourager mon inconnu. Je tournai dans ma main mon second cosmopolitan. Déjà vide ? Il devait s’être évaporé dans mon verre ! Sur ma gauche, je perçus le regard désapprobateur du type en chemise à fleurs. Je me tournai résolument vers Marcus.

— Depuis quand assistes-tu aux vernissages, au fait ?

Une fossette se creusa sur sa joue.

— Tu me connais, j’aime encourager les jeunes artistes qui montent.

— Je vois... Il y a une photo de l’artiste en question sur l’invitation.

— Hmm, dit Marcus en hochant la tête.

— Mignon ?

— A croquer.

— Gay ?

— L’espoir fait vivre.

— Mais tu n’en sais rien. Tu ne m’en veux pas si je tente ma chance ?

Marcus leva son verre.

— Que le meilleur gagne !

— Ou la meilleure.

— Ne m’ennuie pas avec la sémantique, poulette.

On nous apporta notre pizza. Marcus devait être aussi affamé que moi car pendant quelques instants, nous ne prononçâmes pas un mot. Le sort de la pizza fut réglé en moins de temps qu’il n’en faut à un essaim de criquets pour raser un champ de blé. Il n’en restait qu’une toute petite part, que j’invitai Marcus à terminer. J’avais décidé de perdre trois kilos, et développé à cette fin une théorie selon laquelle les calories que j’ingérais ne comptaient pas si je ne finissais pas ma part. Aussi absurde qu’elle soit, cette méthode m’aidait à m’alléger... de ma culpabilité.

Je vidai mon troisième verre. L’alcool est également très utile dans les régimes amaigrissants, en ceci qu’il annihile toute honte.

Marcus consulta sa montre.

— Bientôt 20 heures. Il faut être assez en retard pour ne pas être ringards, mais pas trop pour ne pas être impolis. Allez, on y va !

— Ça m'étonnerait qu'on trouve une place à moins d'un kilomètre de la galerie. On ferait mieux de prendre le bus, non ? On perdrait moins de temps.

— Chérie, on n'impressionne pas un homme en arrivant en bus.

— Qu'en sais-tu ? C'est un artiste, après tout. Il est sûrement écolo. Pourquoi n'aurait-il pas un faible pour les gens soucieux de l'environnement qui prennent les transports en commun ?

Marcus tapota le cadran de sa fausse Cartier.

— Tu fermes ta jolie bouche et tu viens avec moi. En voiture.

J'étouffai un juron et suivis Marcus vers le parking. En route, j'étirai discrètement la lanière de mes sandales à talons pour soulager une ampoule naissante. Dix contre un que Marcus ne trouverait pas une place à moins de quatre pâtés de maisons de la galerie. Avant la fin de la soirée, mes pieds ne seraient plus que deux petites choses douloureuses et boursouflées.

J'aurais dû parier. Lorsque nous arrivâmes au but, je n'avais qu'une idée : un bon bain de pieds aux sels délassants. Six pâtés de maisons ! Un marathon en talons aiguilles. A défaut de pharmacie, j'avisai un petit bar de fortune installé dans un coin de la salle. Une vodka bien tassée constituerait un excellent remède à mes souffrances.

— Pile en retard ! s'exclama Marcus d'un ton satisfait.

Je me tournai vers lui, intriguée.

— Tu dis ?

Il leva son bras pour mettre sa montre sous mon nez.

— Je dis que j'ai synchronisé l'affaire comme un chef. On est arrivés assez en retard mais pas trop. Juste ce qu'il faut.

— Exactement comme l'artiste, grommela une voix derrière nous.

Nous fîmes volte-face et tombâmes nez à nez, ou plutôt nez à crâne (chauve) avec un petit bonhomme qui nous observait d'un air curieux.

— Figurez-vous que cet énergumène a eu le culot d'arriver avec un quart d'heure de retard à son propre vernissage. Je sais bien qu'il est la coqueluche du moment, mais il pourrait nous montrer un peu plus de respect, à nous autres collectionneurs, pas vrai ?

J'échangeai des regards interloqués avec mon ami. Tout ce que nous espérions ajouter à nos collections personnelles, Marcus et moi, c'était l'artiste lui-même. A ce propos, puisque l'occasion se présentait, c'était le moment d'en savoir plus sur celui-ci.

— Où est-il, au fait ? demandai-je.

— Là, dit le petit homme en accompagnant ses paroles d'un geste du menton.

Je suivis la direction qu'il indiquait... et manquai de tomber à la renverse. Mes pieds douloureux, pour une fois, n'y étaient pour rien.

— Marcus, murmurai-je, une main sur mon cœur. Tu vois ce que je vois ?

Pour toute réponse, Marcus émit un gargouillement ému.

— Tout à fait de ton avis. Je te préviens, à partir de maintenant, c'est chacune pour soi.

Sans prêter plus d'attention au collectionneur grognon qui s'éloignait à la recherche d'oreilles plus compatissantes, Marcus et moi observâmes l'artiste sans dissimuler notre admiration. Donato Balardi était une sorte d'Apollon aux longs cheveux noirs jusqu'aux épaules, qu'il avait fort larges, et il était doté de pectoraux d'anthologie qui roulaient sous sa chemise de soie. Son pantalon épousait comme une seconde peau ses hanches étroites, son ventre plat, sa... Bref. En un mot, il était un ange de virilité tombé sur terre.

Son regard de velours parcourut l'assemblée... et se posa sur nous.

— Seigneur, il vient vers nous ! murmura Marcus d'une voix étranglée.

— Génial. Si tu pouvais lâcher mon bras...

— Il est gay. Je le sais. Je le sens.

— Super, Marcus. Mais sois gentil, lâche mon bras, tu vas me l'arracher.

Donato Balardi n'était plus qu'à un pas de nous. Marcus se trompait. Dieu n'aurait pas permis qu'un aussi bel échantillon du genre masculin échappe à la cause des femmes. Je lui tendis une main — celle dont Marcus m'avait laissé l'usage — et, faisant appel à toute ma volonté, levai les yeux vers son visage.

L'effort en valait la peine. L'Italien était beau à se damner, avec son front pur, ses sourcils à l'arc tracé de main de maître, son nez au dessin aristocratique, ses lèvres d'une sensualité torride et son regard de braise... tourné vers Marcus.

— Bienvenue. Je suis Donato Balardi.

Ils échangèrent une poignée de main si longue que j'aurais eu le temps de bâiller si j'avais été moins bien élevée. Quelle déveine ! Le plus bel homme de la création me remarquait, moi, entre toutes les femmes qui peuplaient cette salle bondée, il traversait la pièce pour venir à ma rencontre... et il flashait sur mon coiffeur.

Quelquefois, je hais San Francisco.

Marcus et Donato (horreur, même leurs prénoms sonnaient bien ensemble) se lancèrent dans une conversation dont je fus rapidement exclue. Ou plutôt, une pseudo-conversation, prétexte à se déshabiller du regard sans rien en laisser paraître.

Puisque ma présence n'était plus requise, je claudiquai jusqu'au bar, dans la plus parfaite indifférence des deux gentlemen, qui n'avaient pas écouté un mot des excuses que j'avais murmurées.

Un barman au physique avantageux, probablement gay, lui aussi, me demanda avec chaleur :

Que puis-je vous offrir ?

Je que vous avez de plus alcoolisé.

Oùiens, c'est votre alternative au milk-shake ?

La remarque ne provenait pas du barman, mais de derrière moi. Je pivotai sur mes talons. Le Russe du Starbucks était là, un verre à la main et un sourire ultrabright aux lèvres.

Elle regarda les éclats de verre pulvérisés sur le carrelage de la cuisine. Quelqu'un s'était introduit chez elle en son absence.

Sex, Drugs & Murder

— Dites-moi que je rêve. Vous me suivez ou quoi ?

Mister Néandertal laissa échapper un rire aux accents caractéristiques de l'homo sapiens, ce qui représentait une nette évolution.

— Ravi de voir que votre ego est toujours en pleine forme. Au risque de vous décevoir, non, je ne vous suivais pas. Je suis un ami de Gary Sussman, le propriétaire. Nous partageons un appartement à New York.

— Pauvre de lui.

Je me tournai vers le barman.

— Une vodka-Martini sans glaçons.

Puis, comme le type ne s'en allait pas :

« Oh bien, vous êtes toujours là ? fis-je mine de m'étonner.

Vous avez raison, je ne me suis pas présenté. Anatoly Darinsky.

Et il me tendit la main.

On pouvait dire ce qu'on voulait de ses goûts en matière de café, il avait toujours d'aussi jolies mimines. Pourtant, je me refusais à serrer des doigts qui m'avaient arraché mon New York Times le matin même.

— Que voulez-vous que ça me fasse ?

— A vous, je ne sais pas, mais j'avais envie de me présenter.

Il avait toujours la main en l'air.

— Sophie Katz, dis-je en la serrant sans réfléchir.

Flûte ! C'était sorti tout seul. Je n'eus pas le temps de le regretter. Sa paume était chaude, ferme, enveloppante... exactement comme je les aimais. Avec lui, la poignée de main était un véritable préliminaire. Il était peut-être temps d'envisager une promotion pour son propriétaire. Tiens, c'était mon jour de bonté : je le faisais passer de la case Néandertal à la case Cro-Magnon.

— Katz... Votre père est juif ? demanda Darinsky en faisant signe au barman de lui servir la même chose qu'à moi.

— Il s'est converti. Par amour pour ma mère.

— Pourtant, ce nom...

— Il s'appelait Christianson, mais ma mère a déclaré qu'elle préférerait s'étrangler plutôt que de s'appeler « Mme Christianson ». Alors mon père a eu l'idée de changer de patronyme et a proposé Katz.

Darinsky scruta mon visage avec méfiance.

— Voilà qui est intéressant.

Personnellement, je ne savais toujours pas si je devais considérer cette initiative comme l'expression d'une heureuse créativité ou comme le signe d'une grave névrose de couple, mais ce n'étaient ni l'heure ni le lieu pour en débattre.

Darinsky eut la bonne idée de changer de sujet.

— Eh bien, que pensez-vous de Balardi ?

— Extraordinaire !

— Toute cette peinture gaspillée, ça ne vous dérange pas ?

Bon sang, de quoi parlait-il ?

— Oh, son travail !

Il esquissa une grimace de dégoût qui me rendit mon énergie. Ah, il n'appréciait pas l'art de l'Italien ? Je réprimai un sourire de satisfaction. C'est toujours un plaisir de pouvoir contredire un casse-pieds, même s'il vous en coûte de cracher sur ce que vous aimez.

Toutefois, avant de passer à l'attaque, je jetai un coup d'œil sur les toiles accrochées aux murs pour me forger une idée de leur style. J'allais avoir besoin d'arguments pour contrer les avis de Darinsky.

— Quelle horreur !

J'étais entourée de toiles sur lesquelles Donato semblait avoir jeté ses seaux de peinture sans même regarder s'il visait correctement. Je penchai la tête, clignai des yeux, passai très vite de l'un à l'autre. Sans succès : le résultat restait désespérément laid. Qui avait décidé qu'il s'agissait d'œuvres artistiques ? Même Andy Manning pouvait en faire autant.

Il fallait pourtant trouver une qualité au travail de Donato, pour la seule satisfaction de contredire Darinsky. Je m'approchai de la toile la plus proche dans l'espoir de lui trouver le petit quelque chose qui la sauverait. Elle était constituée d'une large et unique tache verdâtre et dégoulinante. Je regardai le titre. Verdi.

— Ah, celle-ci est ma préférée.

Je m'aperçus alors que l'artiste se trouvait juste derrière moi, Marcus dans son sillage.

— J'adore ta façon de manier les couleurs ! roucoula ce dernier.

Je fusillai Marcus du regard, sans résultat. Il ne me voyait même plus. Donato, lui, s'était tourné vers moi et semblait attendre que je précise ma pensée. Je réfléchis aussi vite que possible. Que pouvait-on penser d'un tel fatras optique ?

— Hum... au niveau du concept, c'est le plus abouti. Et ce vert ! C'est la représentation idéale de la... de la... verditude !

Un sourire de béatitude éclaira le visage d'Apollon.

— Tu m'as compris ! s'écria l'artiste en pressant ma main contre son cœur. J'ai voulu exprimer le vert tel qu'en lui-même.

Marcus parut enfin remarquer ma présence. Il avait l'air un peu fâché. Darinsky, lui, se tenait

toujours en retrait, devant le bar, à portée d'oreille. Lui semblait s'amuser comme un fou. Quant à Donato, on aurait dit qu'il attendait d'autres remarques élogieuses de ma part. Estimant que j'avais donné mon maximum, j'opérai un repli stratégique.

— Est-ce que tu connais mon ami Anatoly Darinsky ?

Celui-ci parut surpris, voire gêné. Cela ne dura qu'une nanoseconde, puis il se reprit. Tout compte fait, la situation prenait un tour intéressant.

— Donato, Marcus, je vous présente Anatoly. Il vient d'arriver de New York. Anatoly, voici mon ami Marcus, et bien sûr, Donato, que nous sommes tous venus admirer.

— Son travail, rectifia Darinsky.

— Pardon ?

Mon attention avait une fois de plus été distraite par les pectoraux de Donato.

— Nous sommes venus admirer son travail, pas sa personne. Je croyais que nous étions d'accord sur ce point ?

D'un bref regard, je tentai d'évaluer les dimensions de la table qui faisait office de bar. Trop petite pour que je puisse me dissimuler dessous et y attendre la fin de la soirée. Par chance, Donato ne releva pas la remarque désobligeante de Darinsky à mon égard.

— Au fond, quelle différence ? demanda-t-il onctueusement. Tout est Art ! M'admirer, c'est admirer mon travail. Admirer mon travail, c'est m'admirer.

— Il faut reconnaître que dans votre genre, vous êtes un chef-d'œuvre, répliqua Darinsky.

Cette fois-ci, c'est Marcus qui prit l'initiative de réorienter le débat.

— Où vous êtes-vous connus ? me demanda-t-il en désignant Darinsky d'un coup d'œil curieux.

— Au Starbucks, répondit ce dernier. Je lui ai offert mon journal.

Ma main se crispa sur mon verre, mais je parvins à conserver une apparence de sourire. Une étincelle de pure malice s'alluma dans le regard brun de Darinsky, qui fit signe au barman.

— Un autre Martini pour mademoiselle, s'il vous plaît.

Puis, se tournant vers l'artiste.

— M. Balardi... je prononce correctement ?

— Donato.

— Donato, je suis très intrigué par la toile blanche, là-bas.

Il désigna une grande toile vierge qui trônait au centre du mur.

— Oh, vous l'avez remarquée ? C'est mon hommage au minimalisme.

— Votre hommage au minimalisme, répéta Darinsky en détachant les mots.

— Exact. La simplicité dans toute sa pureté.

— Je vois...

Darinsky croisa les bras sur sa poitrine, avant de reprendre :

— Et c'est avec nos impôts qu'on subventionne ça ?

— Eh bien, Anatoly, dans quel quartier de San Francisco t'es-tu installé ? demanda Marcus en étouffant une petite toux gênée.

— J'ai trouvé un appartement dans Russian Hill.

Je parvins à retenir mon verre, mais une partie de son contenu se répandit sur mes pieds, sans apporter le moindre soulagement à mes ampoules.

— Pardon ?

— Quelle heureuse coïncidence ! s'écria Marcus en battant des mains. Puisque vous habitez si près l'un de l'autre, je suis sûr qu'Anatoly sera ravi de te raccompagner, Sophie.

— Tu ne me ramènes plus à la maison, Marcus ?

— Bien sûr, bien sûr.

Il dansa d'un pied sur l'autre.

— Enfin, si tu ne peux vraiment pas faire autrement.

— Je ne suis pas certaine de comprendre.

— Eh bien... Je n'ai que deux places, et il faut reconduire Donato chez lui, il est...

La voix de Marcus s'éteignit dans un marmonnement inaudible.

— Tu dis ?

Il soupira et plongea les mains dans ses poches d'un air ennuyé.

— Je dis que Donato est venu en bus.

— J'adore les transports en commun ! s'écria l'artiste d'un ton extatique. C'est toujours une plongée dans l'humanité d'une ville, dans ce qui fait sa substance vitale ! Pour quelqu'un comme moi, qui mène une existence solitaire, c'est un rappel essentiel de l'indispensable rapport à l'autre !

Je cherchai le regard de Marcus, lequel contemplait avec fixité l'hommage au minimalisme de Donato. Darinsky, lui, semblait s'amuser au plus haut point.

— Je ne suis pas venu en voiture, mais je serai ravi de partager mon taxi.

— Ce ne sera pas nécessaire.

— J'insiste pour vous ramener, Sophie. Je m'en voudrais d'obliger un génie de la peinture tel que notre ami Donato à plonger deux fois dans la même soirée dans la substance vitale de la ville. Le prolétariat a des goûts tellement frustes ! Se frotter à ces gens qui ne savent pas apprécier la peinture jetée sur les murs, quelle épreuve !

Je vis Marcus fermer les yeux, comme pour attendre l'explosion imminente. Celle-ci ne vint pas. Donato hocha la tête et sourit.

— Seuls quelques individus exceptionnels ont le courage d'exprimer des opinions contraires à l'avis général... Vous critiquez toujours les gens aussi durement ?

— Ce n'est pas vous que je critique, c'est votre travail. Contrairement à ce que vous pensez, on ne peut pas assimiler l'un à l'autre. On n'est pas ce que l'on fait. Cela dit, je ne suis pas inquiet pour vous. La plupart des personnes ici présentes ne partagent pas mes vues.

Donato éclata de rire. Marcus rouvrit les yeux.

— On peut débattre de ce qui est de l'art et de ce qui n'en est pas. Je suis désolé que nos points de vue s'opposent, mais j'apprécie votre franchise.

Darinsky hocha la tête mais ne sourit pas. Je commençais à me demander si mon drink ne serait pas plus à sa place sur sa figure que dans ma gorge.

Quelqu'un s'approcha de Donato pour lui demander où il puisait son inspiration. S'étant excusé, l'artiste entraîna la dame avec lui pour lui présenter ses productions les plus complexes. Il devait parler de celles à deux couleurs.

Quant à Marcus, une brève observation de Darinsky l'ayant convaincu que celui-ci n'était pas une proie pour lui, il se détourna de nous, probablement à la recherche d'une autre conquête.

Parmi la petite assemblée qui déambulait dans la galerie, un verre à la main, un homme se détachait nettement du lot. Il n'était pas d'une beauté frappante mais quelque chose d'indéfinissable le distinguait. Il était de taille moyenne ; ses cheveux châtain clair rassemblés haut sur sa tête en queue de cheval et son bouc soigneusement taillé en pointe lui donnaient de faux airs de Lucifer. Je réprimai un sourire moqueur. Avec sa veste de motard cloutée et son jean de cuir noir, ce type semblait tout droit sorti d'un documentaire sur les Hells Angels. Plus je l'observais, plus il me semblait qu'il n'avait pas sa place dans cette galerie branchée pour collectionneurs fortunés.

Intriguée, je m'approchais de lui. Il venait de se pencher devant Verdi, si près que je crus qu'il allait tomber dans les épinards. Puis je le vis se redresser et, avec une lenteur délibérée, secouer la tête d'un air effaré.

— Tss, tss, tss..., dit-il entre ses dents. C'est vraiment de la merde.

Darinsky fit un pas dans sa direction.

— Il y a au moins quelqu'un qui est de mon avis, ici !

— Où est la critique sociale ? poursuivit Lucifer. Où est la remise en question ? Ce n'est pas de l'art, c'est de la bouillie pour chats. Un crucifix dans le cul d'une vache, voilà de l'art ! Une photo en noir et blanc d'un noir et d'une blanche faisant l'amour, voilà de l'art ! C'est avec ce genre d'images qu'on fera sortir le gars du Middle West de ses idées toutes faites sur ce que doit être l'art !

Darinsky recula d'un pas, soudain moins pressé de faire connaissance avec Lucifer. Ce dernier tourna vers Marcus un regard plein d'espoir.

— Désolé, mec, dit Marcus en levant les mains dans un geste apaisant. Moi, je n'y connais rien.

Il se tourna ensuite vers moi de façon à exclure Lucifer de notre petit cercle et désigna mon verre d'un coup de menton :

— C'est bon ?

Voulait-il savoir ce que je pensais de ma vodka-Martini ou si j'étais prête à partir ? Dans le doute, je levai ce qui restait encore de mon drink comme pour porter un toast.

— Je crois que ça va aller.

— Vous avez eu votre dose de laideur pour la journée, ou j'attends encore un peu pour héler un

taxi ? demanda Darinsky.

— Vous n’êtes pas à New York. Ici, on appelle les taxis. Au téléphone.

— Pas de problème, j’ai un portable. Marcus, j’ai été ravi de faire votre connaissance.

Je m’approchai de mon ami pour l’embrasser sur les joues.

— Toi, le menaçai-je à voix basse, tu vas avoir intérêt à te faire pardonner.

— Trois coupes-brushing gratuites, ça te va ? proposa le traître.

— Moi aussi, je me casse, déclara Lucifer en tirant sur sa barbichette. A un de ces quatre, Sophie.

J’allais rétorquer qu’il pouvait bien faire ce qu’il voulait quand je me figeai, mal à l’aise. Avais-je manqué un épisode ? Comment connaissait-il mon nom ? Un regard en direction de Marcus me confirma que celui-ci était aussi surpris que moi.

Donato nous rejoignit à cet instant, radieux.

— Venez, je vais vous montrer le reste de ma collection.

— Merci, répondit Darinsky, mais en voyant vos toiles, je viens de me rappeler qu’il faut que j’aille nettoyer mon tapis que j’ai malencontreusement taché de vin rouge. Quoique... Vous pensez que je devrais mettre le tapis sur cimaise ? Vous avez raison. Il se trouvera sûrement des gogos pour prendre ça pour de l’art...

Donato le regarda, bouche bée. Je regrettai de ne pas avoir jeté mon verre au visage de Darinsky. A présent, je n’étais plus en état de viser correctement. Il était temps de prendre la fuite.

— Merci, Donato. Votre travail est extraordinairement... extraordinairement... extraordinaire.

Je pressai la main de Marcus et me dirigeai vers la sortie, Darinsky sur mes talons. Tellement sur mes talons que lorsque je me tournai pour lui dire ce que je pensais de son outrecuidance, il faillit me renverser. Résultat, nous nous retrouvâmes à moins d’un centimètre l’un de l’autre, chacun refusant de céder du terrain.

Old Spice. C’était bien ma chance ! Il portait Old Spice... J’aurais volontiers pris une profonde inspiration mais je me l’interdis. D’abord, parce qu’en présence de ce parfum, je ne me maîtrisais plus. Ensuite parce que, dans le mouvement, ma poitrine aurait touché le torse de Darinsky. Il n’aurait plus manqué qu’il croie que je lui faisais des avances !

Son regard quitta enfin le mien... pour se poser sur mes lèvres. Il ne s’imaginait tout de même pas qu’il allait m’embrasser ! Il ne me connaissait pas et quant à moi, je le haïssais en bloc. Sauf son parfum. Et ses mains. Et son sens de l’humour.

Il fallait l’éconduire. Voilà, c’était ce que j’allais faire. Pas plus tard que très bientôt. Dès que j’aurais recouvré mes moyens.

Les lèvres de Darinsky s’étirèrent en un sourire moqueur. Leur propriétaire se pencha encore vers moi, si cela était possible.

— Vous alliez dire quelque chose ?

Exact. Je m’étais retournée dans le but de lui parler. Que voulais-je lui dire, au fait ? Prends-moi tout de suite, mon guerrier russe ? Non, ce n’était pas ça. Fais-moi l’amour sauvagement, bel

étranger ? Je n'y étais pas non plus.

— Eh bien, j'écoute ?

Il ne m'avait toujours pas touchée, mais c'était tout comme...

— Sortez de mon espace vital. Vous m'empêchez de respirer.

Il recula d'un pas.

— C'est mieux ?

Non.

— Oui.

Je serrai les poings à me griffer les paumes et repris :

— On vous a déjà dit que vous êtes un odieux personnage ?

— Comme je vous l'expliquais ce matin, il va falloir vous montrer un peu plus créative si vous voulez vraiment être désagréable.

— Très bien. Vous êtes un ignoble rebut de l'ère soviétique, un fanfaron gonflé de suffisance haineuse et un raté pathétique et jaloux.

— Vous progressez vite.

— Vraiment ?

— Tout à fait, quoique le passage sur le rebut soviétique soit inexact d'un point de vue chronologique. Pour les autres points, c'était plutôt bien vu.

Je le regardai sans comprendre. Il acceptait mes insultes ?

— Donato me donne de l'urticaire, et je ne parle pas des serpillières qu'il tente de faire passer pour des toiles de maître. Cela dit, je reconnais que cela ne me donne pas le droit d'être aussi cassant avec lui. J'ai tendance à avoir des jugements définitifs, c'est l'un de mes défauts. Je suis désolé si je vous ai choquée.

J'ai toujours détesté les gens qui savent se montrer aussi conciliants. Le moyen de continuer à les haïr sans passer pour une infecte misanthrope ? En outre, une idée s'imposait à moi. Il allait devenir difficile de résister à Darinsky à présent qu'il n'était plus un homme de Néandertal mais un authentique homo sapiens... et que nous étions par conséquent devenus sexuellement compatibles.

La perspective de partager une banquette de taxi avec ce spécimen d'homo sapiens hétérosexuel, plutôt bien fait de sa personne et doté d'un piquant accent russe prenait une dimension d'autant plus excitante que ma vie amoureuse était alors un désert qui aurait fait passer le Sinaï pour une riante oasis.

— Je peux vous poser une question ?

— Allez-y toujours, répondis-je, plus intriguée que je ne voulais le montrer.

— Vous comptez vraiment partir avec ce verre ?

Je regardai mon verre avec stupidité. Bon sang, j'avais oublié de le déposer au bar avant de partir ! Moi qui comptais sur une sortie mémorable, c'était raté. Ou c'était réussi, selon le point de vue duquel on se plaçait.

Darinsky le prit et le déposa sur une console dans l'entrée. Puis il revint vers moi.

— Si vous êtes toujours d'accord pour que je vous raccompagne en taxi, reprit-il, je vous promets d'être bien sage.

J'hésitai. J'avais l'habitude d'affirmer qu'il faut savoir prendre des risques ; n'était-ce pas le moment de mettre cet adage en pratique ?

— Encore faudrait-il que vous vous décidiez à en appeler un. Vous savez qu'ici, il y a plus d'une demi-heure d'attente pour avoir un taxi ?

Pour toute réponse, il porta deux doigts à ses lèvres et émit un sifflement strident.

— Je vous ai dit qu'ici, ça ne marchait pas comme ça.

— Ah oui ? Et ça, c'est un cornet à piston ?

Je tournai les yeux vers la direction qu'il m'indiquait. Non ? Un taxi ! Ce devait être une coïncidence ?

— Ce genre de chose n'arrive jamais, bougonnai-je.

— Dans ce cas, je vous présente toutes mes excuses, dit Darinsky en m'ouvrant la portière du véhicule.

Je donnai mon adresse au chauffeur et nous démarrâmes. Mon voisin semblait plongé dans ses pensées. Pour ma part, j'étais surtout occupée à ne pas regarder ses mains.

— Cet homme, à la galerie... celui qui était en veste de motard... vous le connaissez ?

— Certainement pas !

— Comment se fait-il qu'il sache votre nom ?

— Aucune idée... Il aura vu ma photo sur un de mes bouquins.

— Vous écrivez ?

— Du polar.

— Tiens, tiens...

Darinsky s'assit de façon à mieux me voir.

— Et l'amoureux des beaux-arts que vous traînez dans votre sillage, c'est votre cœur de cible ?

J'époussetai ma robe, un peu gênée de la tournure que prenait la conversation.

— Mon cœur de cible, ce sont tous les amateurs de bouquins avec de l'action, du mystère et du sexe.

Darinsky me décocha un sourire indéchiffrable.

— J'adore l'action, le mystère et le sexe.

Pourquoi le chauffage était-il poussé au maximum ? On étouffait, dans cette voiture.

Alors que nous tournions dans ma rue, le chauffeur dut se garer pour laisser passer une voiture de police, toutes sirènes hurlantes. Le véhicule nous dépassa et s'arrêta à la hauteur de deux autres stationnées, ainsi qu'une ambulance, devant un immeuble voisin du mien.

— Il se passe quelque chose, dis-je, pour meubler le silence.

— C'est bien mon avis, renchérit Darinsky sans un regard pour les véhicules de police.

Lorsque le taxi stoppa en bas de chez moi, je lançai littéralement un billet au chauffeur et bondis hors de la voiture, avec une telle énergie que je dus me rattraper à un lampadaire pour ne pas perdre l'équilibre.

A mon grand désarroi, je m'aperçus que Darinsky m'avait suivie. Quant au chauffeur, il avait redémarré en trombe. C'était bien la première fois que je voyais un taxi effrayé de recevoir un billet de vingt dollars pour une course qui n'en valait que onze. Pour ma part, je considérais que les neuf dollars supplémentaires que m'avait coûté cette affaire auraient été de l'argent bien dépensé si Darinsky était resté dans le taxi.

Car je dois l'avouer, je n'ai aucune volonté. Pour ne citer qu'un seul exemple, ma dernière tentative de limiter mes apports en chocolat à une barre par semaine a échoué au bout de vingt-sept minutes choco. Pardon, chrono. Alors que dire de ma résolution face à l'ami Darinsky, autrement plus appétissant qu'un carré de chocolat aux éclats de noisette et noix de pécan !

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté dans le taxi ?

— Rassurez-vous, dit Darinsky en époussetant sa veste, je n'ai pas l'intention de vous demander de m'offrir un dernier verre.

Quel dommage !

— Tant mieux.

— J'habite à deux rues d'ici et j'avais envie de marcher un peu. Cela dit, je me proposais de vous demander si vous êtes libre samedi soir.

Un rendez-vous ? L'idée de passer une nuit torride avec lui était une chose, la perspective de devoir entretenir une conversation des heures durant en était une autre.

— Désolée, je suis prise.

— Alors l'après-midi ? Je n'ai pas encore eu le temps de visiter la ville, vous serez mon guide. Tiens, vous pourriez me montrer les meilleurs coffee shops de San Francisco, par exemple ?

— Il y en a pour un moment.

— Alors limitons-nous aux Starbucks ?

— Ça ne change pas grand-chose, répondis-je en faisant une moue que j'espérais décourageante.

Raté. Il esquissa un pas dans ma direction.

— Je ne mords pas, vous savez.

Ah ? Dommage. Je n'étais pas contre ces petits jeux, si les circonstances s'y prêtaient... Mon regard se posa sur ses mains.

— Passez me prendre samedi après déjeuner, m'entendis-je répondre.

Sans réfléchir aux conséquences de mon geste, je pris dans mon sac à main une carte de visite que je lui tendis. Il faut dire à ma décharge qu'après trois (quatre ?) vodka-Martini, je n'avais plus les idées tout à fait claires. Darinsky empocha le petit carton avec un sourire carnassier.

— Merci... Sophie, dit-il avant de s'éloigner.

Je demurai immobile sur le trottoir, le regard fixé sur sa silhouette. Tiens, il avait de jolies

fesses. Un détail qui, bien entendu, me laissait parfaitement indifférente.

Puis mes yeux furent attirés par la lueur des gyrophares des voitures de police et des ambulances, qui éclairaient par intermittence les façades des bâtiments alentour. Des silhouettes en uniforme ou en blouses blanches s'agitaient devant un petit garage, situé au rez-de-chaussée d'un immeuble de style edwardien. Un brancard fut amené, sur lequel je vis qu'on déposait quelqu'un. Ou bien s'agissait-il d'un de ces sacs où l'on met les cadavres ? De là où je me trouvais, je ne pouvais le voir. L'envie me démangeait d'aller jeter un coup d'œil sur ce qui se passait, mais je doutais que mes qualités d'auteur de polar fussent suffisantes pour qu'on m'accorde un laissez-passer.

Je rentrai chez moi, un peu déçue et nettement dégrisée.

— Salut, M. Katz ! lançai-je en ouvrant la porte. J'espère que ce n'est pas toi qui as tué le voisin ?

Il ne se montra pas en entendant ma voix. Bizarre. D'habitude, il venait m'accueillir à la porte lorsque je rentrais tard, dans l'espoir d'un petit snack nocturne. Je le trouvai finalement tapi sous un fauteuil, le regard agrandi par la peur. Il s'était passé quelque chose de grave en mon absence. Un cambrioleur s'était-il introduit par effraction ? M. Katz s'était-il oublié sur le tapis persan ?

— Minou, minou ! Tu es allé dans ta caisse, bien sûr ?

Quelques croquettes le décideraient peut-être à se montrer. En me relevant, je retrouvai mon téléphone portable sur la table basse. Au moins, ce mystère-là était-il résolu.

En entrant dans la cuisine, je compris ce qui expliquait l'attitude de mon chat. L'un des verres que j'avais laissés près de l'évier avait roulé sur le carrelage, où il s'était fracassé, sans doute assez bruyamment. Je me baissai pour ramasser les morceaux épars.

— Ce n'était que ça ? Entre nous, je me demande comment tu as fait pour envoyer ce verre aussi loin. Tu... Aïe !

Je faillis défaillir en m'apercevant que je venais de me couper. J'avais beau faire couler des flots d'hémoglobine dans mes romans, la vue d'une goutte de sang m'était toujours aussi insupportable.

Je me passai la main sous l'eau du robinet pour nettoyer la plaie et regardai l'eau teintée de rouge ruisseler dans l'évier, en proie à une sensation de déjà-vu. Que m'arrivait-il ? De la fenêtre entrouverte de la cuisine, parvint un courant d'air froid. Je frissonnai. Avais-je oublié de la fermer avant de partir ?

Derrière moi, le plancher du salon émit un craquement. Je n'étais pas seule. Il me semblait sentir le poids d'un regard sur moi. Abaisant lentement ma main, je m'emparai d'un couteau dans l'évier, pris une profonde inspiration et me retournai d'un seul bloc.

Pour voir M. Katz m'observer en clignant des yeux.

De là où je me trouvais, je pouvais embrasser du regard les deux pièces. Tout semblait à sa place habituelle. Mes yeux se posèrent sur mes boucles d'oreilles de diamants que j'avais imprudemment laissées sur le comptoir qui sépare le coin cuisine du côté salon. La lumière qui tombait du plafonnier les frappait sous un angle tel qu'un petit arc-en-ciel se projetait sur les carreaux blancs du plan de travail. Personne n'y avait touché.

Il n'y avait pas le moindre signe d'effraction. Tout était comme d'habitude, à l'exception d'une fenêtre laissée ouverte, d'un verre cassé et d'un chat à l'expression coupable.

Pourtant, je ne parvenais pas à desserrer les doigts de mon couteau. Cette scène m'était si familière qu'elle en devenait inquiétante. Pourquoi l'impression tenace d'avoir déjà vécu cette situation ne me quittait-elle pas ? L'avais-je vue dans un film, ou lue quelque part, ou bien...

Ecrivez-moi-même ?

Un nouveau frisson me parcourut — d'effroi, cette fois-ci. C'était dans *Sex, Drugs & Murder*. Je m'en souvenais comme si je l'avais saisie la veille sur mon clavier.

Puis je parvins à recouvrer mon calme. C'était ridicule ! Combien de fois M. Katz avait-il cassé de la porcelaine depuis qu'il vivait avec moi ? J'avais déjà racheté trois vases en deux ans — moyennant quoi j'étais toujours dans la tendance question déco d'intérieur et art floral — et je ne comptais pas le nombre de verres qu'il avait brisés.

Il n'y avait rien d'alarmant.

A part les coups de fil anonymes, évidemment. Et le courrier que j'avais reçu quelques jours auparavant. On récolte ce qu'on sème. Qui pouvait m'avoir écrit cela ? Je frissonnai une fois de plus. De peur... ou de froid, tout simplement ? Ce que je risquais surtout de récolter, c'était un gros rhume, si je ne me décidais pas à fermer cette fichue fenêtre.

Pourtant, je ne parvenais pas à lâcher mon couteau. J'avais la désagréable impression de ne pas pouvoir me fier à mon propre raisonnement. Comme dans un mauvais acid trip, quand vous ne savez plus si vous voyez enfin la vérité sur ceux qui complotent contre vous, ou si vous nagez en pleine paranoïa. Perplexe, je regardai mon doigt, où perlait une goutte de sang.

C'est l'instant que choisit M. Katz pour bondir sur le comptoir, manquant de renverser une tasse à café. Puis, sans descendre de son perchoir, où il savait pourtant ne pas être autorisé à monter, il marcha jusqu'au bord de l'évier et se frotta contre mon dos en ronronnant.

Je posai une main sur mon cœur pour en comprimer les battements désordonnés. A cause de ce maudit animal, je venais de frôler la crise cardiaque. Je rangeai la tasse, qui menaçait de subir le même sort que le verre, et poussai M. Katz sur le sol.

— Saleté de chat ! grommelai-je en jetant mon couteau dans l'évier. Pas de croquettes pour toi, ce soir.

Rien de tel qu'une journée où il ne se passe rien.
C'est alors qu'on se tourne vers les allumés en tous
genres pour donner un peu de relief aux actualités.

Sex, Drugs & Murder

Le lendemain, je cherchai en vain dans le Chronicle du matin une mention de l'accident survenu la nuit dans mon voisinage. Comme j'aurais dû m'en douter, l'événement avait sans doute eu lieu après le bouclage du journal. J'aurais peut-être pu en savoir plus dans le journal télévisé du matin, mais il aurait fallu pour cela que je me lève avant 9 heures.

En revanche, je tombai sur un papier passionnant consacré à Alexis Tolsky. Sa fille Shannon, qui était convaincue qu'il ne s'était pas donné la mort, tentait par tous les moyens de faire réouvrir l'enquête. Sa femme, quant à elle, croyait à la thèse du suicide, qu'elle mettait sur le compte de leur divorce imminent. Ce facteur, ajouté à la dépression chronique dont souffrait le cinéaste et à sa tendance à l'alcoolisme, semblait satisfaire les enquêteurs. Pourtant, Shannon Tolsky n'en démordait pas.

Mon intuition me soufflait qu'elle avait raison. Je pris une paire de ciseaux pour découper l'article. Avec quelques ajustements, il y avait là la base d'une bonne intrigue pour un futur roman. Puis je me levai pour procéder à mes ablutions matinales. Contrairement aux autres jours, j'avais tout mon temps. Je venais de finir un livre, j'avais mérité un petit congé sabbatique — deux ou trois semaines de repos, peut-être un mois, avant d'entamer mon prochain manuscrit.

Je m'habillai, jetai quelques croquettes dans la gamelle de M. Katz et, mes lunettes noires sur le nez, descendis à la supérette du coin chercher ma ration quotidienne de boisson énergétique.

— Bonjour, Alice ! dis-je à la petite femme chinoise qui tenait la caisse.

— Oh, mademoiselle Katz. Vous êtes au courant, pour cette nuit ?

Je relevai mes lunettes, intriguée. La propriétaire arborait l'expression choquée de quelqu'un qui vient d'apprendre une mauvaise nouvelle et n'a qu'une hâte : plonger son prochain dans le même état de choc.

— Non. Il y a un rapport avec les ambulances et les voitures de police que j'ai vues hier soir ?

Alice hocha la tête.

— Vous connaissiez Susan Lee ?

— Je ne pense pas.

— Mais si ! Chinoise, une vingtaine d'années, toujours habillée en Donna Karan.

Comment voulait-elle que je sache de qui elle parlait ? Sa description correspondait à la moitié de la population féminine de San Francisco !

— Ah, oui, Susan ! dis-je, impatiente d'entendre la suite. Et alors ?

— On a retrouvé son corps dans la benne à ordures de son garage cette nuit. Elle a été étranglée.

Je surveillai mes mains, qui s'étaient approchées, comme de leur propre volonté, de la boîte de barres chocolatées disposée sur le comptoir.

— On sait qui a fait le coup ?

— Ils ne l'ont pas dit ce matin, au journal. Il paraît que sa mort remontait à quelques heures. Une si gentille fille, jetée comme ça dans la poubelle ! Quelle mort déshonorante, vous vous rendez compte ?

Et comment ! Le coup de la benne à ordures était tellement éculé que je n'aurais pas osé le placer dans un de mes romans, même sous pseudo.

— Les journalistes ont interviewé son frère à la télévision, mais le pauvre gars ne savait que dire. Il répétait tout le temps : « Mais je lui ai parlé hier après-midi ! Je viens juste de lui parler ! » Il avait l'air tellement sonné que ça faisait de la peine, je vous assure.

Je tentai de me composer une expression compatissante. Comment pouvais-je à ce point manquer de cœur ? Une femme avait été tuée, cela aurait dû me suffire pour ressentir de l'affliction. Ses proches se fichaient — et ils avaient bien raison — de savoir que l'assassin était un pauvre tâcheron sans imagination !

Alice saisit le prix de mon soda sur sa caisse enregistreuse à une vitesse supersonique, signe qu'elle n'avait pas fini de parler.

— Andy est dans tous ses états. Il est si sensible ! En plus, je crois qu'il avait un petit béguin pour elle. Je l'ai envoyé prendre l'air tout à l'heure. Je voulais lui donner sa journée, mais il a refusé. Sacré Andy. Toujours là, même quand il est malade.

J'acquiesçai d'un sourire machinal. Je venais de penser à ma fenêtre, que je n'avais toujours pas refermée. L'image du verre brisé au milieu de ma cuisine me revint à l'esprit. L'annonce de l'assassinat de cette Susan Lee n'avait fait que relancer mes inquiétudes. Allais-je finir ma carrière dans les poubelles d'une arrière-cour ? Triste destin pour un auteur qui avait inventé tant de scénarios macabres...

Allons, c'était absurde. Aucun meurtrier ne s'était introduit la veille dans mon appartement. La preuve : j'étais en parfaite santé ce matin. Enfin, presque. Disons que j'avais encore une légère gueule de bois, mais en l'occurrence, je ne pouvais incriminer personne d'autre que ma vieille copine Smirnoff (prénom : Vodka).

Je remis mes lunettes noires devant mes yeux. La journée commençait mal. J'avais besoin d'un peu de magnésium pour me remettre d'aplomb. Quel était la teneur en magnésium d'une barre de chocolat caramel-noix de pécan, au juste ?

D'un geste, j'indiquai à Alice d'ajouter une barre chocolatée à mon achat. Peut-être que si je ne prononçais pas le mot « chocolat », les calories compteraient moins ?

— Soyez prudente, ce soir, en fermant le magasin, dis-je en tendant à Alice un billet froissé.

— Et vous aussi, mademoiselle Katz. L'assassin court toujours.

Je ramassai mes emplettes, rangeai mon porte-monnaie, sortis de la boutique... et entrai en collision brutale avec un coffre-fort. Que faisait ce coffre-fort sur le trottoir ? En frottant mes yeux, je vis qu'il ne s'agissait que d'Andy.

— Oh, désolé, mademoiselle Katz, dit celui-ci en ramassant ma canette, qui avait roulé sous un présentoir à journaux.

— C'est moi qui vous dois des excuses. Une fois de plus, je ne regardais pas où j'allais.

Je renversai la tête en arrière pour croiser son regard. Ses yeux étaient encore plus bouffis que les miens, sauf que dans son cas, il s'agissait de chagrin et non d'alcool.

— J'ai appris, pour Susan, ajoutai-je. Je suis désolée pour vous.

A ces mots, je vis son visage blêmir, tandis que ses épaules se soulevaient convulsivement. Un sanglot de détresse lui échappa, puis Andy se jeta contre moi, au risque de me renverser pour de bon. Je n'eus que le temps de tendre les bras pour atténuer le choc.

— Ça va aller, Andy, dis-je en tapotant son dos amicalement. Ça va aller.

— Non, ça ne va pas. Elle est morte, et moi je l'aimais bien. Elle n'aurait pas dû mourir.

— Je sais, c'est difficile. Mais je vous assure qu'elle est mieux là où elle est, Andy.

Il se redressa en essuyant ses larmes de sa manche.

— Vous croyez, mademoiselle Katz ?

A vrai dire, pas vraiment.

— Tout à fait, Andy.

Je pressai gentiment la partie de son bras qui n'était pas humide de larmes.

— Tout ce que nous pouvons faire pour honorer sa mémoire, c'est rendre ce monde meilleur, pour que de telles choses n'arrivent plus jamais.

— Je ne veux plus que de telles choses arrivent, martela Andy.

Une telle naïveté était prodigieuse. Un peu enviable aussi, d'une certaine façon.

— Chacun d'entre nous doit agir de son mieux, dis-je. Etre bon envers les autres, ce genre de choses...

Les sourcils du géant se rejoignirent, signe d'une concentration intense.

— Il faut rester soi-même, et tout ira bien, expliquai-je.

Aussitôt, son regard s'éclaira.

— Oui, je comprends. Je peux le faire !

— Très bien, Andy. Je n'en attendais pas moins de vous. Maintenant, il faut que j'y aille.

— Oh, oui. Merci beaucoup. Bonne journée, Sophie.

Je me mis en marche en direction de ma voiture, garée quelque part vers le pôle Nord. J'éprouvais de la peine pour Andy, mais j'avais la satisfaction de l'avoir aidé de mon mieux. Il avait dû être touché, car il m'avait appelée par mon prénom.

Evidemment, j'aurais ressenti encore plus de satisfaction si le meurtre avait eu lieu un peu moins près de chez moi.

« Un vibromasseur offert pour tout achat supérieur à cent dollars ! » proclamait l'affiche sur la vitrine de Plaisirs Secrets. Je n'essayai même pas de refouler un éclat de rire.

Dena émergea de l'arrière-boutique vêtue d'un jean noir et d'un T-shirt imprimé d'un motif

bariolé. Elle seule pouvait porter un tel chiffon sans se ridiculiser. Elle s'approcha de moi pour m'embrasser et désigna l'affiche.

— Tu as vu ? Il faut ce qu'il faut ! Tu viens faire des achats ou me rendre visite ?

— Je voulais te parler, dis-je en passant un doigt distrait sur une bouteille en forme de pénis. Tu as cinq minutes ?

— Barbie ! appela-t-elle en se retournant, tu peux tenir la caisse ?

Une blonde athlétique moulée dans une combinaison de vinyle rose se redressa du casier de slips fendus qu'elle était occupée à remettre en ordre et adressa à Dena un sourire chaleureux.

— Elle s'appelle vraiment Barbie ? demandai-je une fois installée dans le minuscule bureau de Dena.

— Je me fiche de savoir son vrai prénom. Tout ce qui compte à mes yeux, c'est que cette fille est une encyclopédie de l'érotisme à elle toute seule. Je n'ai jamais eu une vendeuse aussi bien informée.

Elle ôta une pile de factures d'un siège et me fit signe de m'y asseoir, avant de prendre place derrière sa table.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— J'ai rencontré quelqu'un.

— Tout de même ! Masculin ?

— Positivement.

— Séduisant ?

— Définitivement.

— Disponible ?

— Apparemment.

— Bingo ! Raconte, je veux tout savoir.

— Eh bien... il n'est pas parfait, bien sûr. Par exemple, il n'aime pas le cappuccino brownie-caramel.

— Sophie, dit Dena en se penchant sur son bureau. Je peux te faire une confidence ? Il y a des tas de gens qui n'aiment pas le cappuccino brownie-caramel. Ça n'en fait pas pour autant des monstres infréquentables. Pour ma part, je considère que Starbucks est au café ce que le fast-food est à la bonne bouffe : une aberration totalitaire et cancérigène. Dix points pour ton nouveau Jules.

Dena utilise un système de notations assez complexe pour évaluer les hommes. Je ne connais pas le nombre de points requis, mais il semble qu'aucune de mes dernières conquêtes n'ait atteint le seuil minimal.

— J'ai dit qu'il n'aimait pas le cappuccino, pas qu'il fuyait les coffee shops comme la peste.

— Alors cinq points seulement, dit Dena en appuyant sur la touche « cinq » de sa calculatrice.

— Il parle avec un accent.

— Précise ?

— Russe.

Dena rentra « plus cinq » sur le clavier.

— Il est assez léger, mais suffisant pour que ce soit... comment dire... sexy. Surtout quand il prononce son prénom, Anatoly.

— Ça me plaît. Trois points de plus.

— Il a dans les trente-cinq ans. Un mètre quatre-vingts, cheveux bruns, yeux bruns, très beau gosse.

— Très bon, ça, très bon ! s'écria Dena en tapant un quinze sur sa calculatrice.

— Il a des mains magnifiques. Grandes, solides, un peu rugueuses...

— Arrête de m'exciter ! Allez, j'ajoute un vingt tout rond pour ses mains. Ce qui nous fait... quarante-huit points pour Anatoly. Belle prise !

— Il faut avouer que sur le plan visuel, il vaut le détour. Question personnalité, en revanche, il m'a fallu plus de temps pour savoir ce que je pensais de lui. Il est parfois assez rude.

— Tu ne viens pas de dire que tu aimais ça ?

— Je parlais de ses mains, Dena. Et j'ai dit rugueux, pas rude.

— Peu importe, dit-elle en éteignant sa calculette. On dirait qu'il te plaît. Qu'est-ce que tu attends pour le mettre dans ton lit ?

— Je ne l'ai rencontré qu'hier !

— Justement, tu as eu le temps.

— Dena, tu as déjà entendu parler de cette tradition qui consiste à se laisser faire la cour ?

— Ce truc ringard et hypocrite ? Très peu pour moi, surtout dans ma branche. Tu sais, les idéaux bourgeois, quand on tient un sex-shop... Bon, tu n'as pas répondu à ma question.

— Je le vois samedi prochain. Il débarque à San Francisco, il m'a demandé de lui faire faire le tour de la ville. Tu vois ce que je veux dire, les téléphériques, la Coit Tower, tous ces trucs pour touristes qui me font hurler d'horreur dans les dîners en ville mais où je rêve secrètement d'aller.

— C'est drôle, moi aussi, je sors avec un type qui vient d'arriver ici.

— Ah, oui, le coup du siècle ? Il l'est toujours ?

— Affirmatif.

— Comment est-il ?

— Très intelligent, assez original. Il travaille comme barman dans Lower Haight. Il a une vision du monde très personnelle... C'est quelqu'un qui a une autre approche des choses, qui refuse de se conformer aux diktats de la société. Un rebelle.

— Bref, le parfait psychopathe.

— Pas du tout. C'est un type très sain, à sa façon. On le prend souvent pour un illuminé, mais c'est parce qu'on ne le comprend pas. Il est simplement... différent.

— J'y suis. Tu sors avec Michael Jackson.

— Je t'en prie. Lui, au moins, n'a pas de longues conversations avec son chat.

En guise de réponse, je tirai la langue à Dena. Celle-ci consulta sa montre.

— Je dois déjeuner avec lui. Attends un peu, je vous présenterai.

— Quelle bonne idée ! Je suis impatiente de voir cette perle rare. Au fait, puisqu'on parle de trucs bizarres...

— Ce n'est pas le cas.

— Excuse-moi, c'est sorti tout seul. Il m'est arrivé quelque chose d'inhabituel, cette nuit.

— Ton dieu russe t'a fait des propositions cochonnes ?

— Pas du tout.

— Dommage. Raconte ?

— Quand je suis rentrée, vers minuit, il y avait un verre cassé sur le carrelage de ma cuisine.

— Mais c'est terrible ! Tu as appelé la police ?

— Tu ne comprends pas. J'ai d'abord cru que c'était M. Katz...

— Evidemment, qui veux-tu que ce soit ? Ce chat est l'animal le plus maladroit que je connaisse. Aussi, si tu ne le nourrissais pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

— Laisse-moi finir. Le verre était cassé au milieu de la pièce. Comme si quelqu'un l'avait fait tomber.

— Tu veux dire que ton appartement a été visité ?

— Possible. Je n'ai aucune preuve.

— Rien n'a été emporté ou déplacé ?

— Pas à ma connaissance.

Dena croisa les bras et me jeta un regard perplexe.

— Pour résumer, tu penses que quelqu'un s'est introduit chez toi dans le seul but de laisser tomber un verre sur le carrelage de la cuisine ?

D'ordinaire, elle réservait ce ton condescendant à Mary Ann. Je refusai de me laisser impressionner.

— Je sais. En soi, c'est grotesque. En revanche, ça prend un tour nettement plus inquiétant quand on fait le rapprochement avec un de mes bouquins. Tu te souviens de Sex, Drugs & Murder ?

Le visage de Dena s'éclaira.

— La scène du verre dans la cuisine ?

— Bravo. C'est là qu'Alicia Bright commence à comprendre que quelqu'un s'est introduit chez elle.

— Evidemment, mais cela ne prouve rien.

— Non, sauf quand tu fais le rapprochement avec les coups de téléphone et la lettre anonyme que j'ai reçus.

— Une lettre ?

— Une phrase, plutôt. On récolte ce qu'on sème. Bizarre, non ? Quant au type qui me harcèle au

téléphone, il se contente de raccrocher sans rien dire. Je n'ai jamais entendu sa voix.

— Il faut appeler la police.

— Pour qu'ils me répondent que j'ai affaire à quelqu'un qui s'est trompé de numéro et que mon chat a cassé un verre dans la cuisine ?

— Enfin, tout ce que tu viens de me dire...

— C'était uniquement pour que tu me rassures, pas pour que tu sois dans la paranoïa avec moi.

— Ecoute, Sophie, il est possible que quelqu'un te veuille du mal. Tu dois prévenir la police.

— Génial. Maintenant, on est deux à se raconter des films.

Je me passai nerveusement la main dans les cheveux, réveillant ma blessure au doigt.

— Tiens, je me suis coupée. Exactement comme Alicia Bright. Ne me dis pas que ça, c'était prémédité !

— Si tu essaies de me démontrer que tout cela n'est que pure coïncidence, ça ne prendra pas.

Barbie passa la tête par la porte entrebâillée.

— Quelqu'un pour toi, Dena.

Je me levai, ravie de l'interruption.

— Je vais enfin connaître le fameux... au fait, comment s'appelle-t-il ?

— Jason Beck, répondit Dena, songeuse. Dis, tu es sûre que...

— Tout va bien, Dena. Je me fais probablement des idées. C'est mon chat qui aura cassé ce verre. Allez, viens. Il est temps de faire les présentations.

Elle ouvrit la bouche comme pour protester, puis renonça.

— D'accord.

En quittant le bureau, elle me prit par le bras pour me guider vers le magasin, où se trouvait...

Lucifer en personne.

Il suffit à Alicia d'un regard à la voiture de Kittie pour comprendre que celle-ci ne lui avait pas tout dit.

Sex, Drugs & Murder

— Jason Beck ? demandai-je à Dena. Tu veux dire Jason C. Beck.

Tous deux me jetèrent un regard surpris.

— C comme Cinglé, précisai-je.

Beck étira ses lèvres en un sourire ironique. Dena se tourna vers moi en sursautant.

— Sophie ! murmura-t-elle entre ses dents. Qu'est-ce qui t'arrive ?

D'accord, je n'étais pas très charitable. D'un autre côté, il fallait comprendre ma stupeur ! Que faisait ma meilleure amie avec ce fou furieux ?

— J'ai rencontré Sophie hier soir, expliqua celui-ci le plus calmement du monde.

— Sophie ? Où ?

— Dans une galerie d'art d'Upper Market.

— Je te croyais...

— Parti pour un jeu de rôle ? Exact, mais j'étais en avance. J'en ai profité pour faire un saut à un vernissage. Aucun intérêt. C'était le genre de croûtes que les richards achètent pour accrocher au-dessus de leurs canapés de designers à mille dollars. Aucun message, aucune revendication.

Cette fois-ci, c'est moi qui demandai des détails.

— Un jeu de rôle ?

Lucifer me décocha un sourire inquiétant.

— De vampires, précisa-t-il.

Dena s'interposa entre lui et moi et leva les mains en signe d'apaisement.

— Laisse-moi lui expliquer, dit-elle à Beck, avant de se tourner vers moi. Une fois par mois, un groupe de personnes...

— De vampires, rectifia son amant.

—... un groupe de personnes vampires se retrouve pour rejouer une scène marquante de l'univers des vampires, souvent tirée d'un livre ou d'un film.

— Tu as lu des romans de vampires ? me demanda Beck en penchant la tête pour me voir.

— Pas beaucoup. Dracula, bien sûr, et Les chroniques des Vampires.

— Alors tu n'es pas complètement novice. J'adore tenir le rôle du comte Dracula.

— Intéressant.

— En fait, je suis Dracula.

Il était surtout fou à lier. J'observai le personnage avec méfiance. Il portait le même pantalon de

cuir noir et la même veste cloutée, et arborait la même coiffure de barbare que la veille au soir. Dena avait raison, il avait vraiment une autre approche des choses. A la lumière du jour, il semblait encore plus allumé, si j'ose dire, que la nuit.

— Pour une créature de l'ombre, tu as l'air de bien supporter la lumière du soleil, dis-je pour le provoquer.

Un coup pour rien. Il ne réagit pas. J'optai pour une attaque plus directe.

— Comment savais-tu mon prénom, hier soir ? On ne nous a pas présentés.

— J'avais remarqué plusieurs romans que tu as écrits, dans la bibliothèque de Dena. Ça m'a intrigué parce que tes bouquins n'ont pas l'air d'être son style.

— Et c'est quoi, mon style ? l'interrompit l'intéressée d'une voix tendue.

— Anaïs Nin plutôt que Jane Austen, si tu vois ce que je veux dire. Bref, non seulement Dena possédait tous tes livres, mais tu les lui avais dédiés. Quand je t'ai vue hier, j'ai fait le rapprochement avec ta photo au dos du livre.

— On dit la quatrième de couverture, rectifiai-je machinalement.

— Je ne me souviens pas de ça, dit Dena.

— Tu étais sous la douche, répondit Beck sans la regarder, les yeux toujours fixés sur moi. J'ai acheté un de tes romans, ce matin. Je viens de le commencer.

— Lequel ?

— Le premier. Criminellement vôtre.

Je lui adressai un clin d'œil.

— C'est une bonne idée de commencer par le commencement. Pas trop Jane Austen pour ton goût ?

— Au contraire. Quelque chose me dit que je vais adorer ce bouquin. Dena et moi, on a les mêmes goûts, quoique, en général, je n'aie pas une passion pour la fiction.

— Tu aimes les histoires de vampires.

— C'est bien ce que je dis.

Non seulement il était fou, mais il était dangereux. Comment pouvait-on encore croire aux vampires ? Dans quelle réalité vivait Jason Beck ?

— Je comprends, dis-je prudemment. Il est vrai que dans bon nombre de fictions, il entre une part de vérité historique qui permet au lecteur de s'identifier aux héros.

— Bien sûr, mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Toi qui as lu les livres dont je parle, tu ne t'es jamais demandé si ces êtres n'existaient pas pour de bon ? C'est pourtant évident. Les créatures de la nuit ne sont pas une légende, elles rôdent parmi nous.

— Je veux bien admettre que Bram Stoker et Anne Rice aient possédé assez de talent pour donner de la vérité à leurs personnages, mais ça s'arrête là.

— Qu'est-ce qui te permet de l'affirmer ? Rien ! La morale judéo-chrétienne étriquée nous étouffe et bâillonne notre esprit. Il faut élargir ta vision du monde, Sophie. Ouvrir la porte à l'étrange, au bizarre, à l'irrationnel.

J'interrogeai du regard Dena, qui n'avait soudain rien de plus urgent que de remettre de l'ordre dans son présentoir de capotes phosphorescentes.

— Pour les besoins de la démonstration, admettons que tu aies raison. Les vampires sont parmi nous. Et ensuite ? Dois-je comprendre que tu souhaites en devenir un, toi aussi ?

— Pourquoi pas ? Ils ne sont pas fondamentalement mauvais. D'accord, ils boivent du sang mais c'est pour survivre, rien de plus. Qui sommes-nous pour leur donner des leçons, nous qui tuons des vaches et des poulets par gourmandise ? Nous sommes pires qu'eux, quand on y réfléchit !

Ce type était tellement dingue que je me dispensai de la réserve polie que je manifestais habituellement envers mes nouvelles connaissances. Je m'adosai au comptoir et, glissant mes pouces dans mon ceinturon, je toisai Jason Beck.

— Et on laisse des gens comme toi en liberté ?

— Ouaip. Au moins, avec moi, on s'amuse.

Il commençait à me plaire. Il était schizophrène au dernier degré, mais dans son délire, il ne manquait pas d'un certain panache.

— Je serais curieuse d'avoir ton avis sur le Père Noël et la créature de Roswell ?

— Sophie, dit Dena, je sais que tu es très pressée. Je ne voudrais pas te retarder.

Message reçu. Elle commençait à craindre que je fasse exploser en vol sa belle histoire d'amour avec Jason le Cinglé. Il était temps de battre en retraite.

— Exact. A un de ces jours, Dena. Jason, j'ai été ravie de te rencontrer. Tu es quelqu'un de... tout à fait rafraîchissant.

Il éclata d'un rire sonore, que Dena fit taire d'un baiser, avant de m'adresser un sourire triomphant.

— A bientôt, Sophie. Oh, j'oubliais ! Je fais l'inventaire dimanche. On remet la soirée vidéo à lundi ? Mary Ann est prévenue.

— Entendu. A lundi.

Je me dirigeai vers la porte. J'avais la main sur la poignée lorsque Jason me rappela.

— Eh, Sophie !

— Oui ?

— Tu ferais une vampire fabuleuse. Un visage de black et une peau d'une blancheur surnaturelle... Whaou !

— Merci, mais le statut de mortelle me convient parfaitement. A bientôt, les tourtereaux.

Une fois sur le trottoir, je regardai de droite et de gauche, perplexe. Où avais-je garé ma voiture ?

Un type se tenait devant moi, l'air nerveux. Voyant qu'il hésitait à pousser la porte, je lui lançai :

— Allez-y, c'est une chouette boutique. Pleine de trucs sympa.

Le pauvre garçon me jeta un regard apeuré. Il ne s'attendait pas à ce que je lui adresse la parole. Je n'en compris la raison qu'une seconde plus tard, en baissant les yeux. C'était le problème,

quand on tenait un sex-shop. On attirait inmanquablement des pauvres types incapables de prendre leur pied autrement qu'en public. J'envisageai un instant de rentrer prévenir Dena, mais je renonçai. Elle était capable de se débrouiller elle-même. Et puis, à présent, la puissance des ténèbres était à ses côtés pour l'aider en cas de besoin.

Le lendemain, j'étais en bien meilleure forme. En revanche, je me trouvais dans un état de tension et de nervosité extrêmes. Je m'approchai du miroir et me tournai d'un côté, puis de l'autre, avant de me contorsionner pour vérifier ma silhouette vue de dos. Dans une demi-heure, Darinsky passerait me prendre, et je ne savais toujours pas comment m'habiller.

Ma tenue — la huitième que j'essayais — était constituée de bottes noires, d'un jean, d'un T-shirt à col en V et d'une veste de cuir. Je me penchai pour vérifier que mes seins ne jailliraient pas à l'improviste de mon décolleté.

— Un peu trop profond, non ? Qu'est-ce que tu en penses ? demandai-je à M. Katz.

Le chat, très occupé à se rouler dans un vieux sweater de laine, ne répondit pas. Jamais là quand on avait besoin de lui, celui-là !

Je ramassai mon top numéro sept, un petit haut moulant à col roulé en soie grise, et le posai devant moi.

— Mmm... s'il a envie de m'embrasser dans le cou ?

Langoureusement, M. Katz lécha sa fourrure.

— Attention, je n'ai pas dit que j'avais envie qu'il le fasse. Mais ce serait faire preuve de manque d'ouverture d'esprit que de ne pas envisager cette éventualité.

Une fois de plus, j'inspectai mon reflet dans la glace. Il faudrait se contenter de ce T-shirt. D'ailleurs, mes cheveux ne toléreraient pas un changement de plus.

On frappa à la porte. M. Katz interrompit sa toilette, alarmé.

Il n'y avait qu'un tocard dans tout San Francisco pour arriver une demi-heure avant un rendez-vous, et il était pour moi. Tout compte fait, ma première impression était la bonne. Je sortais avec un homme des cavernes. Celui-ci frappa de nouveau, plus fort cette fois-ci. Et en plus, c'était une brute.

— C'est bon, j'arrive ! dis-je en me rendant dans l'entrée.

Puis, ouvrant la porte à la volée :

— J'aimerais bien savoir quel est le crétin dans cet immeuble qui vous a ouvert la porte d'en bas ! Je... Oups !

— Ravie de voir que vous avez une si haute opinion de vos voisins, susurra Theresa Conley.

Pourquoi le regard de cette femme me faisait-il toujours l'effet d'une giclée d'acide chlorhydrique ?

— Désolée, vous arrivez au mauvais moment. En fait, je parlais à mon chat et... Non, laissez tomber. Je reprends. Oh, bonjour, Tessie. Ravie de vous voir ! Quel bon vent vous amène ?

Elle creusa ses joues en arquant les sourcils. Tiens, je n'avais jamais remarqué qu'elle ressemblait autant à un poisson.

— Je suis venue parce que j’essaie d’être une bonne voisine. Notez que vous ne me facilitez pas la tâche. J’ai pensé qu’il était de mon devoir de vous signaler qu’un individu s’en est pris à votre voiture.

— Il y a de la casse ?

Un sourire de satisfaction éclaira le visage ingrat de Theresa Conley.

— La vitre côté conducteur.

— Flûte !

— Eh bien, je voulais juste vous en informer, dit-elle en s’éloignant. Bonjour à votre chat.

Je claquai la porte, furieuse.

— C’est bien le moment. Et Darinsky qui arrive dans...

Je regardai ma montre.

—... vingt minutes, repris-je à l’attention de M. Katz.

Sans un regard de commisération, celui-ci trottina vers ma chambre, la queue dressée, en quête d’autres sweaters à massacrer.

Je pris mes clés sur la petite table de l’entrée et poussai un cri de rage en m’apercevant que la façade de mon lecteur de CD ne s’y trouvait pas. Je la déposais toujours là en rentrant... sauf quand j’oubliais de l’enlever de la voiture. Y avait-il moyen d’être aussi stupide ?

Furieuse, je sortis constater les dégâts.

La veille au soir, je m’étais garée à quelques rues de chez moi, en montant vers le haut de la colline. J’aurais peut-être dû installer une alarme, mais quel intérêt si je ne l’entendais pas ? La plupart du temps, je ne trouvais pas de place de parking à moins de dix kilomètres de chez moi.

Je ne vis qu’au dernier moment ma voiture, dissimulée derrière plusieurs 4x4. Nom d’un cornet à piston ! Pour une fois, Tessie Conley n’avait pas exagéré. Elle était même en dessous de la réalité. Ma voiture n’avait pas été abîmée, elle avait été passée au presse-purée.

Le capot et le coffre, forcés, béaient aux quatre vents. La vitre côté conducteur avait été brisée, la boîte à gants arrachée et son contenu éparpillé, les banquettes avant et arrière éventrées, le rembourrage arraché. L’intérieur de ma voiture n’était plus qu’un fatras de mousse jaunâtre, de morceaux de tissus épars, de tapis de sol déchirés. Dans le coffre, la roue de secours avait été lacérée.

Qui avait pu s’acharner de la sorte sur ma voiture ? Je posai mes mains tremblantes sur le rebord du coffre. Le moteur ne devait pas être en meilleur état. Rassemblant mon courage, je contournai le véhicule, du moins ce qui en restait, et je me penchai sous le capot.

Le bloc-moteur était intact. Je clignai des yeux, incrédule. Comment, ils n’avaient même pas sectionné quelques fils ? Ils s’étaient pourtant donné beaucoup de mal pour causer un maximum de dommages ! Avaient-ils été interrompus avant d’achever leur victime ?

Je revins me poster devant la place du conducteur. Tiens, mon lecteur de CD était toujours là. Cela ne rimait à rien ! Qui étaient ces vandales à la manque qui n’emportaient même pas un appareil dernier cri avec programmation des pistes, lecture aléatoire et stabilisateur intégré ?

— On ne devait pas se retrouver chez vous ?

Je sursautai en reconnaissant la voix de Darinsky. En me retournant, je vis qu'il se trouvait à quelques pas de moi, devant une entrée d'immeuble toute proche. Son regard se posa sur les restes de ma voiture.

— On dirait que quelqu'un s'est fait un ennemi. Vous connaissez le propriétaire ?

— Qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

— C'est là que j'habite.

— Dans cet immeuble dont vous venez de sortir ?

— Vos facultés de déduction sont remarquables.

— Vos facultés d'audition, en revanche, laissent à désirer, répliquai-je.

Darinsky me jeta un regard d'incompréhension.

— Ne me dites pas que vous n'avez rien entendu. Ils ont dû faire un sacré boucan pour mettre ma voiture dans un tel état !

— Elle est à vous ?

Je le vis s'approcher d'un air curieux.

— Qu'est-ce que vous dealez, au juste ? De la drogue ?

— Plaît-il ? Un cinglé vandalise ma voiture et vous voulez savoir si je suis une délinquante ?

— Regardez votre voiture, Sophie. Celui qui a fait ça cherchait quelque chose. Ne le trouvant manifestement pas dans la boîte à gants ni dans le coffre, il a estimé que cela pouvait avoir été dissimulé dans l'épaisseur des banquettes et des sièges.

— Il n'y a jamais eu de dope dans ma voiture !

— Alors ils voulaient autre chose, dit Darinsky en se penchant sur le coffre.

— C'est de la folie ! Que pourrais-je posséder qui soit assez précieux pour que je le cache dans l'épaisseur de mes sièges ou à l'intérieur de ma roue de secours ?

— Tout un tas de choses... Des clichés compromettants du maire de San Francisco en galante compagnie, que vous vous proposeriez d'utiliser pour faire chanter le pauvre gars ?

Il m'adressa un clin d'œil et poursuivit :

— A la réflexion, non. Willie Brown a donné la preuve que les habitants de San Francisco ne se sentent pas concernés par des détails aussi scabreux qu'une simple affaire de fraude électorale, n'est-ce pas ?

— Oh, pitié ! Je n'ai pas l'intention de racketter qui que ce soit. Nous sommes dans la réalité, pas dans un de mes bouquins.

Machinalement, j'ouvris la portière et effleurai les profondes coupures qui lacéraient le siège du conducteur.

— Il y a autre chose qui vous tracasse ? demanda Darinsky en posant sur mon bras une main amicale.

— Non... Ecoutez, je suis désolée, mais il faut que j'aille porter plainte.

— Je vous accompagne.

— Je vous en prie. Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive. On va au bureau de police, on remplit un dossier, et le jour où les types trouvent le temps, ils en prennent connaissance. Ça peut prendre un siècle ou deux.

Darinsky demeura impassible.

— C'était une tentative d'humour, soulignai-je.

— J'avais compris.

— Vous pourriez faire un effort.

— Franchement, quand je vois ce qu'on a fait à votre voiture, je n'ai pas envie de rire. Vous avez l'intention de la prendre pour aller au commissariat ?

— Si c'était de l'humour, vous êtes aussi mauvais que moi. Je ne vais pas conduire ça ! dis-je en désignant l'engin.

— Pourquoi pas ? Le moteur est intact, les roues aussi.

— Ce n'est qu'à quelques rues d'ici. Je peux très bien marcher.

— Sophie, il ne s'agit pas d'une effraction classique. Il vaudrait mieux que la police constate elle-même l'état du véhicule.

J'esquissai une moue de dépit. Je n'avais aucune envie de monter dans ma voiture aussi odieusement saccagée.

— Bon, alors voilà ce que je vous propose, dit Darinsky. Je monte chez moi attraper mon appareil photo, je prends quelques clichés des dégâts et on y va.

— Je croyais avoir été claire. Je n'ai pas besoin de votre aide.

— Tenez, dit-il en sortant son portable de sa poche. Appelez la police pour les prévenir que nous arrivons.

Le faisait-il exprès, ou était-il toujours aussi exaspérant ?

— Je vous ai dit que...

— Bon, j'ai une meilleure idée. Vous partez tout de suite pour le commissariat et vous les prévenez en route de votre arrivée. Pendant ce temps, je fais les photos et je vous rejoins avec la voiture.

Il n'y avait pas moyen de discuter. Préférant ne pas prendre de risques — il pouvait devenir violent — je hochai la tête. Après tout, son idée n'était pas si mauvaise.

Elle ne comportait qu'un inconvénient.

— Je ne sais pas si je peux vous confier les clés de ma voiture.

— Je vous ai bien prêté mon portable ! Vu l'état de votre carrosse, c'est moi qui prends le plus de risques.

Un point pour lui, décidai-je en lui tendant les clés.

— Je vous retrouve au commissariat. Vous savez où il se trouve ?

— Je suis passé plusieurs fois devant. Ce sera notre première étape de la visite de San

Francisco.

Je secouai la tête, désarçonnée. Ce type possédait une force d'inertie hors du commun. Qu'aurait-il fallu pour qu'il renonce à sa visite guidée ? Un tremblement de terre ?

Songeuse, je me mis en route vers le commissariat. En eux-mêmes, les dégâts commis sur ma voiture représentaient un inconvénient mineur. Mon assurance me rembourserait. Ce qui me tracassait, ce n'était pas d'avoir trouvé mon véhicule vandalisé. C'était d'avoir trouvé mon véhicule vandalisé exactement comme dans l'un de mes livres.

Le flic émit un long sifflement de surprise en voyant la voiture. Darinsky, qui par quelque miracle dont il semblait avoir le secret venait de trouver une place devant le commissariat, se tenait à côté du policier. Ce dernier, une armoire à glace en uniforme agrémentée d'une moustache de compétition et qui répondait au nom de Gorman, s'approcha du coffre et observa la roue de secours déchiquetée.

— Vous consommez des stupéfiants ? demanda-t-il en posant sur moi un regard soupçonneux.

J'ignorai superbement la mimique éloquente de Darinsky.

— Pas du tout !

— Pourtant, ils cherchaient bien quelque chose, déclara l'agent Gorman en rabattant le coffre.

— Merci, j'en étais venue à la même conclusion. Le problème, c'est que je n'ai pas l'habitude de ranger mes affaires dans la garniture de ma banquette arrière ou dans la chambre à air de ma roue de secours.

— Hu-hum..., marmonna Gorman en effectuant le tour du véhicule. Quelqu'un dans votre entourage pourrait-il vous vouloir du mal ?

— Des tas de gens, sans doute... mais pas au point de transformer ma voiture en épave sur roues.

Je songeai aux coups de fil anonymes que j'avais reçus. Était-ce opportun d'en faire mention ? Après tout, je n'avais pas la moindre preuve.

— Hu-hum...

Puis, dévisageant Darinsky, qui s'était approché de moi :

— Rappelez-moi qui vous êtes ? demanda-t-il.

— Un ami de Sophie.

— Hu-hum...

On ne leur enseignait pas à formuler plus d'une phrase à la fois, à l'école de police ?

— On rentre finir le rapport, dit-il.

Un sujet, un verbe, un complément. C'était un peu sec mais je n'en aurais pas plus pour l'instant. Je me tournai vers Darinsky.

— Vous voulez bien rester près de ma voiture ?

— Que voulez-vous qu'il lui arrive de plus ?

— Rien, mais je serai plus tranquille pour discuter avec l'agent Gorman.

Une fois dans le bureau, le policier me fit signe de m'asseoir. Je restai debout.

— Encore quelques questions, mademoiselle Katz. Je vous en prie, prenez place.

J'hésitai. J'avais déjà tout dit et je n'éprouvais aucune envie de subir un interrogatoire en règle, même si je n'avais rien à cacher.

— Vous êtes sûre que vous n'avez rien à cacher ?

Oh, non. J'étais tombée sur le médium de service. Et si je me contentais de me concentrer sur les événements des dernières semaines ? Il pourrait y piocher ce qui l'intéresserait, et on gagnerait du temps ?

— Mademoiselle Katz, vous m'entendez ?

Tout compte fait, il n'était pas aussi bon médium que ça. Tant mieux.

— Il y a quelque temps, on m'a envoyé une lettre. Tapée à la machine, pas d'adresse au dos de l'enveloppe. Elle ne contenait qu'une ligne. On récolte ce qu'on sème.

Gorman griffonna quelques mots sur son rapport.

— Hu-hum. Il faudra nous la montrer.

— C'est-à-dire que... je l'ai brûlée.

— C'est malin.

— Je ne pouvais pas deviner que j'en aurais besoin.

Je réfléchis rapidement. Ce Gorman n'était peut-être pas l'inspecteur Colombo, mais il devait pouvoir m'aider à y voir clair. A condition que je lui donne le maximum d'informations possible. Après tout, il ne s'agissait que de m'asseoir sur ma fierté. Au point où elle en était...

— J'écris des romans policiers.

— Hu-hum.

— Jeudi dernier, le jour du meurtre de Susan Lee, une de mes voisines, j'ai reçu cinq coups de fil anonymes. La personne n'a jamais parlé. Il y avait un silence, puis elle raccrochait.

— Et depuis, pas d'autres appels ?

— Non.

— Hu-hum...

— Quand je suis rentrée chez moi ce soir-là, après avoir assisté à un vernissage à la Galerie Sussman, j'ai trouvé un verre brisé.

— Où ?

— Sur le carrelage de ma cuisine.

— Vous n'avez pas d'animal de compagnie ?

— Si, un chat.

— Hu-hum...

— Sauf que le verre se trouvait au milieu de la pièce. La cuisine n'est pas très grande, mais je vois mal comment M. Katz aurait pu l'envoyer aussi loin du plan de travail.

— M. Katz ?

— Mon chat.

— Hu-hum...

— Et c'est là que ça devient intéressant. Dans mon second roman, *Sex, Drugs & Murder*, mon héroïne, Alicia Bright, reçoit des coups de fil anonymes et trouve un verre cassé dans sa cuisine.

Je m'adosai à mon fauteuil, attendant la réaction de l'agent Gorman.

— Hu-hum...

Comment, hu-hum ? C'était tout ?

— Je sais, dis-je dans un soupir de lassitude. Les verres se cassent tout le temps. C'est pour cela que je n'ai pas appelé la police.

— Sage décision.

— Maintenant, il y a cette histoire de voiture. Dans mon livre, la voiture de Kitty, la colocataire d'Alicia, subit le même sort que la mienne. Le méchant, Jeremy Spaulding, sait que Kitty détient une cassette vidéo prouvant que son père est impliqué dans un scandale policier. Le père de Kitty est producteur de films X.

— Hu-hum...

— Ecoutez, le plus simple, ce serait peut-être que vous lisiez le bouquin, non ?

L'agent Gorman me jeta un regard vide. Apparemment, ma suggestion ne méritait même pas un hu-hum.

— Là où je veux en venir, c'est que depuis quelques jours, je vis des événements qui semblent tout droit tirés de mon livre. Mon existence est devenue *Sex, Drugs & Murder* !

Cette fois-ci, ce fut au tour de Gorman de s'adosser dans son fauteuil. Je le vis joindre ses doigts et froncer les sourcils, pendant qu'il s'absorbait dans un silence concentré. Enfin, après ce qui me sembla une éternité, il croisa mon regard. Il avait élaboré une théorie, j'en aurais mis ma main au feu. Je me penchai en avant, impatiente d'entendre son hypothèse.

— Vous êtes sûre que vous ne vous droguez pas ?

Avant de le connaître, elle avait toujours été persuadée qu'on ne pouvait pas être à la fois sexy et odieusement insupportable.

Sex, Drugs & Murder

Epuisée et découragée, je m'assis au pied des marches de l'immeuble où habitait Darinsky pour l'attendre. Apparemment, il m'avait fallu moins de temps pour revenir à pied du commissariat qu'il ne lui en fallait pour trouver une place pour garer mon épave. Douchée par la froideur de Gorman, je préférais ne pas avouer à Darinsky que la destruction de ma voiture ressemblait point par point à celle de la voiture de Kitty, dans mon roman. Il ne s'agissait que d'une coïncidence... Du moins, je tentai de m'en persuader.

Je massai mes tempes douloureuses. J'avais besoin d'une bonne dose d'aspirine... ou d'un Bloody Mary bien tassé. Et comme si cela ne suffisait pas, je portais du noir et je n'avais pas eu le temps de me maquiller. Quitte à jouer les demoiselles en détresse, j'aurais préféré être une demoiselle attirante. Pas une pauvre fille aux yeux cernés et aux cheveux en bataille.

— Vous allez bien ?

Une fois de plus, je n'avais pas entendu Darinsky s'approcher.

— Où êtes-vous garé ?

— Plus haut, vers Grace Cathedral.

— C'est à l'autre bout de la ville !

— Huit rues, rectifia Darinsky. Vous feriez mieux de louer un garage.

— Je ferais mieux de boire quelque chose. J'ai mal à la tête.

— De l'alcool ? C'est votre méthode pour soigner la migraine ? Original.

— Je vous en prie, Darinsky, je ne suis pas d'humeur à plaisanter. Ma voiture est inutilisable, les flics me prennent pour une camée et je n'ai pas de rouge à lèvres.

Il s'agenouilla près de moi.

— Pour le rouge à lèvres, je n'ai pas de solution à vous proposer. Pour la voiture, il vous suffira d'appeler votre compagnie d'assurance dès lundi matin. Pour la police... ils s'apercevront bien que vous ne vous droguez pas.

Il me scruta longuement du regard.

— Vous ne vous droguez pas, c'est bien sûr ?

Puis, levant la main d'un geste apaisant :

— C'est bon, je plaisantais. Venez, allons boire une bière.

— Je veux un Bloody Mary.

— D'accord, un Bloody Mary.

— Et de l'aspirine.

— Pas de problème. Vous connaissez un bar qui vende des antidouleurs et du maquillage ?

— Je ferais mieux de passer chez moi prendre de l'aspirine et du rouge à lèvres, mais vous êtes sur la bonne piste. Il ne restera qu'un problème à résoudre.

— Lequel ?

— A moins que vous n'ayez acheté une voiture depuis la dernière fois que je vous ai vu, nous sommes un peu courts, question moyen de transport.

— Je n'ai pas de voiture, mais j'ai un deux-roues.

Je refoulai un éclat de rire nerveux.

— Vous voulez dire... un vélo ?

— Je veux dire une moto, corrigea Darinsky d'un ton pincé. En fait, je possède une Harley.

A ces mots, je bondis sur mes pieds.

— Une Harley Davidson ? Vous avez acheté une Harley Davidson ?

— Que croyez-vous ? Je ne l'ai pas volée.

— Où est-elle ?

— Vous ne l'avez pas vue ? Je croyais que les femmes possédaient un sixième sens pour ce genre d'engins ?

Je parcourus la rue d'un regard impatient. Elle était là, juste de l'autre côté, chromes rutilants et selle de cuir noir. Un rêve de biker.

— C'est celle-là ?

— Ah, tout de même. Attendez-moi, je vais chercher les casques.

— Les casques ? Pourquoi avez-vous acheté deux...

Je me retournai ; il n'était déjà plus là. Je traversai la rue pour observer de près la petite merveille. Je n'étais jamais montée sur une Harley et j'avais du mal à imaginer Darinsky chevauchant une telle machine. Les types qui roulaient en Harley avaient des barbes de prophètes, des bagues ornées de têtes de mort au format réel et des vêtements de cuir clouté. Darinsky était rasé comme dans une publicité pour after-shave, il ne portait ni boucle d'oreille ni alliance, et il n'y avait pas la moindre frange ni le moindre clou sur son pantalon de toile beige. Bref, il ressemblait à tout sauf à un biker.

— Vous êtes prête ? demanda-t-il, manquant de me faire sursauter.

Comment faisait-il pour se déplacer sans bruit ? Je pris le casque qu'il me tendait en me promettant de lui poser la question un de ces jours.

— Quand on roule en Harley, on ne doit pas adhérer à un club de bikers, ou ce genre de choses ?

— Vous voulez dire, comme les Hells Angels ?

— Peut-être. Je ne sais pas...

— Au risque de vous décevoir, je n'appartiens à aucun club, groupe, bande, ou quelque association que ce soit. Bon, vous le mettez, ce casque ?

— Mais... c'est un vrai !

Darinsky marmonna quelque chose en russe.

— Vous n'avez pas ces petits casques en forme de calotte, tellement plus seyants ? demandai-je en le voyant coiffer le sien.

Sans se donner la peine de répondre, il baissa sa visière, enfourcha sa moto et alluma le moteur. Je me dépêchai de poser mon casque sur ma tête — adieu mon brushing ! — et de prendre place derrière lui. Dès l'instant où je passai mes bras autour de lui, tous mes soucis s'envolèrent. Difficile de rester morose quand vos seins se pressent contre le large torse d'un dieu russe qui vous emmène au bout du monde sur sa Harley Davidson !

— Nous allons d'abord passer chez vous, me cria Darinsky. Ensuite, quelle direction ?

— L'océan ! Prenez la route de North Beach !

Il donna un coup d'accélérateur. Mon cœur battit un peu plus fort quand il s'éloigna du trottoir, vira sur la gauche et prit de la vitesse. Je pouvais sentir la caresse du vent sur nous, le ronronnement de la moto entre mes jambes... C'était grisant ! Il me semblait que Darinsky et son engin ne faisaient qu'un. Ou plutôt, que la puissante machine n'était qu'un prolongement de lui.

Il connaissait suffisamment San Francisco pour trouver sans que je le lui indique le chemin de North Beach une fois que nous eûmes fait un crochet par mon appartement. Il gara la moto sans difficulté, ce qui représentait un avantage considérable par rapport à ma voiture, et je l'emmenai au bar d'un petit restaurant branché que je connaissais.

En entrant dans la salle, j'observai les clients d'un œil discret. L'un d'eux nous manifestait-il un intérêt particulier ? Quelqu'un ici avait-il la tête d'un type qui vient de vandaliser une voiture qui ne lui a rien fait ? Apparemment, tout était normal.

Je me dirigeai vers la seule table encore libre et pris place en face de Darinsky avant de regarder derrière moi, mal à l'aise. Je n'aimais pas tourner le dos à la fenêtre. C'était ridicule. Pour qui me prenais-je, Malcolm X ? Il était temps de chasser mes idées noires ! J'étais ici pour me détendre.

Je laissai mon regard errer sur l'admirable plastique de Darinsky, occupé à observer le lieu. Je me sentais déjà plus détendue.

— Pas mal, commenta-t-il en me décochant un de ces sourires en coin qui me faisaient chavirer. Vous non plus, vous n'êtes pas mal. Vous avez l'air d'aller un peu mieux que tout à l'heure.

— C'est le rouge à lèvres. Ça change tout.

— Entre nous, vous n'en avez pas besoin. Quand on a des lèvres aussi roses et charnues que les vôtres, on peut se passer de ce genre d'artifice.

— Qu'est-ce que je vous sers ?

— Pardon ?

Confusément, je perçus la présence de la barmaid à notre table, mais je ne parvins pas à regarder la fille. Il aurait fallu pour cela que je détache mon regard des deux yeux bruns de Darinsky, obstinément fixés sur ma bouche.

— Je vous demande ce que vous voulez boire.

Enfin, je m'arrachai à ma contemplation et, levant la tête vers la fille, j'essayai de comprendre

ce qu'elle disait.

— Boire ? Ah, oui. De quoi ai-je envie ? La barmaid, une blonde sans relief, tapota son bloc-notes du bout de son stylo. Je devais peut-être commander une bière, plutôt qu'un Bloody Mary ? Je n'avais pas envie de passer pour une ivrogne devant Darinsky.

— Une Corona.

Darinsky haussa les sourcils d'un air surpris.

— Vous ne voulez plus de Bloody Mary ?

— Si. Un Bloody Mary.

Il émit un petit rire.

— Pour moi, ce sera un Pacifico.

Génial. Maintenant, il ne me soupçonnait plus d'être une ivrogne. Il savait que j'en étais une. Et trop tard pour modifier ma commande... Tant pis. D'ailleurs, une fois que j'aurais bu mon Bloody Mary, tout cela me serait bien égal.

— Pourquoi avez-vous quitté New York ?

Pas bien original, comme entrée en matière, mais puisqu'il ne disait rien... Darinsky haussa les épaules en un geste évasif.

— J'avais besoin de changer. J'étais déjà venu ici, j'aimais bien la ville. Ce mélange des gens et des genres.

— Vous connaissez la côte Ouest ?

— Los Angeles. J'y avais un ami.

— Il n'y est plus ?

— Il est parti.

— Loin d'ici ?

— Aucune idée. Vers le Nord, probablement.

S'il ne faisait pas un effort, j'allais finir par laisser tomber.

Notre commande arriva. La barmaid déposa mon drink sur la table sans un regard pour moi, puis elle se tourna vers Darinsky et lui tendit son verre comme s'il s'agissait d'une offrande sacrée.

— Votre Pacifico, annonça-t-elle.

— Merci, ce sera tout pour l'instant ! dis-je en haussant le ton pour être sûre d'être entendue.

La fille partit en quête d'un autre couple à séparer.

— Où en étions-nous ? demanda Darinsky après avoir bu une gorgée de bière. Ah, oui. Mon arrivée à San Francisco.

— Pardon ?

J'observai la serveuse, qui s'était approchée du bar. Tiens, elle avait des racines brunes. Même pas une vraie blonde, me dis-je en portant mon verre à mes lèvres.

— Nous parlions des raisons de ma venue à San Francisco, reprit Darinsky.

— Oui. Enfin, non. Nous parlions de votre ami de L.A.

Il laissa son regard errer par-dessus mon épaule, au-delà de la fenêtre derrière laquelle se pressaient les passants.

— Je l'ai perdu de vue depuis un bon moment. Je ne sais pas où il est, à présent.

— Sauf qu'il est parti vers le Nord.

— C'est une supposition, sur la base de ce que je sais de lui. Vous avez d'autres questions ?

— Voyons, laissez-moi réfléchir...

Je fis tourner le bâton de céleri qui décorait mon verre.

— Ah, oui. Où avez-vous appris à parler aussi bien l'anglais ?

— Il y a plus de douze ans que je suis dans ce pays.

— Je connais des tas de gens qui sont ici depuis plusieurs générations et dont l'anglais est à peine compréhensible ! Vous maniez même l'argot !

— J'ai passé pas mal de temps avec des gens qui ne parlaient que l'argot. Et puis, dans ma branche, il vaut mieux éviter de montrer qu'on est un étranger.

Un instant, il me sembla voir briller une lueur de regret dans son regard. Avais-je touché un point sensible ?

— A propos, qu'est-ce que c'est, votre branche ?

Il s'octroya quelques gorgées de bière avant de répondre.

— Je suis entrepreneur.

— C'est vague. Vous êtes dans le bâtiment ?

— Entre autres.

— Vous rénovez des maisons, ce genre de trucs ?

— Ce genre de trucs.

Il n'était pas bavard. J'allais devoir meubler la conversation, ou nous aurions l'air d'un vieux couple avant d'en être un.

— Alors vous avez choisi la bonne ville. San Francisco est pleine de vieilles baraques victoriennes qui tombent en ruine. Pourquoi est-ce important de ne pas avoir l'air d'un étranger ?

— Les ouvriers préfèrent avoir affaire à des gens du coin. Les clients aussi.

Il n'avait rien d'un gars du coin mais je m'abstins de lui en faire la remarque.

— Vous avez des clients, en ce moment ?

— Deux ou trois chantiers, récemment, et quelques pistes, mais il serait plus honnête de dire que je suis entre deux projets.

— Vous devriez peut-être cultiver votre côté slave ? Ça peut plaire...

— Je tiendrai compte de cet avis, dit-il avec un sourire entendu. Et vous ? Comment en êtes-vous arrivée à l'écriture ?

— Oh, c'est une histoire assez banale. Mon ex-mari me pourrissait la vie. J'en étais venue à

rêver de le castrer, mais comme je n'avais pas envie d'aller en prison, j'ai préféré écrire un livre où je le castrais.

— Vous avez écrit un livre rien que pour ça ?

— J'ai changé les noms des personnages, et l'héroïne s'en prend à tout un tas d'hommes, mais si vous lisez entre les lignes, oui, c'est l'idée.

Il me regarda en plissant les yeux.

— Alors vous couchez vos fantasmes sur le papier.

— Entre autres. D'un autre côté, je fais toujours en sorte que mes histoires soient réalistes. Ce que j'écris est de la pure fiction, mais cela pourrait très bien arriver.

— Pourtant, vous n'êtes ni flic ni, que je sache, criminelle. Vous n'avez aucune expérience personnelle de l'univers que vous abordez. Vous parlez de ce que vous ne connaissez pas.

— Vous avez lu un de mes bouquins ?

— Je ne crois pas.

— Et vous vous permettez de les critiquer ? Qui parle de ce qu'il ne connaît pas ? Vous êtes un prétentieux inculte et un sauvage bouffi d'orgueil !

Darinsky faillit recracher la bière qu'il venait de boire.

— Vous vous améliorez.

— Grâce à vous. Vous êtes une formidable source d'inspiration.

— A votre service ! Je suis disponible le soir et les week-ends.

J'envisageai un instant de lui demander quelle était la gamme de ses services, mais je renonçai. Darinsky posa les coudes sur la table et se pencha vers moi.

— Vous avez eu des liaisons sérieuses depuis que vous avez castr... quitté votre mari ?

— Pas une seule. Et en plus, je n'ai pas de chance au jeu.

Son regard se vrilla sur le mien.

— La roue peut tourner, dit-il.

Je cherchai une réponse, renonçai. Plus nerveuse que je n'aurais voulu, je pris une gorgée de Bloody Mary. Pourquoi étais-je aussi tendue ? A cause de mon affection naissante pour Darinsky, ou de l'impression tenace qu'on cherchait à me tuer ?

— Vous parlez d'expérience ? demandai-je pour changer de sujet. La Russie, Israël, les USA... Vous en avez vu, du pays.

— Oui. J'ai passé moins de quatre ans en Israël. Dès que les services de l'immigration ont accepté ma demande, je suis venu ici.

— Vous étiez dans l'armée, là-bas ?

— On ne m'a pas demandé mon avis. Le service militaire est obligatoire en Israël.

Il avala une gorgée de bière.

— J'ai aussi fait l'armée en Russie.

— Vous êtes un vrai mercenaire !

— J'ai été un citoyen dans deux pays.

— Tout de même... ça fait pas mal d'années sous les drapeaux.

— Vous avez l'air déçue. D'habitude, ça plaît plutôt aux femmes.

— A celles qui ont un faible pour Steven Segal, peut-être.

Il sourit, s'adossa à sa chaise.

— En général, j'évite de leur demander sur qui elles fantasment. Cela dit, je suis sorti avec une fille qui adorait Jean-Claude Van Damme, alors vous savez...

— Ça vous est déjà arrivé de tuer un homme ?

— Pas pendant mes années de service.

— Parce qu'en dehors... ?

— Je n'ai combattu qu'en Israël et en Russie.

— Donc, vous avez tué un homme sur le sol américain.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Bien souvent, les gens qui répondent à une question par une autre question ont quelque chose à se reprocher. En tout cas, à dissimuler.

— Ecoutez, Darinsky, dis-je en comptant sur mes doigts, je n'ai pas l'intention de vous soumettre à l'inquisition, mais quand je sors avec quelqu'un, j'ai un minimum d'exigences. J'évite primo, les mégalos, secundo, les assassins, tertio, les envoyés du diable. Je veux juste m'assurer que vous n'entrez dans aucune de ces catégories.

Il se pencha en avant, un léger sourire aux lèvres.

— Je ne suis pas mégalomane. Je n'ai jamais assassiné personne. Quant à mes accointances avec le diable, elles sont des plus limitées. Je me suis toujours méfié des types qui vous proposent des pactes trop avantageux...

— Bonne réponse. En revanche, vous ne m'avez toujours pas dit ce qui vous était arrivé sur le sol américain. Des mauvaises rencontres ?

— Votre famille vit dans la région ?

— Voilà ce que j'appelle de la mauvaise foi caractérisée, dis-je en le menaçant du doigt. Ne croyez pas vous en sortir aussi facilement, je reviendrai à la charge.

Quand j'aurai moins d'alcool dans le sang et que je disposerai d'une voiture pour rentrer chez moi.

— Pour répondre à votre question, ma mère vit ici, ainsi que ma sœur, son mari et leur bébé. Mon père est mort il y a une vingtaine d'années.

— Je suis désolé. Vous étiez proches ?

— Très. Il paraît que je tiens beaucoup de lui. J'aime beaucoup ma mère et ma sœur, mais à côté d'elles, j'ai parfois l'impression d'être une extraterrestre. Je choisis toujours les chemins de traverse. Ma sœur, elle, a épousé un expert-comptable.

— Je vois. Il y a longtemps que vous habitez dans Russian Hill ?

— Je vis dans cet appartement depuis neuf ans.

— Incroyable. Moi, je n'ai jamais passé autant de temps dans la même ville. Vous devez connaître tous les voisins ?

— Je les déteste. Heureusement, le type du premier est souvent en déplacement, et par un accord tacite, ma voisine du dessous et moi ne nous adressons la parole qu'une fois tous les cinq ans en moyenne. C'est elle qui m'a prévenue que ma voiture avait été abîmée, tout à l'heure. En théorie, je suis tranquille pour cinq ans.

— Il doit tout de même y avoir des avantages à rester aussi longtemps dans le même appartement. Ça permet de limiter la hausse des loyers, je suppose.

— Oui, et le propriétaire me fiche une paix royale. Je peux faire les aménagements que je veux, tant que ça n'abaisse pas la valeur de l'appartement. Tiens, ce serait le moment idéal pour que vous y fassiez quelques rénovations, non ? Je viens de finir un roman, je suis tranquille pour quelques semaines.

Darinsky secoua la tête d'un air navré.

— Mon agenda pour les semaines à venir est déjà plein.

— Je croyais que vous étiez entre deux projets ?

— En effet. J'ai de bonnes chances de penser qu'une de mes offres devrait bientôt être acceptée. Je veux rester disponible si c'est le cas.

Il vida d'un trait son Pacifico.

— Vous buvez autre chose ?

— Merci, j'ai eu mon compte.

— Bien, dit Darinsky en faisant signe à la serveuse de nous apporter l'addition. Que diriez-vous d'une petite balade jusqu'à Coit Tower ? C'est l'un des rares monuments de San Francisco que je n'ai pas encore visités.

— Pourquoi pas ? La tour est intéressante, à condition d'apprécier le style phallique et d'avoir de bonnes jambes. Ça monte, pour y arriver.

La barmaid nous apporta la note. Tandis que Darinsky payait, je réprimai un sourire. C'était officiel, elle avait des racines brunes. Mon compagnon rangea son portefeuille dans la poche arrière de son pantalon et me parcourut d'un long regard insistant.

— Vous devriez pouvoir faire l'ascension, vous avez l'air en pleine forme.

Je m'agitai, mal à l'aise. Mon côté féministe me dictait de me sentir offensée, mais je n'arrivais pas à lui obéir. J'étais trop occupée à imaginer Darinsky nu comme Adam.

— On y va ? demanda-t-il.

— C'est parti !

Je ne savais pas jusqu'où exactement il me proposait d'aller, mais j'étais d'accord. En cet instant, je l'aurais suivi jusqu'au bout du monde. Il me prit par la main pour m'aider à me lever et me guider vers la sortie. Était-il normal de trouver excitant ce simple contact ? D'accord, il avait toujours d'aussi belles mains. Tout de même...

Je retrouvai le contrôle de ma libido pendant le trajet vers Coit Tower. La route qui menait au pied de la tour ne montait pas tout à fait à quatre-vingt-dix degrés, mais peu s'en fallait.

Lorsque nous arrivâmes au sommet de la colline, je n'étais plus qu'une pauvre chose en nage et hors d'haleine. Le rouge à lèvres ne m'était plus d'aucun secours. Darinsky, lui, n'avait même pas le souffle court, ce qui ne contribua pas à me remonter le moral.

— On ne... pouvait pas... y aller en moto ? haletai-je en m'asseyant sur le muret d'un parking.

— L'expérience n'aurait pas été complète.

— Vous avez raison. Je n'aurais pas voulu rater l'occasion d'une bonne crise cardiaque en pleine rue.

Darinsky éclata de rire et s'assit près de moi.

— Faites-moi plaisir, dit-il. Bouclez-la et admirez ce chef-d'œuvre.

En guise de réponse, je lui tirai la langue et fis passer mes jambes de l'autre côté du muret, tournant le dos au monument qui dressait sa silhouette de phallus blanc dans le ciel au-dessus de nous. Je préférais m'absorber dans la contemplation du panorama qui se déployait à nos pieds, toujours aussi beau quel que soit le moment de l'année. De là où nous nous trouvions, nous avions une vue imprenable sur les deux ponts : le Golden Gate et Bay Bridge.

Il faisait ce jour-là un temps idéal pour la voile. Aussi les eaux étaient-elles parsemées de petits triangles blancs qui glissaient à leur surface. La saison touristique n'était pas encore officiellement entamée, mais les premiers touristes avaient déjà fait leur apparition, avec leurs appareils photo et leurs accents de tous les pays du monde.

Cette vue était si paisible et reposante que les dernières traces de peur qui m'habitaient depuis la découverte, quelques heures auparavant, de ma voiture vandalisée, s'évanouirent rapidement, comme chassées par le vent. Peu m'importait, alors, ce qui m'attendait lorsque je redescendrais de cette colline. Tant que je resterais ici, je serais en sécurité. J'inhalai une bouffée de l'air salin qui montait de la mer.

Darinsky s'était assis à mon côté sans que je m'en aperçoive. Il était à présent tout près de moi, le regard perdu dans le paysage.

— C'est spectaculaire, non ?

— Bonne définition, dit-il.

Puis, après un silence :

— Sophie, ajouta-t-il. Il y a quelque chose que j'ai envie de faire depuis ce matin.

Je me tournai vers lui, intriguée. De quoi parlait-il ?

Il répondit en caressant ma joue avec douceur, avant de se pencher vers moi jusqu'à ce que ses lèvres effleurent les miennes en un contact léger, tendre... et terriblement excitant.

Il s'écarta de moi, juste assez pour murmurer :

— Je continue ?

— Essayez toujours.

Il s'approcha de nouveau pour me gratifier, cette fois-ci, d'un baiser plus hardi, avant de

s'aventurer vers ma gorge. Tout compte fait, c'était une bonne idée de ne pas avoir mis ce top à col roulé. Lorsque Darinsky me laissa reprendre mon souffle, j'eus toutes les peines du monde à ne pas le supplier de continuer.

— Je crois que j'ai suffisamment vu Coit Tower. Si on allait dans un coin plus tranquille ?

Au fond, me dis-je, la sécurité était une notion toute relative. Il était temps de commencer à vivre dangereusement. Dans mon appartement. Je parcourus d'un doigt langoureux le bras musclé de mon compagnon, lorsque ma caresse fut arrêtée par sa montre.

— Quoi ? Il est déjà 17 h 50 ?

— Il y a un problème ?

— Je suis supposée me trouver à 18 heures à une surprise-partie.

— C'est une obligation absolue ? demanda Darinsky d'un ton de tendre reproche.

Je mordis mes lèvres, ne sachant que répondre. Me rendre à cette invitation était très important pour Marcus. Faire des folies de mon corps jusqu'à l'aube était encore plus important. Pour moi.

— J'ai promis d'aller à une fête donnée pour un ami de Marcus, expliquai-je. Il est malade et il adore mes livres. Ça lui ferait plaisir que je passe.

— Sa maladie... c'est grave ?

— Aussi grave que peut l'être le sida.

Darinsky ne répondit pas. Il paraissait déçu, et je l'étais tout autant que lui. D'un autre côté, une promesse est une promesse.

— Vous voulez m'accompagner ? proposai-je.

Il secoua la tête.

— Je ne suis pas invité, et vous devrez vous consacrer au héros du soir. Il vaudrait mieux que je ne vienne pas.

— Vous me raccompagnez chez moi ?

Il se leva et me tendit la main pour m'aider à me lever.

— Le carrosse de madame est avancé.

Les journées sont comme la musique, expliqua-t-elle. Certaines sont un canon de Pachelbel joué par l'orchestre symphonique de New York, d'autres ressemblent à un mauvais medley des Beatles pour cabine d'ascenseur.

Sex, Drugs & Murder

Tout compte fait, je passai une excellente soirée. Je dédicaçai quelques livres et parvins à m'amuser un peu, mais je ne me privai pas de souligner à l'intention de Marcus le sacrifice que j'avais consenti afin d'être présente. En signe de gratitude, il me servit une double part de cake au chocolat qu'il arrosa généreusement de cognac.

Lorsque les festivités prirent fin, il me raccompagna à la maison. Ayant garé sa décapotable en double file devant l'entrée de mon immeuble, il ferma le clapet de Madonna et se tourna vers moi.

— Merci d'être venue, Sophie. Steve était fou de bonheur.

— C'est un chic type. Il m'a dit que quand il n'avait pas le moral, il prenait un de mes bouquins pour oublier ses soucis. C'est le plus beau compliment qu'on puisse me faire.

— Oui..., dit Marcus en jouant avec une de ses nattes. Il a sacrément maigri. Dire qu'on a dû tout plier à 9 heures parce qu'il ne tient pas plus longtemps ! Tout ce que j'espère, c'est qu'il a profité de sa soirée.

Je posai ma main sur celle de mon ami.

— Tout était parfait. Tu as organisé ça comme un chef.

Marcus accueillit mon compliment avec un sourire un peu triste. Je lui donnai un coup de coude.

— Je ne m'attendais pas à voir Donato ce soir, ajoutai-je.

— C'est l'homme de ma vie. Il me fait rire, il me fait rêver, et je ne te parle pas de l'effet qu'il me fait quand il se met à danser.

— Je te crois sur parole. C'est une personnalité tout à fait remarquable, on dirait.

— Oui, c'est souvent le cas avec les dieux grecs.

Malgré l'obscurité, je vis briller le regard de Marcus.

— Il doit passer me voir ce soir pour une séance d'adoration en privé.

— Je vois... Eh bien, je m'en voudrais de te détourner de tes devoirs religieux.

Je déposai un baiser sur sa joue, puis rassemblai ma veste et mon sac à main.

— Au fait, demandai-je, la main sur la poignée de la portière, tu aurais le temps pour un soin et un brushing, mardi ?

— Pour toi, trésor, toujours. Appelle au salon, on te trouvera un rendez-vous.

Je descendis de la voiture et fis un signe de la main à Marcus en le regardant s'éloigner.

— Bonsoir, mademoiselle Sophie.

Je pivotai sur mes talons et levai la tête.

— Andy ? Que faites-vous ici ?

Il dansa sur ses pieds d'un air penaud.

— Je suis allé aider Mlle Murphy à porter ses courses chez elle.

A 9 h 30 du soir ? J'imaginai mal une vieille dame faisant ses achats à une heure aussi tardive. A moins que Mlle Murphy ne soit une jeune mondaine craignant d'abîmer sa manucure ?

— C'est votre fiancé ?

— Marcus ? J'aimerais bien, mais nous sommes seulement amis. Je n'ai pas de fiancé.

Qu'avais-je dit ? C'était malin ! Maintenant, Andy allait me proposer de sortir avec lui. Pourquoi n'avais-je pas prétendu que Marcus était mon petit ami ? J'avais un prétexte en or et je l'avais laissé filer !

— Eh bien, Andy, j'ai été ravie de vous voir. Je dois me dépêcher de rentrer, mon chat va s'impatienter.

Bon sang, où étaient mes clés ? Là, tout au fond de mon sac. Si je parvenais à les attraper et à ouvrir la porte assez vite...

— Vous seriez d'accord pour sortir avec moi un de ces jours ?

Raté.

— Je pourrais vous emmener dans des endroits sympa. J'ai mis de l'argent de côté, sur ma paie. Je trouvais enfin mes clés et les insérai dans la serrure.

— Ecoutez, je suis tout à fait flattée, Andy, mais je...

— Mais vous ne sortez pas avec un attardé.

— Grand Dieu, pas du tout ! D'ailleurs, vous n'êtes pas un attardé !

Etait-il en colère ? Je n'avais jamais imaginé qu'il en soit capable.

— Le seul problème, poursuivis-je, c'est que je suis débordée en ce moment, et que je n'ai pas le temps de fréquenter quelqu'un.

— Alors vous ne fréquentez personne ?

Le nuage qui avait assombri ses traits s'était dissipé aussi vite qu'il s'était formé, ne laissant sur son visage aux traits épais qu'une expression de totale confusion. Il avait l'air d'un gamin qui vient de s'apercevoir qu'il s'est aventuré trop loin de sa maman.

— Personne, dis-je avec fermeté.

Sauf si vous étiez grand, brun et Russe, auquel cas je ne répondais de rien.

Andy tordit ses mains avec gêne.

— Je crois que je comprends.

J'en doutais, mais il semblait accepter mes affirmations, et c'était tout ce qui comptait pour moi. A grand peine, je dissimulai mon soulagement.

— Excusez-moi, il faut que j'aille donner à manger à mon chat.

— Bien sûr, mademoiselle Sophie. Alors à un de ces jours ?

— Oui. Bonsoir, Andy.

Lorsque j'entrai dans l'appartement, mon cœur battit un peu plus fort. Quelle désagréable surprise m'attendait, cette fois-ci ? Sur le qui-vive, j'inspectai chaque pièce avec soin, à la recherche de verres brisés ou autres découvertes inhabituelles.

Tout semblait en place.

Je parcourus du regard la rangée de romans que j'avais publiés, tous sagement alignés sur l'étagère du séjour. Qu'il était loin, le temps où je ne confondais pas la fiction et la réalité ! Dena avait coutume d'affirmer qu'une trop longue abstinence sexuelle conduisait irrémédiablement à une sénilité précoce. Songeuse, je grattai M. Katz entre les oreilles.

Il était grand temps de passer à la vitesse supérieure avec Anatoly... n'était-ce que pour me protéger des avances d'Andy.

Le lendemain matin, je parcourus les petites annonces à la recherche d'une entreprise de remplacement de pare-brise et vitres de voitures sans rendez-vous. En réalité, j'avais du mal à me persuader de l'urgence qu'il y avait à réparer la casse. En quoi cela était-il important d'empêcher un éventuel clochard de piquer un roupillon dans l'épave qui me tenait désormais lieu de voiture ?

Je refermai l'annuaire, m'adossai dans mon fauteuil et laissai mon regard errer par la fenêtre. C'était une journée froide et brumeuse comme San Francisco en a le secret, une journée tout indiquée pour allumer un feu, décrocher le téléphone et se plonger dans un bon bouquin. Je levai les yeux vers ma bibliothèque. Tiens ? Un livre avait été déplacé. Mais lequel était-ce ?

Je me levai sans réfléchir. A mesure que j'approchais des rayonnages, la nervosité me gagna. Je ne pouvais toujours pas lire le titre du bouquin, mais je compris que c'était un de ceux que j'avais écrits. Je plissai les yeux, curieuse. Encore un pas. Je pris le livre... et le laissai tomber par terre.

Sex, Drugs & Murder.

Cette fois-ci, il n'y avait plus de doute possible. Il se passait quelque chose. Le livre était à sa place quelques heures auparavant, je le savais. Il avait été déplacé durant la nuit. Quelqu'un était entré dans mon appartement.

Une sueur froide m'inonda. Je jetai un coup d'œil à la porte d'entrée. Elle était verrouillée, le loquet tiré. Aucune preuve d'effraction. Restait la fenêtre. Mon visiteur s'était-il introduit chez moi par ce passage ? Si c'était le cas, à quel moment était-il venu ? Quand je prenais ma douche ? Pendant que je dormais ? Était-il encore là ?

Je tendis l'oreille en essayant de faire abstraction de la rumeur qui montait de la ville. Il me sembla percevoir un bruissement, comme le son d'un objet que l'on déplace, ou d'un mur que l'on heurte. Le son avait été si léger que je n'aurais pas pu jurer que je l'avais réellement entendu. Ce n'était peut-être qu'une invention de mon esprit anxieux, ou le frôlement d'aile d'un oiseau contre la fenêtre de la salle de bains.

Ou celui d'un intrus se tapissant dans l'ombre, une batte de base-ball à la main.

M. Katz s'approcha de moi en ronronnant et se frotta contre mes jambes. Tout en prenant soin de garder le dos tourné vers la bibliothèque, je me penchai pour prendre l'animal d'une main, tandis que de l'autre, je ramassai le livre en veillant à ne pas toucher la couverture.

— Prêt, M. Katz ? murmurai-je.

Le chat frotta son front contre mon menton, ce que j'interprétai comme un acquiescement. Prenant une profonde inspiration, je m'élançai vers la porte et tirai le verrou à toute vitesse, manquant de laisser tomber bouquin et matou dans l'opération. Il fallait que je sorte et que j'appelle la police au plus vite. Cette fois-ci, ils seraient bien obligés de m'écouter !

Je poussai la porte à la volée, traversai le palier et dévalai les marches jusqu'à l'appartement de Theresa Conley, mon chat accroché à mon épaule de toutes ses griffes, puis je tambourinai à la porte.

— Theresa ? C'est moi, Sophie ! Ouvrez-moi, c'est une urgence !

Ma voisine apparut dans l'encadrement. Elle ressemblait toujours autant à une vieille pomme aigre, mais une bouffée de sympathie me gonfla le cœur. Son expression se fit encore plus acide lorsqu'elle avisa M. Katz, toujours fermement agrippé à mon cou.

— Si vous vous imaginez que je vais laisser entrer votre bestiole grouillante de puces chez moi...

D'une bourrade, je la poussai pour libérer le passage.

— Theresa, je ne plaisante pas. Ceci est un cas de force majeure, j'ai besoin d'utiliser votre téléphone.

— Vous n'avez pas le droit d'entrer ici. Si vous et votre sale rongeur ne quittez pas immédiatement les lieux, j'appelle la police !

— Ne vous donnez pas cette peine, je m'en charge moi-même.

J'arrachai M. Katz de mon bras et le déposai sur le tapis pour prendre le téléphone, une chose tarabiscotée de couleur prune posée sur une console dans le séjour.

— 911, j'écoute ? dit une voix à l'autre bout du fil.

— Quelqu'un s'est introduit chez moi.

— La personne est toujours sur les lieux ?

— C'est possible, je ne sais pas.

— Où vous trouvez-vous, madame ?

— Chez ma voisine du dessous.

— Quel est le numéro de téléphone ?

En me retournant, je vis que Theresa, qui avait écouté ma conversation d'une oreille attentive, semblait nettement moins pressée de me mettre dehors. Elle avait barricadé sa porte d'entrée en calant la poignée à l'aide d'une chaise de cuisine. Je réprimai un sourire et poursuivis ma conversation avec le policier chargé d'aiguiller les appels.

Celui-ci ne raccrocha qu'une fois que ses collègues eurent sonné à l'Interphone de Theresa. Je ramassai mon livre et mon chat, lequel semblait à présent à peine moins traumatisé que moi, et me postai devant la porte. J'étais si impatiente de sortir que j'eus toutes les peines du monde à ne pas faire voler le panneau en éclats pendant que ma voisine déverrouillait son dispositif de sécurité.

Je sortis sur le palier au moment exact où Gorman débouchait de l'escalier. Son adjoint, un jeune brun râblé au visage expressif, l'interrogea du regard. Gorman hocha la tête.

— L'étage du dessus, dit-il.

Puis, s'adressant à moi :

— C'est fermé à clé ?

— Non, je n'ai pas eu le temps.

— Restez ici, lança-t-il par-dessus son épaule pendant qu'il suivait son adjoint dans l'escalier.

Je savais que j'aurais dû obéir mais, rassurée par la présence des deux policiers, je me laissai entraîner par ma curiosité. Ayant attendu qu'ils atteignent le palier suivant, je grimpai sans bruit à leur suite. Lorsque je franchis le seuil de mon appartement, M. Katz bondit de mes bras pour courir se réfugier sous la table basse du salon, manquant de faire tomber l'agent Gorman.

— Désolée, il est un peu nerveux.

— Hu-hum.

Je vis le jeune policier sortir de ma chambre en secouant la tête.

— Personne ici non plus. Aucun signe d'effraction.

A ces mots, j'abattis mon poing sur le mur dans un élan de frustration.

— Je n'ai pas inventé tout ça ! m'écriai-je. Quelqu'un est entré ici. Je ne sais pas à quel moment exactement, mais j'en mettrais ma main à couper.

Le collègue de Gorman se gratta la tête d'un air perplexe.

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

— Un livre a été déplacé.

Une bonne minute s'écoula avant que les deux hommes ne retrouvent la parole.

— Un livre ? répéta Gorman.

Je fermai les yeux, désespérée.

— Je sais que ça peut paraître ridicule, mais vous devez me faire confiance. Je ne suis pas une camée. J'ai la certitude que quelqu'un s'est introduit dans mon appartement, et qu'il s'agit du même individu que celui qui a massacré ma voiture.

Les deux policiers se consultèrent du regard. Ils ne croyaient pas un mot de ce que je leur disais. Comment les convaincre que je n'affabulais pas ?

— Reprenons, dis-je. Je vous ai parlé de Sex, Drugs & Murder ?

— Une de ces philosophies alternatives qu'on enseigne à Berkeley ? demanda le plus jeune.

Gorman le regarda en secouant la tête négativement, comme pour dire : « Ne pose pas de questions, fiston. » Je levai le livre que je tenais entre les mains, en prenant toujours garde de ne pas toucher à la couverture.

— Il s'agit du titre de ce bouquin, expliquai-je. C'est celui qui a été déplacé. On me fait revivre des scènes tirées de ces pages et on veut s'assurer que j'ai bien compris le message. Et quelque chose me dit qu'on m'a déjà assigné mon rôle. Celui de Kitty, la victime.

Les agents ne répondirent pas.

— Comme vous voudrez. Je suis peut-être seulement Alicia Bright, celle qui mène l'enquête.

Mais admettons un instant que je sois Kitty. Vous ne comprenez pas ? Que suis-je supposée faire pour me sortir de cette situation, si je suis Kitty ?

— Chasser les souris ? Gratter vos puces ?

Le jeune flic éclata de rire. Je réfrénaï une envie sauvage de lui démolir le portrait. Quelle était la pénalité encourue pour coups et blessures à un agent en service ?

— Ecoutez, ma vie est peut-être en danger. C'est trop vous demander que de vous intéresser un peu à mon problème ?

Le jeune flic sortit un gant de latex d'une de ses poches.

— Si ça peut vous rassurer, on va rechercher les empreintes digitales. Vous passerez au commissariat pour qu'on prenne les vôtres afin de faire des comparaisons. Si celui qui a touché ce livre est déjà dans nos fichiers, on le saura tout de suite.

Gorman regarda son collègue comme si celui-ci avait été contaminé par mon délire.

— Bah, où est le problème ? demanda le jeune policier. Joey est là aujourd'hui, il le fera.

Pour toute réponse, Gorman secoua la tête d'un air navré. L'autre se tourna vers moi :

— Qu'en dites-vous ? Vous êtes d'accord ?

Bon, ils se méfiaient encore de moi mais ils montraient un peu de bonne volonté. Je leur adressai un sourire soulagé.

— Merci beaucoup. On y va maintenant ?

— Ouaip, dit Gorman en se levant.

Alors qu'il se dirigeait vers la porte, je l'arrêtai d'un geste.

— Excusez-moi, il y a quelque chose qui m'intrigue...

— Hum ?

— Ça vous arrive quelquefois de faire des phrases avec des compléments, des relatives, ce genre de choses ?

— Humpf.

— C'est bien ce qui me semblait.

Une fois de retour dans mon appartement, je refermai la porte avec soin et lançai mon sac à main sur un fauteuil. M. Katz était toujours tapi sous la table basse du salon. Pour me faire pardonner ma longue absence, je lui préparai un bol de croquettes. Ma virée au commissariat avait été un cauchemar. Les seules empreintes qu'on avait trouvées sur le livre étaient les miennes. Ni Gorman ni son adjoint ne croyaient un mot de mes affirmations, et pendant un moment, j'avais même cru qu'on allait m'infliger une amende pour appel de mauvaise foi au 911. Les policiers avaient-ils raison ? Etais-je en train de perdre la tête ? Malgré moi, je tournai mon regard vers l'espace vide sur mon étagère.

Quelqu'un était bel et bien venu, j'en avais la certitude. On me tendait un piège.

Je déposai le bol devant la table basse. Avec précaution, M. Katz accepta enfin de quitter sa retraite.

— Il va falloir s'en aller d'ici pendant quelque temps, dis-je en lissant sa fourrure ébouriffée.

Cela dit, cela ne résoudrait pas tout. Il faudrait bien que je sorte ; je n'allais pas rester claquemurée des jours, des semaines avant que tout risque soit écarté ! D'ailleurs, à quels signes saurais-je que je pourrais revenir chez moi ?

Je massai mon front, comme pour en faire jaillir une idée lumineuse. Il devait y avoir une solution.

La sonnerie du téléphone interrompit mes réflexions. Je posai la main sur le combiné... et me figeai, en proie à une soudaine panique. Et si c'était lui ? Allons, voilà que j'avais peur de répondre, à présent ! Pas question. Je ne lui ferais pas ce plaisir. Je décrochai à la quatrième sonnerie.

— Allô ?

— Sophie, il faut absolument que je quitte cette baraque. Je n'en peux plus, je vais craquer !

— C'est toi, Leah ? Ecoute, ce n'est vraiment pas le moment.

Je m'assis dans un fauteuil, soulagée et agacée. Depuis que ma sœur avait donné le jour à son fils, un an et demi auparavant, nos contacts s'étaient réduits à des rencontres aussi brèves que possible et à des échanges téléphoniques qui relevaient plus de la psychothérapie que de la conversation à proprement parler, et dans lesquels je passais le plus clair de mon temps à écouter les jérémiades de Leah à propos des vicissitudes de la vie de mère au foyer. En temps ordinaire, je parvenais à feindre le minimum syndical de sympathie, mais ce jour-là, je n'étais pas d'humeur à écouter ma sœur se plaindre. Après tout, personne ne l'avait obligée à se marier et à procréer. Elle était responsable de ses malheurs.

— Je ne plaisante pas, Sophie. Jack va me rendre folle. Je ne passerai pas une journée de plus à le regarder mettre la maison à sac. Tu nous emmènes dîner chez Chevy.

— Ah ? Première nouvelle. C'est moi qui paie ?

— Bien entendu, c'est toi qui paies. C'est ta façon de me manifester ta sollicitude.

— Comme c'est délicat de ma part ! Et ton mari ?

— Bob ? Il est au golf.

— Je suppose que c'est sa façon à lui de te manifester sa sollicitude ?

Il me sembla entendre la grimace de Leah.

— Bon, on se retrouve chez Chevy, oui ou non ?

J'avais deux options : un déjeuner au restaurant avec ma sœur dépressive et son fils hyperactif, ou une journée chez moi en attendant qu'un détraqué vienne me fendre le crâne avec sa hache. Après réflexion, je choisis la première. Il faut savoir vivre dangereusement.

— Tu viens me chercher, dis-je. Je n'ai plus de voiture.

— Quoi ? Je vais devoir traverser toute la ville pour un déjeuner chez Chevy ?

Ai-je pensé à le préciser ? J'adorais ma sœur. Du fond du cœur.

— Tu ne dois rien faire du tout, Leah. Tu peux très bien rester chez toi. Mais si tu veux déjeuner chez Chevy avec moi, tu n'as pas d'autre solution que de passer me prendre.

Elle laissa échapper un long soupir.

— Bon, on ira au Chevy de l’Embarcadero, ce sera moins loin. Je suis là dans trois quarts d’heure. Sois prête, je n’ai pas envie d’attendre avec Jack dans la voiture.

— Je m’en voudrais de te déranger. A dans une heure.

— Trois quarts d’heure, précisa Leah.

— Comme tu voudras.

Je raccrochai, frottai mes tempes douloureuses pour en chasser une migraine naissante et, m’adossant à mon fauteuil, fermai les yeux.

Une heure et demie plus tard, Leah sonna à l’Interphone. Je gratifiai M. Katz d’une caresse encourageante.

— Je vais devoir m’absenter un peu. Si quelqu’un essaie d’entrer dans la maison pendant que je ne suis pas là, je veux que tu miaules le plus fort possible, d’accord ?

En réponse, M. Katz planta ses griffes dans le tapis persan et s’étira de tout son long.

Je retrouvai ma sœur, qui s’était garée devant l’immeuble.

— Le départ a été plus long que prévu ? demandai-je en montant dans la voiture.

— Plus que tu penses, maugréa Leah en prenant la direction de l’Embarcadero.

Je me retournai pour saluer mon neveu, assis à l’arrière.

— Salut, Jack ! Tu vas bien ?

— Nan.

— Il est dans sa période d’opposition, m’expliqua Leah.

Il me semblait que cette période durait depuis un bon moment et qu’elle risquait fort de se prolonger, mais cela ne me regardait pas. Tout ce que j’avais à faire, c’était de ne jamais oublier de prendre ma pilule.

Leah appuya sur un bouton et le toit s’ouvrit.

— C’est en partie à cause de cette gourde de Cheryl que je suis en retard.

Je fis la grimace. La belle-sœur de Leah était effectivement une gourde de compétition. Son frère était à peine moins stupide qu’elle.

— Elle a appelé pendant que je préparais Jack. J’ai bien cru que je n’arriverais pas à m’en débarrasser. Tu te rends compte ? Elle m’a encore bassinée pendant une demi-heure avec cette histoire à propos de Tolsky !

— Quelle histoire ? demandai-je en vérifiant mon rouge à lèvres dans le miroir du pare-soleil. Elle devait écrire un scénario pour lui, elle aussi ?

— Non, elle devait le rencontrer.

Derrière nous, Jack se mit à babiller.

— Il avait réservé une chambre au Ritz la veille de son suicide, expliqua Leah. C’est Cheryl qui a appelé pour annuler.

D’un coup sec, je remontai le pare-soleil.

— Tu dis ? Tolsky avait réservé dans un hôtel de San Francisco moins de vingt-quatre heures

avant son décès ?

— C'est ce qu'elle m'a dit. Tu te rends compte à quoi le pauvre gars a échappé ? Dans son malheur, il a eu de la chance. C'est déjà assez pitoyable d'entendre Cheryl raconter en boucle sa rencontre avec Meg Ryan... Après tout, elle travaille dans un hôtel, pas à Hollywood.

— Tu ne trouves pas ça étrange ? Qui aurait l'idée de réserver une chambre quelques heures avant de se suicider ?

— Tu sais, il était un peu spécial. Tu as vu *Séduction mortelle* ? Beurk. Un type capable de réaliser un film aussi...

A cet instant, Jack poussa soudain un hurlement à vous glacer le sang. Leah se retourna pour le gronder, pendant que je pressais ma main sur mon cœur pour en calmer les battements désordonnés. Comment un être humain pouvait-il émettre un son aussi aigu ?

— Leah ! criai-je à mon tour, quelques octaves plus bas. Regarde devant toi !

Elle se tourna de nouveau, juste à temps pour éviter un cycliste d'un brusque coup de volant qui nous projeta droit vers un autobus. Dans un gémissement de gomme sur l'asphalte, Leah redressa la voiture et freina de toutes ses forces. Le capot était à moins d'un centimètre du bus lorsque le véhicule s'immobilisa enfin. Devant nous, le feu passa au rouge. Je demeurai immobile, cramponnée à la poignée. Leah s'éclaircit la gorge.

— Ça lui arrive parfois, dit-elle. Il ne faut pas y faire attention.

Je notai dans un coin de ma tête : ne jamais, jamais oublier ma pilule. Durant le reste du trajet, Leah se concentra sur la conduite, et moi sur mes exercices de sophrologie.

Au restaurant, Leah hissa Jack dans une chaise haute et se laissa tomber sur la banquette d'un air épuisé.

— Je n'en peux plus. Jack a passé une nuit épouvantable.

En revanche, il semblait passer une excellente journée.

— Prends un café, proposai-je en ouvrant la carte.

— Ça ne va pas me détendre.

— Alors prends une margarita.

— Sophie, tu crois que je peux m'occuper de mon enfant si je bois de l'alcool ?

— Très bien. Moi, j'en prends une.

— Bonjour, mesdames, dit un serveur en s'approchant de notre table. Un apéritif le temps de choisir votre commande ?

— Un margarita à la mangue, dis-je.

— Un verre de lait pour le petit et une sangria maison pour moi.

— C'est noté ! dit le garçon, un rouquin au sourire plutôt agréable.

— Je croyais que tu ne buvais pas d'alcool ? demandai-je une fois qu'il se fut éloigné.

— Le vin ne compte pas.

A côté de sa mère, Jack commença à s'agiter. Leah lui tendit une serviette en papier.

— Tiens, chéri, si tu jouais avec ça ?

Ravi, le petit s'empara de la serviette et entreprit de la déchirer en menus morceaux.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ta voiture ?

— On l'a vandalisée.

— C'est-à-dire ?

— Ils ont éventré les sièges, découpé les tapis et crevé la roue de secours.

— Ils ?

— Probablement des gamins shootés.

Je préférerais ne pas lui parler des événements de la matinée. Leah avait tendance à réagir de façon excessive et mon mal de tête ne m'avait toujours pas quittée.

Le garçon déposa nos verres devant nous pendant que Leah, sourcils froncés, semblait réfléchir.

— J'ai entendu parler de la femme assassinée près de chez toi, dit-elle lorsqu'il se fut éloigné.

— C'est moche, hein ?

— J'espère que tu es prudente, Sophie ? demanda-t-elle en faisant tourner son alliance autour de son doigt. Je n'aime pas te savoir seule.

— Je ne vis pas seule. Je vis avec M. Katz.

— En général, ce sont les vieilles dames qui parlent à leur chat comme à un être humain. Tu n'es pas un peu jeune pour ça ?

— J'ai toujours été précoce.

Leah laissa échapper un soupir et tendit une seconde serviette à Jack, qui était venu à bout de la première.

— Et bien sûr, tu ne fréquentes toujours personne ?

— Si.

Elle avala de travers et fut secouée d'une quinte de toux.

— Il fallait le dire !

— C'est précisément ce que je suis en train de faire.

— Oui, mais j'ai dû te poser la question. Ça compte pour du beurre.

— Très bien, reprenons. Au fait, Leah, devine quoi ? J'ai rencontré quelqu'un !

— Très drôle. Allez, raconte. Qui est-ce ? Je veux tous les détails !

Le temps que je décrive Darinsky — son physique d'athlète, son job d'entrepreneur, son parcours géographique — le serveur était de retour avec nos assiettes. Leah découpa des morceaux de quesadilla pour Jack, que celui-ci jeta l'un après l'autre sur le sol.

— Bon, il est Juif, résuma-t-elle avec satisfaction. Maman sera contente.

— Je n'ai pas l'intention de le lui présenter. Et je t'interdis formellement de lui parler de lui, compris ?

— Il faudra bien qu'elle soit au courant, si votre relation devient sérieuse.

— Je viens de le rencontrer. Ce n'est pas une relation sérieuse.

— Cela pourrait l'être. Tu es trop méfiante avec les hommes, Sophie. Il faut voir les choses en face, tu n'es plus toute jeune. D'un point de vue statistique, tu as plus de chances d'être renversée par un camion que de te remarier.

— Je ne sais pas ce qui est le pire.

— Oh, je t'en prie. Tu n'es vraiment sortie qu'une seule fois avec lui ?

— Deux, si on compte le soir où je l'ai rencontré dans un vernissage et où on a partagé un taxi pour rentrer. On peut considérer ça comme un rendez-vous ?

— Non.

Je portai mon verre à mes lèvres.

— Quels sont les critères pour définir un rendez-vous ?

— Il faut qu'il t'ait proposé de sortir avec lui à un moment précis, dans un endroit précis, et que tu aies accepté. Ensuite, il doit passer te chercher chez toi, vous devez pratiquer ensemble une activité, puis il doit te raccompagner.

— Alors nous ne sommes sortis ensemble qu'une seule fois.

Leah avala une bouchée d'enchilada.

— Tu n'as pas couché avec lui, j'espère ? Tu sais que si tu couches avant la troisième fois, tu passes pour une fille facile.

— Non, je n'ai pas couché avec lui.

— Tu as encore un peu de bon sens.

— Non, c'est seulement parce que je n'ai pas eu le temps. Juste quand ça commençait à devenir chaud, j'ai dû me sauver pour assister à une surprise-partie. La prochaine fois, je ne me ferai pas avoir.

— Tu n'y penses pas ! A force de fréquenter cette Dena, tu vas devenir une traînée, Sophie !

— Traînée, Phophie ! Traînée, Phophie ! répéta joyeusement Jack.

Leah le secoua par les épaules pour le faire taire. Autour de nous, on nous jetait des regards surpris.

— Mais non, chéri, murmura-t-elle. Je n'ai pas dit ça ! J'ai dit que tatie Sophie était... était... très peinée. Voilà. Tatie Sophie est très peinée.

Je me tassai sur mon siège. Devais-je héler le garçon pour qu'il m'apporte un autre margarita ? Visiblement, j'avais fait le mauvais choix ce jour-là. J'aurais dû rester chez moi pour attendre le type à la hache.

Lorsque Jack consentit enfin à se calmer, je prononçai les seules paroles capables de détourner Leah de son interrogatoire sur ma vie privée.

— Ma pauvre, tu dois être épuisée.

Son visage s'éclaira.

— Je confirme. Entre nous, je ne sais pas comment je tiens le coup. Hier, j'ai renoncé à faire

des courses, j'avais trop peur de m'endormir au volant.

— C'est dingue.

— Je ne te le fais pas dire. L'autre jour, il m'a fallu cinquante minutes pour lui faire faire sa sieste. Cinquante minutes ! J'étais tellement épuisée qu'au lieu de profiter de mon temps libre, je me suis écroulée sur le canapé et j'ai regardé les infos en continu à la télé. C'est là que j'ai pris conscience que j'étais complètement out. Tu te souviens, j'étais toujours dans le coup ?

Leah avait toujours eu un train de retard, voire plusieurs.

— Je m'en souviens, dis-je prudemment.

— Aujourd'hui, je ne sais même pas qui sont ces J.J. Money et D.C. Smooth, tu te rends compte ?

Je me redressai sur mon siège, mon attention en éveil.

— Tiens, ils ont parlé du procès à la télé ? C'est drôle, c'est justement en parlant de ce sujet que j'ai fait la connaissance de Darinsky. Il y avait un article à la une du New York Times le jour où il a essayé de me voler mon journal. J'adore ce genre de coïncidences. C'est tellement romanesque ! Quoi qu'il en soit, si tu veux mon avis, il est innocent.

— Qui ?

— D.C. Smooth, bien sûr.

— Ah oui. Pour en revenir à cet Anatoly... il a vraiment essayé de te voler ton journal ?

— C'est un peu plus compliqué. Bref, j'ai étudié tout ça, et je trouve que ça ne colle pas. D.C. affirme que J.J. Money l'a contacté pour le provoquer. Celui-ci lui aurait proposé de se retrouver dans le carré VIP de je ne sais plus quelle boîte de nuit pour régler une vieille histoire.

— D'accord, mais je...

— Donc, D.C. se rend à l'endroit prévu. Il est armé jusqu'aux dents et a prévenu tout un tas de gens qu'il allait faire la peau de J.J. Money. Pas de chance, si on peut dire, J.J. ne se montre pas. D.C. s'énerve, sort guetter l'arrivée de l'autre. Il rencontre des amis, à qui il répète ses intentions meurtrières.

— Tu sais, Sophie, je...

— Et voilà qu'on retrouve D.C. dans une ruelle du quartier, penché sur le cadavre de J.J., troué de balles. Il y a également une arme, celle qui a servi, mais c'est celle de J.J., pas celle de D.C. Je ne sais pas ce qu'avait fumé D.C., mais personne n'est assez stupide pour annoncer à qui veut l'entendre qu'il va tuer quelqu'un, abattre sa victime et attendre tranquillement près du corps que la police arrive, pour expliquer aux enquêteurs qu'il n'est pas coupable.

Je soulignai mes propos d'un petit coup de cuiller sur la table.

— Pourquoi avoir tué J.J. avec sa propre arme à feu ? Ça ne rime à rien...

— Sophie ?

— Mmm ?

— Ça m'est totalement équilatéral.

Je réfrénaï un sourire. J'avais oublié qu'il était vain d'essayer de parler à Leah d'autre chose

que de sa petite personne. C'était le seul sujet qui l'intéressait vraiment.

Sur sa chaise haute, le jeune Jack était à présent occupé à verser son lait avec soin sur les morceaux de nourriture qu'il avait éparpillés autour de lui.

— Jack, arrête. Tu m'entends ? Maman a dit non. Jack ? Bon sang ! que fabrique le serveur ? Il ne faut pas une heure pour apporter trois desserts !

Le reste du repas fut exclusivement consacré à tenter de circonscrire au maximum les catastrophes de l'ouragan Jack, tout en écoutant sa mère m'expliquer combien cet enfant l'épuisait, et combien il était urgent que je me marie et que j'aie des enfants, afin que nous puissions être épuisées toutes les deux ensemble.

Le type à la hache pouvait se rhabiller. Baby Jack était vainqueur par K.O.

Comme si ses propres névroses ne lui compliquaient pas assez la vie, il fallait désormais qu'elle supporte aussi celles des autres.

Sex, Drugs & Murder

Leah me raccompagna enfin à la maison. Je bondis hors de sa décapotable et la regardai s'éloigner, perplexe. Possédions-nous réellement le même patrimoine génétique ? L'une de nous deux avait dû être adoptée.

En arrivant devant la porte de mon appartement, je me figeai, la main sur la poignée de la porte, l'oreille aux aguets... avant de me redresser, honteuse de ma couardise. Un crétin était venu chez moi ranger ma bibliothèque à son goût et j'avais peur de rentrer ? C'était grotesque. Qu'était devenue la Sophie qui autrefois se promenait la nuit, le nez au vent, dans les quartiers mal famés de la ville pour ses recherches documentaires ? Et la fille qui avait roué de coups le punk mal inspiré qui avait tenté, un jour, de lui arracher son sac à main ?

Je pris une profonde inspiration et poussai la porte, tout en entremêlant mon trousseau de clés entre mes doigts comme Dena me l'avait montré. Si je devais jouer des poings, mon agresseur serait marqué au visage pour longtemps. Puis j'entrai, pour être accueillie par un M. Katz calme et détendu.

— Pas de visites d'admirateurs cinglés, aujourd'hui ?

M. Katz ronronna de plaisir.

— Super. Je m'occupe de toi. Donne-moi juste le temps de jeter un coup d'œil pour voir si tout va bien.

Mes clés toujours au poing, je visitai chaque pièce, ouvrant les placards d'un coup brusque, observant les étagères et plans de travail pour voir si rien n'avait été déplacé. Rassurée par mon inspection, je m'installai sur le canapé et laissai M. Katz monter sur mes genoux pour faire ses griffes sur mon pantalon. Tout en le caressant entre les oreilles, j'envisageai plusieurs stratégies pour les jours à venir. Mais aucune ne me parut convaincante.

Il me fallait de l'aide. Je tendis la main vers le téléphone... et m'immobilisai, le bras en l'air. Qui pouvais-je appeler, au fait ?

Le problème se résolut de lui-même quelques secondes plus tard, lorsque la sonnerie de l'appareil retentit. Je pris le combiné d'une poigne résolue. Je n'avais plus peur des coups de fil anonymes. Ma seule crainte était que celui ou celle qui venait de composer mon numéro ne soit pas plus inspiré que moi.

— Soyez gentil, dis-je en décrochant. Dites-moi que vous êtes mon ange gardien.

— Il faudra d'abord résoudre une fois pour toutes la question du sexe des anges.

J'appuyai ma tête sur le dossier du canapé, soulagée de reconnaître cette voix.

— Anatoly Darinsky. Quel bon vent vous amène ?

— Bravo, dit mon correspondant d'une voix flattée. Vous m'avez reconnu du premier coup. Alors comme ça, vous avez besoin d'un ange gardien ?

— Non, et si c'était le cas, je ne m'adresserais pas à vous. Vous me faites plus penser à un démon qu'à un ange.

— Dans votre bouche, je suppose que c'est un compliment.

— Supposez ce que vous voulez. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur... ?

— Je voulais savoir si vous êtes libre ce soir.

— Uniquement si vous avez quelque chose d'amusant à me proposer.

En matière de distraction, Darinsky me semblait une meilleure idée que Leah et son affreux jojo.

— Bonne réponse. Que diriez-vous d'un bon vieux classique suivi de quelques drinks ?

— C'est drôle, je ne pensais pas que vous aimiez le cinéma.

Je calai le combiné entre mon épaule et mon oreille pour détacher M. Katz de mes cuisses et poursuivis en réprimant un gémissement de douleur :

Vous pensiez à un film en particulier ?

Ils donnent Soupçons au Roxie.

Ça alors ! Vous aimez Hitchcock ?

Oui, ça vous pose un problème ?

Au contraire. Je vous épouse tout de suite !

Il y eut un silence au bout de la ligne.

— Oui, bon... C'était une plaisanterie, Darinsky. Ne vous emballez pas.

— Dommage. En tout cas, c'est la première fois que je déclenche une telle réaction en choisissant le bon film.

— Oh, il paraît que je suis une fille facile.

— Vraiment ?

— Demandez à mon neveu.

— Pardon ?

— En fait, il se trouve que ma sœur a un fils qui... non, laissez tomber. Je vous expliquerai une autre fois. A quelle heure passez-vous me prendre ?

— Le film commence à 21 h 40 ; je serai chez vous à 21 h 15.

— Je vous attendrai de pied ferme.

— Elle est facile et elle m'attend ! Que peut demander de plus un homme à une femme ?

— A ce soir, dis-je en raccrochant.

Je caressai pensivement M. Katz.

— Dis-moi, sur une échelle de un à dix, quel degré de nullité ai-je atteint dans cette conversation ?

M. Katz détourna la tête en clignant des yeux.

— Tu as raison. A ta place, moi non plus je ne répondrais pas.

Je passai le reste de la journée à tenter de réparer la fenêtre de ma cuisine. Finalement, je renonçai et laissai un message chez mon propriétaire pour lui demander de m'envoyer au plus vite un réparateur. J'étais sans illusions. En langage de propriétaire, « au plus vite » peut se traduire par « environ trois mois ».

Darinsky sonna à 21 h 15 exactement. J'arrachai un de mes cheveux et le coinçai dans la fermeture de la porte. Si quelqu'un tentait de passer par là, il ne manquerait pas de le faire tomber. Bien sûr, mon mystérieux visiteur pouvait aussi tenter de s'introduire chez moi par la fenêtre mal fermée, laquelle donnait sur la sortie de secours, mais je préférais m'imaginer qu'il aimait les défis.

Je retrouvai Darinsky et le saluai d'un baiser.

— Je vois que vos années de service militaire vous ont donné le sens de la ponctualité.

— Ou alors, c'était l'impatience de vous retrouver, rétorqua-t-il en me tendant un casque.

Je ne pus m'empêcher de lever les yeux au ciel.

— Ou alors, vous êtes un baratineur de première classe.

Darinsky éclata de rire.

— Entre nous, c'est un talent indispensable dans ma branche professionnelle.

— Me voilà prévenue. J'essaierai de me souvenir de ne jamais vous faire confiance.

— Et vous me pardonneriez si je ne vous le rappelle pas, dit-il en allumant le moteur.

Notre échange en resta là, et il mit le cap sur le Roxie. Là, nos billets achetés, il tenta de m'entraîner vers des places situées dans un coin discret de la salle. Je tins bon et poursuivis ma progression vers le milieu de la rangée centrale. Sans un commentaire, il s'assit à côté de moi et déposa sur une tablette devant nous la canette de soda qu'il avait achetée.

— Vous avez déjà vu Soupçons ? demanda-t-il en enlevant sa veste.

— Je crois que j'ai vu l'intégrale de Hitchcock. C'est celui où Joan Fontaine épouse Cary Grant et s'aperçoit qu'il n'est pas digne de confiance. Je connais la question. J'ai vécu ça, moi aussi. Encore un cas où la réalité rejoint la fiction.

Darinsky demeura songeur quelques instants.

— Si je me souviens bien, Cary Grant prouve qu'il est quelqu'un de bien, à la fin. Leur fiction semble préférable à votre réalité. Sauf, bien entendu, si vous vous placez de mon point de vue. Je préfère sortir avec une femme divorcée plutôt qu'avec une femme mariée.

— Eh bien, si ce n'est pas du sens moral !

— C'est plutôt du sens pratique. Vous vous fichez du statut conjugal des hommes que vous fréquentez ?

— Pas du tout, et j'évite comme la peste les hommes bagués. Notez que j'éprouve la plus grande compassion envers celles qui ont eu la mauvaise idée de convoler avec des don Juan lubriques...

Je croquai un pop-corn noyé sous le caramel.

— Vous saviez qu'ils avaient modifié la fin du film parce que les producteurs n'admettaient pas

que Cary Grant campe un tueur ? Dans la version d'origine, il assassinait sa femme. A mon avis, c'était une meilleure conclusion. J'aime bien quand le héros s'avère être un méchant. On ne s'y attend pas.

Darinsky m'adressa un de ces petits sourires qui me faisaient chavirer.

— Vous n'auriez pas un côté un peu sombre ?

Je n'eus pas le temps de lui répondre, le film commençait. A l'instar de Leah, j'avais quelques principes auxquels je ne dérogeais jamais. Entre autres, ne jamais parler pendant un Hitchcock.

Après la séance, nous marchâmes jusqu'au Club 500, un bar situé à quelques pas du Roxie. Enfin, Darinsky marcha. Moi, je flottai. Tout était parfait, ce soir-là. J'avais un bel homme à mon bras, une boîte de pop-corn à la main et j'allais bientôt siroter un cocktail bien tassé. Que demander de plus à la vie ?

Nous choisîmes une petite table à l'écart et je commandai un Martini. Tout en le goûtant, j'observai nos voisins, qui pouvaient se classer en deux catégories : ceux qui en faisaient des tonnes, et ceux qui ne s'en faisaient pas. Cela composait une atmosphère légère et agréable, idéale pour apaiser ma tension de la journée. Je me fis la réflexion que je n'avais pas pensé à Sex, Drugs & Murder depuis plusieurs heures, pas plus qu'au psychopathe qui me harcelait.

J'étais tout à fait sereine... Sauf lorsque, toutes les dix minutes environ, Darinsky me lançait un regard qui faisait battre mon cœur à une vitesse supersonique. Cet homme semblait parfait. Et que dire de ses goûts cinématographiques ! Après tout, il avait peut-être l'étoffe d'un type fréquentable. En tout cas, il était diablement appétissant.

Je m'efforçai de garder à l'esprit la règle édictée par Leah. Attendre le troisième rendez-vous pour coucher. Est-ce qu'on pouvait enchaîner deux rendez-vous dans la même soirée ? Je n'avais pas pensé à poser la question à ma sœur.

Je sentis se poser sur moi le regard brûlant de Darinsky. D'un geste nerveux, je tirai sur mon T-shirt dans l'espoir de dissimuler les pointes de mes seins qui se durcissaient. Dire qu'il ne m'avait pas encore touchée ! Par mesure de sécurité, je maintins la conversation sur un mode superficiel.

— Hitchcock est vraiment le roi du suspense.

Ma voix était un peu trop aiguë pour faire illusion. Je toussotai.

— Si seulement je pouvais posséder le dixième de son sens de l'atmosphère !

Darinsky me sourit.

— Je suis content que le film vous ait plu.

Il se pencha, posa une main sur mon bras. Mon cœur s'emballa de nouveau.

— Vous êtes très jolie, ce soir.

— Vraiment ?

Oups, encore trop haut. Je descendis d'une octave et demandai dans un murmure que j'espérais sensuel et feutré :

Qu'est-ce qui vous plaît, au juste ? Mon pantalon froissé ou mes cheveux en pétard ?

Tout, dit-il en se penchant encore pour cueillir un baiser sur mes lèvres.

J'ai toujours été persuadée qu'on peut juger des talents d'un homme au lit à sa façon d'embrasser. Si c'était exact, Anatoly Darinsky était un dieu de l'amour. Pourquoi faisait-il si chaud, dans ce bar ? Je n'avais soudain plus qu'une envie : enlever ma veste, mon jean, ainsi que le reste de mes vêtements. Au diable Leah et ses principes ! La dernière fois que j'avais fait l'amour, Jack n'était pas encore conçu.

Anatoly me laissa reprendre mon souffle.

— Prête à partir ?

— Tête baissée.

— Ah oui ? demanda-t-il d'un ton canaille. Je ne voudrais pas vous brusquer.

— Anatoly, soyez gentil...

— Oui ?

— Arrêtez de vous comporter comme un crétin plein de suffisance et allons-y avant que vous ne changiez d'avis.

— Vos désirs sont des ordres.

Il déposa quelques billets sur la table et me prit par le bras pour m'entraîner vers la sortie. Sur le trajet du retour, je m'appuyai contre son dos en songeant à la suite logique des événements. Anatoly allait me déposer en bas de mon immeuble, j'allais lui proposer un dernier verre. Un dernier verre... quel cliché ! D'un autre côté, qui s'en souciait ? L'important était qu'en entraînant Anatoly chez moi, je ferais d'une pierre deux coups. J'aurais un garde du corps musclé à mes côtés et, avec un peu de chance, un amant dans mon lit. Et tiens, qui sait ? Si je savais m'y prendre, il allait peut-être aussi réparer ma fenêtre ?

Absorbée par mes réflexions, je ne remarquai pas que nous avions dépassé mon immeuble. Lorsque je revins à la réalité, nous nous trouvions en bas de chez Anatoly. Je soulevai mon casque, contrariée.

— Que faisons-nous ici ?

— Nous allons chez moi, répondit mon compagnon en imitant mon geste.

— Je ne me souviens pas vous l'avoir demandé.

— Non, mais vous en aviez tellement envie que je l'ai entendu.

En l'espace d'une seconde, mon excitation retomba, aussitôt remplacée par un formidable agacement. Pourquoi ne s'était-il pas arrêté chez moi ?

— Ah oui ? Vous n'auriez pas un problème d'audition, par hasard ?

— Et vous, vous n'auriez pas un problème de communication ?

J'avais deux solutions. Pousser un hurlement de frustration et exiger de Darinsky qu'il me ramène chez moi immédiatement... ou rentrer à pied en me drapant dans ma dignité. Après tout, je n'étais qu'à quelques rues de mon immeuble.

— Et là ? demandai-je en lui tendant mon casque. Qu'est-ce que vous entendez ?

Sans attendre sa réponse, je pivotai sur mes talons et me dirigeai vers mon domicile. Il m'appela, mais je n'avais pas l'intention de revenir sur mes pas. Oh, le butor ! L'infâme égoïste !

Je fourrai mes mains dans mes poches pour les protéger de la fraîcheur de la nuit.

D'accord, j'avais eu très envie de dormir avec lui, et je l'avais sans doute laissé entendre sans équivoque. Pour autant, cela ne nous dispensait pas de respecter les usages. Même si les choses n'étaient pas aussi simples que Leah le prétendait, Darinsky aurait au moins pu avoir la courtoisie de me proposer d'aller chez lui, au lieu de m'imposer ainsi ses volontés. La brute ! Je ne couchais pas avec les brutes, pas plus qu'avec les hommes de Néandertal.

A mon grand désespoir, les rues étaient vides. Pas de passant trop lent à bousculer d'un bon coup d'épaule, pas d'automobiliste abusant du Klaxon à injurier. Personne sur qui passer ma colère ! Folle de rage, j'abattis à une vitesse record les quelques centaines de mètres qui me séparaient de mon immeuble, tournai au coin de ma rue... et laissai échapper un cri de surprise.

— Andy ? demandai-je, une fois que j'eus retrouvé l'usage de la parole, tout en tentant d'apaiser les battements de mon cœur d'une main tremblante.

Je regardai ma montre. 1 heure du matin.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous apportez encore les courses de Mlle Murphy ?

Il ne sourit pas à ma plaisanterie.

— Je vous attendais.

— En pleine nuit ?

Je tentai d'éteindre la sirène d'alarme qui s'était mise à sonner dans un coin de ma tête. Allons, ce n'était qu'Andy. Le type que j'avais vu pleurer un jour parce que le canari d'Alice était mort. Il n'était pas dangereux.

— Je suis passé en sortant du travail. Je voulais vous donner une fleur.

Machinalement, je baissai les yeux vers sa main. Dans son énorme poing fermé, je vis ce qui avait autrefois été une marguerite. Tous les pétales avaient été arrachés, et le centre était écrasé. J'émis un petit rire, assez peu convaincant.

— Oh. Je vois que vous avez changé d'avis ?

Il était temps de mettre un terme à cette discussion. Je fis un pas en arrière. Andy s'avança d'autant.

— Je vous ai vue monter sur sa moto, dit-il d'un ton accusateur. Vous avez un fiancé.

— Non, Andy, vous vous trompez. C'est juste un...

— Si, vous l'avez embrassé ! Je l'ai vu, je l'ai vu ! menteuse !

Bon. Ça n'allait pas du tout. Je levai les yeux vers les fenêtres de l'immeuble, toutes aussi sombres les unes que les autres. Andy avait-il parlé assez fort pour réveiller des voisins ? Devais-je appeler à l'aide ? On m'entendrait peut-être, mais dans cette ville habituée aux cris des ivrognes et des clochards, qui prêterait attention à moi ? D'ailleurs, j'étais persuadée que le meilleur moyen d'apaiser Andy était de garder mon calme.

— Non, Andy, je ne vous ai pas menti, dis-je comme on parle à un enfant. Maintenant, il est tard et c'est l'heure d'aller se coucher. Vous devriez...

J'eus soudain le souffle coupé. Si je devais crier pour appeler à l'aide, c'était le moment. Enfin,

cela l'aurait été si j'avais pu parler. Andy venait de refermer ses mains autour de mon cou. Il me plaqua contre le mur, si brusquement que j'en fus presque sonnée.

Vises les yeux. Il me sembla soudain entendre la voix de Dena. Il fallait griffer mon agresseur aux yeux. Je tendis les bras vers son visage, en vain. Mes ongles n'atteignirent que ses joues. L'air commençait à me manquer. Andy était si grand ! Je m'aperçus qu'il m'avait soulevée du sol. Je tentai de le frapper avec mes pieds, sans résultat. Mes jambes s'agitaient dans le vide. De petites taches noires dansèrent devant mes yeux. J'allais mourir. Allais-je souffrir ? Y aurait-il d'autres signes que ce voile noir qui tombait lentement sur moi ? Si seulement je pouvais prendre encore une bonne bouffée d'air !

Soudain, alors que la tête commençait à me tourner, je sentis le sol sous mes pieds, et... tiens ? L'air entra de nouveau dans ma gorge, dans mes poumons, avec une telle force que j'en suffoquais presque. Je toussai, crachai, hoquetai. Confusément, je compris qu'Andy m'avait lâchée et que je me trouvais sur le trottoir.

J'essayai mes yeux ruisselant de larmes. Andy était étendu de tout son long sur le macadam. Quelqu'un se trouvait sur lui, le rouant de coups de poing furieux. Au-dessus de moi, une fenêtre s'ouvrit.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? J'appelle la police ! cria quelqu'un.

Lorsque ma vision se fut clarifiée, je reconnus l'homme qui avait terrassé Andy. Anatoly ! Son genou était dans l'estomac du géant, et de ses deux mains, il frappait le crâne de celui-ci contre le bitume.

— Arrêtez ! coassai-je d'une voix étranglée. Ne le tuez pas ! Il ne savait pas ce qu'il faisait !

Anatoly leva les yeux vers moi. Son regard était si froid et déterminé que j'en eus la chair de poule. Puis il considéra Andy, qui gémissait comme un enfant.

— Elle m'a traité d'attardé, pleurnicha-t-il. Elle est méchante. Méchante !

Un hurlement de sirène déchira la nuit. Puis des phares se braquèrent sur nous, éblouissants. Dans un haut-parleur, un type nous demanda de ne plus bouger. Etant donné notre position, nous n'eûmes guère de mal à obtempérer.

Quelques instants plus tard, une autre voiture de police arriva, suivie de près par une ambulance. On nous sépara pour nous interroger. Andy, qui manifestement n'était pas en mesure de fournir des explications cohérentes, fut vite transporté à bord de l'ambulance. Je vis un flic monter à son côté, puis le véhicule s'éloigner, sirène hurlante.

Pour ma part, j'éprouvai les plus grandes difficultés à répondre au jeune flic blond qui s'occupait de moi — moins à cause de la douleur qui tenaillait ma gorge que de la confusion qui s'était emparée de mon esprit. De plus, je tremblais de froid. Ou d'effroi. En essuyant mon visage couvert de pluie, je compris que j'étais inondée de larmes. Ma main tremblait.

Le flic me dit que j'étais en état de choc et, posant une couverture sur mes épaules, m'aida à m'asseoir à l'arrière d'une voiture de police. Je l'entendis m'annoncer qu'on allait m'emmener aux urgences. Je hochai la tête en signe d'assentiment. En levant les yeux, je vis Anatoly, qui répondait aux questions d'un autre policier. Son regard croisa le mien et ne le quitta que lorsque la voiture dans laquelle on m'avait fait monter démarra et s'éloigna.

Deux heures et demie plus tard, j'étais toujours secouée de tremblements nerveux. On m'avait fait asseoir sur une table d'examen dans une salle d'hôpital un peu triste. J'avais subi un nouvel interrogatoire, une femme avait pris des photos des traces qui bleuisaient sur mon cou, et on m'avait examinée pour voir si j'avais d'autres blessures.

On m'avait expliqué qu'Andy se trouvait dans une autre unité de soins, où on le remettait sur pied afin de pouvoir le placer en garde à vue.

Je ne comprenais pas ce qui s'était passé. Comment le simple fait d'avoir éconduit Andy avait-il transformé ce garçon placide en un dangereux psychopathe ?

— Vous allez mieux ? me demanda le détective qui m'avait interrogée à mon arrivée et venait d'entrer de nouveau dans la pièce.

En le regardant s'appuyer nonchalamment contre le chambranle de la porte, je me fis la réflexion qu'il ne m'offrirait aucune protection contre les dangers qui rôdaient au dehors.

— Et Andy ?

— Vous êtes bien généreuse de vous soucier de l'homme qui a failli vous tuer, dit-il en se grattant la tête d'un air perplexe. Manning souffre d'une fracture du crâne et d'une légère commotion cérébrale, mais il devrait s'en sortir. Vous aussi, mais pas grâce à lui.

Instinctivement, je portai une main à ma gorge.

— Au fait, je ne me suis pas présenté. Détective Joe Lorenzo.

Je tentai de sourire, mais renonçai. Pourquoi avais-je aussi froid, de nouveau ?

— Je ne sais pas ce qui a pu lui passer par la tête... Il m'a proposé de sortir avec lui. J'ai refusé aussi poliment que possible. Il avait toujours été gentil avec moi, avec tout le monde...

— Sauf avec votre voisine.

Je le regardai, intriguée. De quelle voisine parlait-il ?

— Celle qu'il a tuée, précisa-t-il comme s'il avait lu dans mon esprit.

A ces mots, une nausée monta en moi.

— Susan Lee ?

Lorenzo hocha la tête et s'assit sur un tabouret près de la table où je me trouvais.

— Nous avons identifié ses empreintes. Les médecins nous interdisent de l'interroger, mais j'ai pu lui poser une ou deux questions. Il n'a pas nié.

— Tout à l'heure, il a dit que je l'avais traité d'attardé. Or je n'ai jamais rien dit de la sorte. Vous pensez qu'il pouvait faire allusion à des paroles de Susan Lee ?

— C'est possible. Manning a le lobe frontal abîmé. Cela peut être à l'origine de difficultés à contrôler ses impulsions et de comportements violents.

Lorenzo croisa les bras dans une attitude songeuse.

— Je viens d'avoir Gorman au téléphone. Il m'a parlé des dégradations constatées sur votre véhicule, qui ont été traitées comme un cas de vandalisme classique. Je suis désolé. Il ne faisait qu'appliquer la procédure.

— Vous croyez que c'est Andy qui s'en est pris à ma voiture ?

— C'est en tout cas l'hypothèse la plus probable.

— Vous allez chercher ses empreintes ?

— La voiture est-elle dans la rue ou dans un garage ?

Je haussai les épaules dans un geste fataliste.

— A quoi bon louer un garage, dans l'état où elle est ?

— Et la vitre brisée, vous l'avez fait réparer ?

Je secouai la tête en maudissant mon inconséquence. Pourquoi n'avais-je pas au moins fait réparer la vitre ?

Lorenzo se gratta de nouveau la tête.

— On va essayer de trouver des empreintes, mais trop de temps a passé depuis l'autre jour. N'importe qui peut avoir touché votre voiture pendant ce laps de temps. Même si on relève des traces laissées par Manning, ça ne prouvera rien de façon incontestable.

— Et les appels anonymes ?

Lorenzo haussa les sourcils d'un air interrogateur. Manifestement, on ne l'avait pas mis au courant de cet aspect des réjouissances de la semaine.

— Jeudi, expliquai-je, j'ai reçu plusieurs coups de fil, au moins quatre. La personne ne disait rien, elle se contentait de raccrocher. La dernière fois, je lui ai dit que j'étais mariée à un flic et qu'elle ferait mieux de me fichir la paix. Je ne sais pas pourquoi, j'ai eu l'impression qu'elle ne me croyait pas.

Le détective tira de sa poche un petit calepin où il griffonna quelques notes.

— Et depuis jeudi, combien d'appels avez-vous reçus ?

— Aucun. C'était juste ce jour-là.

Bloc-notes et stylo réintégrèrent la poche de Lorenzo.

— Je vais demander au district attorney de déposer une demande pour connaître les numéros appelés par Manning, mais je ne suis pas certain que ça donne grand-chose. Enfin, ne vous inquiétez pas pour ça. Bien sûr, cela apporterait de l'eau à notre moulin si nous pouvions prouver qu'il est l'auteur des dégâts sur votre voiture et de ces appels anonymes, mais avec ce qu'il a fait ce soir, nous disposons d'assez d'éléments pour le coffrer pour agression et meurtre sans préméditation.

Il étira ses longues jambes et se leva.

— Le bureau du district attorney vous contactera pour prendre votre déposition ; pour l'instant, on va vous laisser rentrer chez vous. Si vous le voulez, le médecin peut vous prescrire un sédatif pour la nuit... Enfin, maintenant que vous savez que votre agresseur a été capturé, vous devriez dormir tranquille.

Il se détourna pour s'en aller.

— A vrai dire, non, pas du tout.

Lorenzo se retourna.

— Vous dites ?

— Je dis que je ne suis pas tranquille et que mon agresseur n'a pas été capturé.

Il étira ses lèvres en un sourire supérieur.

— Je comprends. Vous êtes désolée de ce qui est arrivé à Manning. Bon, vous n'êtes pas obligée de l'appeler votre agresseur. Si vous préférez le considérer comme un admirateur doté d'impulsions de meurtre, libre à vous. Ce qui compte, c'est que nous l'avons pris et que vous êtes sauve.

— Vous ne comprenez rien du tout. Andy m'a peut-être agressée, mais celui qui a abîmé ma voiture et s'est introduit chez moi court toujours. Andy n'est pas assez intelligent pour avoir fait cela.

Une expression de contrariété passa sur le visage du détective.

— Ecoutez, je sais que vous avez été rudement secouée ce soir, il est normal que vous n'ayez pas les idées claires. Ce qui est certain, c'est que Gorman et son collègue n'ont relevé aucune preuve d'effraction dans votre appartement. De plus, il est hautement improbable que l'un de vos admirateurs ait tenté de vous tuer aussi peu de temps après qu'on a vandalisé votre voiture. Avouez que ce serait une sacrée coïncidence !

— Je n'avoue rien du tout, et je n'ai jamais eu les idées aussi claires.

Toute trace de bienveillance disparut du visage du détective.

— Bonsoir, mademoiselle Katz, dit-il en s'en allant. Je vous reverrai au procès.

Je voulus le rappeler, sans succès. Ma gorge était trop douloureuse pour que je puisse crier. Je fermai les yeux, épuisée et déconcertée. Que m'arrivait-il ? J'étais victime depuis quelques jours d'une série d'événements aussi absurdes qu'inquiétants. Non seulement je ne parvenais pas à trouver la logique qui les articulait, mais les détectives, au lieu de m'aider, semblaient se désintéresser de mon cas avec une irritante obstination... Pour ma part, je n'avais pas la moindre envie de faire les frais de leur négligence !

Dire que j'avais eu tellement confiance en Andy ! Quant au rôdeur qui me harcelait, il me terrifiait encore plus, à présent que je venais d'échapper à l'agression du géant. J'avais besoin de boire une tasse de thé et de pleurer. Plus exactement, de boire une tasse de thé arrosé de cognac et de pleurer dans les bras de mon fiancé.

Hélas ! Je n'avais plus une goutte d'alcool chez moi et aucun fiancé en vue. C'était désespérant, d'autant plus que je ne trouvais pas la force de descendre de cette fichue table d'examen pour m'en aller.

Pour aller où, d'ailleurs ? La perspective d'être seule dans mon appartement m'était soudain insupportable. J'aurais pu appeler ma mère et Leah, mais non seulement elles ne m'apporteraient aucune aide, mais elles me demanderaient de les rassurer. Quant à Dena et Mary Ann, elles seraient à peine moins hystériques. Ne restait plus que Marcus... Rassemblant le peu d'énergie qui me restait, je descendis de la table et rajustai mes vêtements.

Je n'avais pas posé un pied dans le hall de l'hôpital qu'une nuée de micros se matérialisa sous mon nez.

— Mademoiselle Katz, pouvez-vous décrire votre agression ?

— Depuis combien de temps connaissiez-vous Andrew Manning ?

— Le soupçonniez-vous d'être capable de s'en prendre à vous ?

— D'après vous, est-il responsable de ses actes ?

Les journalistes. Tout compte fait, il y avait pire que ma mère et ma sœur réunies. Je refoulai les larmes qui brûlaient mes paupières. Pas question qu'on me voie pleurnicher aux infos télévisées du matin ! J'aurais voulu les envoyer sur les roses, mais j'avais peur de prendre la parole. Je n'aurais pas pu imaginer une conclusion plus lamentable à cette nuit de cauchemar.

Incapable de parler, je parcourus du regard la meute de journalistes. Personne n'aurait donc pitié de moi ? Une boule commençait à se former dans ma gorge lorsqu'un mouvement attira mon attention. Anatoly ! Je le vis s'approcher à grands pas du groupe qu'il fendit en jouant des coudes, avant de parvenir à ma hauteur. Là, passant une main protectrice autour de mes épaules, il se tourna vers les reporters.

— Mademoiselle Katz a été blessée à la gorge, déclara-t-il d'une voix ferme. Elle ne sera pas en mesure de répondre à vos questions avant plusieurs jours. Merci de votre compréhension.

Quelques journalistes protestèrent, mais Anatoly, faisant signe qu'il était inutile d'insister, les obligea à nous céder le passage. Pas un instant son bras ne quitta mes épaules. Je craignis qu'on ne tente de nous retenir, mais il émanait de lui une telle autorité que personne ne tenta de s'interposer.

Une fois dehors, il me guida vers la file de taxis et m'aida à prendre place dans le premier. Puis, ayant donné mon adresse au chauffeur :

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il en me serrant contre lui.

— J'ai envie de me glisser dans mon lit avec la couverture par-dessus la tête et de ne pas en sortir pendant huit jours.

Une lueur d'amusement passa dans ses yeux.

— Je vois. Tu as d'autres priorités pour la semaine ?

Je secouai la tête négativement.

— Je suppose que la police t'a interrogé ?

— Bien sûr. Ils voulaient savoir pourquoi je m'en suis pris à Manning avec autant d'énergie. Ils ont fini par admettre que je voulais seulement te protéger et qu'il n'y avait rien de personnel contre lui.

— Ils t'ont parlé de Susan Lee ?

— Oui.

— D'après eux, c'est lui qui l'a tuée. Et si tu n'étais pas intervenu, il aurait un second meurtre sur la conscience ce matin.

Anatoly arqua un sourcil d'un air amusé.

— On dirait que je ne suis plus un fanfaron gonflé de suffisance, finalement ?

— Si. Tu es un fanfaron gonflé de suffisance qui tombe à pic.

Il laissa échapper un éclat de rire sonore. Son hilarité était contagieuse. Bientôt, je me tenais les côtes en hoquetant de rire malgré la douleur qui me tenaillait la gorge. C'était si bon de rire !

Anatoly, soudain, recouvra son calme et écarta doucement une mèche de mon visage. Il n'en fallait pas plus pour me faire craquer. Trois secondes plus tard, la tête sur son épaule, je sanglotais à chaudes larmes.

Lorsque le taxi se gara en bas de chez moi, j'avais récupéré un peu de sérénité. Anatoly me caressa le dos avec une douceur presque paternelle.

— Ça va ? demanda-t-il en essuyant une larme sur mes joues.

— Evidemment, tout baigne.

Il eut une expression si incrédule que c'en était comique.

— A question idiote, réponse stupide, dis-je en cherchant mon portefeuille dans mon sac.

Anatoly me battit de vitesse et paya la course, avant de descendre et de m'aider à sortir à mon tour du taxi.

— Je te raccompagne jusqu'à ta porte ? proposa-t-il.

Il progressait.

— Avec plaisir.

Sans un mot, nous gravâmes les trois étages qui menaient chez moi. Anatoly s'immobilisa sur la dernière marche pendant que j'insérais ma clé dans la serrure. Je pris une profonde inspiration et me lançai :

— Ça t'ennuierait d'entrer quelques minutes, le temps que je m'installe ?

— Rien ne me ferait plus plaisir.

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit, Anatoly.

— Je n'y songe même pas.

— Parfait.

Je le fis entrer rapidement. M. Katz vint à ma rencontre se frotter contre mes jambes, avide de caresses et de croquettes, mais en voyant Anatoly, il battit en retraite.

— Il n'aime pas les étrangers, expliquai-je.

— Brave bête.

— Je vais me préparer une tasse de thé. Tu en veux ?

— Merci, dit Anatoly en secouant la tête.

Il s'assit sur le canapé pendant que je sortais la bouilloire.

— Tu le connaissais bien ?

— Ce n'était pas un ami, mais j'aurais donné ma main à couper qu'il était inoffensif. Ce qui signifie que je le connaissais très mal.

— Pas forcément.

Anatoly frotta ses yeux et étouffa un bâillement.

— D'après ce que m'ont expliqué les policiers, il a eu le lobe frontal abîmé. Les personnes qui sont dans son cas sont assez imprévisibles. Elles semblent à peu près stables pendant des années et un jour, clac !, elles fondent un fusible.

Il ponctua ses paroles d'un claquement de doigts.

— Encore un mystère du fonctionnement du cerveau humain...

Je versai l'eau bouillante dans la théière et m'assis dans un fauteuil en face d'Anatoly.

— Le détective qui m'a interrogée pense que c'est lui qui a vandalisé ma voiture.

— Et toi ? Tu n'en as pas l'air convaincue.

— Moi... je ne sais plus.

Je me servis un peu de thé, songeuse. Devais-je partager avec Anatoly mes théories personnelles sur la situation ? Il semblait disposé à m'écouter et aurait certainement l'esprit plus ouvert que Gorman et consorts. Je le regardai, indécise. Il s'était adossé contre le canapé et frottait ses yeux cernés. Je consultai ma montre. 2 heures du matin.

— Tu dois être épuisé. Si tu veux rentrer chez toi, je ne te retiens pas.

Il rouvrit les yeux et me fixa d'un regard indéchiffrable.

— Tu préfères que je reste ?

Comme j'hésitai, il reprit :

— En tout bien tout honneur. Je peux dormir sur le canapé. Je pensais seulement qu'après les événements de la nuit, tu n'aurais pas envie d'être seule.

Une fois de plus, Anatoly me prenait au dépourvu. Comment ce malappris prétentieux et égocentrique pouvait-il d'un instant à l'autre se métamorphoser en un compagnon attentif, tendre et généreux ?

— Bon, si tu es sûr que ça ne t'ennuie pas... Tu n'es pas obligé de dormir sur le canapé, j'ai une chambre d'amis.

— Très bien.

Je me levai pour préparer son lit. J'étais si épuisée que mes yeux se fermaient tout seuls. Il serait temps de parler de tout cela le lendemain.

Personne ne vous fera autant douter de vous même que ceux qui prétendent avoir le plus confiance en vous.

Sex, Drugs & Murder

J'ouvris les yeux vers 11 heures du matin, ce qui n'était pas très tard si l'on considère que j'avais éteint la lumière vers 4 h 30 du matin. Quant à l'éventualité de prolonger ma grasse matinée, il ne fallait pas y compter. M. Katz, ayant sans doute décidé que j'avais assez dormi, s'était assis sur ma tête en ronronnant avec entrain.

Je repoussai l'animal, me levai et allai me poster devant le miroir. Le reflet que me renvoya la glace me ramena d'un coup à la réalité. Mon cou et ma gorge n'étaient qu'une immense plaque bleue aux reflets jaunâtres. Avec un peu de chance, la journée serait fraîche. Impossible de porter autre chose qu'un col roulé.

Ayant enfilé ma vieille robe de chambre, je me dirigeai vers la cuisine. Je trouvai Anatoly dans le séjour, occupé à lacer ses bottines.

— Tu sors ?

— Je ne savais pas que tu étais réveillée.

Il me jeta un regard vibrant de compassion.

— On dirait que tu as passé la nuit avec un vampire.

— Merci bien. Les vampires, je les laisse à Dena.

Anatoly parut ne pas comprendre mes paroles.

— Laisse tomber, dis-je en allant dans la cuisine. Tu veux du café ?

— Pas le temps, mais une autre fois, avec plaisir.

Il enfila sa veste et me rejoignit devant le plan de travail de la cuisine.

— Tu as un rendez-vous avec un futur client ?

— Bravo.

Je versai quelques cuillerées de café en grain dans le moulin.

— Tant pis, ça m'en fera plus.

— Ravi de voir que tu bois autre chose que les trucs à la chantilly qu'ils servent chez Starbucks.

Il se pencha vers moi pour déposer un baiser sur mon front.

— Je t'appelle, d'accord ?

Je hochai la tête en le regardant se diriger vers la porte.

— Anatoly ?

— Oui ?

— Merci de m'avoir sauvé la vie. C'était vraiment... très gentil de ta part.

Il revint vers moi et me gratifia d'un second baiser.

— A ton service.

Et il s'en alla.

M. Katz fit son entrée d'un pas majestueux. Il reprenait possession de son espace vital après le départ de notre invité. Je pris alors conscience de la sensation de sécurité que j'avais ressentie en présence d'Anatoly.

Lorenzo avait peut-être raison. L'homme qui avait failli me tuer quelques heures auparavant et celui qui avait vandalisé ma voiture n'étaient sans doute qu'une seule et même personne.

Pourtant, quelque chose ne collait pas. Qu'Andy m'ait vue au volant de ma voiture, soit. Qu'il ait reconnu le véhicule dans la rue, soit. Mais mon Acura avait été vandalisée entre le vendredi soir et le samedi matin. Or j'avais éconduit Andy le samedi soir. Au moment des faits, celui-ci n'avait donc aucune raison de s'en prendre à ma voiture. En outre, même si Andy lisait mes livres, ce dont je doutais fort, il n'aurait pas eu l'idée de s'amuser à reproduire une scène de crime extraite de mes romans.

A cela s'ajoutait l'énigme du verre brisé et du livre déplacé. Je l'aurais juré, quelqu'un s'était introduit chez moi. Ou plutôt, quelqu'un avait fait en sorte que je sache qu'il s'était introduit chez moi. L'individu s'était même donné un fou mal pour que j'en sois persuadée sans que je puisse toutefois en fournir la moindre preuve à la police. Il était d'une intelligence qui touchait au génie. Le pauvre Andy n'avait rien d'un génie.

Je versai le café moulu dans la machine à espresso. Puisque le rôdeur n'était pas Andy, de qui pouvait-il s'agir ? D'un maniaque ? C'était la seule hypothèse plausible. En tout cas, c'était plus vraisemblable que de penser qu'il s'agissait d'Andy.

Pendant que je buvais mon café, je reçus cinq appels de journalistes. Tous voulaient ma version des faits. Je branchai mon répondeur et me fis couler un bain. Lorsque je sortis de la salle de bains, sept messages m'attendaient. En plus des reporters, plusieurs amis m'avaient appelée. Les informations télévisées du matin avaient annoncé la nouvelle de mon agression, et apparemment, tout le monde les avait suivies, y compris un certain nombre de formes de vie extraterrestres.

Ma mère avait vu le reportage, failli s'évanouir, appelé ma sœur. Leah avait écouté, failli s'évanouir, composé mon numéro pour une conférence à trois, de sorte que j'eus le plaisir de les consoler toutes les deux en même temps. Puis je dus les écouter me sermonner pour ne pas les avoir appelées immédiatement. Elles comprenaient que je n'aie pas eu envie de prévenir mes amis, mais elles étaient ma famille, tout de même !

Ensuite, c'est Dena qui vint aux nouvelles, aussi proche de l'évanouissement qu'elle pouvait l'être. Elle était surtout vexée. Que je n'aie pas envie de parler à ma famille de cinglés, soit, mais elle était mon amie, tout de même !

Last but not least, Marcus se manifesta à son tour. Il n'avait pas vu le journal télévisé et ne s'était pas évanoui, mais il avait été prévenu par Donato, et il était fort marri d'avoir été informé par une tierce personne. Il était mon coiffeur, tout de même !

Lorsque je raccrochai le téléphone, quelque temps plus tard, après avoir rassuré Mary Ann, je commençais à me demander si j'avais été si bien inspirée que cela de survivre à mon agression.

Vers 14 heures, je décidai que j'avais besoin de prendre l'air. Mauvaise idée. La première personne que je croisai fut Alice, au bord de la crise de nerfs. Je rentrai finalement chez moi et m'enfermai à double tour dans mon appartement, plus terrorisée par la perspective de devoir affronter une personne qui m'aimait que par la crainte de croiser mon rôdeur.

Ayant décroché le téléphone et baissé au plus bas le volume sonore du répondeur, je m'approchai de M. Katz, qui contemplait le paysage par la baie vitrée.

— Tu sais ce que j'aime, chez toi ? Tu sais la boucler quand il le faut.

M. Katz ne répondit pas, ce qui me conforta dans la bonne opinion que j'avais de lui. Je restai près de lui quelques instants, pensive. Comment occuper ma journée sans mettre en danger ma santé mentale ? Machinalement, je me dirigeai vers ma bibliothèque et parcourus du bout du doigt la rangée de romans rangés sur le rayonnage du haut. Ma main s'arrêta sur *Sex, Drugs & Murder*. Je n'avais pas regardé le livre depuis que je l'avais rapporté du commissariat, et je ne l'avais pas relu depuis que j'en avais corrigé les dernières épreuves, quelques mois auparavant. J'effleurai les caractères en relief qui ornaient la couverture.

— Je suis au bord de la dépression nerveuse, expliquai-je à M. Katz. Tu veux bien me tenir un peu compagnie ?

L'animal prit la direction de la chambre d'un air hautain.

— Merci de ton aide. Tu pourras compter sur moi le jour où tu te feras harceler par un doberman.

Mon roman à la main, je me lovai sur le canapé. Le moment était venu de rafraîchir ma mémoire.

Vers 19 heures, M. Katz, ayant finalement décidé de se montrer coopératif, grimpa sur mes genoux. J'avais passé l'après-midi sur le sofa et parcouru l'ouvrage dans sa totalité, en résistant à la tentation de passer rapidement sur les chapitres qui m'étaient les plus familiers. A présent, je n'avais plus aucun doute. Le verre cassé, le livre déplacé, la voiture vandalisée, tout cela était directement tiré de mon récit. J'avais inclus deux meurtres dans le roman — celui de la star du hard violée et battue à mort avec un club de golf, et celui de Kitty, tuée de quatre coups de hache, deux dans le dos, un derrière la tête et un dans le cœur.

Comment avais-je pu écrire de telles horreurs ? Fallait-il que je sois inconsciente ! M. Katz se mit à ronronner en se frottant contre moi pour quémander des caresses. Je venais de me plonger de nouveau dans la description de l'assassinat de Kitty lorsqu'on sonna à mon Interphone. Je bondis sur mes pieds, envoyant M. Katz rouler par terre.

— Désolée, minou. Je suis un peu à cran, en ce moment. Bon, pas de quoi s'affoler, hein ? Les serial killers ne sonnent pas gentiment à l'Interphone, en général.

M. Katz me jeta un regard dont toute trace de compassion avait disparu. Je m'approchai du micro.

— Qui est là ?

— Un serial killer, bien sûr.

— Quoi ???

— Mais non, je blague. Ce sont tes amies, fit la voix de Dena. Tu sais, ces filles que tu ne te

donnes pas la peine d'appeler quand tu manques de passer de vie à trépas.

Dena et Mary Ann ! La soirée vidéo ! Tout cela m'était sorti de la tête. J'appuyai sur le bouton qui commandait l'ouverture de la porte dans le hall de l'immeuble.

Quelques minutes plus tard, Mary Ann se jetait dans mes bras, au risque de me faire perdre l'équilibre.

— Sophie ! Je suis tellement heureuse de te revoir vivante ! s'écria-t-elle. J'ai passé la journée à me demander ce que j'aurais fait s'il t'était arrivé quelque chose. Tu es tellement importante pour moi ! Pratiquement une sœur !

— C'est bon, elle va bien, épargne-nous tes tirades grandiloquentes, grommela Dena en entrant à sa suite.

Je m'approchai d'elle pour l'embrasser à son tour.

— Ne me refais plus jamais un coup pareil, bougonna-t-elle en détournant le regard. C'est mauvais pour ma digestion.

Je réprimai un sourire.

— Promis. Je ne mettrai plus mon cou entre les mains d'un psychopathe animé de pulsions homicides.

Dena tapota mon épaule avec affection.

— Bonne idée.

— Moi, je vais préparer le pop-corn, chantonna Mary Ann en ôtant son manteau.

Je suspendis son vêtement dans l'entrée et lui demandai :

Qu'est-ce qu'on regarde, ce soir ?

L'Objet de mon affection, avec Jennifer Aniston. Prends-le, il est dans mon sac. Ce n'est pas une nouveauté mais il paraît que c'est super.

Super, répéta Dena d'une voix de fausset en s'affalant sur le canapé.

Dena, fais un effort, murmurai-je en sortant le DVD du fourre-tout de Mary Ann.

Puis, à voix haute, tout en jetant un œil à la jaquette :

C'est tout à fait ce qu'il me faut, poursuivis-je. Le truc léger et un brin déjanté qui ne fatigue pas les méninges.

Mas du tout, protesta Mary Ann. C'est un film qui fait réfléchir.

Réfléchir ? A l'indigence du scénario ? ricana Dena.

C'est tout de même un film qui dérange.

J'aimerais bien savoir en quoi Jennifer Aniston est dérangeante !

Elle est amoureuse d'un homosexuel. C'est un sujet tabou.

Dena éclata de rire.

— J'aimerais bien savoir sur quelle planète tu vis ! Tu n'as pas remarqué qu'ici, l'homosexualité est à peu près aussi taboue que le mariage hétérosexuel ?

— Tout le monde n'habite pas à San Francisco. Dans le fin fond de l'Arkansas, on a dû froncer

les sourcils.

— Ça alors ! On a froncé les sourcils ? Je rêve ! Dis-moi tout, il y a des scènes de sexe entre homosexuels ?

— Tu n’y penses pas ! s’écria Mary Ann en rougissant.

Comme pour se rassurer, elle étudia le visuel qui figurait sur le boîtier du DVD. Drapée dans sa robe du soir, l’épaule dévêtue, Jennifer dut lui adresser un clin d’œil complice car Mary Ann laissa échapper un soupir de soulagement.

— Dans ce cas, je ne vois pas en quoi ce film est provocateur, conclut Dena avant de se tourner vers moi. Au fait, à propos de mariage hétérosexuel, où en es-tu avec ton prince russe ?

Mary Ann, boudeuse, s’absorba dans la préparation du pop-corn.

— C’est assez flou, dis-je. Nous nous sommes fâchés, puis Andy a essayé de m’étrangler et Anatoly m’a sauvé la vie. Le bilan est mitigé.

— Ah oui, ils l’ont dit aux informations.

— Que je me suis brouillée avec Anatoly ?

— Non, que c’est grâce à lui que tu es toujours en vie, dit Dena en époussetant son top en Lycra couleur marron glacé. Un vrai héros, et fou de toi, on dirait ! Ce que je ne comprends pas, c’est que vous n’ayez pas terminé la soirée chez lui. Il paraît que c’était torride, entre vous, au Club 500 !

— Comment sais-tu que j’étais au Club 500 ?

— Jason s’y trouvait aussi. Il t’a fait signe, mais tu étais tellement occupée à te faire peloter par ton beau Slave que tu ne l’as même pas remarqué.

Ce qu’il y a de bien, avec ma couleur de peau, c’est qu’on ne remarque pas quand je rougis.

— Nous nous sommes juste embrassés.

— Tu appelles ça comme ça ? D’après Jason, vous étiez à deux doigts de le faire sur la table !

— Bon, d’accord, on s’est pelotés dans un lieu public. Et alors ? Ce n’est pas toi qui prétendais qu’à part la pornographie gay, il n’y a plus rien de subversif de nos jours ? Ne me dis pas que tu es choquée par quelques baisers en public !

— Choquée, non. Excitée, oui.

— Dena ! glapit Mary Ann en sortant le bol de pop-corn du micro-ondes.

— Eh bien, quoi ? Sophie se fait entreprendre par un dieu de l’amour russe qui ferait craquer mère Teresa et tu ne veux pas entendre de détails croustillants ?

— Il ne m’entreprenait pas, il m’embrassait. Et j’aimerais savoir comment Jason fait pour apparaître comme un diable hors de sa boîte chaque fois que je suis avec Anatoly. Est-ce qu’il me suit, ou...

Oh, non.

— Sophie ? demanda Mary Ann. Tu as l’air toute drôle.

— Oui, on dirait que tu viens de voir un fantôme, renchérit Dena.

Un fantôme ? Pas exactement. Un vampire affligé de pulsions de meurtre, en revanche... Je

serrai mes mains l'une contre l'autre pour maîtriser un tremblement nerveux.

— Dena, ce Jason... Que sais-tu de lui, au juste ?

— Eh bien, qu'il a une personnalité hors normes.

— Tu peux le dire, grinça Mary Ann entre ses dents.

— Et aussi qu'il est très gentil, sacrément intelligent, et surtout, qu'il baise comme un dieu. En ce qui me concerne, c'est où il veut, quand il veut !

Je pris la parole avant que Mary Ann n'entonne un couplet sur le retour de la morale sexuelle.

— Dena, tu te souviens de ce verre cassé au milieu de ma cuisine, et de ces coups de fil anonymes ?

— Elle m'en a parlé, dit Mary Ann. C'est vraiment très bizarre.

— Et ce n'est pas tout.

Je leur racontai les épisodes du livre déplacé et de ma voiture vandalisée. Dena se redressa avec vivacité.

— Bon sang, Sophie, ça ne peut pas être une série de coïncidences !

— C'est bien mon avis, mais les flics me croient en pleine crise de paranoïa. Ils sont persuadés que c'est Andy qui s'en est pris à ma voiture, et que personne ne s'est jamais introduit dans mon appartement.

— Ils se trompent, dit Dena avec impatience. Une femme qui range ses livres par ordre alphabétique d'auteurs puis par ordre chronologique selon la date de publication ne remettrait pas un bouquin à l'envers dans sa bibliothèque ! Et cette histoire à propos de la voiture... Enfin, c'est exactement ce qui est arrivé à Kitty ! Un pauvre type dérangé comme Andy n'aurait pas inventé une telle mise en scène !

— Mon Dieu ! gémit Mary Ann. Vous savez à quoi ça me fait penser ? Ce pauvre M. Tolsky est mort exactement comme un personnage d'un de ses films. Et ce rappeur, J.J. Money, qui a reçu une balle dans chaque genou et une dans la tête, comme dans sa chanson...

Elle glissa une poignée de pop-corn dans sa bouche et mâchonna pensivement. Dena et moi échangeâmes un long regard silencieux.

— Ça se tient, dit finalement Dena.

— Pourquoi pas ? fis-je en écho.

— Un serial killer qui mettrait en scène des meurtres imaginés par ses victimes elles-mêmes... Tordu ? mais original. Que disait cette note, au fait ? On récolte ce qu'on sème, c'est ça ?

Un frisson d'effroi me parcourut. Étais-je la prochaine cible d'un tueur en série ?

— Tout de même, protestai-je sans conviction. Tolsky habitait à Los Angeles, J.J. Money à New York... C'est loin !

— Il s'est passé plus de trois mois entre les deux assassinats, dit Dena d'un ton agacé. Tu n'as jamais entendu parler des avions, des voitures ?

Je glissai mes mains tremblantes dans les poches de mon jean.

— D'accord, mais personne n'a tué Tolsky. Il s'est suicidé. En plus, il s'est taillé les veines. Tu

connais beaucoup de meurtriers qui taillent les veines de leurs victimes quand celles-ci sont dans leur bain ? Si la police avait eu le moindre doute, elle n'aurait pas classé l'affaire.

Dena ricana.

— Pour un auteur de polars, je te trouve drôlement naïve. Tu crois que le système judiciaire fonctionne normalement, toi ? Il y a des tas d'enquêtes qui sont bâclées. Et JFK ? Il est décédé de mort naturelle, peut-être ? A l'heure qu'il est, son assassin est tranquillement à une terrasse de bar, en train de boire une bière.

Mary Ann sursauta, manquant de renverser le plat de pop-corn.

— Tu veux dire que c'est l'assassin de JFK qui a vandalisé la voiture de Sophie ? Oh, mon Dieu !

Un silence consterné s'abattit sur la pièce. Dena serra les poings à s'en griffer les paumes pendant que j'étudiais un trou dans mon jean.

— Je ne pense pas, Mary Ann. C'est une hypothèse que nous pouvons écarter sans risque.

— Ouf ! Je préfère ça.

Sur ces mots, elle plongea de nouveau la main dans le pop-corn.

— Ce que Dena voulait dire, expliquai-je, c'est qu'il arrive à la police de se tromper. On n'attrape pas toujours les méchants, et dans le cas présent, il se peut que les enquêteurs n'aient pas établi de lien entre deux crimes ayant eu lieu à des centaines de kilomètres de distance, à trois mois d'écart l'un de l'autre.

Flûte. Je venais d'admettre implicitement que l'hypothèse de Dena était plausible.

— D'un autre côté, repris-je, il est possible qu'il n'y ait aucun rapport entre les deux affaires, mais...

— Mais il peut aussi en exister un, m'interrompit Dena. Sophie, il faut de toute urgence informer la police de cette piste.

— Tu veux rire ? Je viens de te dire qu'ils me prennent pour une hystérique. Ils m'ont même demandé si je me droguais. Tu me vois aller leur expliquer que je suis poursuivie par le tueur d'un célèbre producteur hollywoodien et d'une star du rap new-yorkaise ? Ils me feront interner illico ! Si je veux les convaincre, il me faut quelque chose de plus tangible que mon intime conviction.

— Quoi, par exemple ?

— Des preuves ! Un suspect !

— Très bien. Pour qui votes-tu ? Nous avons éliminé Oswald, c'est déjà ça.

Je me mordis les lèvres, incapable de formuler l'idée qui trottait dans mon esprit. Je jetai un regard à Dena. Il fallait être directe. Avec elle, c'était la seule méthode.

— Je n'aime pas ce que je vais dire, Dena, mais je pense à Jason.

Un coup de poing dans l'estomac ne lui aurait pas coupé le souffle avec autant d'efficacité. Dena ouvrit des yeux ronds de stupeur.

— Jason ? Les flics ont raison, tu dois te droguer ! Il est doux comme un agneau.

— C'est aussi ce que je pensais d'Andy... En ce qui me concerne, je le placerais plutôt dans la

catégorie des loups. Tu n'as pas oublié qu'il prétend être un vampire ?

— Enfin, c'est un jeu !

— Un jeu qu'il a l'air de prendre très au sérieux.

— Ecoute, si J.J. Money avait été vidé de son sang, je t'aurais éventuellement suivie sur ce terrain, mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Tu connais beaucoup de vampires armés d'un Smith & Wesson ?

— J.J. Money, peut-être pas, mais Alex Tolsky... Jason se prend pour un apprenti vampire. Il cherche peut-être une certaine... reconnaissance professionnelle. Ça ne fait pas partie du folklore ?

Dena hésita.

— Ce ne sont pas les loups-garous qui font ça ?

— Enfin, personne n'a envie de devenir loup-garou !

— Vampire, en revanche... ? grinça Dena entre ses dents.

— En tout cas, il n'y avait pas ce genre de choses dans le film avec Tom Cruise, commenta Mary Ann.

— Les films récents proposent un regard moderne sur la question, répondis-je. C'est dans leurs versions médiévales que le héros devait faire ses preuves, suivre un parcours initiatique... enfin, peu importe. Ce qui compte, c'est que Jason est complètement cinglé, et potentiellement dangereux. Sans compter qu'il est du sud de la Californie.

— Ce n'est pas parce qu'on s'habille en L.A. Gear et qu'on s'injecte de la silicone qu'on est plus porté sur le crime que le reste de la population. D'ailleurs, Jason ne s'habille pas en L.A. Gear et ne s'injecte pas de silicone. Son plus grand défaut, c'est son attachement obsessionnel à son téléphone portable.

— Là où je voulais en venir, Dena, c'est que Tolsky était de Los Angeles. C'est-à-dire du sud de la Californie.

— La belle affaire ! Le comté de Los Angeles est plus grand que certains pays ! De plus, je te rappelle que J.J. Money vivait à New York, et que c'est aussi là qu'il est mort. Jason n'y habitait pas, que je sache. En revanche, je pourrais citer quelqu'un de notre connaissance...

— Qui ça ? demanda Mary Ann, la bouche pleine de pop-corn.

Sans répondre, Dena s'assit et me défia du regard.

— Ah, non. Impossible. Anatoly est un type bien. C'est lui qui m'a sauvé la vie. Il ne peut pas être l'assassin, ça ne cadre pas avec son profil psychologique.

J'avais l'impression étrange de travailler au scénario d'un de mes romans. Pourtant, il s'agissait de la réalité — une réalité morbide qui me concernait au premier chef.

— Qu'est-ce qu'il fait, dans la vie ? demanda Mary Ann, qui avait vidé la moitié du plat de pop-corn.

— Il est entrepreneur.

— Entrepreneur ? ! s'exclama Dena. Sophie, tout le monde sait que ces gens-là sont de vraies crapules !

J'appuyai mon coude sur l'épaule de Mary Ann et piochai dans le plat de pop-corn.

— Je rêve. Voilà que les gérantes de sex-shop donnent des leçons de morale, maintenant. On aura tout vu !

— Tu te crois bien placée, toi qui écris des romans où on se trucidait joyeusement à tous les chapitres ?

Puis, sans attendre ma réponse :

— Mais peu importe, poursuivit-elle. As-tu pensé qu'un entrepreneur devait savoir s'introduire dans n'importe quelle maison en toute discrétion ?

— Tout le monde peut entrer chez moi, Dena. Ma fenêtre ne ferme pas. Quant à Anatoly, s'il était dangereux, je l'aurais senti.

— Comme pour Andy, tu veux dire ?

— Je ne le connaissais pas plus que ça. Mon seul contact avec lui, c'était quand il emballait mes courses.

— Alors que ton contact avec Anatoly, c'est quand il t'emballait, toi. Et c'est de notoriété publique, les hommes ne font jamais de mal aux femmes avec qui ils couchent.

— Ecoute, Dena, je ne sortirais jamais avec un meurtrier. Je sais si je peux faire confiance à un homme.

— Moi, en revanche...

— Ce n'est pas ma faute si tu as un faible pour les barjots !

— J'en ai assez entendu, dit Dena en se levant. Tu viens, Mary Ann ?

— Mais... on n'a même pas regardé le film !

— Ils se rencontrent, se disputent, se retrouvent et tout finit bien. Allez, range tes affaires ou tu rentres à pied.

Mary Ann jeta un regard de détresse vers le plat de pop-corn, glissa le DVD sous son bras, me prit la main d'un air navré.

— Je suis sûre que ton fiancé est un type extra, dit-elle avec chaleur.

— Merci, Mary Ann.

— Zou ! On plie ! grommela Dena qui piétinait devant la porte.

Mary Ann ramassa ses affaires et se tourna vers moi.

— Au fait, où habite-t-il ?

— A trois rues d'ici.

Dena se figea.

— Sophie, tu m'as dit qu'Anatoly t'avait accompagné au poste de police pour signaler les dégâts commis sur ta voiture. Il est venu te chercher ici ?

— Non, je l'ai croisé près de ma voiture. J'étais garée juste en face de chez lui.

A peine avais-je terminé ma phrase que je la regrettai. Je venais d'admettre qu'Anatoly aurait pu être l'auteur des faits.

— Fais attention à toi, Sophie, dit Dena d'un ton grave.

— Tant que ton vampire ne croise pas mon chemin, tout ira bien pour moi.

Dena leva les yeux au plafond d'un air irrité.

— Il n'est pire sourd que celui qui ne veut entendre, déclara-t-elle d'un ton sentencieux.

Puis, ayant émis un rapide sifflement :

— C'est parti !

Elles sortirent sur le palier, rabattirent la porte derrière elles, puis je vis le visage de Dena réapparaître.

— Verrouille bien ta porte et pose le téléphone près de ton lit. Et si tu veux un tuyau de Sharon Stone, en voici un : si tu tiens à inviter Anatoly ici, garde un pic à glace, on ne sait jamais.

Depuis le canapé, je projetai un coussin qui s'écrasa mollement sur le battant de la porte, éveillant en moi une furieuse envie de lancer quelque chose de plus consistant. Un objet cassant aurait parfaitement fait l'affaire.

M. Katz opéra une prudente retraite sous la table basse.

— Du calme, je sais me contrôler. Allez, sors de là-dessous et je te promets de ne rien jeter de plus.

Convaincu par mon ton posé, le chat consentit à quitter sa cachette et à monter sur mes genoux. Tout en le caressant, je laissai mes pensées dériver. Le rôdeur n'était pas Anatoly. Je le savais. Je le sentais. Il ne fallait pas accorder trop d'importance à de simples coïncidences. Tout un tas de gens venaient s'installer dans Russian Hill. C'était un quartier agréable. Quant au fait que ma voiture ait été vandalisée alors qu'elle était garée juste devant l'immeuble d'Anatoly, le fait jouait plutôt en la faveur de ce dernier. Quel idiot aurait pris le risque de se dénoncer ainsi ?

Restaient nos rencontres providentielles. Et alors ? Faire la connaissance d'un voisin au Starbucks du coin n'avait rien d'original. Le croiser de nouveau dans un vernissage ne prouvait qu'une chose : que nous avions des goûts — ou plutôt des dégoûts — en commun. La belle affaire !

Puis je songeai que c'était ce soir-là que j'avais retrouvé un verre brisé chez moi. Anatoly était arrivé plus tard que moi au vernissage. Avait-il eu le temps de... non, c'était absurde. D'un autre côté, je n'avais aucune idée de ce qu'il faisait de ses journées. Il ne travaillait pas vraiment, s'était montré assez vague sur son emploi du temps. De plus, il m'avait parlé d'un ami à lui. A Los Angeles. Et qu'avait-il dit, le matin de notre rencontre, à propos de l'article sur la mort de J.J. Money ?

Ça ne change rien à l'idée de base, on récolte ce qu'on sème, etc.

Il me fallut un moment pour prendre conscience que la douleur qui me tenaillait la poitrine n'était que partiellement causée par les griffes de M. Katz. Je repoussai le chat et lissai ma chemise. Anatoly était innocent. J'en étais persuadée. Dena n'avait attiré mon attention sur lui que pour détourner les soupçons de Lucifer le Cinglé.

M. Katz remonta d'un bond sur le canapé et se frotta contre moi en ronronnant.

— Allez, fais-toi pardonner, maintenant. Viens, saleté de chat. On va se coucher.

Je me levai et joignis le geste à la parole, mais pas avant d'avoir verrouillé ma porte à double

tour et posé le téléphone sur ma table de chevet.

Quelqu'un dans son entourage lui mentait. La question était de déterminer qui.

Sex, Drugs & Murder

— Elle n'a rien voulu entendre, dis-je.

Marcus fit mousser le masque à la manguette qu'il avait appliqué sur mes cheveux.

— Tu te rends compte ? Elle sort avec un illuminé qui se prend pour Lestat le Vampire et elle se permet de critiquer mon copain !

— La tête en arrière.

Je haussai la voix pour couvrir le bruit du jet d'eau sur mon crâne.

— Le plus ridicule, c'est qu'elle n'a jamais croisé Anatoly ! Alors qu'il suffit d'un regard à Jason pour comprendre que ce type n'est pas clair.

— Lève-toi.

Je m'installai dans un fauteuil face à un miroir.

— J'ai l'air d'un rat mouillé.

— Tu m'accuserais de tentative de meurtre sur ta personne que tu ne prendrais pas un autre ton.

— Très drôle.

— Tu veux savoir, ce que je trouve drôle ? C'est la façon dont Dena et toi vous montez le bourrichon pour trois fois rien.

Je me retournai vivement.

— Trois fois rien ? Ma vie est menacée et c'est tout l'effet que ça te fait ?

— Tu veux que je massacre tes cheveux ?

— Non.

— Alors reste droite et tiens-toi tranquille.

J'obtempérai en ravalant une riposte acide. Quitte à être assassinée, autant rester présentable. De quoi aurais-je l'air si on me retrouvait morte et toute décoiffée ?

— Ecoute, ma poule, je préférerais mourir que de perdre ma meilleure cliente.

Dans le miroir, je le vis m'envoyer un baiser.

— Mais si tu voulais bien m'expliquer à nouveau le rapport entre le livre déplacé et la menace de meurtre imminent ? Je ne suis pas sûr d'avoir bien saisi.

— Il ne s'agit pas seulement du livre. Il y a aussi...

— La voiture qu'Andy n'aurait pas pu vandaliser, c'est ça ? Après tout, ce type a seulement essayé de te tuer, pourquoi s'en serait-il pris à ta voiture ? J'oubliais, il y a aussi le verre que ton chat... pardon, ton psycho-killer a brisé dans ton appartement.

— Il y a aussi, poursuivis-je comme s’il ne m’avait pas interrompue, la lettre anonyme. A moins que ce soit M. Katz qui me l’ait envoyée ? Qui sait, il a peut-être suivi des cours d’alphabétisation en douce ?

— D’accord, ce courrier était un peu bizarre. Et ensuite ? L’assassin de ce rappeur new-yorkais a été arrêté et reconnu coupable par un jury. Il ne peut pas te faire de mal.

— Les jurys peuvent se tromper.

— Toi, en revanche, ça ne t’arrive jamais. Bon, reprenons. Il y a aussi ce scénariste hollywoodien retrouvé dans sa baignoire, les poignets ouverts. Pas de trace d’effraction, aucun signe de lutte, un passé d’alcoolique et une dépression nerveuse en cours, c’est bien ça ?

— Marcus, Tolsky ne s’est pas suicidé.

— Hum... Les flics de Los Angeles — tu sais, ces types si mignons dans leur uniforme et qu’on paie pour résoudre les cas de crimes ? — n’ont pas la même version, eux. Je suis ton premier fan, Sophie, mais ce n’est pas parce que tu sais ficeler un polar comme personne que tu es une spécialiste en criminologie.

— Où veux-tu en venir ?

— Au fait que les experts — les vrais — n’ont établi aucun lien entre la mort de J.J. Money et celle de Tolsky, et encore moins entre ces deux affaires et l’acte de vandalisme sur ta voiture. Tu te racontes des histoires, mon petit chou. Je ne te le reproche pas, note bien. Après ce qui t’est arrivé avec Andy, tu as le droit d’être encore plus paranoïaque que McCarthy, mais il me semblerait raisonnable d’envisager que ni ton ami ni celui de Dena ne sont des serial killers.

— Enfin, Marcus, ma voiture a été abîmée exactement comme celle de Kitty dans...

— Sex, Drugs & Murder. Je sais qu’Andy avait un grain, mais il savait lire, non ?

— Ce n’est pas lui qui a fait ça.

Marcus fit pivoter mon fauteuil et me regarda droit dans les yeux.

— Sophie, tu as été secouée, mais tu te laisses emporter par ton imagination. Même si Andy n’est pas derrière tout ça, et je pense personnellement qu’il l’est, un appel anonyme, un verre cassé et une voiture vandalisée ne représentent pas une menace de mort. Surtout si la voiture en question a été laissée dans les rues de San Francisco par une fille trop pingre pour se payer un box.

— Je te fais des commentaires à propos de tes notes de parking, moi ?

— Tout le temps, mais là n’est pas la question.

Je me mordis les lèvres pour ne pas répondre et écoutai Marcus poursuivre son raisonnement. Ses arguments, pour être honnête, ne manquaient pas de logique.

Il passa sa main dans ma crinière.

— Tu as peut-être échangé quelques paroles avec son dernier fiancé, mais Dena me semble mieux placée que toi pour savoir de quoi ce type est capable ou non, et pas seulement au lit. Elle, en revanche, ne connaît pas ton camarade de jeux. Tout ce qu’elle sait de lui, c’est ce que tu lui en as dit, et il faut reconnaître qu’il peut sembler un peu mystérieux.

— Il est innocent, Marcus.

— Du calme, je ne l'accuse pas. Je suis persuadé que, tout comme Dena, tu sais que ton mec est fiable, mais là où je veux en venir, c'est que la seule chose dont on peut accuser Dena, c'est de trop s'inquiéter pour toi.

— Donc, tu penses que j'ai été trop dure avec elle.

— Bravo.

— Et que je devrais l'appeler.

— Oui.

J'adressai une grimace à mon reflet dans le miroir. S'il y avait quelque chose que je détestais, c'était bien d'admettre que j'avais tort. Je me penchai vers mon sac pour y prendre mon portable, mais Marcus me retint d'un geste.

— Plus tard, dit-il. Dena peut attendre, pas tes cheveux. Si je ne les sèche pas maintenant, ils vont frisotter.

— Ah, non, pas de frisettes.

Je passai le quart d'heure suivant à regarder Marcus glisser dans mes cheveux des bigoudis de tailles et de couleurs variées, et le reste de l'heure à transpirer sous un casque. Enfin, Marcus vint me délivrer et me fit admirer le résultat à l'aide d'un petit miroir.

— C'est magnifique, comme toujours.

Il me faudrait deux heures d'efforts le lendemain pour recréer le savant échafaudage de boucles que Marcus venait de réaliser, mais pour l'instant, j'étais la plus belle fille du monde.

— Tu restes avec moi pendant que j'appelle Dena ?

— Bien sûr. Je suis ton ami, oui ou non ?

— Tu es un amour, dis-je en composant le 5 — le code pour appeler Dena à sa boutique.

— Plaisirs secrets à votre service...

— Dena, c'est moi.

Je cherchai le regard de Marcus, qui avait détourné la tête. Donato venait d'entrer dans le salon de coiffure.

— Salut. Je ne m'attendais pas à ce que tu appelles.

— J'ai réfléchi, pour hier soir.

Je tentai de rattraper Marcus par la manche, mais il était déjà parti accueillir Donato. Parlez-moi des vrais amis !

— Moi aussi, dit Dena. Je suis désolée.

— Mais non, c'est moi qui ai eu tort. J'ai pratiquement traité ton fiancé de psychopathe.

— Et moi, j'ai presque accusé le tien d'être un tueur en série. J'aurais dû comprendre que tu avais des raisons d'être paranoïaque et irrationnelle. Après tout, tu venais d'échapper à un meurtre. J'ai été un peu trop réactive.

— Tu as raison. N'importe qui l'aurait été à ta place.

— Bon, on fait la paix ?

— On fait la paix.

Je levai un pouce en signe de victoire à l'intention de Marcus, mais il était très occupé à passer les mains dans les cheveux de Donato.

— Tant mieux, dit Dena. On va fêter tout ça.

— Quoi exactement ?

— D'abord, le fait que tu n'aies pas été tuée.

— Je vote pour. D'autant que Marcus vient de me coiffer, c'est le moment idéal pour me montrer en public.

— Si on se retrouvait au parc ?

— Pour une séance au Club des joyeuses garces ?

— Oui, et ensuite, on pourrait aller dîner en ville.

— C'est vendu.

— Bon, je peux te retrouver au parc à 16 heures. J'apporte le vin.

— Génial ! On n'y est pas allées depuis une éternité !

Je me dirigeai vers les portants pour y prendre ma veste.

— Tiens, si on allait manger des huîtres à PJ's Oyster Bed ?

— Bonne idée. Comment est-ce que Marcus t'a coiffée, cette fois ?

— Des crans, façon Joséphine Baker. J'adore.

— Il faudrait que je me laisse pousser les cheveux pour les permanenter. Jason est à côté de moi, il a l'air d'accord.

Comme si Lucifer le Vampire allait rester assez longtemps avec elle pour voir ses cheveux pousser ! Je m'abstins cependant de tout commentaire.

— Puisque tu as de la compagnie, je te laisse. A tout à l'heure au parc.

Je coupai la communication et allai saluer Donato.

— Salut l'artiste ! Ravie de te voir.

— Et moi donc ! J'ai appris ce qui t'est arrivé... J'aurais été très affecté de ne pas te revoir vivante.

Marcus s'écarta de Donato pour me faire une place, visiblement à contrecœur. Il se tourna vers moi.

— On dirait que ça s'est bien passé, avec Dena ?

Je lui souris.

— Je la retrouve au Club des joyeuses garces à 16 heures. Elle apporte à boire.

— Si vous allez dîner en ville, passe te changer, il y a du café sur ta chemise. Et ne laisse pas Dena te voler la vedette : c'est toi, la star !

Marcus m'adressa un sourire complice.

— Venez discuter tous les deux dans le bureau, on sera plus tranquilles, reprit-il. Je n'ai pas

encore étrenné le nouveau canapé.

— Je vous laisse vous en occuper, dis-je. Vous n'avez pas besoin de moi pour ça.

— Pardon ?

— Je dis que vous vous passerez très bien de mon aide pour étrenner le sofa et mettre le bureau sens dessus dessous.

Je consacrai le reste de ma journée à des tâches aussi palpitantes que remplir le frigo et trouver une voiture de location. Je craquai pour une Mustang décapotable rouge cerise. Je m'imaginai déjà rouler dans les rues au volant de mon carrosse, cheveux au vent, dans une petite tenue sexy... C'était trop tentant ! Bien sûr, étant à San Francisco, j'aurais sans doute besoin d'enfiler une petite laine par-dessus ma tenue sexy et de porter une écharpe sur la tête pour protéger des embruns mes boucles de star. Peu importait, c'était l'esprit qui comptait.

Je passais à proximité du port, dans Marina District, lorsque mon portable se mit à jouer Frère Jacques. Sans lâcher le volant, j'attrapai l'appareil dans mon sac à main et pris la communication.

— Bonjour, c'est Sophie, dis-je dans mon français le plus impeccable.

— L'anglais n'est plus la langue officielle, ici ? s'étonna Anatoly.

— Tu n'es pas le seul à être bilingue. Je n'ai peut-être pas vécu sur trois continents mais je ne suis pas une sauvage inculte.

— Très bien. Mais tu es supposée dire « Allô », pas « Bonjour ».

— Tu m'appelles pour me donner un cours de français ?

— Non, pour savoir comment tu vas.

— Eh bien, grâce à Marcus, mes frisettes ont cédé la place à des crans très chic, j'ai loué une décapotable d'enfer et personne n'est en train d'essayer de me tuer.

— Ta gorge va mieux ?

— Tellement mieux que je m'apprêtais à entonner à tue-tête le refrain des Misérables.

— La comédie musicale ? Décidément, tu as des goûts éclectiques !

— Donc, tu m'appelais pour me faire des reproches ?

— Non, pour te demander si tu as des projets pour ce soir.

Des projets ? Bien sûr ! Déshabiller Anatoly, le jeter sur mon lit et le manger tout cru. Flûte, impossible ! J'avais déjà un engagement pour la soirée...

— Je dois retrouver Dena au parc.

— Tu dis ? Je capte mal.

Je regardai l'écran de mon portable. Je n'avais pas rechargé l'appareil depuis plusieurs jours. Un voyant lumineux m'avertit qu'il ne me restait plus que trois minutes de conversation.

— Je vais au jardin botanique avec Dena, dis-je en haussant la voix. On va jouer à Blanche-Neige et donner des graines aux écureuils !

— Intéressant. Et ensuite ? Vous attendez les sept nains ?

— Non, on va dîner en ville.

— Tu ne serais pas en train d’essayer de te débarrasser de moi, par hasard ?

Au contraire, j’étais en train d’essayer de conclure. Dès que possible.

— Anatoly, j’ai vraiment envie de te voir, mais je ne suis pas disponible ce soir. Demain ?

Un marmonnement me parvint depuis l’autre bout du fil.

— 19 heures chez toi ? Je t’emmènerai dîner quelque part, ça te va ?

— Tout à fait.

— Très bien. Au fait, Sophie...

— Oui ?

— N’en fais pas trop, dans le trip Blanche-Neige. Tu es plutôt taillée pour le rôle de Cat Woman.

— Celle de Batman ?

— Je n’en connais pas d’autre.

— Intéressant. Elle est plutôt sexy, non ?

— Très.

— Je vois... Ecoute, je suis très flattée mais je te préviens, je n’enfile pas ma combinaison de cuir dès le premier rendez-vous avec un homme.

— Pas de problème, je sais être patient. A demain, alors ?

— A demain.

Je coupai et jetai le téléphone sur le siège du passager. Deux secondes plus tard, il sonnait de nouveau. Diable. Cet homme me désirait follement.

— Allô, c’est Sophie.

— Sophie ? Tu parles en français, maintenant ?

Raté.

— Maman ? Comment vas-tu ?

— C’est plutôt à moi de te poser la question. Il y a tellement longtemps que je ne t’ai pas eue au téléphone que c’est tout juste si je me souviens du son de ta voix.

— Tu m’as appelée hier, maman, et je t’avais téléphoné la semaine dernière.

— On vit dans la même ville et tu dois attendre une semaine avant d’appeler ta mère ? Et depuis combien de temps est-ce que je ne t’ai pas vue, deux mois ? Trois ?

— Trois. Semaines.

— Trois semaines ! Mais il s’en passe, des choses, en trois semaines !

Un sévère mal de tête se profilait à l’horizon.

— Maman, je suis au volant, là, et c’est dangereux de parler en conduisant. Si tu voulais bien en venir au fait...

— Ta mère que tu n’as pas vue depuis presque un mois te téléphone et tu ne peux pas te garer quelques minutes ?

Voilà, j'avais la migraine.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi, maman ?

— J'ai une crise de cystite.

— Désolée. Il faut te reposer. Si tu raccrochais et allais te mettre au lit ?

— Ne sois pas ridicule. J'ai besoin de médicaments, pas de sommeil. Mes amies du Cercle des dames de la synagogue viennent dîner ce soir et je n'ai pas le temps d'aller à la pharmacie. Le Dr Silverman a téléphoné pour faire préparer l'ordonnance, il n'y a qu'à récupérer le sac. Tu sais où je vais d'habitude ?

— Maman, je n'ai pas le temps. Je dois retrouver Dena dans trois quarts d'heure et si je vais à la pharmacie, j'aurai plus d'une demi-heure de retard. Leah ne peut pas y aller pour toi ?

— Demander à Leah de laisser Bob et le petit Jack qui sont tous les deux au lit avec la grippe ? Tu n'y penses pas !

La grippe ? Leah avait de meilleurs réflexes que moi.

— Je suis vraiment navrée, mais c'est impossible, maman.

— Je comprends, ma chérie. Va t'amuser avec tes amis pendant que ta mère est à l'agonie. J'attendrai demain pour commencer mon traitement. Avec l'aide de Dieu, l'infection ne se généralisera pas trop vite. Une journée de plus, après tout, ça ne me tuera pas. Enfin, je l'espère.

— Maman, il s'agit d'une cystite, pas d'une septicémie.

— Tu es médecin, à présent ? Le mien, celui qui est diplômé de la faculté, affirme qu'une cystite mal traitée peut être fatale.

— Le Dr Silverman t'a dit que tu allais mourir de ta cystite ?

— Pas exactement, mais je sais saisir une allusion. J'ai un sixième sens pour ces choses-là.

— Maman, j'aimerais vraiment t'aider, mais...

— Parfait. Prends ton double de ma clé, je ne t'entendrai pas à cause de l'aspirateur. Et achète-moi aussi quelque chose contre les remontées acides, Ethel va encore apporter un plat trop épicé.

— Attends, ce n'est pas ce que j'ai... Allô, maman ? Maman ?

Je jetai un coup d'œil sur l'écran de l'appareil. Vide. Je le jetai sur le siège, furieuse. J'allais être en retard à mon rendez-vous avec Dena, et je ne pouvais plus la prévenir. Au fait... je n'étais pas loin de chez elle ! J'allais faire un détour par sa boutique. Avec un peu de chance, je l'intercepterais avant qu'elle s'en aille. Je tournai vivement dans Chesnut Street.

Le miracle se produisit alors que j'arrivais en vue du magasin de Dena. Un 4x4 garé juste devant Plaisirs Secrets déboîta, laissant la place vacante. Je refoulai une larme de joie. J'avais eu raison d'accepter d'aller chercher les médicaments pour ma mère, et cette place de parking qui se libérait était la façon qu'avait choisie le Seigneur pour me le faire savoir.

Je garai la Mustang et m'approchai du parcmètre. O joie ! Il me restait vingt minutes de parking gratuit ! Je connaissais enfin la béatitude d'être bénie du Seigneur.

Barbie était occupée à remettre de l'ordre dans les flacons d'huiles de massage aphrodisiaques. Elle portait ce jour-là un top rose bonbon assorti à son rouge à lèvres, une minijupe de cuir noir

plus large que haute et des cuissardes de vinyle rose à talons. Une perruque courte et bouclée venait compléter sa tenue de travail.

Elle m'accueillit avec son sourire habituel.

— Oh, vous êtes l'amie de Dena ?

— Sophie, confirmai-je. Elle est ici ?

— Elle vient de s'en aller. Trente secondes plus tôt, et vous la trouviez.

Comment, je l'avais manquée ? Mais j'étais bénie ! Les voies du Seigneur étaient décidément impénétrables... Comment savoir ce qu'Il attendait de moi, à présent ?

— Est-ce que je peux utiliser votre téléphone pour l'appeler ?

— Je vous en prie.

Je m'approchai du comptoir et composai le numéro de portable de Dena. Aussitôt, une mauvaise version de La Bamba résonna dans le tiroir situé sous la caisse enregistreuse. Je l'ouvris et en sortis l'appareil de Dena. Barbie sourit.

— Elle l'oublie souvent ici, dit-elle.

Si c'était l'idée que Dieu se faisait d'une bonne blague, Lui et moi n'avions pas le même sens de l'humour ! Je raccrochai, refermai le tiroir et pianotai sur le comptoir en réfléchissant. Quel était mon plan B ?

— C'était vraiment important ? demanda Barbie.

— Je dois la retrouver au parc de Golden Gate à 16 heures mais j'aurai une demi-heure de retard.

— A quel endroit, exactement ?

— Au jardin botanique.

Je songeai que je pouvais encore appeler ma mère pour lui dire que je ne viendrais pas. L'important était de ne pas poser un lapin à Dena.

— Je peux y aller, si vous voulez.

Je regardai Barbie, interloquée.

— Pardon ?

— Je peux passer au jardin botanique prévenir Dena que vous aurez du retard. Ma collègue doit arriver dans quelques minutes et je vais dans la direction du parc de toute façon. Je dois dîner chez mes parents dans Inner Sunset, c'est pour ça que je suis habillée aussi discrètement.

Je louchai vers la jupe et les cuissardes.

— Oh, je vois... Vous êtes sûre que ça ne vous ennuie pas ?

— Pas du tout, c'est sur mon chemin.

J'éprouvais quelques scrupules à demander au personnel de Dena de jouer les messagers pour nos affaires privées, mais je n'avais guère le choix. D'ailleurs, ce n'était pas moi qui en avais pris l'initiative. Je décrivis l'endroit où j'avais rendez-vous avec mon amie. Le temps que j'aie terminé, la collègue de Barbie nous avait rejointes. Je remerciai la jeune femme et partis sauver

ma mère de sa cystite mortelle.

La circulation était plus fluide que d'habitude, aussi me fallut-il moitié moins de temps que prévu. Je pris les médicaments à la pharmacie et passai les déposer chez ma mère. Celle-ci passait l'aspirateur avec une telle fougue qu'elle ne m'entendit pas entrer, déposer le paquet sur la table de la cuisine et repartir discrètement, avant qu'elle ne m'ait mis le grappin dessus pour relancer le débat sur mon éternel célibat.

Je franchis les portes du jardin botanique à 16 h 15, un peu coupable de n'avoir qu'un quart d'heure de retard. J'aurais pu épargner le détour à Barbie, d'autant que ses bottes à talons ne devaient pas lui faciliter la tâche dans ces allées peu praticables.

Je me poussai pour laisser passer un touriste pressé. Les touristes sont facilement reconnaissables à leurs chemisettes courtes, qu'ils portent quel que soit le temps qu'il fait. Je me retournai distraitemment sur son passage. Ce type me rappelait vaguement quelqu'un. Je haussai les épaules et poursuivis mon chemin.

Malgré la fraîcheur, je me dirigeai sans hâte vers notre rendez-vous. Puisque Barbie avait prévenu Dena, je n'avais pas besoin de me presser. Après les journées de stress intense que je venais de traverser, j'avais bien le droit de m'accorder quelques instants de flânerie dans ce lieu que j'aimais tant !

Le jardin botanique était un petit paradis, un coin de nature au cœur de la ville. J'avais eu l'occasion de visiter Central Park autrefois, mais malgré sa beauté, le célèbre parc ne parvenait pas à vous faire oublier que vous étiez dans un milieu urbain. San Francisco, au contraire, offrait l'équilibre idéal entre la ville et la nature. Je n'aurais pas pu vivre ailleurs, me dis-je en longeant les allées d'un pas nonchalant, les mains dans les poches et le nez au vent.

Un écureuil détala devant moi, avant de s'immobiliser à quelques pas en me jetant un regard interrogateur.

— Désolé, vieux, je n'ai pas eu le temps d'acheter des cacahuètes.

Je repris mon chemin, impatiente de retrouver Dena. Tiens ? En approchant du Club des joyeuses garces, je m'aperçus que quelqu'un s'était endormi sur un banc, sous les arbres. Pas étonnant, ce coin était si tranquille ! D'un autre côté, j'en fus un peu contrariée. Même si nous étions dans un lieu public, cette petite clairière entre les cèdres rouges était à nous. Je me consolai en me disant qu'après quelques verres de vin, Dena et moi parlerions si fort que le dormeur s'en irait, dégoûté.

C'est alors que je remarquai qu'il portait un top de couleur rose bonbon. Enfin, un top qui aurait été rose bonbon s'il n'avait été strié de vilaines taches... rouge sang !

Je demurai immobile quelques instants, n'osant en croire mes yeux. Puis, comme un automate, je fis quelques pas vers la femme étendue sous les arbres.

Barbie ne respirait plus. Elle était à peine reconnaissable, à cause des insectes qui grouillaient sur les plaies béantes sur son visage, sa gorge, son ventre. Saisie de nausée, je reculai, trébuchai sur une souche, me relevai en tremblant et partis finalement au pas de course, le cœur au bord des lèvres. Je courus droit devant moi, sans regarder où je mettais les pieds, en direction de la pépinière du jardin botanique située non loin de là.

Je me ruai vers la barrière et secouai de toutes mes forces le portillon, fermé par une chaîne.

— Au secours ! A l'aide ! Appelez la police !

On ne me répondit pas. Ce n'est qu'à cet instant que je vis le panneau. Fermé pour la journée. Il n'y avait personne. Je sursautai en entendant un bruissement dans les feuillages à quelques pas de moi. Un oiseau ? Un raton laveur ? Ce n'était pas le moment de m'affoler. Respire, me dis-je. Respire un bon coup et réfléchis.

Un assassin, même idiot, ne restait pas sur les lieux du crime. Il ne s'agissait donc pas du meurtrier. Peut-être était-ce un promeneur qui s'était égaré ? Un membre du personnel du jardin ? Dans tous les cas, il pourrait me venir en aide. Je ferais mieux de l'appeler au lieu de le fuir.

Puis le froissement se répéta, plus angoissant encore. Prise de panique, je m'élançai dans la direction opposée, vers les entrées principales. Celles-ci seraient fermées d'ici quelques minutes, et il ne resterait plus pour sortir que les accès privés.

J'arrivai dans un espace plus large, où se trouvaient plusieurs personnes. Il y avait là un type au visage pâle avec des dreadlocks roux étendu sous un arbre, une grosse femme brune qui parlait au téléphone. Plus loin, un groupe d'adolescents en baggy était rassemblé autour d'une fontaine.

A quoi ressemble quelqu'un qui vient d'assassiner une femme ? A-t-il l'air effrayé, hagard ? Parvient-il à se composer une expression indifférente ? En me retournant, j'avisai un homme qui fermait les portes juste derrière moi. J'accourus vers lui et pris sa manche à travers les barreaux.

— Aidez-moi ! Elle est morte. Oh, mon Dieu. Il l'a tuée, elle est morte !

L'homme fronça les sourcils d'un air contrarié.

— Vous savez qu'il est interdit de prendre de la drogue dans un lieu public ?

— Il y a une femme assassinée, là-bas.

D'une main tremblante, je désignai la direction approximative du Club des joyeuses garces.

— Elle a été tuée à la hache, ou quelque chose comme ça.

Le type essaya de se libérer mais je le tenais fermement.

— Bon, vous allez vous calmer et...

— Et vous, vous allez m'écouter. Je vous dis que Barbie est morte. Morte, vous entendez ?

— Pauvre Ken, dit l'homme en riant.

Sans réfléchir, je le pris par le col et le secouai de toutes mes forces.

— Ecoute, crétin, il y a une femme assassinée à quelques pas d'ici, sur un banc près de la pépinière. Tu appelles les flics ou je t'étrangle, compris ?

— Bon, dit l'homme, je vais téléphoner à la police. Mais il faut que vous me lâchiez.

Je le libérai et, tout en m'asseyant sur la pelouse, je le regardai se diriger vers une guérite près de la grille. Je fermai les yeux et remontai mes jambes contre ma poitrine, en état de choc. C'était impossible ! Andy était derrière les verrous, non ? Il ne pouvait plus tuer, à présent... Après tout le mal que j'avais eu à admettre que mes craintes n'étaient pas fondées, voilà que le cauchemar continuait.

Barbie était morte. A ma place ? Un frisson d'effroi me parcourut. Comment n'y avais-je pas

songé plus tôt ? Avec sa coiffure, elle pouvait, de dos, offrir une certaine ressemblance avec moi. Et elle avait été sauvagement assassinée parce qu'elle s'était trouvée là où j'étais supposée être... ainsi que Dena.

Au fait ! Où était Dena ?

Alicia pouvait comprendre qu'on nourrisse des envies de meurtre. Ce qu'elle ne s'était jamais expliqué, c'était le besoin de faire souffrir sa victime.

Sex, Drugs & Murder

Je consultai ma montre. 16 h 40. Je me redressai en me hissant aux barreaux de la grille et me dirigeai vers la cabine téléphonique, à présent libre.

— Hé ! Où allez-vous ? La police sera là d'une minute à l'autre ! me héla le gardien, qui avait apparemment tenu sa promesse.

Ignorant l'homme, j'insérai deux pièces dans la fente. J'étais si choquée qu'il me fallut trois tentatives pour composer le numéro de Dena. « Je ne peux pas vous répondre pour l'instant. Si vous êtes dans des dispositions amicales, laissez-moi un message. »

— Dena ? Dena, c'est moi. Tu es là ? Décroche, s'il te plaît. Dena ? S'il te plaît, réponds !

Rien. Le silence. Je reposai le combiné sur son socle. Où était Dena ? Une voiture de police s'arrêta. Je vis deux policiers en uniforme en sortir et parler avec le gardien, qui pointa le doigt dans ma direction. Je demeurai immobile, incapable de réaction.

Les deux flics s'approchèrent de moi. Le plus petit se posta devant moi et, croisant les bras sur sa poitrine, m'adressa un sourire.

— Alors c'est vous qui avez trouvé le cadavre ?

Je hochai la tête.

— Je suis l'agent Campbell, et voici l'agent MacLean.

— Sophie Katz, dis-je machinalement.

— Très bien, mademoiselle Katz. Vous voulez bien nous montrer où vous avez vu ce type ?

— C'était une femme.

Je n'avais pas la moindre envie de retourner vers le banc où la malheureuse Barbie avait été aussi sauvagement assassinée, mais je doutais que les deux flics se contentent d'un plan et de quelques indications.

— Suivez-moi, dis-je en prenant la direction de la pépinière.

Les deux hommes m'emboîtèrent le pas.

— Je sais que ce n'est pas un spectacle amusant, dit l'agent MacLean. Je suis désolé pour vous. En général, ce n'est pas dans ce coin du parc qu'on retrouve les clochards.

Les clochards ?

— D'habitude, ils vont se piquer ailleurs. La plupart du temps, ils meurent d'overdose, mais il y a aussi des morts naturelles. Dans tous les cas, on doit s'assurer qu'il n'y a rien d'anormal avant de rendre le corps à...

— Mais de quoi parlez-vous, à la fin ? l'interrompis-je en faisant volte-face. Ce n'est pas un

clochard, c'est une femme. Je la connaissais. Elle a été assassinée. Et j'avais rendez-vous avec une autre amie, qui n'est pas venue. Je ne sais pas où elle est. Je n'arrive pas à la joindre.

Une expression de stupeur se peignit sur le visage des policiers. Je vis Campbell poser une main sur la poignée de son arme de service.

— Bon sang, mais ça change tout ! Pourquoi est-ce qu'on ne nous a rien dit ?

— Estimez-vous déjà heureux qu'on vous ait averti ; j'ai pratiquement dû menacer le gardien pour qu'il accepte d'appeler la police.

MacLean s'écarta de quelques pas et dit quelques mots dans son talkie-walkie. Campbell balaya les environs d'un regard attentif. Il avait l'air nerveux, tout d'un coup.

— Reprenons, dit-il en se tournant vers moi. Montrez-nous le cadavre et expliquez-nous exactement ce qui s'est passé.

MacLean nous rejoignit.

— On nous envoie des renforts. Allons-y.

Je les guidai jusqu'au Cercle des joyeuses garces tout en leur résumant les événements de l'après-midi. Si je ressentais un certain soulagement de voir que quelqu'un me prenait enfin au sérieux, je ne parvenais pas à chasser mon anxiété à propos de Dena.

Enfin, nous arrivâmes à notre but. Je m'arrêtai à quelques pas pour laisser passer les deux hommes et détournai le regard, incapable de supporter une nouvelle fois la vision de cauchemar.

— Merde ! s'écria MacLean derrière moi.

Au même instant, mon regard fut attiré par un éclat de lumière au pied des grands cèdres. En me penchant, je vis qu'il s'agissait d'un briquet. Il était en argent, avec une lettre gravée dessus. Un B. Celui de la pauvre Barbie, sans aucun doute. Je tendais la main pour le ramasser lorsqu'une voix s'éleva.

— Non ! Ne le touchez pas !

Campbell s'était approché de moi. D'un geste autoritaire, il m'éloigna des arbres.

— Larry, raccompagne-la vers l'entrée principale et prends sa déposition. Je veux une description la plus précise possible de son amie, on lance un avis de recherche. Je rappelle les gars pour faire le point.

Guidée par l'agent MacLean, je repris le chemin de la sortie. Je n'en étais pas fâchée. Au loin, j'entendis des sirènes de voitures de police, puis celles d'une ambulance. Nous arrivâmes enfin près des grandes grilles, où je me laissai tomber sur un banc. Là, je répondis, tel un robot, aux questions de Larry MacLean à propos de Dena. Confusément, j'entendis qu'il me faisait des recommandations, selon lesquelles j'étais supposée ne pas m'éloigner. Je hochai la tête sans prêter trop d'attention à ses paroles. Il me semblait que mon esprit refusait de fonctionner normalement.

Puis je m'aperçus que l'espace devant les grilles était envahi de policiers — les uns en uniforme, les autres en civil, certains accompagnés de chiens. Ils interrogeaient les visiteurs, vérifiaient les identités. Le gardien que j'avais menacé était soumis à un feu nourri de questions, un peu plus loin, près de sa guérite. Il croisa mon regard et m'adressa un geste d'excuse.

Allais-je me réveiller et constater que tout ceci n'était qu'un cauchemar ? Chaque fois que je

tentais de me concentrer sur les événements de l'après-midi, depuis le coup de fil de ma mère jusqu'à la sinistre découverte sous les séquoias, mon esprit se rebellait. Trop de sang. Trop d'horreur. Comment un corps humain pouvait-il saigner autant ? Et où était Dena ?

Je me frottai les yeux — comme si cela pouvait en faire disparaître l'image du cadavre de Barbie ignoblement massacré ! — et m'obligeai à réfléchir posément. Il fallait aborder l'ensemble point par point. Par exemple, le briquet. Que signifiait ce B ? Barbie ? A la réflexion, c'était peu probable. Elle n'avait manifestement pas eu le temps de sortir un briquet et de le jeter avant d'être tuée. Qui avait un B dans ses initiales ? Pas Dena, Dieu soit loué. Pas Anatoly Darinsky. Pas Jason... au fait, comment s'appelait-il ?

Beck. Jason Beck.

Il fallait prévenir Dena. Je bondis sur mes pieds... et me heurtai à deux policiers en civil. Une femme aux cheveux châtain retenus en queue de cheval et un homme de type italien, avec une coupe en brosse. La fille m'adressa un sourire chaleureux.

— Je suis le détective Peters, et mon collègue est le détective Gonzales. Nous avons quelques questions à vous poser. Vous voulez bien qu'on s'assoie ?

Bon sang, ce n'était pas le moment ! Il fallait que je prévienne Dena. Je n'avais pas le temps !

— Désolée, il faut d'abord que je passe un coup de fil.

— C'est si urgent que cela ?

— Oui. Le B, ce n'est pas pour Barbie.

Le détective Gonzales me jeta un regard perplexe.

— Je ne suis pas sûr de comprendre...

— On a trouvé un briquet sur le lieu du meurtre, avec la lettre B gravée dessus. Je l'ai vu. J'ai d'abord cru que c'était l'initiale de Barbie, la femme qui a été tuée, mais je pense que c'est en fait celle de Jason Beck, l'amant de Dena Lopiano, mon amie, celle avec qui j'avais rendez-vous à cet endroit du parc.

Il ne fallut que deux secondes au détective Gonzales pour comprendre les implications de mes paroles.

— Vous savez où on peut trouver ce garçon ? demanda-t-il en sortant un carnet de sa poche.

— Non. Il travaille dans un bar de Lower Haight, je ne sais pas lequel.

Il prit note de la description que je lui fis de Jason, puis adressa à sa coéquipière un hochement de tête et s'éloigna en déclarant :

e m'en occupe.

Le détective Peters s'assit sur le banc et m'invita d'un geste à l'imiter. Je posai les yeux sur la cabine téléphonique, hésitante. Que pouvais-je faire de plus ? Mon portable en panne m'interdisait de prévenir qui que ce soit, la police était sur place, et Dena... Bon sang ! Où était passée Dena ? Il me semblait que je ne trouverais pas la paix tant que je ne saurais pas où était mon amie, et si elle allait bien.

— Mademoiselle Katz ?

Prenant conscience de la présence du détective Peters à mon côté, je m'assis sans répondre.

— Mademoiselle Katz, qu'est-ce qui vous fait penser que le fiancé de votre amie pourrait être impliqué dans le meurtre de cette jeune femme ?

— Ce type est complètement à côté de ses pompes.

— Vous pouvez être plus précise ?

— Il est fou. Il se prend pour un vampire.

— Un vampire ?

— Oui. Enfin, il voudrait le devenir, et il essaie par tous les moyens. Je crois qu'il est dangereux.

Peters fronça les sourcils.

— Bon, il veut être vampire. Vous savez comment il compte s'y prendre ?

— Je ne suis pas spécialiste en la matière, mais il est persuadé d'être le prochain Dracula. D'après lui, toutes ces légendes ont un fond de réalité. Il n'a qu'un espoir : devenir une nouvelle figure du genre.

— Vous êtes sérieuse ?

— On ne peut plus, hélas.

— Et votre amie fréquente ce garçon ?

— Elle a un faible pour les gens bizarres.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Je vis le détective griffonner quelques mots sur son calepin. Puis elle leva de nouveau les yeux vers moi.

— Et si vous me disiez comment tout ceci est arrivé ? D'après l'agent MacLean, cette Barbie était ici à votre demande, pour prévenir votre amie Dena que vous seriez en retard. Que s'est-il passé exactement ?

— Ma mère a une cystite.

Peters ouvrit des yeux ronds.

— Pardon ?

— Excusez-moi, je ne suis pas très claire. J'ai été un peu secouée.

— On le serait à moins. Allons-y étape par étape, si vous voulez. Donc, votre mère est malade ?

J'allais parler du coup de fil de ma mère qui avait tout déclenché lorsqu'une idée me frappa. Cette femme écoutait avec attention tout ce que je lui disais. Pour la première fois depuis une éternité, quelqu'un semblait enfin accorder du crédit à mes paroles ! Si je lui parlais de tout, depuis le début ? Qui sait, elle déclencherait peut-être l'enquête décisive ? Mon rôdeur serait débusqué, on saurait qui avait tué Barbie, et tout le monde serait en sécurité. Y compris Dena. Je me tournai vers le détective Peters et pris une profonde inspiration.

— En fait, tout a vraiment commencé il y a deux semaines, le jour où j'ai reçu une lettre anonyme...

Je lui résumai alors tout ce qui m'était arrivé, sans omettre un seul détail, en prenant soin d'indiquer les dates et de citer les noms, en particulier ceux des agents de police à qui j'avais déjà eu affaire. J'évoquai aussi mes soupçons envers Jason, mais je pris soin de taire ceux de Dena vis-à-vis d'Anatoly, ainsi que mes inquiétudes par rapport aux meurtres de J.J. Money et de Tolsky, de crainte de passer pour une paranoïaque persuadée d'être victime d'un complot. Je terminai mon récit par la découverte macabre de l'après-midi sous les séquoias du jardin botanique.

— Il ne faut pas négliger, dis-je en guise de conclusion, que Barbie et moi étions coiffées de la même façon, aujourd'hui, et que nous avons la peau sombre toutes les deux. De dos, quelqu'un qui nous connaît mal aurait pu nous confondre. Je ne peux pas m'empêcher de me demander si je n'étais pas la véritable cible du tueur, et si je n'étais pas censée finir comme Kitty.

Voilà, c'était dit. J'avais vidé mon sac. Pas une fois pendant mon récit le détective Peters n'avait manifesté le moindre signe de doute, d'ironie ou d'incrédulité. Elle semblait m'avoir prise très au sérieux, si j'en jugeais par l'expression soucieuse de son visage.

— Mademoiselle Katz, demanda-t-elle après un moment de réflexion, quelqu'un peut-il témoigner de votre emploi du temps de cet après-midi ?

— Mon emploi du temps ? Eh bien, comme je vous l'ai dit, je suis allée à la pharmacie chercher les médicaments pour ma mère, puis je suis passée chez elle pour... Eh, une minute ! Vous ne m'accusez tout de même pas de... ?

— J'essaie seulement de savoir à quoi m'en tenir. Dans quelle pharmacie êtes-vous allée ?

Une bouffée de peur panique me submergea. Elle n'avait pas cru un mot de toute mon histoire.

— Mademoiselle Katz ? Vous ne vous souvenez pas de la pharmacie ?

— Pardon ? Si, bien sûr. La pharmacie Golden Gate, rue Noriega. Mais je ne comprends pas où vous voulez en venir. Vous me soupçonnez de quelque chose ?

Le détective Gonzales nous rejoignit à cet instant.

— Mademoiselle Katz ? Nous avons retrouvé votre amie.

— Morte ?

— Pas du tout, elle va très bien. Sa voiture est tombée en panne. Mlle Lopiano est tout de même passée au cas où vous ne seriez pas encore partie. Elle vous attend de l'autre côté des grilles.

Je bondis sur mes pieds, imitée par le détective Peters.

— Je pense que nous devrions d'abord interroger Mlle Lopiano.

A ces mots, le sourire de Gonzales s'évanouit. Je vis le policier intercepter le regard de sa coéquipière et hocher la tête, puis me désigner d'un coup de menton.

— Je demande à Mlle Katz de me suivre au poste pour approfondir ses déclarations ?

— Ce ne sera pas nécessaire, j'ai tout ce qu'il faut, répondit sa collègue avant de se tourner vers moi.

— Merci de votre coopération, mademoiselle Katz.

— Je peux aller retrouver Dena ?

— Elle vous contactera dès qu'elle aura répondu à nos questions, dit le détective d'un ton sans

réplique.

Je saluai les deux policiers et m'éloignai d'eux.

— Un dernier point, mademoiselle Katz !

— Oui ?

— Soyez gentille de ne pas quitter la ville sans nous en avertir.

Comment réussis-je à rentrer à la maison ce jour-là ? Mystère... J'étais dans un tel état d'impatience et de stress que le moindre camion mal garé, le moindre feu rouge m'étaient une véritable souffrance. Pourtant, je parvins à contenir mon envie de sauter hors de ma Mustang pour me précipiter chez moi, et je réussis même à me garer à quelques rues de mon appartement en pestant une fois de plus contre le manque de places de stationnement dans San Francisco.

Je terminai le trajet à pied, tout en jetant des regards nerveux autour de moi. L'assassin de Barbie rôdait-il dans les parages, s'étant rendu compte de son erreur ? J'arrivai enfin devant l'entrée de mon immeuble, hors d'haleine, le cœur battant à tout rompre. J'ouvris mon sac, y pris ma clé... et sursautai en sentant une main se poser sur mon épaule. Pivotant sur mes talons, j'expédiai un direct du droit à mon agresseur... qui n'était autre qu'Anatoly.

— Mais... qu'est-ce que j'ai encore fait ? gémit celui-ci en portant une main à sa mâchoire.

— Peur, dis-je, penaude. Tu m'as fait peur. Désolée, je suis un peu à cran, aujourd'hui.

Pour toute réponse, Anatoly me jeta un long regard douloureux, sans cesser de masser son visage. Je réprimai un rire nerveux. Mon instinct me criait que cet homme ne représentait aucun danger pour moi. Lui, en revanche, ne pouvait en dire autant à mon service.

— J'ai besoin d'une présence amicale. Tu ne veux pas monter cinq minutes ?

— Tu viens de lever la main sur moi, me rappela-t-il d'un ton pincé.

— Arrête ton char, Ben Hur ! Tu t'es battu dans l'armée israélienne et tu as peur d'être seul avec une faible femme ?

— Faible, faible... pas si faible que ça, grommela-t-il.

L'avais-je vexé ?

— Viens, insistai-je. Je vais te donner de la glace pour soulager ton bobo.

Il secoua la tête avec ahurissement.

— Tu es la femme la plus dingue que j'aie jamais rencontrée, et j'en ai connu quelques-unes.

Pourtant, il me suivit dans l'escalier. Une fois chez moi, je verrouillai la porte d'entrée avec soin.

— Tu peux m'expliquer ce qui t'a pris de me cogner comme ça ? demanda Anatoly.

— Tu n'as pas idée de l'enfer que j'ai vécu aujourd'hui. Ça m'a fait un bien fou de te taper dessus. Je me sens nettement mieux, maintenant.

— Ravi de l'apprendre.

— Anatoly, j'ai besoin de ton aide.

— Comme punching-ball attitré ?

— Je t'en prie, ce n'est pas drôle !

— C'est aussi mon avis, dit-il en massant sa joue qui avait pris une teinte rouge vif. Je peux avoir un peu de glace, d'abord ?

— De la... ? Oh, oui, bien sûr. Excuse-moi, je ne sais plus où j'en suis.

J'allai ouvrir le congélateur et en sortis un sachet de glaçons que j'appliquai sur la joue de mon compagnon.

— Là... ça va aller ?

— Oui, dit-il en posant sa main sur la mienne.

L'image de Barbie, barbouillée de sang sur son banc, me revint en mémoire. Je refoulai une nausée. J'avais besoin de parler à Anatoly pour lui dire tout ce qui m'arrivait. J'avais besoin d'un regard extérieur, d'un peu de recul. Surtout, j'avais besoin qu'un homme solide et rassurant me prenne dans ses bras pour me faire oublier toute cette horreur.

En un mot, j'avais besoin d'Anatoly.

Me hissant sur la pointe des pieds, je déposai un baiser sur sa joue, là où je l'avais frappé.

— Et là ?

— C'est mieux.

Je lui tendis mes lèvres, il les prit pour un long baiser. Alors je m'abandonnai peu à peu à la chaleur qu'il me communiquait, à ses caresses d'abord tendres, puis plus audacieuses, jusqu'à ce qu'un soupir de plaisir m'échappe. Tout en dégrafant mon soutien-gorge, il me poussa lentement vers ma chambre. Je l'enlaçai pour le serrer plus contre moi, ce qui semblait pourtant physiquement impossible, avant de gémir de nouveau lorsqu'il mordilla mon cou avec douceur. Jamais je n'avais ressenti un tel désir pour un homme. Allais-je avoir la patience d'attendre que nous franchissions les kilomètres qui nous séparaient encore de mon lit ?

Nous venions d'en passer le seuil lorsqu'il approcha ses lèvres de mon oreille. Je frissonnai sous la caresse de son souffle sur ma peau.

— J'ai lu ton livre, murmura-t-il.

— Ah oui ?

— Hmm... Il y a dedans deux ou trois petites choses que j'aimerais bien essayer avec toi...

A ces mots, mon cœur cessa de battre. Les avertissements de Dena me revinrent à l'esprit. Anatoly était toujours contre moi, mais je n'en avais plus conscience. Tout ce que je sentais, c'était une terreur sans nom. D'un geste brusque, je le repoussai de toutes mes forces.

— Va-t-en, m'écriai-je d'une voix tremblante.

— Pardon ?

— Va-t-en ou je hurle !

— Mais enfin qu'est-ce que... ?

Je me glissai sur le côté, fonçai dans la cuisine et m'emparai d'un couteau, que je serrai en levant le poing.

— Je veux que tu t'en ailles immédiatement, dis-je aussi froidement que possible.

— Sophie, je ne...

— SORS !!!

Il se rua vers moi. D'un geste fluide, il prit mon bras pour le heurter contre la porte du réfrigérateur. Sous le choc, je lâchai le couteau. Anatoly prit mes poignets dans ses mains et les maintint au-dessus de ma tête, son visage à quelques centimètres du mien. Je ne pouvais plus rien faire.

— Je ne sais pas si tu es aussi cinglée que tu en as l'air, mais je t'avertis. Ne lève jamais, JAMAIS un couteau sur moi, c'est clair ?

J'ouvris les lèvres pour hurler — aucun son n'en sortit. Enfin, Anatoly me libéra. Il me plaqua une dernière fois contre la porte glacée et s'en alla à grands pas.

Après son départ, je demeurai plus d'une heure prostrée devant le réfrigérateur, le couteau dans une main, le téléphone dans l'autre. Lorsque l'appareil sonna, je le portai à mon oreille sans dire un mot.

— Sophie ? Sophie, tu es là ?

Je relâchai le soupir que je retenais depuis une éternité.

— Dena. Tu vas bien ?

— Tu veux dire, d'un point de vue physique ou mental ?

— Je suis désolée, pour Barbie.

— Qu'est-ce qui se passe, Sophie ? Tu peux me dire ce qui se passe ?

Je regardai le couteau, que je serrais toujours à me faire blanchir les articulations. Ma main était tout ankylosée.

— Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas.

— Sophie, je suis morte de trouille. Tu peux venir chez moi ?

— Anatoly vient de s'en aller.

Elle garda le silence pendant un moment.

— Il est passé chez toi, comme ça ?

— Oui. Tu avais peut-être raison, à son sujet.

— Tu es garée loin de chez toi ?

— Au moins quatre rues.

— Bon, voilà ce qu'on va faire. Je viens chez toi. Guette mon arrivée par la fenêtre, je me garerai en double file. Dès que tu me vois, rejoins-moi en vitesse.

— Entendu. Dena ?

— Oui ?

— Apporte ta bombe lacrymo.

— Je l'ai à la main.

Une quarantaine de minutes plus tard, Dena arrivait avec Mary Ann. Je les attendais dans le hall de l'immeuble, aussi eus-je le temps de les rejoindre avant que la conductrice n'ait coupé le

moteur. Mary Ann, qui était assise à l'avant, se retourna pour serrer ma main avec chaleur.

— Je ne m'attendais pas à te voir, dis-je.

— J'ai pensé que plus on serait nombreuses, moins il y aurait de danger, expliqua Dena en redémarrant.

— J'espère que M. Katz ne risque rien, dis-je.

— Tu plaisantes ? Une de mes employées vient de se faire sauvagement assassiner et tu t'inquiètes pour ton chat ?

— Excuse-moi, je suis en train de disjoncter. J'ai l'impression d'évoluer dans un cauchemar dont je ne peux pas me réveiller. Quelqu'un essaie de me tuer, et personne ne veut me croire ni m'aider.

— On est là, nous. On ne va pas te laisser tomber.

Mary Ann avait parlé avec une telle détermination qu'il me fallut un moment pour comprendre que c'était elle qui avait prononcé ces paroles.

— Exact, confirma Dena après un moment, peut-être aussi surprise que moi. On va coincer le fils de pute qui a tué Barbie et l'envoyer derrière les barreaux pour le reste de sa vie. Il faut qu'il paie. En tout cas, je ne le laisserai pas me prendre une amie.

— Tu as un plan d'attaque ? demandai-je en appuyant ma tête contre le dossier. A la police, ils ne veulent toujours pas me croire. Figure-toi qu'ils m'ont demandé de justifier mon emploi du temps ! Si c'est l'assassin de Tolsky et de J.J. Money qui a fait le coup, je n'ai aucune chance. Je suis loin d'avoir autant de ressources qu'eux !

— Simple. On va le battre à son propre jeu. Ou plus exactement, on va le battre à ton jeu. Celui dont tu as édicté les règles.

— Je ne comprends pas.

Une expression de soulagement passa sur les traits de Mary Ann. Avait-elle une telle confiance en sa cousine ?

— Sophie, ce type joue un rôle. Il suit scrupuleusement un script que tu as écrit. Tout ce qui te reste à faire, c'est de te glisser dans la peau d'Alicia Bright.

— Alicia Bright ne meurt jamais, souligna Mary Ann.

— Exact. Et elle démasque toujours l'assassin. Je suis persuadée que Sophie est plus qualifiée pour jouer le rôle de sa propre héroïne que ce type ne l'est pour incarner le méchant.

— On n'est pas dans un roman, Dena. Il s'agit de la vraie vie. La mienne, en l'occurrence.

— Il s'agit, rectifia mon amie, de la vraie vie qui voudrait se faire passer pour une fiction. Le monde à l'envers, quoi. Le problème, c'est que c'est toi qui l'as inventée, cette fiction. Alors on rentre chez moi, on se creuse les méninges et on trouve la solution.

— Elle a raison ! déclara Mary Ann avec enthousiasme. Après tout, on est trois femmes déterminées et intelligentes, non ?

Ni Dena ni moi ne fîmes de commentaire.

Lorsque nous arrivâmes chez Dena, j'avais commencé à me laisser séduire par son idée. Tant

que le meurtrier s'appliquait à reproduire des scènes tirées de mes romans, rien de ce qu'il faisait n'était imprévisible. Alors plutôt que de jouer la victime, je pouvais endosser le rôle de l'héroïne, celle qui résolvait les énigmes et débusquait les méchants.

J'enlevai ma veste et fis de la place sur la table de la salle à manger de mon amie.

— Allez, au travail. Dena, tu sors mes trois bouquins de ta bibliothèque. Pour l'instant, il s'en est tenu à Sex, Drugs & Murder, mais il peut changer de titre. Je ne veux pas être prise au dépourvu. Mary Ann, c'est toi la secrétaire. Tu vas récapituler tout ce qui s'est passé jusqu'à présent et noter la liste des suspects.

Dena me tapa dans la main.

— C'est parti pour une nouvelle enquête d'Alicia Bright !

Si vous voulez transformer votre vie, devenez celle qui déclenche les événements au lieu de les subir.

Sex, Drugs & Murder

Minuit approchait. Mary Ann, Dena et moi avions chacune pris un de mes romans pour établir la liste des morts violentes qui y figuraient, et chacune relisait les notes de sa voisine. Le seul crime sanglant de Sex, Drugs & Murder que le meurtrier n'avait pas encore mis en scène était celui où la victime était tuée à coups de club de golf.

Dans mes autres romans, en revanche, on se faisait lyncher, brûler vif, droguer à mort ou décapiter à tour de bras. Je réprimai un frisson de terreur. Dire que j'étais l'auteur de toutes ces horreurs !

— Si j'avais su, j'aurais écrit des romans d'amour.

— Des bouquins érotiques, plutôt, suggéra Dena. Si ça doit t'arriver, autant que ce soit agréable, non ? Pour ma part, il reste deux ou trois petites expériences que je tenterais bien...

— Quelle perversité, maugréa Mary Ann.

Je levai les mains en signe d'apaisement.

— Pour l'instant, on se concentre sur le plus urgent : la liste des suspects. Qui savait où et quand nous avions rendez-vous cet après-midi, Dena et moi ?

— Jason, dit Dena d'un ton gêné.

— Et moi, je l'avais dit à Anatoly.

Mary Ann esquissa une moue de dépit.

— N'étant pas invitée, je n'ai parlé à personne de ce rendez-vous.

— Tu devrais t'en féliciter, riposta Dena.

— D'accord. Et à part Anatoly, Jason, Marcus, ma mère et évidemment la pauvre Barbie, quelqu'un d'autre peut-il avoir été au courant ?

Dena posa les coudes sur la table et appuya son menton dans ses mains.

— Je pense qu'on a fait le tour.

— De plus, personne ne savait que Barbie devait se rendre au parc, sauf si elle-même en a informé quelqu'un.

— J'ai peur que nous n'ayons jamais la réponse à cette question, dit Mary Ann dans un soupir.

— Sauf que tous ceux qui étaient au courant ont pu en parler autour d'eux, dit Dena. Ta mère met un point d'honneur à tenir le monde entier informé de ta vie privée, et Marcus est tout de même coiffeur.

Je notai quelques mots.

— J'appelle Marcus demain à la première heure pour éclaircir ce point avec lui. Quant à ma

mère, les seules personnes à qui elle a pu annoncer mon rendez-vous avec Dena étaient ses copines du Cercle des mamies, et elles étaient trop occupées à goûter les boulettes de viande aux épices d'Ethel pour s'occuper de mes affaires.

Dena éclata de rire.

— J'espère qu'elles avaient un stock de pansements gastriques sous la main !

— Tu ne crois pas si bien dire, ma mère m'a envoyée acheter un flacon format familial !

Je mordillai le bout de mon stylo, pensive.

— Dis-moi, Dena, est-ce que Jason a vu Barbie aujourd'hui, en venant au magasin ?

Dena se raidit, sur la défensive.

— Il est parti dix minutes avant qu'elle n'arrive.

Je réfléchis à cette information, puis je décidai de mettre Jason de côté pour l'instant et cherchai dans mes notes la page « Chronologie des événements ».

— Bon. En ce qui me concerne, on sait pourquoi j'étais en retard. Et toi, Dena ? Qu'est-il arrivé à ta voiture, au juste ?

— Un clou dans un pneu. J'ai dû rouler dessus en quittant la boutique. Je ne m'en suis aperçue qu'après un bon moment.

Je tapotai sur la table du bout de mon stylo.

— Un clou ? Dans ce quartier le plus propre de la ville, alors qu'il n'y a aucun chantier autour de ton magasin ? Avoue que c'est une sacrée coïncidence.

— Oui, c'est étrange, renchérit Mary Ann en se passant la main dans les cheveux, signe chez elle d'une intense concentration. Et si ce n'était pas un accident ? Si quelqu'un avait placé ce clou à dessein ?

— Non, dit Dena. C'était un accident, rien de plus. Tout comme la mort de Tolsky.

— Tu n'en démordras pas !

— Arrêtez, toutes les deux ! On n'est pas là pour se chamailler mais pour réfléchir. Maintenant, je vous demande de vous concentrer sur... la mort de Barbie.

Un nouveau frisson de dégoût me secoua, mais je n'avais pas le choix. Rassembler tous mes souvenirs concernant l'assassinat de la pauvre Barbie était le seul moyen de trouver un indice qui nous aiderait à remonter la piste du tueur.

— C'était vraiment... vraiment... excessif, repris-je.

— Tuer quelqu'un à coups de hache est effectivement un peu excessif, confirma Dena, sarcastique. Mais on en a déjà discuté. Ce type n'a fait que reproduire une scène de ton roman, point final.

— Pas tout à fait. Si tu te souviens bien, Kitty est tuée de quatre coups. Le tueur de Barbie s'est littéralement acharné sur elle.

Dena pâlit.

— Tu peux estimer le nombre de coups qu'il lui a portés ?

— Beaucoup. Je n'ai reconnu la pauvre femme que parce que j'avais vu ses vêtements un peu plus tôt. Elle était méconnaissable.

— Elle devait retrouver ses parents, qui étaient de passage en ville, expliqua Dena, le visage décomposé. Je ne sais même pas s'ils ont été informés de sa mort. Tu penses que la police pourra les retrouver ?

— Les détectives sont sûrement très qualifiés, la rassura Mary Ann en posant une main amicale sur son épaule. Tu la connaissais bien ?

Dena secoua la tête.

— En général, j'évite de me lier d'amitié avec mon personnel, mais je l'appréciais. C'était agréable de travailler avec elle. Je sais qu'elle avait quitté Las Vegas à cause d'un fiancé violent, qu'elle avait subi une cure de désintoxication et qu'elle avait tout recommencé de zéro ici, à San Francisco. Tu parles d'une nouvelle vie !

En l'entendant, une idée me vint à l'esprit.

— Un fiancé violent ? Elle t'en a dit plus ?

— Pas beaucoup, elle évitait d'en parler. D'après ce que j'ai compris, c'était le roi des salauds, et je pense qu'elle se faisait appeler Barbie pour qu'on ne la retrouve pas. Il paraît que Mark — c'était son nom — ne la laissait rien faire. Pas le droit de se tatouer, d'avoir un piercing à la langue... le genre de petits trucs qui ne font de mal à personne, quoi.

Instinctivement, Mary Ann et moi portâmes une main à nos lèvres.

— Quoi qu'il en soit, la police le mettra sur sa liste de suspects. Il vit toujours à Las Vegas ?

— Je suppose, puisqu'elle m'a dit un jour que c'était pour s'éloigner de lui qu'elle était venue ici. Il a appelé plusieurs fois à la boutique, elle n'avait pas l'air d'apprécier. Je ne pense pas que ce soit elle qui lui ait donné le numéro du magasin.

— Il y a peu de chances qu'il soit celui qu'on cherche, dis-je en désignant les livres et les feuilles couvertes de notes éparpillés sur la table. Ça ne colle pas. D'un autre côté, il ne faut négliger aucune piste.

— Au fond, Barbie et Kitty ne sont pas si différentes, dit Dena. Toutes les deux ont un passé mystérieux, une vie sexuelle sans tabous... Qui nous dit qu'elle n'était pas effectivement la cible du tueur ?

— Personne, reconnus-je. Il faudrait en savoir plus sur son histoire. Tu as un moyen de contacter sa famille et ses amis ?

— Je dois avoir un ou deux numéros de téléphone en cas d'urgence, et ses parents vont sans doute m'appeler au magasin pour récupérer les quelques affaires qu'elle y a laissées. Je devrais pouvoir m'arranger pour leur poser quelques questions délicates.

— Exact, dit Mary Ann d'un ton pincé. Pour la délicatesse, on peut compter sur toi.

Dena décocha un sourire sensuel à Mary Ann.

— Parfaitement. Tu devrais voir ce que je sais faire avec une plume...

— Raconte ?

La question avait fusé malgré moi. Je me mordis les lèvres, tandis que Mary Ann me fusillait du regard.

— C'est ça, encourage-la !

— Bon, revenons à nos moutons. Si l'assassin avait l'intention de reproduire le meurtre de Kitty, pourquoi a-t-il donné autant de coups de hache ? Kitty n'est frappée que quatre fois, dans le roman. Et pas au visage.

De nouveau, l'image horrible du cadavre. De nouveau, une nausée. Je refusai de me laisser détourner de mon but.

— Plus j'y pense, plus je crois que c'est bien moi qu'on visait, en fait. Personne ne savait que Barbie se rendrait au parc.

Je frémis.

— Celui qui l'a assassinée croyait s'en prendre à moi. Il a été trompé par la ressemblance entre nos coiffures et notre couleur de peau. Barbie est morte à ma place, c'est une évidence.

— Dans ce cas, ça ne peut pas être Anatoly. Il te connaît assez pour ne pas te confondre avec une autre.

— Alors ça ne peut pas non plus être Jason, même si je ne l'ai croisé que deux fois. Ou alors, il n'a reconnu Barbie qu'à la dernière minute et s'est cru obligé de la tuer pour qu'elle ne parle pas. Sa colère de s'être trompé de cible pourrait expliquer qu'il ait frappé plus que prévu dans le scénario.

— Ce n'est pas Jason, martela Dena.

— Je suis désolée, mais nous ne pouvons écarter aucune hypothèse, et Jason fait partie des suspects. Il savait que j'avais changé de coiffure parce qu'il était à côté de toi quand je t'ai appelée ce matin, et il avait toute latitude pour glisser un clou sous tes pneus.

Dena secoua la tête d'un air furieux, mais n'essaya pas d'argumenter.

— Est-ce qu'on sait si Anatoly et Jason ont lu tes livres ? demanda Mary Ann.

— Bonne question, répondis-je, surprise.

— Merci.

— Si, si, je t'assure, c'était très bien vu.

Dena m'interrompit d'un regard sévère. J'en faisais un peu trop.

— Eh bien, pour te répondre, ils m'ont tous les deux assuré qu'ils avaient lu mes livres.

Mary Ann écrivit quelques mots sur sa feuille.

— Est-ce qu'il peut y avoir un lien entre eux deux et les meurtres d'Alex Tolsky et de J.J. Money ? poursuivit-elle. On a des moyens de le savoir ?

Dena et moi échangeâmes des regards interloqués.

— Eh bien... cela fait partie des éléments à vérifier. Tiens, tu pourrais aller demain à la bibliothèque faire des recherches sur le passé de ces deux-là ?

— Tu crois que je vais trouver des articles sur Jason et Anatoly ?

Je vis Dena sourire d'un air soulagé et passer un bras autour des épaules de sa cousine.

— Ah, je te retrouve. Un instant, j'ai cru qu'un alien s'était emparé de ton enveloppe corporelle.

— Pardon ?

— Je dis que...

— Laisse tomber, l'interrompis-je. Mary Ann, je veux que tu voies ce que tu peux nous trouver sur J.J. Money et Alex Tolsky. Cherche aussi du côté de D.C. Smooth, on ne sait jamais. Il faut que tu relèves tout ce qui peut paraître bizarre dans leur vie au cours de l'année qui vient de s'écouler. Ont-ils laissé entendre qu'ils se sentaient en danger ? Déposé des plaintes ? Rapporté des événements inhabituels ? Tu essaieras aussi de voir des photos des obsèques, pour t'assurer que ni Jason ni Anatoly n'y apparaissent. Ça va te prendre du temps, mais ça peut être payant.

— De mon côté, ajouta Dena, je vais appeler Jason pour savoir s'il s'est rendu à New York récemment.

Elle avait l'air de souffrir. Je résistai à l'envie de me lever pour la serrer contre moi, de crainte de froisser sa fierté.

— Contente-toi de lui parler au téléphone, dis-je. Et essaie de ne pas te trouver seule avec lui tant qu'on n'a pas de preuve de son innocence.

Elle me sourit.

— Et toi ? Tu vas aussi essayer d'interroger Anatoly ?

— Ça m'étonnerait qu'il veuille encore me parler.

— Première dispute d'amoureux ?

— Encore faudrait-il qu'on ait eu le temps de...

Je jetai un regard à Mary Ann, renonçai à finir ma phrase.

— Bref, je lui ai envoyé un coup de poing à la mâchoire. Je lui ai présenté mes excuses, on a... hmm... discuté, et il s'est mis à parler de mon livre. Ça a été plus fort que moi, je l'ai menacé avec un couteau. Je crois que je l'ai vexé.

— Tous des chochottes ! gémit Dena.

— Pour l'instant, il faut mettre Anatoly de côté. En attendant, je vais enquêter sur Tolsky. Je vais demander à sa fille de me recevoir. Elle refuse la thèse du suicide, et je veux en savoir plus.

Dena s'étira et étouffa un bâillement.

— Parfait, on a toutes notre feuille de route.

— J'ai l'impression d'être une des Drôles de Dames ! s'écria Mary Ann en battant des mains.

Dena leva les yeux au plafond. Je me tournai vers Mary Ann en réprimant un fou rire.

— Si tu veux, mais pas de blagues. Il y a eu des morts, dans cette histoire. Je n'ai pas envie d'ajouter nos noms à la liste. Alors toutes les deux, gardez bien en mémoire les scènes de crime de mes bouquins et restez à l'écart des clubs de golf.

Mary Ann se pencha sur sa feuille.

— Attention... aux clubs... de golf..., ânonna-t-elle en prenant note.

Un silence tomba sur la pièce. Puis je vis Mary Ann se redresser, un sourire aux lèvres.

— C'était une blague, les filles.

Nous dormîmes cette nuit-là chez Dena, quoique le mot « dormir » ne soit pas le plus approprié pour décrire les heures que je passai étendue dans le noir, l'esprit en ébullition. La peur de ces derniers jours avait cédé la place à une longue décharge d'adrénaline.

Les flics pouvaient aller se rhabiller : Dena, Mary Ann et moi prenions l'affaire en main ! Comme les Drôles de Dames, ou les Totally Spies, ou... enfin, peu importait. Nous allions résoudre l'affaire, j'en étais persuadée.

De toute façon, nous n'avions pas le choix.

Mary Ann se leva à 9 heures et partit pour la bibliothèque, où elle passerait la matinée avant de prendre son service chez Neiman dans l'après-midi. Quant à moi, je rentrai chez moi, où m'attendait un M. Katz particulièrement mal embouché.

— Je suis désolée, lui dis-je en posant mon sac. J'ai passé la nuit chez Dena, à chercher une idée pour coincer celui qui veut me tuer.

Mes explications ne parurent pas le satisfaire. Je tentai de changer de sujet.

— Et toi ? Rien d'anormal pendant mon absence ? Pas de coups de fil bizarres ? Pas de bouquins dérangés ni de verres cassés ?

Tout en parlant, j'avais tourné les yeux vers mon répondeur, qui clignotait en affichant le chiffre onze. Onze messages ? Que s'était-il passé pour que je devienne aussi populaire en l'espace d'une nuit ? J'interrogeai M. Katz du regard, mais il ne se départit pas de son expression maussade. Renonçant à le tirer de sa morosité, j'appuyai sur la touche play.

Le premier message était de ma mère.

« Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Tu découvres des cadavres, à présent ? C'est tout toi, de te faire assassiner le dimanche et de trouver des macchabées le mardi. Tu ne peux pas mener une existence normale, comme ta sœur ? Toute cette violence, ça finira par me donner un ulcère ! »

Bravo. Les médias avaient livré le meurtre de la veille en pâture au public. Les dix messages suivants avaient été laissés par neuf journalistes en quête de scoop et un télévendeur qui me promettait une baisse de tarifs sur mes appels locaux. Je regrettai un instant que le Seigneur n'ait pas inventé une touche efface pour des journées comme celle qui m'attendait.

A contrecœur, je rappelai ma mère. Un soulagement coupable m'envahit lorsque je constatai qu'elle ne répondait pas. J'étais vraiment une mauvaise fille. Leah ne m'avait pas laissé de message, ce qui signifiait soit qu'elle n'avait pas appris les nouvelles, soit... eh bien, qu'elle n'avait pas laissé de message.

M. Katz, posté devant sa gamelle vide, les oreilles à l'horizontale, dardait sur moi son regard jaune.

— Je peux encore me rattraper en allant chez Leah pour lui dire moi-même ce qui m'est arrivé, et en prétendant que je suis d'abord passée chez maman mais qu'elle n'était pas chez elle.

Je regardai M. Katz.

— Tout est dans la façon de présenter les choses...

L'animal émit un miaulement pincé qui pouvait approximativement se traduire par : « Aboule les croquettes et cesse de jacasser. »

Après m'être exécutée, je pris mon sac et mes clés, et partis en direction de Forest Hill, où résidait ma sœur. Leah mit deux bonnes minutes à venir ouvrir la porte. Elle portait les boucles d'oreilles de diamants que Bob lui avait récemment offertes, une jupe de laine beige à la coupe parfaite et un chemisier de soie écru orné d'une tache d'un bleu violacé qui n'était pas sans évoquer les subtiles nuances d'un fruit écrasé.

Leah me jeta un regard contrarié.

— Tiens, tu n'es pas encore morte ?

— C'est la nouvelle façon de dire bonjour ?

— Bon sang ! Sophie, tu veux te faire tuer, c'est ça ?

— Je vois que tu te tiens au courant de l'actualité.

— Tu as fait l'ouverture du journal télévisé et la une de la presse locale ! Bob m'a appelée, il paraît que ses collègues ne parlent que de sa belle-sœur. Tu sais comment il te surnomme ? Calamity Jane !

Tout en me faisant entrer, elle poursuivit sa litanie.

— Maman a essayé de te joindre, sans succès, bien sûr. Alors elle est venue ici et s'est lamentée pendant une heure sur tous les soucis que tu lui causais, et bien sûr, pas moyen de calmer Jack ! Je te dirais bien de la rappeler, mais elle est partie au cercle se plaindre de toi.

— Zut, moi qui espérais la trouver ici !

Leah me jeta un long regard où se lisaient des expressions contradictoires, puis elle se jeta dans mes bras.

— J'ai eu si peur pour toi !

— Et moi donc ! Je...

Je fus interrompue par un craquement sourd qui provenait du séjour. Je me ruai dans la pièce sur les talons de Leah, prête au pire. Jack venait de renverser sa caisse de Legos et était occupé à la disperser tout autour de lui, de façon à les mélanger aux dinosaures en plastique et aux crayons de couleur qui formaient déjà deux couches compactes sur le carrelage.

— Jacky, mon chéri..., gémit Leah. Maman avait dit pas plus de deux joujoux à la fois !

Elle fit un pas dans la pièce, sans doute dans l'intention de ramasser le fatras de jouets, faillit perdre l'équilibre en marchant sur un ptérodactyle et renonça.

— Je n'ai pas le temps de ranger, dit-elle dans un soupir de découragement. La gourde va bientôt arriver. J'ai cinq minutes chrono pour faire le thé, préparer de quoi grignoter et rendre la maison présentable.

— Cheryl ? Pourquoi l'as-tu invitée ?

— Elle s'envoie les cartons elle-même. Tu la connais, elle a le chic pour s'imposer chez les autres. Elle a prétendu qu'elle voulait voir son neveu, mais je n'en crois pas un mot. Elle a sans doute encore couché avec un quelconque crétin de Hollywood et a besoin d'un témoin de son

bonheur.

— Envoie-la au diable !

— Enfin, c'est la sœur de Bob ! Même s'ils ne peuvent pas se supporter, c'est mon rôle de l'accueillir à la maison et de lui montrer combien notre vie est plus riche et satisfaisante que la sienne !

D'un geste, elle ôta un crayon rouge de la main de Jack, qui s'apprêtait à personnaliser la décoration murale. Puis je la vis baisser le regard vers son chemisier.

— Et en plus, j'ai taché mon chemisier. Un Ellen Tracy !

— Tu n'as qu'à dire à Cheryl que tu as croisé Cindy Crawford au Cheesecake Factory de La Jolla avec un T-shirt teint à la myrtille. Demain, elle aura customisé toute sa garde-robe à la salade de fruits !

— Tu te trouves drôle ? maugréa Leah en refoulant un sourire.

Puis, repassant en mode « grincheux » :

— Je suis à bout de nerfs. Dès que Bob décroche cette foutue promotion, j'engage une jeune fille au pair.

Elle tira sur sa chemise pour observer la tache bleuâtre qui la décorait.

— Je monte me changer en vitesse. Tu peux surveiller Jack ?

— Tu veux dire, comme un météorologue surveille un ouragan ? Où sont les écrans de contrôle ?

— N'exagérons rien, ce n'est qu'un petit garçon de deux ans.

— C'est bien ce que je dis. Tu en as pour longtemps ?

— Trois minutes.

— Trois minutes ? Mais qu'est-ce que je vais faire pendant tout ce temps ?

— Je ne sais pas, raconte-lui une histoire. Je croyais que c'était ton métier ?

Sans attendre ma réponse, elle se précipita vers l'escalier, me laissant seule face à l'ennemi. Comment Leah pouvait-elle imaginer un instant que Cheryl jalousait son existence ?

Je retirai un crayon vert des mains de mon neveu et m'agenouillai devant le petit. Une histoire ? Voyons...

— Il était une fois, dans un lointain pays, un petit village qui vivait dans la terreur à cause d'un monstrueux dragon.

J'agitai un tyrannosaure d'un air menaçant. Jack s'assit sur le sol et ouvrit de grands yeux brillant de curiosité. Mon poisson était ferré. Restait à capter son attention jusqu'au retour de Leah.

— Ce dragon s'appelait Smirnoff. Smirnoff le Terrible. Et son compagnon...

Je pris dans mon autre main un vélociraptor que je posai près du tyrannosaure.

— Jack Daniels. JD pour les intimes. Il était très rusé et très méchant. Chaque samedi soir, Smirnoff et JD entraînaient les plus faibles des villageois dans leur repaire et le lendemain matin, tous les habitants étaient affreusement malades. Cela durait depuis des années, et tous étaient persuadés d'être voués pour l'éternité aux nausées, aux maux de tête et aux comportements idiots.

Mais un jour... Da da dam !

Je pris un tricératops et le plaçai face aux deux terreurs.

— Regarde, voici notre héroïne. Elle s'appelle... Janice ! Tu vas voir ce qu'elle va faire !

— Qu'est-ce que tu racontes à mon fils ?

En levant les yeux, je croisai le regard furieux de Leah.

— Je lui fais faire connaissance avec les monstres de la dépendance et de l'addiction. Ce n'est pas toi qui dis qu'il faut aborder très tôt ces questions avec les enfants ?

Leah m'arracha le tricératops des mains et le déposa sur la table près du canapé, puis elle alla ouvrir la porte à Cheryl, qui venait de sonner. Je me penchai vers Jack.

— Certaines personnes peuvent très bien se passer de l'aide de Janice, murmurai-je à son oreille. Par contre, elles auraient bien besoin de notre autre héros, M. Bong. Je te raconterai la suite plus tard, si tu es sage.

— Sophie ! Je ne t'ai pas vue depuis une éternité !

Je me redressai et me composai un sourire de bienvenue à l'intention de la bimbo qui faisait son entrée.

— Bonjour, Cheryl. Comment vas-tu ?

— Très bien. Oh, mais voici notre petit Jacky ! Bonjour mon chéri ! On fait un bisou à tatie Cheryl ?

Jack, sans répondre, fourra dans sa bouche deux crayons de couleur, sans doute pour en tester l'absence de toxicité, comme c'était indiqué sur l'étiquette. Cheryl fronça le nez d'un air de dégoût lorsque j'ôtai de la bouche de Jack les crayons couverts de bave.

— A défaut d'avoir une maison présentable, tu pourrais au moins débarbouiller et habiller correctement ton enfant, commenta-t-elle à l'adresse de Leah.

Celle-ci, derrière Cheryl, fit semblant d'enfoncer un couteau dans son dos. Je me mordis les lèvres pour ne pas sourire.

— Vous ne devinerez jamais qui je viens de croiser ! reprit-elle en changeant de ton.

Elle marqua une pause, sans doute destinée à éveiller notre curiosité, mais comme nous ne réagîmes pas plus l'une que l'autre, elle poursuivit :

— Je suis passée au Ritz tout à l'heure prendre mon chèque, et qui était là ? Leonardo DiCaprio ! Evidemment, ceux d'entre nous qui le connaissent l'appellent juste Leo.

— Eh bien, c'est...

Je cherchai un adjectif pour exprimer ma surprise, puis je renonçai. A quoi bon feindre un enthousiasme que je ne ressentais pas ? D'ailleurs Cheryl ne parut pas s'apercevoir de mon manque de réaction.

— Et toi ? demanda-t-elle. Tu vas écrire d'autres scénarios pour les Productions Tolsky ?

— Depuis que le malheureux est mort, c'est un peu tombé à l'eau.

— Quel dommage.

Puis, se tournant vers Leah :

— Tu ne m’as pas parlé de snacks ? Je meurs de faim.

En toute innocence, Leah croisa les mains dans son dos.

— Tout à fait. J’ai trouvé un Brie dont tu me diras des nouvelles.

— Tu as une idée de la quantité de matières grasses qu’il y a là-dedans ?

Elle détailla la silhouette de Leah et ajouta :

Non, bien sûr. Tu ne fais pas partie de ces personnes superficielles qui s’inquiètent à l’idée de prendre du poids. Ça doit être tellement agréable de pouvoir se laisser aller !

Je reculai d’un pas pour éviter d’être électrocutée par le coup de tonnerre qui allait jaillir du regard de ma sœur, mais celle-ci parvint à se contenir et répondit d’un ton égal :

Ç’est vrai que c’est un bonheur d’être aimée pour ce qu’on est et non pour son apparence, et de vivre une relation solide et durable avec un homme... Oups ! Pardon...

Elle posa une main sur sa joue d’un air embarrassé.

— Désolée, je ne voulais pas faire allusion au fait que tu n’as jamais été capable de nouer une relation amoureuse stable et équilibrée !

Je dus me retenir pour ne pas applaudir. A la place de Leah, j’aurais proféré une quelconque insulte, ou grognement : « Fous le camp de chez moi, pétasse ! », sans me soucier des conséquences de mes paroles. Leah avait réussi le tour de force de renvoyer sa belle-sœur dans ses buts sans ternir son image d’épouse et de mère irréprochable.

Près de nous, Jack prit Janice et s’amusa à la cogner contre Smirnoff de toutes ses forces en criant : « Zack Daniels ! A l’aide ! » Je fis un pas de côté de façon à le cacher derrière mes jambes.

— Au fait, Cheryl, j’ai cru comprendre que Tolsky avait réservé au Ritz, la veille de sa mort ?

— Exact, s’empressa-t-elle de confirmer, visiblement soulagée de changer de sujet. Je n’ai pas eu le temps de faire sa connaissance.

— Pourtant, il était déjà descendu au même hôtel ? Quand je l’ai rencontré, il a fait allusion au fait qu’il séjournait au Ritz.

Cheryl me regarda avec un intérêt nouveau.

— J’avais oublié que tu avais déjeuné avec lui. Il était seul ? Il paraît qu’il était très proche de Quentin.

— Quentin ?

— Tarantino, dit Cheryl d’un ton blasé.

— Non, désolée. Je n’ai jamais croisé... Quentin.

Le regard de Cheryl se ternit aussitôt. Je cherchai le nom d’une autre célébrité à agiter devant elle pour la stimuler de nouveau, le temps de lui poser quelques questions.

— Au fait, Leah, dis-je, prise d’une soudaine inspiration, tu as parlé à Cheryl de ce bar où on est allées boire des cocktails avec Alex et George, après notre entretien ?

— George ? répéta Cheryl.

— Clooney, bien sûr.

Leah m'adressa un sourire à faire pâlir le soleil.

— A vrai dire, je ne me souviens pas, dit-elle. Il se peut que j'aie oublié. Tu devrais faire sa connaissance, Cheryl. C'est un homme tellement charmant ! Quoique... je ne sais pas s'il sympathise avec les réceptionnistes.

Cheryl la toisa d'un regard assassin. Certaine à présent d'avoir toute son attention, je lui demandai :

— Donc, Alex était au Ritz ?

— Oui, il descend toujours chez nous quand il est de passage à San Francisco, mais je n'étais pas de service quand il est venu. Tu es restée en contact avec George ?

— On boit une bière de temps en temps... Est-ce que Tolsky est souvent venu à San Francisco ces derniers temps ?

— A ma connaissance, seulement trois fois, dont deux durant les trois mois avant sa mort.

Cela faisait beaucoup pour une aussi courte période, d'autant qu'il avait prévu de revenir. Je tenais peut-être une piste...

— Est-ce qu'il projetait de tourner un film ici ?

— Comme beaucoup de gens. Tiens, il n'y a pas longtemps, Keanu Reeves était ici pour la même raison. Il est tellement adorable ! Il m'a parlé à son arrivée et à son départ de l'hôtel. Je crois qu'il a craqué sur moi. Vous n'avez pas idée de ce que c'est que de subir à longueur de journées les avances d'hommes beaux, riches et célèbres !

— Ça doit être terrible, dit Leah. Il paraît que maintenant, les stars de Hollywood ne font plus appel à des prostituées. Ils trouvent plus excitant de tirer leur coup avec des filles ordinaires. En plus, il n'y a pas besoin de payer... Jack, pose ce tisonnier !

C'était mieux qu'un combat de catch. Je m'éloignai à regret pour répondre à mon portable, dûment rechargé, que j'avais laissé dans mon sac.

— Sophie ? C'est Dena. Tu es assise ?

— Oui, mentis-je. Il y a du neuf ?

— Et comment ! Je viens d'avoir les parents de Barbie. Il paraît que la police a arrêté quelqu'un.

— Quoi ? Attends une minute, je cherche un coin plus tranquille pour discuter.

Du coin de l'œil, je vis que Leah et Cheryl étaient parties vers la cuisine, Jack sur leurs talons. Leah n'avait-elle vraiment pas remarqué le marqueur indélébile que ce dernier avait à présent dans la main, ou espérait-elle que la minijupe de Cheryl éveillerait les talents de son Picasso en herbe ?

— Leah, dis-je en haussant la voix, il faut que je me sauve. Si tu vois maman avant moi, dis-lui que je vais bien et que je passe la voir un de ces jours.

— Mais... tu ne peux pas partir comme ça ! Qui va manger le Brie ?

— J'y goûterai la prochaine fois.

Cheryl m'adressa un sourire engageant.

— Ravie de t'avoir revue. Appelle-moi la prochaine fois que tu vas boire un verre avec George. Je connais un petit bar très sympa.

— Pas de problème, Cheryl ! Leah...

Sur un signe de la main, je quittai la maison, mon téléphone toujours collé à mon oreille.

— Me voilà, Dena. Alors ils ont arrêté quelqu'un ? Tu sais de qui il s'agit ?

— L'ex de Barbie.

— Je l'aurais parié. Il n'est plus à Vegas ?

— Il n'y était pas cette semaine, en tout cas. On l'a vu suivre Barbie dans San Francisco. Ses parents m'ont un peu parlé de lui. A côté de lui, Jack l'Eventreur était un gentil scout.

— On est sûr que c'est lui ? Je n'arrive pas à y croire.

— Ce dont on est absolument certain, c'est qu'il était sur les lieux du crime, au moment du crime ou du moins juste après.

— Comment le savent-ils ?

— Le briquet lui appartient. De plus, on a retrouvé son sang à elle sur ses vêtements.

Je me dirigeai vers ma Mustang, que j'avais laissée en face du garage de Leah.

— Dena, ça n'a aucun sens.

— Possible, mais vu son passé, ce n'est pas étonnant que les flics le croient coupable.

Je m'appuyai contre le capot de ma voiture pour écouter les explications de Dena.

— Il a été impliqué dans différentes affaires d'agression sexuelle dans son adolescence. Plus tard, il a fait de la prison pour avoir battu sa femme et vendu de la coke. Là où je veux en venir, c'est qu'il est multirécidiviste. Il en est arrivé au point où il peut prendre perpète pour vol à l'étalage, alors à présent qu'ils ont la preuve qu'il a violé l'interdiction qu'on lui avait faite de s'approcher de Barbie...

— Je vois... Il faut que je lui parle.

— Moi aussi. Pour lui expliquer ma façon de penser, à ce salaud.

— Je crois qu'il vaut mieux que j'y aille seule.

— Dis tout de suite que je te dérange !

— Non, mais tu vas le braquer et je ne pourrai rien en tirer.

— Parce que toi, en revanche, tu vas lui apporter des cookies faits maison ?

— Je vais lui poser des questions précises auxquelles j'attends des réponses précises. Ça risque d'être assez difficile si tu ne peux pas t'empêcher de le traiter de brute et de salaud.

Un grincement me parvint depuis l'autre bout de la ligne. Probablement les dents de Dena qui frottaient les unes contre les autres.

— Tu te trompes, je sais me tenir. Je crois au contraire qu'on ferait un tandem du tonnerre, toi et moi. Tu joues la gentille, moi la...

— Franchement, tu crois que ça marcherait ?

— Non, mais j'ai vraiment envie d'être méchante.

— Une autre fois. Tiens, quand on sera sûres que Jason n'est pas dangereux, tu n'auras qu'à essayer ses jeux de rôle avec lui. Tu as déjà les costumes et les accessoires.

— C'est déjà fait.

— Oh ! Et alors ?

— Pas mal, mais ça ne vaut pas la réalité. Quoique... j'ai mis au point une technique d'interrogatoire qui donne d'assez bons résultats.

— Intéressant. C'est le truc avec la plume ?

— Je te dis tout si tu me laisses venir.

— Ce n'est pas du jeu.

— C'est à prendre ou à laisser, dit Dena d'un ton boudeur.

— Tant pis, j'improviserai. Tu sais où se trouve notre ami ?

— Ils l'ont écroué à Bryant Street. Tu es sûre que tu n'as pas besoin de mon aide pour le faire parler ?

Sur le trajet qui me menait à la prison où était retenu Mark Baccon, je tentai de démêler l'écheveau de cette affaire qui s'embrouillait un peu plus chaque jour.

Bien sûr, il était possible que — par une extraordinaire coïncidence — l'ex de Barbie ait décidé de tuer celle-ci comme Kitty dans *Sex, Drugs & Murder*, quelques jours après qu'un vandale avait abîmé ma voiture exactement comme dans le même roman.

J'estimais le taux de probabilité de cette hypothèse à environ un pour cent milliards.

En d'autres termes, plus le temps passait, plus j'étais convaincue que celui qui s'en était pris à ma voiture et celui qui avait assassiné Barbie n'étaient qu'un seul et même individu. Mais de qui s'agissait-il ? Baccon allait-il me fournir une piste ?

En entrant dans la prison, je pris quelques informations auprès d'un shérif adjoint. Plusieurs chefs d'inculpation avaient été retenus contre Baccon : harcèlement, mise en danger d'autrui et détention de stupéfiants. Un quatrième allait bientôt s'y ajouter : meurtre avec préméditation. Le district attorney prenait son temps, sans doute pour s'assurer que la procédure ne présentait pas une seule faille juridique. Après tout, pourquoi se précipiter ? Baccon n'était plus dangereux, à présent.

L'un des adjoints m'accompagna jusqu'au parloir. Derrière l'épaisse vitre qui coupait la pièce en deux, s'alignaient déjà plusieurs détenus aux mines patibulaires. On aurait dit un concours pour le prix de la Gueule de Tueur de l'année.

— Le voilà, dit l'adjoint.

En regardant dans la direction qu'il m'indiquait, je vis un petit homme mince au regard effrayé. Bizarre. Il me semblait l'avoir déjà vu. Ou alors, il me faisait penser à quelqu'un d'autre... Tout en m'asseyant face à lui, de l'autre côté de la vitre, je pris le téléphone tandis qu'il en faisait de même. Son regard passa de ma taille à mes seins. Je réprimai un frisson de dégoût. Pourquoi ne croisait-il pas mon regard ?

— Vous êtes la fille du magasin.

— Pardon ?

— C'est vous qui m'avez dit que c'était plein de trucs chouettes et que je devais entrer.

J'y étais ! Ce type était celui que j'avais croisé en quittant Plaisirs secrets, le jour où Dena m'avait officiellement présenté Jason.

Il était aussi le touriste qui avait failli me renverser la veille, lorsque j'arrivais au jardin botanique.

Il y a des tas de gens qui essaient d'avoir l'air sordide. Quelques-uns, fort rares, sont des orfèvres en la matière.

Sex, Drugs & Murder

J'eus un mouvement de recul involontaire en voyant Baccon gratter sa barbe. Avait-il des poux ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? grommela-t-il. Vous n'avez pas l'air d'une avocate.

— Normal, je n'en suis pas une.

— Alors allez vous faire foutre.

— Je m'appelle Sophie Katz. Je connais... je connaissais Barbie.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

Il frappa la table du plat de sa main.

— D'abord, elle s'appelle Bonita. Ensuite, je ne l'ai pas tuée. Ce n'est pas moi !

— C'est effectivement mon avis.

Il réussit enfin à lever les yeux plus haut que mon décolleté.

— Quoi ?

— Je dis que je ne crois pas que vous soyez l'assassin.

L'ex-fiancé de Barbie me jeta un regard stupéfait. Puis, après un silence, il haussa les épaules d'un air indifférent.

— C'est aux flics qu'il faut le dire, pas à moi. Vous l'avez fait ?

— Non.

— Qu'est-ce que vous attendez ?

— J'ai dit que je vous crois innocent du meurtre de Barbie, et uniquement de cela. Le reste, ce n'est pas mon affaire. Le véritable assassin court toujours et je suis déterminée à le faire arrêter. Je suis venue vous demander votre aide.

— Vous voulez que je vous aide ?

— Vous avez très bien compris.

Un rire sans joie lui échappa.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Je suis en taule.

— Oui, je l'avais remarqué. Tout ce que je vous demande, c'est de répondre à quelques questions.

— Ça ne me fera pas sortir d'ici. Pourquoi est-ce que j'irais perdre mon temps avec vos histoires ?

— Je ne sais pas... Pour échapper à une inculpation pour un meurtre que vous n'avez pas commis, par exemple ?

— Parce que vous croyez que ça va changer quelque chose, pauvre niaise ? J'en suis à ma troisième condamnation. Que je l'aie tué ou pas, je vais en prendre pour perpète, alors...

— Vous avez l'air d'oublier qu'ici, la peine de mort est encore en vigueur. Vous êtes sûr que ça ne change vraiment rien ?

Comme il ne répondait pas, je poursuivis :

— Avez-vous vu le cadavre de Barb... de Bonita ?

Il détourna le regard.

— Oui.

— Elle a été tuée à coups de hache. Une vraie boucherie. Vous croyez que vu votre passé, le juge demandera la clémence pour vous ?

Baccon garda le silence.

— Dans ce cas, vous accepterez peut-être de prendre quelques minutes sur votre emploi du temps surchargé pour répondre à deux ou trois questions qui peuvent vous éviter l'injection létale ?

— Allez vous faire foutre.

De nouveau, un rire sec, sans joie, lui échappa. Si l'Antéchrist existait, il devait avoir ce regard fuyant et ce rictus ignoble.

— C'est un mot que vous aimez, on dirait.

— Pas que le mot.

Une lueur malsaine passa dans ses yeux.

— Dommage qu'ils aient supprimé les parloirs sexuels. Tu crois qu'en te montrant gentille avec les matons, on te laisserait me sucer à travers les barreaux ?

Comment Barbie avait-elle pu supporter ce répugnant personnage ? Je refoulai la nausée qui montait en moi. Ce n'était pas le moment de faiblir ; j'avais une mission à accomplir.

— Comment avez-vous retrouvé Barb... Boni... Oh, flûte, Barbie ?

Il recula sur son siège, le regard de nouveau éteint.

— Vous voulez me faire admettre que j'ai enfreint l'interdiction de lui parler, c'est ça ? Allez vous faire foutre.

— Tout le monde le sait, et ce n'est pas mon problème. Ce que je vous demande, c'est comment vous êtes remonté jusqu'à elle.

Il parut réfléchir un instant.

— Je l'ai croisée dans le quartier où elle travaille, laissa-t-il tomber de mauvaise grâce.

Il s'imaginait que j'allais gober ça ?

— Je voulais la... lui parler.

— A quel propos ?

— Cette salope s'est tirée sans explication et elle m'a piqué du fric. Cinq cents dollars. Si elle croyait que j'allais la laisser partir comme ça ! Je n'avais rien de précis en tête, mais il fallait que je lui parle. Je l'ai vue, je l'ai suivie.

— Jusqu'au parc de Golden Gate ?

Il hocha la tête.

— Ce que je ne m'explique pas, c'est que vous l'avez laissée entrer dans le parc. Pourquoi ne pas la rattraper quand elle a quitté sa voiture ?

— Parce qu'il n'y avait pas une seule place de parking ! Je l'ai dit aux flics mais ils ne m'ont pas cru. Qu'est-ce que c'est que cette putain de ville où on doit tourner quatre heures avant de pouvoir se garer ? Eh bien quoi ? Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

Malgré les regards surpris des visiteurs et des gardiens, je laissai éclater un fou rire. Les problèmes de parking de Baccon étaient bien les seuls à propos desquels je pouvais compatir...

— Si j'ai bien compris, vous aviez l'intention d'agresser votre ex, mais vous en avez été empêché par le manque de place de stationnement ?

— Je ne voulais pas lui faire de mal. Juste la corriger un peu. Il faut se faire respecter, avec ces traînées.

De nouveau, j'eus un haut-le-cœur. A côté de ce détraqué, Jason le Vampire me semblait soudain aussi inoffensif qu'un agneau nouveau-né.

— Je vois. Donc, dès que vous avez pu laisser votre voiture, vous êtes entré dans le parc à la recherche de Barbie. Comment l'avez-vous retrouvée ? L'endroit où elle a été tuée est situé à l'écart du chemin principal.

— Comme je ne la voyais pas, je l'ai appelée sur son portable. Elle réglait toujours sa sonnerie au maximum sur la même chanson, Jingle Bells. J'ai fini par l'entendre, sous les séquoias. Je me suis approché et... je l'ai vue.

— Etait-elle déjà morte ?

— Oui. Coupée en morceaux comme un tas de viande. Je sais qu'elle méritait une bonne leçon, mais là, tout de même... Un seul coup aurait suffi.

Une sueur glacée me parcourut. Je n'allais pas supporter longtemps les discours de maître Baccon.

— Reprenons. Donc, vous l'avez trouvée. Comment avez-vous taché vos vêtements de sang ?

— Elle était à plat ventre ; j'ai été assez bête pour la retourner. Je voulais voir... voir... je ne sais pas quoi, au fait. M'assurer que c'était bien elle.

— Pourquoi ne pas avoir averti la police ?

— Vous êtes vraiment débile ou vous le faites exprès ? explosa-t-il. Qu'est-ce que j'allais leur dire, à ces connards ? Qu'en reprenant contact avec mon ex malgré l'interdiction, je l'avais trouvée tuée à coups de hache ?

— Je comprends, calmez-vous. Vous n'avez vu personne dans les parages ayant une attitude inhabituelle ?

— Si vous croyez que j'ai eu le temps de m'occuper de ça ! Je n'avais qu'une idée, me replier sur Vegas au trot, avant qu'on me chope sur les lieux du crime.

— Hum... Vous avez vite fait votre travail de deuil, on dirait...

— Quoi ?

— Laissez tomber. Vous me confirmez que vous n'avez vu personne d'un peu... bizarre dans les environs ?

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— Quelqu'un qui aurait porté un vêtement assez long pour dissimuler une hache. Un grand manteau, ou bien... une cape.

— Une cape ?

— Oui, comme un vampire, par exemple.

Il me jeta un regard interloqué.

— Vous vous payez ma tête, c'est ça ?

— Pas du tout. Il n'y avait pas non plus un type assez grand avec des cheveux noirs et des mains assez larges ?

— La seule personne que j'ai vue, c'est vous.

— Vous m'avez reconnue ? Et vous n'avez pas essayé de me parler ?

— Qu'est-ce qui me dit que vous ne veniez pas de cacher la hache quelque part ?

Je n'en crus pas mes oreilles.

— Alors ça, c'est la meilleure ! Je suis ici pour essayer de prouver votre innocence et vous me soupçonnez ?

Il me décocha un clin d'œil torve.

— J'aime les filles un peu tordues, ce sont les plus excitantes. Et toi, je suis sûr que tu es vraiment bonne. Tu aimes qu'on t'attache ? Je suis sûr que tu en meurs d'envie... Hein ? Avoue-le, que je te fais mouiller. Je le sais. Je le sens.

Le prisonnier le plus proche de lui nous regarda, visiblement amusé. Puis je le vis se tourner vers moi et, tout en m'adressant un clin d'œil, me tirer la langue d'un air suggestif. Je demeurai bouche bée quelques instants, puis je me ressaisis. Décochant un sourire navré à Baccon, je contre-attaquai.

— La prochaine fois que tu baiseras, mon chou, c'est toi qui regretteras d'être trop sec, dis-je en désignant son voisin d'un coup de menton.

Je le vis se décomposer. Ravie de lui clouer le bec, je poussai mon avantage.

— Parce que vu ton gabarit, tu seras du mauvais côté de l'aiguille, si tu vois ce que je veux dire.

Cette fois-ci, il était livide. Je me levai et rajustai mon sac sur mon épaule. A côté de lui, l'autre détenu était hilare.

— Je n'ai plus de questions.

Je quittai le parloir, traversai la prison et retrouvai ma voiture. Là, je m'assis et appuyai mon front sur le volant, secouée de frissons d'écœurement. Si je n'avais pas été aussi obsédée par l'idée de mettre la main sur le véritable assassin, cela m'aurait été bien égal que Baccon soit accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis !

Puis je me redressai et laissai mon regard errer à travers le pare-brise. Je ne trouverais rien de plus sur l'assassinat de Barbie. Bacon était le seul à l'avoir vue immédiatement après sa mort mais il ne savait rien qui puisse m'être utile. J'allais devoir attaquer le problème par un autre angle.

Il était temps d'explorer la piste de Shannon Tolsky.

Une fois de retour chez moi, je cherchai le numéro de la maison de production d'Alex Tolsky. Sa fille Shannon, si j'avais bonne mémoire, travaillait au département publicité. Il n'y avait qu'un lointain rapport avec le scénario que j'avais écrit pour son père, mais cela me permettrait au moins d'entrer en contact avec elle. Après m'avoir baladée de service en service, on finit par me passer une jeune femme qui se présenta comme la secrétaire de Mlle Tolsky. Pour la dixième fois, je débitai mon petit laïus.

— Bonjour, je m'appelle Sophie Katz. Votre maison m'a proposé il y a quelque temps d'adapter l'un de mes romans au cinéma. J'aimerais rencontrer Shannon Tolsky un de ces jours, si son emploi du temps le lui permet.

— Mlle Tolsky ne s'occupe que des films effectivement réalisés.

— Je comprends, mais j'espérais qu'elle pourrait faire une exception dans mon cas. J'ai rencontré son père juste avant qu'il... enfin, voici deux mois environ, et il reste quelques points que j'aurais besoin de clarifier avec elle.

— Un moment, s'il vous plaît.

Apparemment, mes bonnes relations avec feu Alex Tolsky ne suffisaient pas à lever tous les barrages. Je cherchais une autre façon d'entrer en relation avec la fille du célèbre producteur quand la secrétaire reprit l'appareil.

— Demain à 15 heures, cela vous convient ?

Je levai le poing en signe de victoire et répondis que je serais là. C'était cette gourde de Cheryl qui allait en baver d'envie !

La salle d'attente des Productions Tolsky semblait tout droit sortie d'un reportage d'Architectural Digest. Tout était d'un goût parfait, jusqu'au figuier d'ornement qui prenait la pose dans sa poterie d'Anduze. Je croisai les jambes et glissai mes pieds sous mon fauteuil dans l'espoir de faire oublier mes chaussures au cuir fatigué.

J'avais pris le seul vol disponible du matin, celui de 6 heures, et l'avion qui devait me ramener à San Francisco décollait le soir même vers 20 heures. Aussi ne m'étais-je pas encombrée, pour un déplacement aussi court, d'un sac de voyage et d'une trousse de toilette. Peu importait, avais-je songé, que mon pantalon soit un peu froissé et mon maquillage défraîchi.

Ce qui était une grave erreur. J'étais à Los Angeles, non d'un Gucci ! Ici, personne ne portait de pantalons froissés ni de chaussures fatiguées, à moins qu'une star ne lance un jour la mode, auquel cas on se promènerait en jeans fripés haute couture et mocassins artistiquement usés à quatre cents dollars la paire...

Bien entendu, je ne m'étais pas donné la peine de prévenir les détectives Peters et Gonzales de ma petite virée à Los Angeles. Dieu sait ce qu'ils allaient encore s'imaginer sur mon compte s'ils apprenaient que j'étais venue interviewer la fille d'Alex Tolsky !

La secrétaire de Shannon Tolsky raccrocha avec précaution le combiné du téléphone — il ne s’agissait pas de rayer son vernis à ongles ! — et m’adressa un sourire laqué de rose.

— Mlle Tolsky va vous recevoir tout de suite, Mlle Katz.

Le moment tant attendu était enfin venu. Le seul problème, c’est que je n’avais pas la moindre idée de la façon dont j’allais présenter ma requête. Shannon s’attendait à ce que je lui parle business, je m’apprêtais à la cuisiner sur la mort de son père. J’avais bien tenté d’élaborer un plan pour amener mes questions en douceur sans me faire envoyer sur les roses, mais aucune idée géniale ne s’était imposée à mon esprit.

Je décochai à la secrétaire ce que je pouvais faire de plus convaincant en matière de sourire empli de tranquille assurance et poussai la porte qu’elle me désignait.

Une fille aux cheveux platine et au bronzage carotte se leva de derrière son sublime bureau Pottery Barn. Il me fallut un certain effort d’imagination pour me persuader que Shannon Tolsky travaillait pour les Productions Tolsky. Les seuls outils qui décoraient sa table étaient un ordinateur à écran plat, un set de stylos Mont Blanc et un téléphone en Bakélite style années 40. Pas un trombone, pas une agrafeuse, rien de ce qu’on trouvait habituellement sur un bureau.

— Sophie Katz ! s’exclama Miss Carotte en me tendant la main. Depuis le temps que j’espérais vous rencontrer en personne ! Je suis une de vos fans les plus fidèles !

— Merci. Je vous en prie, appelez-moi Sophie.

Je lâchai sa main en veillant à ne pas m’écorcher avec ses bagues. Du toc, ces pierres de toutes les couleurs qui brillaient à ses doigts ?

— C’est vraiment gentil à vous de me recevoir aussi vite. Je sais que d’habitude, vous ne rencontrez pas les scénaristes...

— Mon père tenait beaucoup à ce projet ; il en parlait tout le temps. J’ai été désolée que nous ayons dû le mettre en attente du jour au lendemain, mais je peux peut-être le réaliser moi-même... Vous savez, j’adore la publicité, mais je me suis dit que je pourrais prendre en charge la production du film.

Elle sortit un dossier d’un tiroir et le tapota du bout de ses doigts manucurés.

— Je suis sûre qu’on peut cartonner avec ce scénario.

— Vraiment ? C’est tout à fait inattendu ! En fait, ce n’est pas de cela que j’étais venue parler.

Seul un battement de cils trahit sa surprise.

— Oh. Que puis-je faire pour vous ?

— J’aurais voulu vous poser quelques questions au sujet de votre père.

Cette fois-ci, elle se raidit nettement.

— Si vous envisagez d’écrire un livre sur lui...

— Non, pas du tout ! A vrai dire, je... j’ai lu dans la presse que vous ne croyiez pas à la thèse du suicide. Est-ce exact ?

— Oui.

Elle s’assit dans son siège sans m’inviter à l’imiter.

— Eh bien, moi aussi, et je crois que celui qui l'a assassiné avait déjà commis un crime, et a recommencé par la suite. De plus, je pense connaître sa prochaine victime. J'espérais que vous pourriez m'aider à retrouver son meurtrier.

— Vous savez qui a tué mon père ?

— Disons que j'ai une liste de suspects.

Shannon Tolsky me dévisagea de la tête aux pieds — ou plus exactement, de la tignasse en bataille aux mocassins défraîchis.

— Je ferai tout ce que vous me demanderez pour prouver que mon père ne s'est pas suicidé. Tout.

Comment, elle n'appelait pas les vigiles pour me faire mettre à la porte ? C'était presque trop facile ! Je désignai le fauteuil face à son bureau.

— Vous permettez ?

— Je vous en prie.

— Merci. La seule chose que vous puissiez faire pour l'instant, c'est de répondre à quelques questions.

— J'écoute.

— Tout d'abord, j'aimerais savoir sur quels arguments vous vous fondez pour affirmer que votre père a été assassiné. D'après ce que j'ai lu, on n'a retrouvé aucun signe de lutte, et il a laissé une lettre qui semble corroborer la thèse du suicide.

— Cette lettre était on ne peut plus vague. Nulle part il n'y fait mention de son intention de se donner la mort. Même pas un au revoir, rien. Juste une longue litanie où il dit à ma mère qu'il ne peut pas vivre sans elle.

Je la vis ouvrir de nouveau le tiroir de son bureau pour en retirer une balle anti-stress reproduisant un globe terrestre, qu'elle se mit à pétrir entre ses paumes.

— Il était pathétique, mais pas suicidaire.

Ça, c'était envoyé. On aurait pu graver la formule sur sa pierre tombale.

— Vous étiez proche de lui ?

— Beaucoup plus que je ne l'aurais voulu. J'ai dû le supporter jusqu'à mes dix-huit ans.

— Vous ne vous entendiez pas très bien, si je comprends.

— Exact, dit-elle en lissant sa chevelure dont pas une mèche ne dépassait. Il était alcoolique, obsessionnel, maniaco-dépressif... bref, invivable.

— Vous savez que le suicide est fréquent chez les maniaco-dépressifs ?

— En quarante-cinq ans, il ne s'est pas coupé une seule fois en se rasant. Il ne s'est pas amusé à enfoncer une lame dans ses deux poignets, que je sache ! Et à quoi rime cette question ? Je croyais que vous vouliez prouver que mon père ne s'était pas suicidé ?

— C'est le cas. Je veux seulement comprendre pourquoi vous en êtes persuadée. Si j'ai bien compris, votre mère n'est pas de votre avis ?

— Quel intérêt y aurait-elle ?

— Je ne suis pas sûre de vous suivre...

— Mes parents étaient des étrangers l'un pour l'autre depuis des années. Tout ce qu'ils partageaient, c'était une maison et un contrat de mariage, et encore, c'était sur le point de changer. Elle est partie quelques jours avant qu'il... qu'on le retrouve mort. Elle a hérité de tout. Tout ! C'est bien plus que ce qu'elle aurait eu en divorçant, même en Californie. Et vous savez ce que j'ai reçu, moi ?

— Rien ? hasardai-je.

— Neuf cent mille dollars. Une misère..., dit-elle en pétrissant sa balle anti-stress. Même pas de quoi m'acheter une maison correcte. Résultat, je dois trimer pour un salaire minable pendant qu'elle hérite d'une fortune pour laquelle elle n'a pas eu besoin de lever le petit doigt.

— On est si mal payé que ça, ici ?

Elle gonfla ses lèvres et émit un bruit de pneu qui se dégonfle.

— Peuh ! Même pas cent mille !

Elle aplatit sur son bureau le globe terrestre en latex qui prit des allures de pancake psychédélique.

— Je n'ai pas trente-six solutions pour m'en sortir. Epouser un barbon plein aux as ou prouver que mon cher papa ne s'est pas suicidé.

— S'il a été assassiné, cela change quelque chose pour vous ?

— Et comment ! Il avait une police d'assurance d'un montant de cinq millions de dollars à mon nom.

— Je comprends. Si vous pouvez démontrer qu'on a ouvert les veines de votre père contre sa volonté, vous touchez le jackpot ?

— Vous êtes ici pour m'aider ou pour me juger ?

Je dévisageai Shannon Tolsky, mal à l'aise. Au fond, elle n'était pas si différente de Marc Baccon. Peu lui importait la souffrance d'autrui, rien d'autre ne comptait que son propre bien-être. Je tentai de masquer mon dégoût.

— Si je comprends bien, c'est votre mère qui a retiré les marrons du feu. Vous croyez qu'elle pourrait...

— Avoir fait le coup ? Les enquêteurs y ont pensé mais elle a un alibi en béton armé. Elle assistait à un gala de bienfaisance. Elle en est partie bien après minuit et s'est rendue directement chez une amie, où elle a passé le reste de la nuit.

— Elle a pu demander à quelqu'un de s'en charger. Elle n'a pas d'amant ?

— Elle ? Cette momie anorexique à l'électroencéphalogramme plus plat qu'un film d'Ed Wood ? Qui voudrait d'elle ? Mon père, lui, avait une relation. C'est d'ailleurs pour cette raison que ma mère est partie. Pour être honnête, j'ai été surprise qu'elle s'en aille.

— Vous auriez trouvé normal qu'elle veuille sauver un mariage raté et qu'elle reste avec un homme qui la trompait ?

— Vous ne comprenez pas. Ils étaient tous les deux parfaitement satisfaits de leur union. Ce sont

leurs relations personnelles qui n'allaient pas.

— Vous pouvez préciser ?

— Ma mère adorait être Mme Tolsky. Le prestige, les invitations, l'argent... enfin, les avantages du job, quoi. Mon père était ravi d'avoir une femme. Pas n'importe laquelle : la mère de son enfant. Vous connaissez beaucoup d'hommes encore mariés à la mère de leurs enfants adultes, vous ?

— Eh bien...

— Ici, ils se comptent sur les doigts d'une main. Comme vous le voyez, ils appartenaient à un club très fermé. Une élite, en quelque sorte.

— J'ai entendu parler de leur histoire. Votre père appartenait au Russian Circus et votre mère, encore toute jeune à l'époque, l'a aidé à passer à l'Ouest...

— Je vous en prie. Si j'entends encore une fois cette histoire, je vais pleurer.

Je ravalai la suite de mes paroles. Je n'étais pas d'humeur à supporter les larmes de Mlle Tolsky. Quoique... si je giflais cette tête à claques, peut-être...

Elle relâcha sa balle et la regarda retrouver sa forme sphérique.

— Les contes de fées n'existent que dans les films, le mariage de mes parents en est la meilleure preuve. Pas de passion, pas d'intimité... C'est un miracle que je sois venue au monde. Cela dit, les mariages de raison sont souvent plus solides que les mariages d'amour. Ils sont basés sur le bon sens, et ma mère, à sa façon, en a à revendre. Pourquoi aurait-elle mis en danger une existence luxueuse sous prétexte que son mari avait une liaison secrète ?

— Il était vraiment discret ?

Elle haussa les épaules d'un air maussade.

— Tellement que je n'ai jamais su de qui il s'agissait.

— Alors comment en êtes-vous si sûre ?

— C'est ma mère qui me l'a dit. De plus, depuis que mon père est mort, plusieurs personnes de son entourage m'ont laissé entendre qu'elles se doutaient de quelque chose, bien que personne ne reconnaisse l'avoir vu avec quelqu'un d'autre. Plus j'y pense, plus je m'étonne que ma mère ait été au courant.

— Sauf si on l'en a informée volontairement, dans le but de briser leur couple, dis-je, songeuse... Vous pensez qu'elle accepterait de répondre à mes questions ?

— Non.

— Même si vous le lui demandiez de ma part ?

— Nous ne nous parlons plus.

Je n'en revenais pas. A côté de la famille Tolsky, le ranch des Ewing était un paradis d'amour et de solidarité !

— Shannon, avez-vous une preuve qu'il s'agit bien d'un meurtre ? Votre intime conviction ne suffit pas.

Elle laissa échapper un soupir de lassitude. Mon intuition me souffla qu'elle n'allait pas tarder à

mettre fin à notre entretien. Il fallait que je me dépêche de lui arracher plus d'informations que le peu qu'elle me livrait, manifestement à contrecœur...

— A force d'insister, j'ai obtenu qu'on pratique une autopsie. Il avait un taux de 0,24 g d'alcool par litre dans le sang et son tube digestif contenait une grande quantité de comprimés de valium.

— Pas étonnant pour un alcoolique.

— Oui, mais il ne touchait pas aux médicaments.

— Sauf s'il avait effectivement l'intention de se donner la mort. Quand on s'apprête à s'ouvrir les veines, je suppose qu'on préfère être dans les vapes ?

— Vous ne comprenez pas. Mon père détestait les médicaments. Même quand il s'est cassé le pied il y a quelques années, il a refusé de prendre des antalgiques. Il n'aurait pas avalé un comprimé d'aspirine, mais il pouvait boire six vodkas d'affilée.

— Personne n'est parfait...

Je cherchai une position plus confortable dans mon fauteuil.

— Pour être franche, plus nous en discutons, plus la thèse du suicide me paraît plausible...

— Vous avez vu Un silence de mort ?

— Oui, mais...

— La femme de Scott Reynold drogue celui-ci, l'installe dans un bain avant qu'il ne perde conscience, ouvre ses poignets et le laisse mourir. Ça ne vous rappelle rien ?

— Si je me souviens bien, elle a recours à une drogue particulièrement forte.

— Une demi-bouteille de vodka et huit comprimés de valium, vous appelez ça comment ? Un en-cas diététique ? Et vous voudriez me faire croire qu'il s'est fait tout seul deux lignes parfaitement droites sur chaque poignet ? Sacrée performance pour un homme qui ne devait pas être capable de tenir debout !

Je m'absorbai quelques instants dans mes pensées. Shannon était une insupportable tête à claques, mais elle n'était pas idiote.

— Qu'en dit la police ?

— Tout ce qui leur importe, c'est d'en faire le moins possible. Pour eux, du moment qu'on a retrouvé une lettre, c'est qu'on a affaire à un suicide, point final.

— Je suppose que vous n'avez pas gardé une copie de cette lettre ?

— Vous voulez rire ? Ma chère maman ne l'aurait pas permis. C'est trop personnel.

— Vous avez pu la lire, tout de même ?

— Le lendemain de la mort de mon père, j'ai rempli mes obligations filiales et suis allée rendre une visite à sa veuve éplorée. La lettre était sur la table de nuit, je l'ai lue pendant que ma mère était à la salle de bains. Vous auriez dû voir dans quelle colère elle s'est mise en s'en apercevant ! Elle aurait dû être actrice, elle aurait des Golden Awards pour décorer toutes les pièces de sa maison !

— Je vois... Vous n'avez pas d'autres indices qui pourraient m'aider ?

— Non. Oh, si, attendez. Il y a de fortes chances que sa maîtresse vive à San Francisco.

Aussitôt, je songeai aux fréquentes visites de Tolsky au Ritz. Puis une autre idée me vint à l'esprit.

— Je croyais vous avoir déjà demandé si vous saviez quoi que ce soit à propos de cette liaison ?

— Pas du tout. Vous vouliez juste savoir s'il avait été discret. Je vous ai parlé de cette histoire d'adultère de ma propre initiative. Si vous voulez jouer les détectives, il va falloir apprendre à poser les bonnes questions...

Si Mark Baccon sortait un jour de prison, je me fis la promesse de lui organiser un blind date avec Shannon Tolsky. Ils formeraient un couple parfaitement assorti.

Je me penchai sur le bureau et décochai à la fille de l'infortuné Tolsky mon sourire le plus artificiel.

— Y a-t-il d'autres éléments que vous voulez me fournir de votre propre initiative ? Après tout, ce sont vos cinq millions qui sont en jeu.

— Rien pour l'instant.

— Par le plus grand hasard, auriez-vous le numéro de téléphone de madame votre mère ?

— Elle ne vous dira rien.

— Vous refusez de me le communiquer ?

Shannon laissa échapper un soupir digne de l'Actor Studio et ouvrit pour la troisième fois son tiroir pour en sortir un bloc-notes, où elle inscrivit deux numéros de téléphone.

— Le fixe et le portable, dit-elle en arrachant la page pour me la tendre.

Puis, se ravisant, elle ajouta une adresse.

— La boutique Chanel où elle a ses habitudes. Ils doivent recevoir un nouvel arrivage aujourd'hui, et avec un peu de chances, vous la trouverez là-bas. Vous savez à quoi elle ressemble ?

— J'ai vu des photos d'elle.

Hochant la tête, elle se leva, contourna le bureau et me donna le papier.

— Je vais devoir abréger cet entretien, j'ai une réunion dans cinq minutes. Nous cherchons un angle d'attaque pour la promo du dernier film d'Alexis Tolsky, *Nuit noire*. Non pas que ce soit indispensable, notez. La situation de D.C. Smooth est assez médiatique en elle-même pour exciter l'intérêt du public pendant encore une dizaine d'années, mais...

Je crus que mon cœur allait s'arrêter de battre.

— D.C. Smooth ? Il a tourné un film pour vous ?

— Quelques apparitions seulement, mais il crève l'écran, croyez-moi. Le film était déjà assez dérangeant en lui-même, alors vous pensez, maintenant que l'un des acteurs purge une peine de quinze ans pour meurtre... On aura la une de toute la presse !

— Mais alors il... il a... attendez...

Tout d'un coup, la tête me tournait. Shannon me dévisagea comme si j'étais soudain devenue folle. D'une certaine façon, c'était plutôt compréhensible. Les questions se bousculaient dans mon

esprit, si vite que je n'avais pas le temps de les formuler.

— Ecoutez, dit-elle, je suis désolée, mais je ne peux vraiment pas...

— Vous êtes encore en contact avec lui ? demandai-je tout à trac.

— Si vous êtes une admiratrice, n'insistez pas. Il ne parle pas à ses fans.

— J'aime bien ce qu'il fait, mais là n'est pas la question.

Je marquai une pause et repris, en essayant de rassembler mes idées :

— J'ai des raisons de penser qu'il pourrait y avoir un lien entre la mort de votre père et celle de J.J. Money.

— Vraiment ?

Songeuse, Shannon fit tourner l'une de ses bagues autour de son doigt.

— Pourquoi pas..., reprit-elle. J'avoue que c'est assez inattendu, mais comme je vous l'ai dit, je suis prête à tout essayer pour résoudre ce mystère. Je vais m'arranger pour vous obtenir un rendez-vous téléphonique avec D.C. Smooth. Je peux vous joindre chez vous ?

Je me levai, emplie d'un nouvel espoir.

— Bien sûr. J'ai donné mon numéro à votre secrétaire.

— Parfait, dit Shannon en me raccompagnant jusqu'à la porte. Faites en sorte que vos découvertes soient de nature à faire changer d'avis la compagnie d'assurance.

— Je n'ai pas d'autre priorité, assurai-je.

— Dans ce cas, je ne vous retiens pas. Bon retour, et à un de ces jours.

— Merci. Au fait... une dernière question. Est-ce que les noms de Jason Beck ou Mark Baccon vous disent quelque chose ?

Elle secoua la tête d'un air désolé.

— Rien du tout.

— Et Anatoly Darinsky, à tout hasard ?

A la mention de ce nom, je vis Shannon Tolsky froncer son petit nez retroussé.

— Celui-là ? Ne m'en parlez pas !

Pourquoi faut-il que les types sexy soient systématiquement des homos, des hommes mariés ou des assassins ?

Sex, Drugs & Murder

De saisissement, je lâchai la poignée de la porte.

— Vous connaissez Anatoly Darinsky ?

— Il me semble que c'est ce que je viens de vous dire.

— Comment ?

— Mon père l'a rencontré autrefois en Russie, quand ils étaient enfants. Il a été son mentor, en quelque sorte.

— Ils se sont revus, aux USA ?

— Pas beaucoup. Anatoly vivait à New York, mais quand mon père allait sur la côte Est, ils se retrouvaient, et Anatoly venait lui rendre visite environ une fois par an. Personnellement, je n'ai aucune affection pour le personnage. Il essaie de se faire passer pour un type intelligent et compétent, mais c'est un imbécile fini.

Elle pétrit de plus belle sa balle de latex, visiblement furieuse.

— Mon père m'a raconté qu'il l'avait connu en le protégeant d'une bande de gosses qui voulaient le rosser. Il fallait toujours qu'il sauve les chiens perdus sans collier ! Alors vous pensez, ce minable petit Juif qui... Oups ! Excusez-moi.

Je savais que j'aurais dû me sentir insultée par le ton qu'avait pris Shannon pour prononcer le mot « Juif », mais je ne ressentais rien... Rien qu'une folle terreur rétrospective en songeant à Darinsky.

Mes pires soupçons semblaient se confirmer...

Voyant que je ne relançais pas la conversation, Shannon consulta ostensiblement sa montre.

— Je suis navrée, mais je dois vous laisser.

— Bien sûr.

Je hochai la tête et quittai les bureaux des Productions Tolsky, tel un automate. Hagarde, désemparée, je traversai le parking pour rejoindre ma voiture de location.

Darinsky connaissait Tolsky.

Comment n'avais-je pas effectué le rapprochement plus tôt ? Mon instinct m'avait trompée de bout en bout ! Dire que j'avais partagé un taxi avec Anatoly, passé une journée entière en sa compagnie, que je l'avais embrassé ! J'avais même failli faire l'amour avec lui... quelques heures après qu'il avait massacré Barbie à la hache. Sans doute avait-il encore du sang sur les mains lorsqu'il m'avait prise dans ses bras ?

Je serrai le poing à m'en faire mal et regardai, au bord des larmes, la marque rouge qu'avait imprimée la clé sur ma paume. Comment avais-je pu être aussi inconsciente ?

J'étais sortie avec un tueur en série. Je frémis en y pensant. Dire que je m'étais permis de sermonner Dena ! Pourtant, j'étais loin du cliché : « Je l'ai fréquenté trois mois avant de m'apercevoir qu'il était marié »... Ce que je ne m'expliquais pas, c'était qu'il m'ait bernée aussi facilement. Dena — qui ne l'avait jamais vu, elle ! — avait compris.

Ma stupeur se mua en colère, en rage. Le salaud ! Ah, il croyait m'avoir trompée ? Il allait voir à qui il avait affaire !

Je mis le moteur en marche et partis à la recherche d'un Starbucks. J'allais trouver la preuve de sa culpabilité et envoyer ce monstre là où était sa place : derrière les barreaux de la prison la mieux gardée de Californie.

Je garai ma voiture et, pendant que j'attendais mon tour pour commander mon cappuccino, je sortis mon portable et composai le numéro de la veuve d'Alex Tolsky. Comme l'avait prévu Shannon, je tombai directement sur sa messagerie. Je toussotai pour éclaircir ma voix pendant le bip. « Bonjour, je m'appelle Sophie Katz et j'ai travaillé avec votre mari. C'est Shannon qui m'a donné votre numéro. J'espérais que nous pourrions discuter quelques minutes, vous et moi. J'aimerais vous poser quelques questions. »

Ayant laissé mon numéro de téléphone, je raccrochai. Il ne me restait plus qu'à espérer que mon ton évasif aurait éveillé la curiosité de Margaret Tolsky. Puis j'appelai Dena.

— Plaisirs secrets à votre service ?

— Dena, c'est moi.

— Sophie ? Alors, comment trouves-tu l'Enfer ? Je veux dire, Los Angeles ?

— Là où je suis, ça ressemble plus à un Starbucks qu'à l'Enfer.

— Tu vois une différence, toi ?

Dans d'autres circonstances, j'aurais pris la mouche. Cette fois-ci, pourtant, je ne relevai pas la pique de Dena.

— Dena, je ne t'appelle pas pour disserter sur la vie en général et le café en particulier, mais pour te parler de Jason. Je pense qu'on peut le mettre hors de cause.

— Je sais. Je te l'avais dit.

— Comment, tu le sais ? Attends une minute.

J'écartai l'appareil le temps de passer ma commande et repris ma conversation.

— Bon, je t'écoute. Il y a du nouveau ?

— Oui, j'ai procédé à quelques petites vérifications. Premièrement, Jason était à un rendez-vous quand Barbie a été assassinée, et il a aussi un solide alibi pour le jour de la mort de Tolsky. D'ailleurs, à ma connaissance, il n'a jamais mis les pieds à New York. Deuxième point, j'ai pu parler de nouveau aux parents de Barbie. Je me doutais que Mark Baccon était une ordure, mais à ce point... Quand je pense que je l'ai vu devant la boutique et que je ne savais pas qui il était ! Si Barbie aussi l'avait vu, elle ne...

Sa voix mourut dans un souffle. Puis Dena se reprit.

— Bref, je t'explique. Baccon était un des piliers d'un réseau de trafiquants de drogue de Las Vegas. Des tas de gens en vue venaient s'approvisionner chez lui. Ils ne le rencontraient pas

toujours, mais il touchait systématiquement sa part du gâteau.

— Et ensuite ?

— Comment, et ensuite ? Enfin, Sophie ! C'est lui ! J.J. Money était accro à la drogue et allait souvent à Vegas. Tu te doutes bien que ce n'était pas pour jouer aux cartes ! Quant à Tolsky, je suis persuadée qu'il s'y est rendu lui aussi à plusieurs reprises — lui, ou certains de ses amis. Baccon était en contact avec eux deux, c'est une évidence. C'est aussi lui qui a fait régner un climat de terreur autour de toi... La preuve, c'est que depuis qu'il a été arrêté, il ne t'est plus rien arrivé. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

Je payai, pris mon gobelet sur le comptoir et trempai mes lèvres dans la mousse onctueuse qui nappait mon cappuccino. Tout comme le jour où j'avais rencontré Darinsky, elle avait un goût amer. Décidément, c'était une série noire pour le cappuccino...

— Tu es prête à accuser Baccon d'être un tueur en série parce qu'il pourrait avoir fourni de la drogue à J.J. Money et à Alex Tolsky, à supposer que ce dernier soit effectivement allé à Las Vegas, ce dont on n'a aucune preuve ? C'est un peu rapide, non ?

— Oh, faites excuse, Miss Marple ! Tu as mieux à proposer ?

— Oui.

Je fermai les yeux. Je m'apprêtais à formuler à voix haute les mots qui me hantaient depuis quelques minutes, et le courage me manquait.

— Sophie ? Tu es là ?

— Anatoly.

— Pardon ?

— Anatoly et Tolsky étaient amis. Je le sais de façon certaine.

— Oh, non...

Je fis tourner mon gobelet en un petit mouvement circulaire, l'esprit vide.

— Tu comptes le dire à la police ?

— Leur dire quoi, au juste ?

— Evidemment, c'est assez flou... Tu as une idée pour creuser la question ?

— En fait, Shannon Tolsky m'a fourni deux pistes. La première, c'est la vie privée de son père. Il paraît qu'il avait une liaison avec une femme qui, selon toute probabilité, vit à San Francisco.

— Et comment comptes-tu la trouver ? En cherchant dans les pages jaunes à la rubrique « Maîtresses de cinéastes célèbres » ?

— On peut vraisemblablement supposer qu'Anatoly la connaît.

— Et si c'était une seule et même personne ?

— Tu dis ?

— Si Anatoly et cette fille ne faisaient qu'un ?

— Dena !

— Je suis très sérieuse ! J'ai vu des travestis sacrément convaincants, tu sais, en particulier des

femmes qui...

— Stop. Anatoly est un mâle, de la tête aux pieds.

— Et entre les jambes ?

— Je t'en prie.

— Tu as personnellement vérifié ?

— Ecoute, on n'est pas ici pour parler de sexe mais de meurtre.

— Erreur. On parle de sexe, de drogue et de meurtre. Ce n'est pas le titre de ton bouquin ?

— Ce qu'il y a de bien, avec toi, c'est que je me sens soutenue.

— Excuse-moi. Bon, alors il faut trouver une femme vivant à San Francisco qui était la maîtresse de Tolsky. Une bagatelle, si je peux dire ! Quoi d'autre ? Tu ne m'as pas parlé d'une seconde piste ?

— D.C. Smooth a joué dans un film inédit produit par Tolsky.

— Exact, j'ai lu ça quelque part. Il paraît qu'il tournait pendant son procès.

— C'est tout de même dingue, non ? Il y a des gens qui peuvent aller se faire maquiller pour jouer dans un film entre deux comparutions au tribunal... Enfin, chacun son truc. J'ai demandé à Shannon de m'obtenir un rendez-vous téléphonique avec D.C. Smooth.

— Tu fréquentes D.C. Smooth, maintenant ? C'est du propre ! Et le prochain sur ta liste, c'est Marilyn Manson ? Ta pauvre mère va s'arracher les cheveux !

— Tant pis pour elle, je n'ai pas le choix. Il faut mettre la main sur le meurtrier, et je n'ai que ces deux pistes. En espérant que l'une d'elles nous mènera à lui.

— Ça va marcher, Sophie !

Je bus le reste de mon cappuccino. Dena avait raison, ça allait marcher. Il le fallait. Sinon...

— Il me reste quatre heures à tuer avant mon avion, dis-je. Tu as une idée de la meilleure façon de les employer ?

— Si tu en profitais pour rencontrer la veuve Tolsky ? Elle connaît peut-être le nom de sa rivale ?

— Je lui ai laissé un message, je...

Tout en parlant, je laissai mon regard errer sur la file d'attente au comptoir. La dernière arrivée était une femme d'une cinquantaine d'années, très mince et très blonde, terriblement Los Angeles dans son tailleur blanc à la coupe impeccable... C'était curieux, il me semblait l'avoir déjà vue.

— Sophie ? Je ne t'entends plus.

— Excuse-moi, je viens de voir entrer une femme que je crois connaître, mais je ne me souviens plus où j'ai pu la croiser.

— Décris-la.

— Très classe, plus si jeune mais on voit qu'elle s'entretient, tellement mince qu'elle doit être anorexique, les cheveux... Oups ! Ça me revient ! Ça alors... C'est le genre de coïncidence que je n'oserais jamais placer dans un de mes romans !

— Eh bien, j'écoute ? s'impatienta Dena.

— Mme Tolsky en chair et en os. Surtout en os, d'ailleurs.

— C'est incroyable ! Tu es sûre que c'est elle ?

— Affirmatif. C'est ça, la magie du Starbucks. Riche ou pauvre, tout le monde vient s'y offrir une pause cappuccino. L'égalité sociale viendra par le café !

— Sophie, il est temps de songer sérieusement à une cure de désintoxication.

— Une autre fois, si tu veux bien. Mon programme pour la journée est complet. Je te rappelle.

Je coupai la communication et me dirigeai vers la veuve du célèbre producteur.

— Madame Tolsky ?

Elle se retourna et me toisa d'un regard froid.

— Je vous connais ?

— Pas encore, mais je viens de laisser un message sur votre portable.

Elle s'écarta légèrement de moi.

— Je n'ai pas le temps, je suis pressée.

— Moi aussi, mon avion décolle bientôt. Je vous demande seulement trois minutes pour que nous réfléchissions ensemble à ce qui est arrivé à votre mari. Je sais combien c'est terrible de perdre un être cher et de se dire qu'il s'est volontairement donné la mort, mais il est possible que, comme l'affirme votre fille, Alex Tolsky ne se soit pas suicidé.

Une serveuse annonça un « lait vanille sans sucre à 0 % », que Mme Tolsky prit d'un geste sec. Elle le tint devant elle comme s'il s'agissait d'un bouclier.

— Vous avez parlé à Shannon, si j'ai bien compris votre message ?

— Exact.

— Et vous croyez vraiment que vous pouvez lui faire confiance ?

J'hésitai. Je n'accordais pas beaucoup de crédit aux paroles de Shannon Tolsky, mais j'éprouvais la plus grande méfiance envers un squelette ambulancier qui buvait du café au lait sans sucre à 0 %. Prenant sans doute mon silence pour un acquiescement, elle ajouta :

— Je vois que vous me comprenez. Maintenant, désolée, mais je suis pressée.

Pivotant sur ses talons aiguilles, elle sortit en trombe du café.

— Accordez-moi seulement deux minutes, insistai-je en lui emboîtant le pas.

— Je n'ai rien à vous dire.

Elle s'engouffra dans une Mercedes et reprit :

— Vous serez bien aimable de cesser de m'importuner.

— Juste une minute ! Tenez, je vous offre un cappuccino et on discute. C'est ultralight, vous ne risquez rien, et je...

Trop tard. Déjà, elle claquait sa portière et mettait le moteur en marche.

Je la regardai s'éloigner, dépitée. De qui, entre son père et sa mère, Shannon Tolsky tenait-elle

le plus ?

Le reste de l'après-midi se révéla parfaitement improductif. Je tentai de nouveau de contacter Margaret Tolsky sur son téléphone portable, sans plus de succès. Puis je me rendis chez elle dans l'espoir de la convaincre de m'écouter.

J'attendis en vain devant l'allée qui menait à la somptueuse villa — aussi longue que la Route 66 et à peine moins plantée d'arbres que le parc de Yellowstone — avant de renoncer. L'heure tournait, il me restait encore à rendre ma voiture et à prendre mon avion.

Lorsque je regagnai San Francisco, je n'avais qu'une idée en tête : me mettre au lit. Je n'étais qu'à moitié rassurée à l'idée de passer seule la nuit dans mon appartement alors qu'un vétéran des armées russe et israélienne attendait peut-être dans l'ombre le moment de me tuer.

D'un autre côté, à présent, je savais à qui j'avais affaire... et depuis que je l'avais menacé avec un couteau de cuisine, l'intéressé savait que je savais. Il devrait à présent se montrer plus prudent. Avec un peu de chance, il se découragerait peut-être et s'en prendrait à quelqu'un d'autre. A Stephen King, par exemple. Il y avait dans son œuvre quelques pages qui l'inspireraient sûrement...

Je pris un taxi à l'aéroport, soulagée par la perspective de ne pas avoir à chercher, pour une fois, une hypothétique place de parking située à moins de trente kilomètres de chez moi.

J'avais déjà préparé ma sortie. J'allais payer le chauffeur, préparer ma clé, puis bondir hors du véhicule et me ruer vers... Tiens, qui était-ce ? Je plissai les yeux en reconnaissant une silhouette familière assise sur les marches qui menaient à l'entrée de l'immeuble. Mary Ann ? Que faisait-elle ici, à une heure aussi tardive ? Elle était totalement inconsciente !

Jetant un billet au chauffeur, je me précipitai vers mon amie.

— Il ne faut pas rester là ! Tu vas...

Sans me laisser finir ma phrase, elle sauta sur ses pieds et me prit les deux mains d'un air excité.

— J'ai fait des recherches sur J.J. Money. Tu veux savoir ?

Non, je voulais dormir. Je levai un regard impatient vers les fenêtres de mon appartement, puis je me tournai de nouveau vers elle. Elle serrait si fort mes poignets que j'en avais des fourmis dans les mains.

— Viens, on sera mieux là-haut pour parler.

Une fois chez moi, je versai quelques croquettes dans le bol de M. Katz et m'effondrai sur le canapé, pendant que Mary Ann esquissait un pas de danse au milieu du salon. Quel scoop avait-elle déniché ?

— Eh bien, accouche ! grommelai-je.

— Voilà. Est-ce que tu savais que trois semaines avant que J.J. Money ait été assassiné, sa voiture a été vandalisée dans un parking aérien ?

— Ils ont des parkings aériens à New York ?

— Quelqu'un avait bombé l'insigne d'un gang sur la portière côté conducteur. Tu as déjà vu le clip de On top ?

— Seulement le passage qu'ils diffusent aux infos, celui où on voit le type blessé dans une allée, exactement comme on a retrouvé le corps de J.J. Money.

— Mais un peu plus tôt dans la vidéo, quelqu'un peint à la bombe l'insigne d'un gang sur la portière côté conducteur.

Je me redressai, soudain réveillée. Mary Ann, le visage radieux, les mains sagement jointes, attendait ma réponse. J'ouvris la bouche, puis la refermai, incapable de trouver les mots qui traduiraient mes sentiments.

— Merde, dis-je finalement.

Mary Ann ne parut pas se satisfaire de cette réponse.

— Tu m'écoutes ? Je dis que...

— Oui, j'ai entendu. Il n'y a plus de doute, à présent ; les deux meurtres sont liés. Le type s'y prend chaque fois de la même façon. Il commence par vandaliser la voiture de sa victime. Ensuite, il la tue.

— Ça s'est passé comme ça aussi dans le cas de Tolsky ?

— Je ne sais pas mais je vais me renseigner.

L'enthousiasme de Mary Ann avait quelque chose d'agaçant. Avait-elle conscience que j'étais directement concernée, dans cette affaire ?

— Je suis sûre que la réponse sera positive.

Elle laissa échapper un soupir de bien-être.

— Dire que c'est moi qui ai deviné que ces meurtres étaient liés à ce qui t'arrive... Pas mal, non ?

— Félicitations. Quel dommage que je doive être assassinée pour prouver ton génie de détective amateur !

A ces mots, je vis son sourire s'évanouir.

— Excuse-moi. J'étais tellement heureuse d'avoir trouvé la solution, pour une fois ! Ça m'a donné l'impression d'être presque... intelligente.

Il y avait tant de regrets dans sa voix que j'en eus le cœur serré.

— C'est moi qui suis désolée, je suis à cran. Et tu as raison : sans toi, je n'aurais sans doute jamais établi le lien entre le meurtre de Tolsky, celui de J.J. Money et les menaces qui pèsent sur moi.

Son visage recouvra ses couleurs.

— Merci, dit-elle en me rejoignant sur le canapé. Si tu savais comme c'est important pour moi qu'on reconnaisse que je peux être douée ! C'est comme pour le maquillage, j'ai un talent inné. Je vois tout de suite si une femme est printemps, ou hiver, ou...

— Dis-moi, as-tu pu établir une connexion entre Anatoly Darinsky et J.J. Money ?

— Non, si ce n'est qu'ils ont tous les deux vécu à New York, dit Mary Ann en se penchant pour caresser M. Katz qui s'en prenait à ses bas. En revanche, j'ai trouvé un lien entre J.J. Money et Mark Baccon.

— Quoi ? ? ?

— Je dis que...

— J'ai entendu. Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Qu'on peut prouver une relation entre l'ex de Barbie et...

Je me levai et fis quelques pas pour contenir une furieuse envie de la secouer comme un prunier.

— Je te demande, dis-je en articulant exagérément, en quoi Baccon et J.J. Money sont liés !

— Oh, pardon. J'examinais des clichés de J.J. Money pris dans un club à l'occasion d'une fête à Las Vegas, et en observant l'arrière-plan, j'ai identifié formellement Mark Baccon. Je ne l'aurais peut-être pas reconnu si je n'avais pas vu une photo de lui ce matin en lisant le journal. Il a l'air tellement méchant ! Tu crois qu'on choisit volontairement des portraits où les criminels ont une expression menaçante, ou que les vilains ont toujours une sale tête ? Je me suis toujours posé la question de savoir si avec un peu de maquillage...

— Mary Ann, tu sais ce que ça signifie ?

Elle se mordit les lèvres, comme chaque fois qu'elle était perdue.

— Ça veut dire que Baccon pourrait être l'assassin, après tout.

— Mais... tu disais que la police s'était trompée de bout en bout dans cette histoire ?

— C'est peut-être l'exception qui confirme la règle.

Mentalement, j'adressai une prière. Seigneur, faites que ce soit l'exception qui confirme la règle ! Mary Ann prit M. Katz sur ses genoux et entreprit de le gratter entre les oreilles.

— Ce serait bien si ni toi ni Dena ne sortiez avec un tueur en série.

— Si c'est possible, oui, je préférerais.

Je jetai un regard en direction du chat, qui ronronnait à plein régime. C'était bien la première fois que je le voyais réagir avec une telle intensité à cette caresse que je lui prodiguais pourtant tous les jours.

— Ce qui serait encore mieux, poursuivis-je, ce serait que le type qui rôde autour de moi soit derrière les barreaux.

— Mais il pourrait en sortir ?

— On en parlerait aux informations.

— Ah oui ? Souviens-toi, dans Copycat, quand Harry Connick Junior s'évade de prison, tue deux gardes et manque de peu d'assassiner Sigourney Weather. Les actualités n'en parlent pas, sinon, elle se méfierait. Et dans Bandits, le passage où Bruce Willis saute dans un camion, quitte la maison d'arrêt et...

— Mary Ann ?

— Oui ?

— Arrête de dire des idioties. Ce sont des films !

Elle me jeta un regard surpris, sans doute déconcertée par mon éclat de voix. Puis elle recommença à caresser M. Katz d'un air désolé.

— Tu as raison, dit-elle d'une petite voix.

Je posai les coudes sur mes cuisses et m'appuyai le front entre mes mains pour masser mes tempes douloureuses.

— Excuse-moi, je suis épuisée. J'ai l'impression que je suis au bord de la crise de nerfs.

Mary Ann ôta l'animal infidèle de ses genoux et passa un bras autour de mes épaules.

— Ça va aller, Sophie. Je suis sûre que le cauchemar sera bientôt terminé. On va trouver la solution et tout sera de nouveau comme avant. En attendant, dis-toi que ça pourrait être pire.

Je me redressai et la regardai sans comprendre.

— Pardon ? Un tueur en série rôde autour de moi, selon toute probabilité dans le but de m'assassiner, et tu trouves que ça pourrait être pire ! Tu peux m'expliquer en quoi ?

Elle fronça les sourcils en tirant sur une de ses mèches d'un air de concentration extrême.

— Eh bien... Tu pourrais ne pas m'avoir à tes côtés ?

Ce qui est une contrariété pour l'un représente la fin du monde pour un autre.

Sex, Drugs & Murder

Je me réveillai après une bonne nuit de sommeil, encore secouée, mais dans de meilleures dispositions que la veille. Malgré ma rudesse envers elle, Mary Ann avait accepté de rester dormir chez moi. Aussi naïf que cela puisse paraître, je me sentais plus en sécurité avec elle. Si le tueur s'introduisait dans mon appartement, elle pourrait engager la conversation avec lui, et nous aurions tout le temps de nous sauver pendant qu'il tenterait de s'arracher à son bavardage incessant.

Je passai un peignoir, traversai le couloir sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller Mary Ann, et descendis chercher le journal.

En m'installant à la table de la salle à manger, je déroulai la liasse... et eus un mouvement de recul en reconnaissant le visage de Mark Baccon, en quadrichromie sur cinq colonnes à la une.

J'aurais dû me douter que cette affaire serait largement relayée par les médias ! En dépit des fantasmes que nourrissent bien des gens à propos des grandes villes, on ne s'y fait pas hacher menu tous les jours sur les bancs des jardins publics. Certes, il y a des vagabonds qui décèdent dans les rues, des membres de gangs qui s'entretuent, à l'occasion une épouse trompée qui opte pour le revolver plutôt que pour l'avocat, mais dans l'ensemble, on n'y poursuit pas son prochain armé d'une hache.

Je fis un bond sur ma chaise en entendant le téléphone sonner. M. Katz me décocha un regard surpris en me voyant poser une main sur mon cœur qui battait sourdement dans ma poitrine. Le moment était-il venu de me mettre au cannabis ? D'une façon ou d'une autre, je commençais à ressentir le besoin d'un calmant efficace...

Incapable de décrocher, j'attendis que le répondeur se mette en marche. Une voix masculine résonna dans la pièce.

— Sophie, tu es là mon chou ?

Marcus. Je décrochai le combiné, partagée entre le soulagement et la méfiance.

— Je te préviens, si tu m'appelles pour me reprocher de ne pas t'avoir téléphoné après la découverte du corps de Barbie, je...

— Je t'appelle pour te demander de m'excuser. J'ai été stupide. Je mériterais que tu me plaques pour aller chez Brushair, même si je sais que ce serait une erreur, parce que je suis le seul sur terre à pouvoir faire quelque chose de ta crinière. Enfin, quoi qu'il en soit, j'étais complètement à côté de la plaque.

— On peut savoir de quoi tu parles ?

— Quand tu m'as appelé à l'aide, je t'ai dit que tu te faisais des idées et que tu ferais mieux de te détendre un peu. Et regarde ce qui est arrivé ! Tu aurais pu être tuée !

Je laissai échapper un soupir de soulagement et ouvris le placard de la cuisine pour en sortir un

paquet de céréales.

— D’abord, je ne t’ai pas appelé à mon secours. Je t’ai demandé un shampoing-soin-brushing, et tu en as profité pour me dire ce que tu pensais de toute cette histoire. Tu n’es pas personnellement chargé de ma sécurité.

— Vas-y, descends-moi en flammes, je l’ai bien mérité !

— Ne me parle pas de descendre qui que ce soit, Marcus. De plus, tu n’as rien à te reprocher.

M. Katz bondit sur le plan de travail et me toisa de son regard jaune. Je posai le paquet de céréales et cherchai celui de croquettes.

— C’est tout de même moi qui t’ai suggéré d’appeler Dena.

— Je l’aurais fait de toute façon. Tôt ou tard, on se serait téléphoné et on aurait décidé de se retrouver au parc. Rien n’aurait été différent si je n’étais pas passée au salon, sauf que tu te sentirais moins coupable aujourd’hui et que j’aurais besoin d’un bon brushing.

— Pourtant...

— Il n’y a pas de pourtant. Tu n’es responsable de rien.

Je déposai le bol de croquettes sur le carrelage en retirant ma main avant que M. Katz ne la dévore.

— Tu me crois, Marcus ?

— Sur parole.

Je laissai échapper un soupir.

— Si seulement la police voulait bien en faire autant !

— La police ! Il leur faut toujours leurs fichues preuves !

— C’est ce que j’essaie de trouver.

— Tu joues les détectives, maintenant ?

— Mieux que ça. J’ai endossé le rôle d’Alicia Bright.

— Passionnant. Je peux jouer, moi aussi ? Je veux être... hmm... est-ce qu’Alicia Bright a un meilleur ami gay et supersexy ?

— Pas encore, mais je peux y remédier. Après tout, c’est moi l’auteur.

— Super. Tiens, pour me faire pardonner, je t’emmène déjeuner ce midi, d’accord ? On pourra parler de cette affaire à tête reposée.

— Pourquoi pas ? J’avoue que je commence à y perdre mon latin. Tu m’aideras sûrement à comprendre quelque chose...

— 13 h 30 chez Lulu, ça te va ?

— Chez Lulu ? Ça existe encore ? Entendu, on se retrouve là-bas.

En raccrochant, je vis Mary Ann faire son entrée, irrésistiblement sexy dans le grand T-shirt que je lui avais prêté, avec ses cheveux en désordre et ses joues rosies par le sommeil. De quoi avais-je l’air, à côté d’elle, avec mon caleçon long qui pochait aux genoux et ma tignasse dressée sur le crâne façon champignon atomique ? Je refusai d’y penser.

— Tu as bien dormi ? dis-je en refoulant une pincée de jalousie.

— Seigneur, non, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Tu as vu ma tête ?

La vie était trop injuste.

— On parle de Baccon dans le journal de ce matin, dis-je en me rasseyant à table.

Mary Ann s'approcha et se pencha pour étudier le portrait.

— Il a vraiment une tête de tueur.

— C'est un tueur.

— Avec une mine pareille, comment veux-tu qu'il trouve un job normal ? Si la société admettait que les hommes puissent se maquiller, on ne verrait plus de cas aussi dramatiques. Il lui faudrait un peu d'anticernes pour agrandir son regard et un soupçon de fond de teint, au moins pour atténuer cette vilaine balafre.

— Je déjeune avec Marcus. Je crois que je vais le mettre dans le coup ; il verra peut-être quelque chose qui nous a échappé.

— Comme quoi, par exemple ?

— Justement, je ne sais pas.

Mary Ann hocha la tête, solennelle.

— J'aimerais me joindre à vous mais je prends mon service à 13 heures.

— Dommage, tu aurais pu nous aider.

Mary Ann sourit et prit possession de la salle de bains pour « se refaire une tête humaine ». Je la regardai s'éloigner en mâchonnant une poignée de céréales, vaguement envieuse.

A 13 h 30, Mary Ann s'en alla et je restai seule à méditer sur ma vie... Du moins, sur ce qui en restait. Je composai le numéro de portable de Margaret Tolsky, lui laissai un message, puis en fis de même sur son téléphone fixe.

Cette fois-ci, je prétendis sans vergogne que je détenais la preuve que certaines affirmations parues dans la presse étaient fausses, et que je voulais m'assurer qu'elle connaissait la vérité, afin que ses avocats puissent agir en conséquence. Si cela ne suffisait pas à piquer sa curiosité, je voulais bien manger mon ordinateur à minuit au sommet de Coit Tower...

Je passais ma veste en vue d'aller boire un café avant de retrouver Marcus lorsque le téléphone sonna. Bingo ! Margaret avait mordu à l'hameçon. Je décrochai en levant le poing en signe de victoire.

— Oui, madame Tolsky ?

— Mademoiselle Tolsky, rectifia Shannon d'une voix acide. Je me suis occupée de votre affaire. D.C. Smooth vous appellera à midi.

Je consultai ma montre.

— Mais... c'est dans moins d'une heure ! Quand avez-vous organisé ce rendez-vous ?

— Hier soir.

— Vous ne pouviez pas me le dire plus tôt ?

— J'ai été occupée.

— Comment, occupée ? Je me démène pour prouver que votre père ne s'est pas suicidé, et vous ne trouvez pas le temps de me passer un coup de fil ?

— Il se trouve que j'ai une vie, figurez-vous. D'ailleurs, cette hypothèse selon laquelle D.C. Smooth aurait quelque chose à voir avec la mort de mon père est parfaitement ridicule. Il vit à l'autre bout du pays, et il était jugé pour meurtre à l'époque de l'assassinat. A mon avis, vous perdez votre temps, sans parler de celui des autres.

Je réprimai une folle envie d'envoyer le téléphone contre le mur. Si je le brisais, je raterais l'appel de D.C. Smooth. Il fallait trouver autre chose à casser.

— Si je vous ennuie, pourquoi m'aidez-vous ?

— Vous ne faites de mal à personne et vous êtes l'une des deux seules personnes à me croire quand j'affirme que mon père ne s'est pas suicidé. Si vous pouvez convaincre d'autres gens, j'ai tout intérêt à me montrer aussi coopérative que possible.

— Coopérative ? En me prévenant le plus tard possible ?

— Il faudrait savoir ce que vous voulez ! Vous avez envie de parler à D.C. Smooth, oui ou non ?

— Oh, ne soyez pas aussi...

Je me mordis la langue pour retenir l'adjectif fielleux qui me venait aux lèvres. Ce n'était pas le moment d'indisposer ma meilleure source d'information à propos d'Alex Tolsky.

— Bien sûr, je veux lui parler. Je serai chez moi à midi.

— Parfait. Appelez-moi si vous avez du nouveau.

— Promis... Enfin, d'ici quarante-huit heures. Moi aussi, j'ai une vie. Pour l'instant, du moins.

— A demain, Sophie.

— Attendez !

Je m'agrippai au combiné de mes deux mains, comme si je retenais Shannon Tolsky par la manche.

— J'ai une question à vous poser.

— Oui ?

— Au cours des mois qui ont précédé la mort de votre père, sa voiture a-t-elle été vandalisée ? Volée ? Fracturée ? La moindre allusion qu'il aurait pu faire devant vous m'aiderait.

— A ma connaissance, il n'est rien arrivé à sa voiture. Sauf si vous tenez compte de sa crise de paranoïa à propos de son rétroviseur.

— C'est-à-dire ?

— Environ un mois avant sa mort, nous avons eu un déjeuner d'affaires. Nous nous sommes disputés, comme d'habitude, et je suis partie au milieu du repas. Un quart d'heure plus tard, il m'a appelée pour me reprocher d'avoir dérégulé son rétroviseur. Il était ivre, bien sûr.

Pourquoi cet épisode me semblait-il familier ? Machinalement, je tournai les yeux vers ma collection de DVD, près de la télévision.

— Nom de nom, j’y suis. Souvenez-vous, Shannon, dans Un silence de mort, la première victime se trouve dans sa voiture. Ce qu’elle remarque tout de suite, c’est que son rétroviseur a changé d’orientation. La meurtrière se cache sur la banquette arrière.

— Vous m’avez mal comprise ! Mon père était ivre. Il a dû heurter le miroir en s’installant au volant et le déplacer sans même s’en rendre compte.

Je serrai les poings de frustration, puis je me calmai. Après tout, que m’importait de convaincre Shannon Tolsky ?

— Très bien. Un dernier point. Qui est la seconde personne à vous croire ?

— Anatoly, dit Shannon dans un soupir. Il n’est pas d’accord avec la thèse du suicide. Si seulement il n’était pas aussi stupide, il pourrait m’aider à le prouver... C’est malheureux, mais je n’ai pas d’autre choix que de m’en remettre à vous pour démontrer que mon père ne s’est pas tué. Bon, je suis pressée, je dois raccrocher.

— Un instant ! Qu’a dit exactement Anat... Allô ? Shannon ?

Cette peste m’avait raccroché au nez. Je remis le combiné sur sa base, furieuse. J’envisageai un instant de rappeler Shannon, puis je renonçai. Je ne pouvais pas me permettre de l’indisposer. Pas encore. Je l’appellerais une autre fois, après un drink bien tassé. Ou une légère lobotomie.

Maussade, j’enlevai ma veste et allumai la télévision. J’avais besoin de me changer les idées en attendant le coup de fil de D.C. Smooth. J’avais encore le doigt sur la télécommande lorsque l’Interphone sonna. Mary Ann avait-elle oublié quelque chose ? Anatoly revenait-il à la charge ? Ma mère avait-elle décidé de me gratifier d’une visite ? Je ne savais quelle hypothèse était la plus inquiétante.

— Oui ? dis-je en m’approchant du micro.

— C’est le détective Lorenzo, mademoiselle Katz. Je suis désolé de vous déranger mais j’ai quelques questions à vous poser.

C’était bien la dernière personne que j’attendais ! Pour toute réponse, j’enfonçai le bouton qui commandait l’ouverture de la porte du rez-de-chaussée.

Lorsque Lorenzo entra et me gratifia d’un sourire à peine amical, je consultai ostensiblement ma montre. Je n’avais pas envie de l’avoir dans les pattes lorsque D.C. Smooth m’appellerait.

— Vous avez un rendez-vous ? demanda-t-il en s’asseyant à la table sans y être invité.

— Exact. Merci d’être bref. Oh, et je vous en prie, asseyez-vous donc.

— Je suppose que vous avez vu les nouvelles, à propos de Baccon ? demanda-t-il sans relever ma pique.

Je pris place en face de lui et poussai le journal dans sa direction.

— Difficile d’y échapper.

Lorenzo jeta un coup d’œil distrait au portrait de Baccon.

— Un pervers comme on n’en fait plus. Ça a été un plaisir de l’arrêter. Mais je suppose que vous savez à qui on a affaire, n’est-ce pas ?

Je n’aimais pas la tournure que prenait la discussion.

— Vous faites allusion à ma visite à la prison de Bryant Street ?

— Exact. Pourquoi y êtes-vous allée ?

Avisant M. Katz, il tendit la main. Aussitôt, le félon s'approcha de lui en ronronnant. J'aurais dû l'appeler Judas, ne pus-je m'empêcher de songer.

— Je voulais me faire ma propre idée sur le personnage. Savoir s'il était coupable ou innocent.

— Et vous en concluez... ?

— Qu'il est coupable d'être un ignoble salaud. En revanche, je ne suis pas convaincue qu'il soit l'assassin de Barbie.

— Intéressant...

Lorenzo cessa de caresser le chat et prit un calepin et un stylo dans sa poche.

— Croyez-vous qu'il ait pris part à ce qui vous est arrivé ?

— Pourquoi l'aurait-il fait ? Il n'avait aucun motif.

— C'est juste, marmonna-t-il en griffonnant quelques notes.

Tout ceci était d'un ennui mortel. Par-dessus l'épaule du détective, je jetai un coup d'œil à la télévision, que j'avais laissée allumée. Sur l'écran, Montel Williams demandait à son invité pour quelle raison il souhaitait épouser un travesti qui se prostituait. Je me dis qu'il y avait des gens qui menaient une vie encore plus folle que la mienne, mais pour une raison ou pour une autre, cela ne me rassura pas.

— J'ai pu retrouver les numéros de téléphone des appels que vous avez reçus le jour des coups de fil anonymes, reprit Lorenzo. Un appel du salon de coiffure Oh-La-La, un d'une société de démarchage téléphonique et plusieurs de différentes cabines situées dans Russian Hill.

Alors celui qui m'avait harcelée n'était pas loin ! Je réprimai un frisson.

— Mon ami Marcus Bettencourt m'a téléphoné depuis son salon. Quant aux appels provenant de cabines, je n'ai pas entendu de bruit de fond. L'homme avait peut-être placé un chiffon sur le combiné ?

— L'homme... ou la femme, répliqua Lorenzo d'un ton entendu.

Intriguée, je me balançai sur ma chaise.

— J'ai l'impression que vous me tendez une perche, mais j'avoue que je ne saisis pas...

— L'un des appels provient d'une cabine située juste en face d'un café Starbucks.

— Darinsky se trouvait ce jour-là dans un Starbucks. C'est peut-être lui ?

Lorenzo posa son stylo près de son bloc-notes.

— Ah oui ? Je n'étais pas au courant. A vrai dire, la seule personne qui se trouvait, à ma connaissance, dans ce café, c'était vous. La caissière est formelle.

Je faillis tomber à la renverse avec ma chaise.

— Arrêtez-moi si je me trompe... Vous me soupçonnez d'avoir moi-même passé ces coups de fil ?

— C'est une possibilité.

— Dans ce cas, qui aurait répondu ? Casper, le gentil fantôme ?

— Je vois que vous avez un répondeur. Vous venez de l'acheter ?

Je secouai la tête si vigoureusement qu'un vertige me saisit. Je n'avais pas besoin de cela — j'étais déjà au bord de la nausée.

— Vous n'êtes pas en train de suggérer que j'ai monté cette histoire de toutes pièces pour faire croire que je suis en danger, tout de même ?

— C'est vous qui le dites.

— Mais c'est vous qui le pensez. Le seul problème avec votre théorie, c'est que le dernier appel que j'ai reçu a eu lieu un peu après 18 h 40. Il s'est passé moins de dix secondes entre le moment où le téléphone a sonné et celui où mon ami Marcus est passé me chercher. Il vous le confirmera si vous le lui demandez. Même un sprinteur olympique n'aurait pas eu le temps de courir de la plus proche cabine jusqu'à mon appartement dans un délai aussi bref.

— Seulement, l'appel provenait de votre portable.

Il me fallut quelques instants pour mesurer toute la signification de ses paroles. Voyons... J'avais pris une douche, puis j'avais utilisé le sèche-cheveux. Au moment de partir, je n'avais pas pu trouver mon portable. Pourtant, il était en évidence le soir à mon retour. J'avais d'abord supposé que j'avais mal cherché. Manifestement, ce n'était pas le cas. La seule solution, c'est que celui qui m'avait appelée se trouvait...

Dans mon appartement.

Je croisai le regard de Lorenzo. Il ne me croyait pas. Plus j'aurais l'air nerveuse, plus il serait convaincu de ma culpabilité. Je devais à tout prix garder mon calme et me comporter de la façon la plus rationnelle que possible.

Et si possible, le faire sortir de chez moi avant que D.C. Smooth ne m'appelle.

— Détective Lorenzo, il semble que la situation ait pas mal changé depuis que le district attorney s'est procuré ces numéros de téléphone. Le meurtre de Barbie — le seul crime parmi ceux que j'ai signalés ayant déclenché une enquête — a été suivi d'une arrestation. L'unique exception est le cas d'Andy, lequel, vous en conviendrez, n'a aucun rapport avec ce qui est arrivé à Barbie.

Je marquai une pause et le fixai droit dans les yeux.

— Mark Baccon, qui est en attente de jugement, est donc accusé du meurtre de cette malheureuse. J'en déduis que la plupart des détectives, pour ne pas dire tous, sont persuadés qu'il est le coupable. Par conséquent, puisqu'aucun de vos collègues ne semble partager vos suspicions, j'aimerais savoir à quel titre je suis supposée me soumettre à votre interrogatoire ?

La seule hypothèse était que la police me soupçonnait d'être de mèche avec Baccon, mais je me gardai bien d'évoquer cette possibilité... au cas où Lorenzo n'y aurait pas pensé.

Je me redressai et, toisant le détective d'un regard que j'espérais plein d'assurance, j'ajoutai :

— Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'attends un coup de téléphone.

Sans répondre, il se leva et se dirigea vers la porte. Je réprimai un soupir de soulagement.

— De quelqu'un que je connais ?

— Oui, monsieur je-sais-tout.

L'espace d'un instant, son masque de sévérité se craquela et il éclata de rire. Puis, de nouveau sérieux :

— Au fait, on a fait une recherche d'empreintes digitales dans votre voiture. Les seules qu'on ait trouvées sont celles de M. Darinsky, qui a, je crois, conduit votre véhicule jusqu'au commissariat et l'a ramené ensuite, ainsi que les vôtres. Ces dernières se trouvaient autour des déchirures des sièges.

— Probablement parce que je les ai touchées après les avoir découvertes ?

Lorenzo me gratifia d'un de ses sourires mécaniques.

— Probablement.

Enfin, il franchit le seuil et descendit l'escalier. A peine sa silhouette avait-elle disparu que tout mon courage s'évanouit. Une vague de peur me balaya, glaciale, anéantissant ma volonté. A quoi bon lutter ? Jamais je ne serais en sécurité, même en fermant à double tour la porte de mon appartement.

Qui savait combien de fois le rôdeur s'était introduit chez moi pendant que je dormais, que je prenais ma douche ? Qui me disait qu'il ne s'y trouvait pas en ce moment même, qu'il n'avait pas épié dans l'ombre ma conversation avec le détective Lorenzo, riant de mes tentatives pour me dépêtrer de l'étau qu'il resserrait autour de sa prochaine victime : moi ?

Le téléphone sonna à cet instant, me faisant sursauter. D.C. Smooth ! Ayant fermé ma porte et, dans un réflexe, tourné avec soin la clé dans sa serrure, je me ruai à l'intérieur pour décrocher. Une opératrice me demanda si j'acceptais un appel en PCV, et j'acquiesçai, soulagée. Si on m'avait dit un jour que j'accueillerais avec une telle joie un coup de fil en provenance d'un pénitencier fédéral !

— Yo, c'est Sophie Katz ?

— Oui, dis-je dans un souffle. D.C. Smooth ?

— Ouais. C'est pour quoi, au juste ? Y m'ont dit que vous êtes une sorte de détective privé. Vous roulez pour qui ?

Je laissai mon regard dériver par la fenêtre, indécise. Quel était le meilleur angle d'attaque ? Prétendre que j'étais effectivement mandatée pour effectuer des recherches ? Je n'aimais pas cela. Et puis, quelle dignité imbécile cherchais-je à préserver en mentant ? Tout le monde ou presque me prenait déjà pour une paranoïaque, alors au point où j'en étais...

— Pour personne. En fait, je suis romancière. Mais je ne suis pas en train de préparer un nouveau livre ! Je suis persuadée que vous êtes innocent, depuis le début, et je...

— Yo, calmos. C'est cool de m'apporter votre soutien, mais je ne parle pas aux fans. Je garde mes minutes d'appel pour ma famille.

— Oui, je comprends tout à fait. Désolée, je me suis mal expliquée.

Je fis quelques pas dans la pièce, en proie à une nouvelle montée d'adrénaline. Ce n'était pas le moment de tout faire échouer !

— Je n'appelle pas pour vous reconforter mais parce que je crois que l'assassin de J.J. Money

court toujours. De plus, je pense que c'est lui qui a également tué Alex Tolsky, ainsi qu'une autre personne que je connais. J'ai besoin de votre aide pour le faire arrêter.

— Le système est pourri, sister. J'ai rien fait de mal et j'en ai pris pour perpète, alors que le fils de pute qui a tué J.J. Money continue peinarde à refroidir les gens... Il est blanc, je parie ? Ils ne laisseraient pas un des nôtres s'en sortir comme ça.

— Je ne sais pas s'il est blanc, mais c'est probable. Connaissez-vous quelqu'un du nom d'Anatoly Darinsky ?

— Ça me dit rien. A quoi il ressemble ?

— Grand, cheveux noirs, yeux bruns, il parle avec un accent russe.

— Connais pas. C'est l'assassin ?

— Je ne peux pas l'affirmer, il me faudrait plus d'informations. Et un dénommé Mark Baccon ?

Pas de réponse.

— Ecoutez, je sais que nous sommes probablement sur écoute. Tout ce que je vous demande, c'est si vous avez déjà rencontré cet homme.

— Je l'ai croisé une fois ou deux à Vegas. Je trafique pas avec lui. Il a dû faire du business avec J.J., mais j'en sais pas plus. Tout ce que je peux dire, c'est que je le sens pas. Ceux qui le fréquentent ont leurs raisons, mais il serait en tôle depuis longtemps s'il avait pas des appuis.

Je m'assis sur le canapé, intriguée.

— Des appuis ? De quel genre ?

— Vous voyez ce que je veux dire, il connaissait J.J. Money, peut-être d'autres stars de la musique, du cinéma, ou de la politique, enfin, ce genre de clients... J'ai pas de preuves, bien sûr, c'est juste des choses que j'ai entendues comme ça... Enfin, j'en sais pas plus.

— Il est en prison. Accusé du meurtre de son ex.

— Ah ouais ? Je vous le disais, je le sens pas. Vous croyez que c'est lui qui a tué J.J. Money ?

— C'est possible.

— A côté de ce type, moi, je suis un ange tombé du ciel, parole ! Alors il a peut-être buté J.J. et on le laisse courir... Et pourquoi ? Parce que moi, je suis black, et que je dénonce le merdier ambiant, et qu'ils sont bien contents de me voir à terre. Saleté de système !

Je regardai le ciel gris qui s'étirait derrière la baie vitrée.

— Je n'ai aucune certitude, mais il se peut que vous ayez raison. Quoi qu'il en soit, je veux savoir la vérité et apporter des preuves. Si j'y arrive, on sera obligé de vous libérer. Je sais que le racisme existe, mais on est en démocratie. On n'emprisonne pas les gens sans raison valable, dans ce pays.

Un rire désabusé lui échappa.

— Vous, vous êtes blanche.

— Pas tant que vous croyez, mais peu importe. Ce qui compte, c'est de prouver votre innocence.

— Si vous pensez que c'est possible... Vous savez que je vais être papa ?

— Oui, j'ai lu ça quelque part.

— C'est un garçon. Ma femme est enceinte de huit mois. Je veux pas que le père de mon fils soit un taulard, vous comprenez ? J'ai fait des conneries, mais j'ai pas versé le sang d'un frère, ça, non. Faut m'aider à sortir de là !

— Je sais que vous n'avez pas tué J.J., mais répondez-moi franchement, c'est important : avez-vous vandalisé sa voiture ?

— On m'a déjà posé la question et je vais vous faire la même réponse : j'ai jamais touché à sa tire. Le jour où c'est arrivé, j'étais en studio. Ça, ils n'ont pas pu me le mettre sur le dos. Vous croyez que les flics auraient l'idée de me lâcher un peu la grappe et de chercher de ce côté-là ? Même pas ! Y sont trop contents de s'en prendre à un noir !

Je réfléchis rapidement. D.C. Smooth était très probablement innocent, mais la police avait des raisons de le croire coupable, et pas uniquement à cause de la couleur de sa peau.

— Je sais que vous avez déjà répondu à cette question devant la cour, mais pourriez-vous me dire en quelques mots comment vous vous êtes retrouvé auprès du cadavre de J.J. Money, avec l'arme du crime à quelques pas seulement de vous ?

— On a jamais été potes, lui et moi, et on s'est balancé quelques vanes, mais j'ai dit la vérité. Je l'ai pas tué.

Il laissa échapper un soupir de lassitude et reprit :

— J.J. m'a appelé ce fameux soir pour m'insulter. Il était remonté à bloc. Me demandez pas quelle dope il avait prise, j'en ai aucune idée. Ce fils de pute s'est permis de dire des choses sur ma femme. J'allais pas laisser passer ça ! Je lui ai dit de venir me le dire en face. Alors il a parlé à un type à voix basse — ça m'a pas étonné, ce crétin est pas foutu de trouver une idée tout seul. Il m'a dit de le retrouver chez Nell.

— Mais il n'y est jamais allé.

— Non, et c'est ça le truc qui colle pas. J.J. se la jouait un max mais il connaissait les règles. Entre frères, ça se fait pas de se défier et de pas se montrer. Ça se fait pas, non.

A part moi, je songeai que si j'avais eu l'idée, dans un moment d'égarement, d'insulter un rappeur connu pour son passé violent et que celui-ci m'avait proposé de le rejoindre pour en parler, jamais je ne serais allée au rendez-vous...

— Donc, vous êtes parti à sa rencontre.

— Ouais, et je l'ai trouvé. Troué comme une passoire. J'aurais pu mettre les voiles, mais ça aurait paru suspect aussi. Quoi que je fasse, j'aggravais mon cas, vous comprenez ? J'ai décidé d'appeler les flics, mais quelqu'un l'a fait avant moi. Et voilà. Ce fils de pute a été buté avec son flingue, mais c'est quand même moi qu'on a accusé. Si j'avais voulu le descendre, j'aurais pris mon arme, je l'avais sur moi ! Comment est-ce que j'aurais pu lui prendre la sienne ? Il m'aurait jamais laissé faire ! C'était un piège, je suis tombé dedans.

M. Katz sauta sur le canapé. Je changeai de position de façon à ce qu'il puisse monter sur mes genoux.

— Comment se fait-il que vous ayez été armé ce jour-là ?

— Je suis tout le temps armé. Il faut pouvoir se défendre, non ? Quand vous êtes rappeur et que vous dénoncez le système, il y a toujours un fils de pute pour vous chercher des poux dans la tête. Mais J.J. et moi, on avait pas l'intention de se buter ! Seulement, les stars du rap, les flics attendent qu'une chose : les coincer. On a pas envie de leur faire ce plaisir !

Mon intuition me criait que D.C. Smooth disait la vérité. Pour autant, rien dans ses paroles ne me fournissait la moindre piste pour le prouver. Il confirmait que J.J. Money connaissait Mark Bacon, mais cela, j'en étais déjà pratiquement certaine. Je passai en revue les éléments d'information qu'il m'avait donnés jusqu'à présent. Il devait y avoir quelque chose !

— Yo, vous êtes là ?

— Oui, excusez-moi. L'homme qui a parlé à voix basse à J.J. Money, vous savez qui c'était ?

— Non. Mon avocat m'a demandé ça, lui aussi. J'ai à peine entendu le type. Tout ce que je sais, c'est que c'était pas un frère.

— Comment ça ?

— Il était blanc. Je me suis dit en l'entendant qu'il ne parlait pas comme les gens que fréquentait J.J. Il avait une voix... différente.

La gorge nouée par l'émotion, je demandai :

— Avait-il un accent ?

— Ouais, c'est peut-être ça. Mais discret. Pas comme un Portoricain, par exemple.

Il restait une chance que l'homme qui parlait dans l'ombre n'ait pas été Anatoly. Très mince, mais une chance tout de même.

— J'ai presque plus de temps, me rappela D.C. Vous avez d'autres questions ?

— Non, je crois que vous m'avez donné toutes les informations dont j'avais besoin. Je vous remercie.

— Bon, d'accord. Vous me tiendrez au courant, hein ? Je veux voir mon fils grandir, moi, vous comprenez ?

Si l'héritier Smooth était du même modèle que Baby Jack, D.C. avait peut-être tout intérêt à rester là où il était. Je m'interdis cependant tout commentaire. S'il voulait être père, c'était à ses risques et périls...

— Oui, bien sûr. Je vous promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir.

Je raccrochai et regardai M. Katz dans le jaune des yeux.

— Il y a quelque chose de pourri dans le système, man.

Celui qui a les bonnes informations détient le pouvoir... à condition de savoir les utiliser.

Sex, Drugs & Murder

Plus impressionnée que je n'aurais voulu le montrer, je regardai Donato déposer Marcus devant chez Lulu au volant de sa nouvelle Prius. Apparemment, les taches se vendaient bien. Ou alors, quelqu'un avait payé Donato pour qu'il renonce à la peinture. Moi aussi, je lui aurais bien glissé quelques billets. Dans son string léopard.

Le bel Italien s'accouda à sa portière, vitre baissée.

— Sophie ! Comment vas-tu ?

— A pied, comme tu vois... Belle bagnole.

— Oui, c'est très libérateur. J'ai l'impression que ça m'aide à ouvrir les portes de ma créativité.

Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Je vendrais peut-être deux fois plus de romans si je m'offrais une Prius, moi aussi ?

Marcus se pencha vers son compagnon pour déposer un baiser sur sa joue et sortit de voiture, un bouquet de fleurs à la main.

— Pour te dire que je suis content de te revoir en vie, expliqua-t-il en me le tendant.

— On ne fait pas des petites cartes préimprimées, pour ce genre de message ?

— Je suppose... On vend bien des cartes pour les familles de suicidés, pourquoi pas pour les victimes d'homicide potentielles ? Je verrais bien une phrase dans le style : « Les jours passent, tu es toujours là, tâche de le rester ! »

Pour toute réponse, je lui tirai la langue.

— Je dois y aller, déclara Donato en détachant sa ceinture de sécurité pour ôter sa veste, aimantant aussitôt nos regards. Marcus, je te retrouve ce soir au Black Cat ?

— J'y serai à 21 heures, chéri.

Donato lui sourit, m'adressa un signe de la main et s'en alla au volant de son vaisseau spatial.

— Une Prius... quelle classe ! Tu es certain qu'il n'aime pas les femmes ?

— Bas les pattes ! Il est à moi, je le garde. Je veux bien te couvrir de fleurs et t'inviter dans les restos les plus chic de la ville, mais je ne partage pas mon mec, capito ?

— C'est bon, c'est bon... Je me consolerais avec le dessert. Ils font de la crème brûlée, ici ?

— La meilleure de la côte Ouest.

Pendant le repas, j'exposai à Marcus mes dernières découvertes et mes théories. Finalement, il s'écria en frappant la table du plat de la main, comme pour appuyer ses paroles :

— On voit maintenant comment le tueur est arrivé jusqu'à toi !

— Tu crois ? Je sais qu'il s'en prend à des gens qui travaillent dans l'industrie des loisirs et qui introduisent de la violence dans leurs créations, mais ça n'explique pas tout. Par exemple, on ne peut pas dire que je sois au cœur de l'industrie des loisirs. Je veux bien reconnaître que pour ce qui est de la violence, mes romans comportent des scènes assez...

— Tu ne comprends pas, m'interrompt Marcus. Il y a un enchaînement logique dans cette série de meurtres. J.J. Money, la première victime, avait un rôle dans une production d'Alex Tolsky. Ils ont été en contact à l'époque où le tueur préparait son assassinat, ce qui a conduit celui-ci à Tolsky. Ensuite, ce dernier t'a rencontrée pour travailler sur le scénario que tu devais écrire pour lui. Après l'avoir éliminé, le tueur s'est bien entendu tourné vers toi.

Je battis des mains, frappée par la justesse de ce raisonnement.

— Marcus, tu es génial. Comment n'y ai-je pas pensé moi-même ?

— Parce que tu es trop impliquée dans toute cette histoire pour avoir assez de recul, mon chou. Le stress t'empêche de réfléchir posément.

Il fit tourner le glaçon dans son verre et le regarda d'un air concentré.

— Maintenant, la question est de savoir qui est ce cinglé. On n'a pas assez d'éléments pour écarter Baccon, mais je continue de penser qu'il s'agit d'Anatoly. Il était à New York quand J.J. Money a été abattu, et il connaît bien Tolsky. Ça fait beaucoup, non ?

— Oui... Pourtant, je continue d'espérer que ce n'est pas lui.

Du bout de ma cuiller, je traçai des spirales artistiques dans ce qui restait de mon dessert.

— Il faudrait chercher du côté de la femme que fréquentait Tolsky à San Francisco.

— A condition qu'elle existe. Il ne t'a rien dit qui pourrait nous être utile ?

— Du genre : « Je suis menacé par un maniaque qui s'appelle Joe et j'ai une liaison extra-conjugale avec sa sœur qui habite telle rue à San Francisco » ?

— Avoue que ça nous aiderait.

— Pas de chance, il n'a rien dit de la sorte.

— Vous n'avez parlé que de travail, quand tu l'as rencontré ?

— Non... Il a dit qu'il aimait San Francisco.

— C'est vague.

— Et qu'il appréciait particulièrement l'atmosphère européenne qui régnait ici, les cinémas d'art et d'essai, les petits théâtres, les galeries d'art... Marcus ! Les galeries d'art !

— Eh bien ?

— Anatoly m'a affirmé qu'il connaissait le propriétaire de la Galerie Sussman. Gary et lui étaient colocataires à New York.

— Encore ce Darinsky ! Je t'avais bien dit qu'il était louche.

— Tu n'y es pas. L'important n'est pas d'établir une énième connexion entre Tolsky et Darinsky, mais d'en savoir plus sur ce dernier grâce à cette nouvelle piste : le fameux Sussman. Il doit nous renseigner sur Anatoly ! Il faut qu'on le rencontre au plus vite.

Marcus inclina la tête d'un air pensif.

— C'est une bonne idée.

— Une idée de génie, tu veux dire !

Je pris la carte de crédit qu'il avait déposée sur la table et l'agitai dans les airs pour attirer l'attention du serveur.

— Je ne sais pas ce que tu as prévu pour cet après-midi, mais moi, je me fais collectionneuse d'art !

Je marchais si vite que Marcus, malgré ses longues jambes, peinait à me suivre.

— Inutile de courir, dit-il en haletant, la galerie ne s'en ira pas sans nous !

— On n'est plus loin du but, je le sens !

Nous fûmes accueillis dans la galerie par le sourire de soulagement de deux clients, manifestement ravis de pouvoir enfin échapper à l'attention du vendeur. Ce dernier, un petit brun rondouillard au sourire jovial, s'approcha de nous d'un pas décidé.

— Bonjour messieurs-dames !

— Bonjour. J'aurais besoin d'un renseignement...

Je m'obligeai à le fixer droit dans les yeux — faute de quoi j'aurais été contrainte de concentrer mon attention sur son blazer rouge vif, qu'il avait assorti à une chemise fuchsia.

— Ça tombe bien, je suis là pour ça ! Randolph, à votre service. Vous cherchez un artiste en particulier ?

Marcus et moi échangeâmes des regards entendus. Ce type s'appelait peut-être Randolph, mais je n'aurais pas parié une cartouche d'encre vide qu'il était un petit Ralph à la naissance.

— A vrai dire, c'est le propriétaire que nous cherchons. Je me présente, Sophie Katz, et voici mon ami Marcus Bettencourt. Je suis romancière ; vous avez peut-être lu certains de mes livres ? On les trouve à la table « meilleures ventes au classement du New York Times » dans les bonnes librairies.

Mon intuition me soufflait qu'un individu qui se baptisait Randolph devait être impressionné si on voulait qu'il se montre coopératif.

— Oh, bien sûr, tout à fait ! s'écria-t-il. Quel plaisir de vous rencontrer ! Vous avez de la chance ; en général, M. Sussman est difficilement joignable, mais aujourd'hui, il est au bureau. Je vais tout de suite voir s'il peut vous recevoir. En attendant, je vous en prie, jetez un coup d'œil. Nous avons reçu quelques nouvelles pièces tout à fait délicieuses.

Marcus le regarda s'éloigner d'un air dubitatif.

— Délicieuses ? Même quand je me lâche, je n'emploie jamais un mot pareil !

— Tout le monde n'a pas ta subtilité. Tu devrais peut-être donner quelques leçons de gay attitude à ce malheureux.

Il secoua la tête.

— Tss tss tss... On est doué pour ces choses-là ou on ne l'est pas. Tu as vu son blazer ?

Puis, balayant la pièce d'un rapide coup d'œil.

— Oh, un tableau de Donato !

Je cherchai un commentaire positif.

— Tiens, on dirait qu'il a utilisé un pinceau, cette fois-ci. Il s'améliore.

— Il est beau, il est riche, il embrasse divinement, alors qui se soucie de savoir si ses toiles ont l'air d'avoir été peintes par un gosse hyperactif en pleine crise de nerfs ? Il y a des gens pour acheter ça, c'est tout ce qui compte.

— Tant que tu arrives à regarder tout ça avec un certain détachement...

— On reste très zen quand on roule en Prius.

Mentalement, je me demandai combien de croûtes Donato avait dû vendre pour s'offrir son carrosse.

Ralph revint sur ces entrefaites, accompagné d'un homme grand et mince, dont les cheveux blonds coupés en brosse lui donnaient de loin un air juvénile. Lorsqu'il s'approcha, je vis qu'il avait franchi le cap de la quarantaine depuis quelques années. Il me tendit la main, puis se tourna vers Marcus.

— Gary Sussman. Que puis-je pour vous ?

— Enchantée de faire votre connaissance, M. Sussman. Comme Ral... Randolph vous l'a peut-être dit, je m'appelle Sophie Katz et je suis romancière. Je travaille actuellement sur un livre dans lequel l'un des personnages dirige une galerie d'art. Un de mes amis, Anatoly Darinsky, m'a laissé entendre que vous accepteriez peut-être de me parler de votre métier pour que je donne une touche plus authentique à mon récit.

A ces mots, son visage s'éclaira.

— Il a bien fait, je serai très heureux d'éclairer votre lanterne ! Je vous en prie, appelez-moi Gary.

— Merci, Gary, et vous, appelez-moi Sophie. Et voici Marcus.

— Je ne suis ici que pour le plaisir des yeux, dit Marcus, faussement modeste. Tiens, Ralph, si vous me montriez quelque chose de touchant ? J'ai très envie d'être touché...

Randolph frappa ses mains l'une contre l'autre avec enthousiasme.

— Comme je vous comprends ! Venez, nous avons justement quelques tableaux tout à fait exquis d'un jeune talent espagnol. Je vous précède.

— Je brûle d'impatience !

Laissant Marcus entre les mains expertes de Randy, je suivis Gary Sussman dans son bureau. En entrant dans la pièce, une immense salle aux murs ornés de toiles, je ne pus retenir un cri d'admiration.

— Quel bel endroit ! m'exclamai-je en m'asseyant sur un objet qui tenait à la fois de la chaise et de l'instrument de torture chinois.

— C'est l'artiste Marian Dominick qui s'est chargée de la décoration, expliqua Sussman. Je considère cette pièce comme une œuvre d'art à part entière.

— A juste titre. C'est époustouflant ! Tout comme les œuvres que vous exposez, d'ailleurs.

J'éprouvais quelque difficulté à faire correspondre ce que je savais de Darinsky avec ce que je

voyais de Sussman, en théorie l'un de ses meilleurs amis. De la conversation que Darinski m'avait tenue lors du vernissage de Donato, j'avais retiré la certitude qu'il ne supportait pas l'aspect gratuit de l'art pour l'art. Sussman, lui, était tellement fou de peinture qu'il en devenait caricatural.

Il se pencha sur le bureau pour m'observer un instant.

— J'espère que vous ne vous formaliserez pas de cette remarque, mais je trouve que vous avez des traits délicieusement exotiques. De quelle nationalité êtes-vous ?

Ce personnage éveillait en moi une irrésistible envie de le provoquer.

— Ma mère est égyptienne et mon père israélien. Ils se sont rencontrés lors d'une fête pour célébrer les accords de Camp David.

Sussman demeura silencieux quelques instants, visiblement incrédule.

— C'est l'histoire la plus fantastique que j'aie jamais entendue, dit-il.

Je ne parvins pas à déterminer si par « fantastique », il entendait « merveilleuse » ou « délirante », et je ne cherchai pas à en savoir plus.

— Alors c'est Anatoly qui vous a suggéré de vous adresser à moi... C'est un ami à vous ?

— Plutôt un voisin. Nous habitons le même quartier ; je le croise de temps en temps, mais je ne peux pas dire que je le connais très bien.

Ce mensonge était plus plausible que la vérité, à savoir qu'Anatoly aurait pu être mon amant s'il ne tentait pas de m'assassiner.

— Personne ne peut prétendre connaître Anatoly... Moi qui ai partagé un appartement avec lui, je ne sais toujours pas qui il est.

— Ah? J'ai cru comprendre que vous étiez très proches.

— Anatoly et moi ?

Sussman haussa les sourcils d'un air surpris.

— Intéressant... Le peu de temps que nous avons vécu ensemble à New York, à l'époque où je passais mon doctorat à l'université, la seule chose que nous partagions, c'était le loyer d'un modeste appartement dans Manhattan. Enfin, c'est une image. Les mots « modeste » et « Manhattan » sont antithétiques !

Il rit de sa plaisanterie et je tentai de l'imiter.

— Il était déjà entrepreneur ?

— Entrepreneur ? C'est ce qu'il est aujourd'hui ?

— Il me semble, mais j'ai peut-être mal compris ce qu'il me disait.

— Ça alors ! Lui qui n'a jamais su remplacer une ampoule... Comme on change !

— De quoi vivait-il, à New York ?

Gary fit une moue évasive.

— Franchement, je ne sais pas. Comme je vous le disais, nous n'étions pas très proches. Pendant les quelques mois qu'a duré notre cohabitation, nous n'avons pas échangé plus de cinq phrases. C'était quelqu'un d'assez réservé.

— Vous ne lui avez pas posé de questions, quand il s'est installé chez vous ?

— A vrai dire, c'est plutôt moi qui me suis installé chez lui.

Je réprimai un mouvement d'impatience. Cet homme devait pouvoir me renseigner plus que cela !

— Il ne vous a donc jamais dit qu'il était entrepreneur ?

— Pour la bonne raison qu'il ne l'était pas. Je crois qu'il travaillait dans les assurances.

— Anatoly Darinsky, assureur ?

J'éclatai de rire.

— Vous avez raison, ça ne lui va pas. Pourtant, il me semble bien l'avoir entendu parler d'assurances.

— Si je comprends bien, vous vous connaissiez si peu que c'est surprenant que vous soyez restés en contact.

— C'est une pure coïncidence ! Je l'ai retrouvé par hasard, le jour où Alex Tolsky me l'a présenté, ici, à la galerie.

— Il est venu avec Alex Tolsky ?

— Tout à fait, ils visitaient la région. C'était peu de temps avant la mort de ce pauvre homme.

— Oui, quelle tragédie...

J'eus bien du mal à ne pas laisser deviner ma soudaine nervosité. Pourquoi, alors que je savais qu'Alex et Anatoly étaient amis, étais-je parcourue d'une sueur glacée chaque fois que ce fait m'était confirmé ?

— C'était un homme absolument charmant. La presse a été odieuse avec lui. Tous ces ragots sur son alcoolisme, la maladie mentale... C'est l'une des personnes les plus intelligentes que j'aie rencontrées, sans parler de son regard. Il avait l'œil pour déceler le talent artistique. Mais je ne vous apprend rien. Vous le connaissiez aussi, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ?

Les seules personnes qui savaient que je l'avais rencontré étaient des employés des Productions Tolsky, ainsi que quelques-uns de mes amis.

— Par Anatoly.

Je regardai Sussman, ébahie.

— Anatoly ? Quand vous l'a-t-il dit ?

— Il y a un mois ou deux... Je ne sais plus exactement. Il venait de s'installer et est passé me dire bonjour. Il était très préoccupé de ce qui était arrivé à Alex Tolsky. Ils étaient très proches, tous les deux, et je crois que sa mort l'a profondément affecté.

— C'est ce jour-là qu'il vous a parlé de moi ?

— Oui, il a dit que vous deviez écrire un scénario pour Tolsky et m'a demandé si celui-ci nous avait présentés, vous et moi. Il m'a fait une description de vous très flatteuse et, je dois le dire, tout à fait précise. Vous m'excuserez, mais à l'époque, je n'avais jamais entendu parler de vous. Malheureusement, je ne lis pas de fiction. Les revues d'art occupent tout mon temps, je dois

toujours me tenir au courant des dernières tendances... Ce qui nous amène à votre question. Que voulez-vous savoir sur l'univers des galeries d'art, au juste ?

L'univers des galeries d'art ? Mais je m'en fichais éperdument ! Je connaissais Darinsky depuis moins de trois semaines, et voilà que j'apprenais qu'il avait parlé de moi à Sussman six, voire huit semaines auparavant. Depuis combien de temps m'épiait-il ? Deux mois ? Trois ?

Prenant conscience du regard insistant de Gary posé sur moi, je cherchai une question intelligente.

— Comment faites-vous la différence entre un véritable artiste et un imposteur qui projette des gouttes de peinture au hasard sur sa toile ?

Les sourcils de Gary se rejoignirent jusqu'à n'en former plus qu'un seul.

— Ce n'est pas une bonne question ?

Moins de soixante secondes plus tard, il me reconduisit à la porte de son bureau. Je rejoignis Marcus, qui écoutait les explications de Ralph à propos d'une photographie d'une femme en train d'uriner.

— C'est un constat qui concerne l'ensemble de notre société.

— Bien sûr. Tout le monde fait pipi.

— Marcus ? On y va.

Ralph se tourna vers moi.

— Je lui montrais le travail de...

— On y va tout de suite.

Marcus lui décocha un sourire navré.

— Désolé, Randy, c'est elle la patronne. La prochaine fois, promis, tu me montreras celle du gars qui fait caca.

Si j'avais marché relativement vite à l'aller, au retour, je battis un record de vitesse.

— Sophie, Sophie, pas si vite ! gémit Marcus en trottant pour rester à ma hauteur. Ta conversation s'est mal passée ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tout !

Je pilai net au milieu du trottoir, obligeant Marcus à bondir de côté pour ne pas me renverser.

— Darinsky était le colocataire de Sussman à New York.

— On le savait déjà.

— A l'époque, il lui a dit qu'il travaillait dans les assurances.

— Anatoly ?

— Oui. Je mettrais ma main au feu qu'il lui a menti, et qu'il n'est pas plus entrepreneur ici qu'il n'était assureur là-bas. Pour ce que j'en sais, il ne s'est peut-être même jamais appelé Anatoly...

— D'accord, mais il y a une bonne dizaine d'années qu'il se présente sous ce prénom.

— Ce n'est pas tout. Il est venu ici avec Alex Tolsky, et après la mort de celui-ci. Il a posé à Sussman des questions à mon sujet.

— Quand ?

— Environ un mois avant de me rencontrer. Il lui a donné une description de moi apparemment très précise. Tu comprends ce que ça veut dire ?

Marcus pâlit — dans la mesure où un homme noir en est capable. Disons que son teint d'ébène prit un reflet grisâtre.

— Cette fois-ci, tu vas prévenir la police ?

— Tu n'as pas dû écouter ce que je te répète depuis une semaine ! Je n'ai pas de certitude. Aucune preuve. Rien que des coïncidences !

— Autant de coïncidences à la suite ? Ça fait beaucoup, non ?

— Sans blague !

Je pressai mon front entre mes mains.

— Ce type est diabolique. A côté de lui, Staline était un apprenti comique ! Il avait planifié son affaire depuis le début ; il me donne tous les éléments et aucun moyen de les relier, encore moins de les démontrer...

Je me tordis les mains, désespérée.

— Il va me tuer. Il va me tuer, et personne ne peut m'aider.

— Je suis là, moi.

— Oui, mais tu ne peux rien faire pour moi. Dena non plus, et Mary Ann encore moins. Personne ne pourra me sauver !

J'avais hurlé ces derniers mots, prise de panique. Marcus s'empara de mon bras et m'approcha de lui avec force.

— Calme-toi ! Il y a forcément une solution. Le tout, c'est de la trouver.

— Génial.

— Tu crois que je vais laisser un hétéro assassiner ma meilleure cliente ? Tu es trop jeune pour mourir. Je n'ai pas encore eu le temps de te faire ces mèches dont on a parlé l'autre jour.

— Alors prenons rendez-vous aujourd'hui, ou alors, mets-toi directement en relation avec mon embaumeur, ce sera plus sûr.

— Ça suffit.

Il leva la main pour me faire taire, un peu à la manière d'un chef d'orchestre demandant le silence. Puis, consultant sa montre :

— J'ai une permanente dans une demi-heure.

— Oh, pardon, je m'en voudrais de te mettre en retard !

— J'appelle Donato et j'annule notre rendez-vous de ce soir. On dîne ensemble, toi et moi.

— Tu m'invites deux fois dans la même journée ? C'est fou comme les gens sont gentils quand vous êtes à l'article de la mort !

— Tu n'as pas encore un pied dans la tombe...

Il m'adressa un clin d'œil chaleureux.

— ... alors on partagera l'addition.

— Ben voyons !

— Et on mettra au point un plan pour prendre Anatoly à son propre piège.

Il posa une main sur sa hanche et, de l'autre, claqua des doigts au-dessus de sa tête, façon danseuse de flamenco.

— On va lui montrer, à cet artiste du crime, qu'il n'est pas le seul à avoir de l'imagination !

Les actes sont souvent plus efficaces que les paroles. Surtout les plus idiots.

Sex, Drugs & Murder

Je déposai Marcus et roulai au hasard dans les rues de la ville pendant plusieurs heures. Cela, Anatoly ne s'y attendait pas ! J'envisageai même de sortir de San Francisco. Il n'irait pas me chercher à... où cela, au fait ? Où serais-je en sécurité ?

Il l'avait déjà démontré par le passé, les distances n'étaient pas un problème pour lui. Quant à moi, je ne pouvais pas prétendre à la protection qu'on accordait aux témoins de crimes coopérant avec la justice. Pour cela, il aurait fallu que la justice veuille bien coopérer avec moi, ce qui n'était pas le cas.

Même à l'autre bout du monde, je ne serais pas à l'abri. Et puis, il y avait ma mère et ma sœur. Elles étaient invivables, mais je ne pouvais pas vivre loin d'elles.

Je n'avais pas d'autre choix que de rester à San Francisco.

J'arrivais à l'extrémité de la baie. Des nuages teintés de rose passaient au-dessus du pont du Golden Gate. C'était là qu'étaient ma vie, mes amis, mon... Oups ! Mon chat ! J'avais oublié de nourrir M. Katz.

Je regardai le soleil rouler sur l'horizon. Il allait bientôt faire nuit et je n'avais aucune envie de rentrer chez moi dans l'obscurité. Mais je ne pouvais pas laisser mon chat mourir de faim dans le noir parce que j'avais peur.

Quoique...

Oh, flûte ! Je n'allais pas laisser un malade mental, même armé d'une hache, me gâcher l'existence !

Je donnai un coup de volant et fis demi-tour. La bestiole avait intérêt à se montrer reconnaissante envers moi, qui prenais le risque d'être sauvagement assassinée pour lui donner ses fichues croquettes ! Je méritais la médaille de la meilleure propriétaire vivante d'animal domestique.

Ou alors, celle de la femme la plus stupidement courageuse de la côte Ouest. On me l'attribuerait à titre posthume...

Je garai ma voiture à trois rues de chez moi et courus jusqu'à mon immeuble, manquant de renverser au passage une mère de famille et une vieille dame chinoise qui s'appuyait sur une canne. Rien de tel que de se faire insulter dans deux langues différentes pour vous stimuler !

Je grimpai les escaliers quatre à quatre, voire six à six, ouvris la porte et faillis piétiner M. Katz, qui me regardait avec une lueur meurtrière dans ses yeux jaunes. L'espace d'un instant, il me sembla que le monde entier voulait ma mort.

— Je suis désolée. Désolée, désolée, désolée ! répétais-je en me dirigeant vers la cuisine.

Le chat me suivit d'un air renfrogné, et ne se dérida que lorsque je lui versai une double ration

de croquettes. Pendant ce temps, j'allai voir si j'avais des messages sur mon répondeur.

Il y en avait deux. Le premier était de Leah.

— Sophie, tu es là ? Décroche, c'est moi ! Sophie ? Très bien, ne décroche pas... J'ai besoin de toi. Bob est épouvantable et je me demande si... Bon, appelle-moi, tu veux ?

Bob était épouvantable ? Mais Bob était toujours épouvantable ! Cela n'avait jamais dérangé ma sœur jusqu'à présent. Pourquoi s'en inquiétait-elle, tout d'un coup ? Je faillis lui répondre avant d'écouter mon second message, mais la machine fut plus rapide que moi.

— Salut, c'est moi.

Une voix aux inflexions russes emplît l'espace, me glaçant d'effroi. Anatoly. Telle une proie fascinée par son prédateur, je l'écoutai, le souffle coupé.

— J'espérais qu'on pourrait parler, toi et moi. Je ne serai pas là ce soir, mais tu peux m'appeler sur mon portable.

Oubliant Leah, je m'assurai que ma porte était bien verrouillée. C'était le cas, mais il restait la fenêtre de la cuisine. Pourquoi ce fichu propriétaire ne l'avait-il toujours pas fait réparer ? Si Anatoly passait par là pour m'assassiner dans mon sommeil, parole de scoute, je le traînais devant les tribunaux !

Mon tueur rôdait dans le quartier, attendant que je l'appelle pour lui confirmer que j'étais chez moi. Ou, qui sait ? Il se trouvait peut-être déjà là, tapi dans l'ombre... Prenant le téléphone d'une main, j'allai à la cuisine et saisis un couteau de l'autre. Avec mille précautions, j'inspectai chaque pièce de l'appartement.

Personne sous le lit. Personne dans la douche. Personne... Zut, les placards. Cruel dilemme. Pour les ouvrir, il fallait que je pose soit le téléphone, soit le couteau. Autrement dit, soit mon moyen de communication avec l'extérieur, soit l'arme pour me défendre. Je choisis le premier. Le monde extérieur m'avait si peu aidée, ces derniers temps !

D'un geste sec, j'ouvris la porte du placard. Personne. Pourtant, mon soulagement fut de courte durée. Qui me disait que Darinsky ne se trouvait pas à l'affût, de l'autre côté de la rue, dans un appartement de location, épiant mes allées et venues à l'aide d'une paire de jumelles ?

J'éteignis rapidement les lumières. A moins de posséder un équipement à infrarouges, il ne pouvait plus me voir, à présent.

Que faire de plus pour me protéger ? Je balayai du regard mon appartement plongé dans la pénombre. Le plus sage était d'aller jusqu'à la baie vitrée et de tenter de localiser Darinsky.

Je faillis me briser le tibia contre la table basse du salon et tuer mon chat en tombant sur lui, mais je parvins à destination et me postai en embuscade. La rue était presque vide. Je n'y vis personne à l'exception de quelques passants, dont aucun ne ressemblait, de près ou de loin, à l'ami Darinsky.

M'étant assise à même le sol en tailleur, je réfléchis. Si Anatoly — ou quel que soit son prénom — ne m'avait pas menti sur son passé dans les armées russe et israélienne, il possédait un solide entraînement militaire. Il savait par conséquent choisir sa proie, étudier ses habitudes, mettre au point un plan d'attaque et passer à l'action. Si, de plus, il m'observait à ce moment précis, il avait déjà compris, m'ayant vu éteindre mes lumières sans quitter mon appartement, que j'étais sur le

qui-vive. Par conséquent, il n'avait aucune raison de traîner dans la rue en attendant que je le repère.

Puis je songeai que je n'étais pas la seule personne à habiter dans cet immeuble. Peut-être quelqu'un l'avait-il vu ? Il me revint en mémoire qu'il m'avait demandé si je connaissais bien mes voisins. Les avait-il interrogés à mon sujet ? Sur une impulsion, je bondis vers la porte et me ruai vers l'appartement de Theresa Conley. A peine avais-je frappé qu'elle ouvrit sa porte.

— Non, vous ne pouvez pas utiliser mon téléphone.

— Je ne veux pas appeler, je veux vous poser une ou deux questions. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Non.

Elle commença à refermer sa porte, mais je glissai mon pied dans l'entrebâillement.

— Tout ce que je veux savoir, c'est si vous avez remarqué un grand type brun rôder par ici récemment. Il parle avec un léger accent russe.

— Votre nouveau fiancé ? Bien sûr que je l'ai vu !

— Quand ?

— Otez votre pied de ma porte.

— Répondez, et je vous fichera la paix.

— Pendant combien de temps ?

— Pour l'amour du ciel, Theresa, vous ne pourriez pas vous montrer un peu plus coopérative ?

Je sécurisai ma prise sur la porte et repris :

— Un mois, ça vous va ? Vous répondez à mes questions et je vous laisse tranquille pendant un mois.

— Quatre semaines ? glapit-elle. Vous n'avez pas mieux à proposer ?

Une envie de meurtre me traversa l'esprit, ou plutôt, les mains. Il suffirait de placer mes doigts de chaque côté de son cou de poulet et de serrer très fort jusqu'à ce qu'elle cesse de négocier. Cela dit, il serait beaucoup plus difficile ensuite d'obtenir d'elle des réponses, sauf peut-être en faisant tourner les tables.

— D'accord, je ne vous adresse plus la parole pendant un an. Même si l'immeuble est en feu, je ne frapperai pas à votre porte, ça vous va ?

— C'est dit. Je vous ai vus monter tous les deux sur sa moto, un jour, en cherchant une place de parking, et je l'ai aperçu mercredi matin, quand il quittait votre appartement.

Mercredi matin ? Je me trouvais chez Dena, où j'avais passé la nuit.

— Vous êtes sûre de l'avoir vu quitter mon appartement ?

— Je veux bien répondre à vos questions, mais je refuse de me répéter.

Je serrai les poings de toutes mes forces pour me retenir d'étrangler ma voisine. Puis je réfléchis. Quel était le pourcentage de fiabilité d'une séance de tables tournantes ?

— Où se trouvait-il à ce moment-là ? Devant ma porte ?

— Non, je l'ai croisé dans l'escalier alors que je rentrais de mon jogging.

— Quand était-ce exactement ?

— Je vous ai dit que je ne me répéterais pas.

— Je vous demande l'heure qu'il était.

Elle tapota du bout du doigt la fine ligne rosâtre qui lui tenait lieu de lèvre supérieure.

— Un peu après 6 heures du matin, je pense. C'est fini ?

— C'est fini.

Je retirai mon pied et lui laissai fermer la porte. Oui, j'étais finie. Pratiquement assassinée. Je pouvais déjà préparer mon épitaphe. Vous ne m'avez pas crue, alors je suis cuite.

*
* *

J'arrivai chez PJ Oyster Bed, le roi de l'huître de la baie, un peu après 20 heures. Marcus n'était pas encore arrivé mais, pour une raison que j'ignore, Dena et Jason se trouvaient là. Mon amie me fit signe de les rejoindre.

— Où étais-tu passée ? Il y a une éternité que je n'ai pas eu de tes nouvelles !

— Je t'ai parlé hier, lui rappelai-je en détournant les yeux des deux marques rouges qui ornaient la base de son cou.

Après tout, Jason était peut-être bien un vampire.

— Quand on a un tueur aux trousses, vingt-quatre heures, c'est long.

— Tu as raison... Dis, tu ne devrais pas porter un col roulé ?

En riant, elle passa une main sur ses morsures.

— Pour dissimuler au monde l'efficacité de mon huile érotique à la pêche ? Pas question. J'en ai aussi à l'intérieur des cuisses, mais elles sont plus difficiles à montrer.

— Là, c'était celle parfumée au pia colada, intervint Jason. Personnellement, j'ai préféré la première.

— Ah oui ? Mon dernier am... client n'était pas de ton avis.

— Tu lui as fait tester sur toi ? s'indigna Jason.

C'était le moment d'intervenir, avant que le dialogue ne vire à la scène de ménage. Je devais bien cela à Dena.

— Hmm... vous n'auriez pas vu Marcus ? Je devais le retrouver ici ce soir.

— Il ne va pas tarder. Restez avec nous, tous les deux, on dînera ensemble.

— Je ne voudrais pas interrompre votre tête-à-tête.

— Si tu me dérangeais, je ne te le proposerais pas.

Je regardai Jason, qui semblait éprouver certaines difficultés à masquer son irritation à propos des méthodes de vente de Dena.

— Ça ne t'ennuie pas qu'on se joigne à vous, Jason ?

Tiens, il était habillé normalement. Jean et T-shirt blanc. Ce devait être une occasion spéciale, me dis-je.

— Au contraire, affirma-t-il en m'adressant un sourire aimable. D'ailleurs, je voulais te parler.

Intriguée, je pris place à leur table.

— A quel sujet ?

— Au sujet du meurtre de Barbie et du rôdeur qui te menace. J'ai cru comprendre que tu m'avais soupçonné ?

Il me fallut un moment pour réaliser que Dena lui avait parlé de mes doutes à son rencontre. Incapable de dissimuler ma contrariété, je me tournai vers elle. Elle se fit toute petite sur sa chaise.

— Eh, tout va bien ! Pas la peine d'être gênée ! s'exclama Jason. Tu ne me connais pas, tu as envisagé toutes les hypothèses, rien de plus. Pour être honnête, je suis flatté.

— Flatté ? D'être soupçonné de meurtre ?

Je regardai de nouveau Dena, qui avait presque disparu sous la table.

— Bien sûr. Ta réaction prouve que j'ai quelque chose de mystérieux, qu'on me perçoit comme étrange, un brin limite, voire dangereux, tu vois ?

Limite ? Franchement borderline, oui !

— Dena m'a dit que tu étais à un entretien de recrutement quand Barbie a été assassinée.

Cette fois, c'est lui qui parut mal à l'aise.

— Oui... Et j'assistais au mariage de ma sœur le jour où J.J. Money a été abattu. Pour ce qui est de New York, je n'y suis jamais allé mais je projette un petit voyage d'études là-bas. Il paraît qu'il y a une communauté vampire qui...

— Tu as décroché un job ? De quoi s'agit-il ? l'interrompis-je.

Dena plongea le nez dans son verre de vin rouge tandis que Jason parut soudain se passionner pour le design des couverts.

— Allez, accouche ! Quand on sort avec une fille qui vend des capotes à la fraise, je ne vois pas ce qui peut être gênant !

— Oui, hmm... c'est un boulot dans le commerce.

— C'est un bon début. Où est-ce ?

Silence.

— Jason, où travailles-tu ?

— Chez Gap.

— Chez Gap ?

— C'est seulement temporaire, dit Dena, il ne trahit pas ses engagements.

— D'accord, il trahit momentanément ses engagements, rectifiai-je.

— J'ai besoin de me payer une assurance santé. Pour mes dents, expliqua Jason d'un air penaud.

Je le regardai, ahurie.

— Depuis quand les vampires ont-ils besoin d'une mutuelle pour leurs soins dentaires ?

— Dena ! s'exclama une voix derrière moi. Qu'est-ce que tu fais ici ?

En me retournant, je vis Marcus s'approcher de notre table. Dena lui tendit sa joue.

— Marcus chéri ! Je te présente Jason.

— Enchanté, Jason. C'est toi qui as fait ça ? demanda Marcus en désignant les traces de morsure au cou de Dena. Beau travail.

— Je testais son huile aphrodisiaque à la pêche.

— Ah oui ? Moi, je préfère celle au pina colada.

Une expression de soulagement se peignit sur les traits de Jason. Du coin de l'œil, je vis Dena faire signe à Marcus de ne pas poser de questions.

— Jason est vampire, expliquai-je. Il travaille chez Gap.

— Tiens, ils ont aussi des quotas de discrimination positive pour cette catégorie d'employés ? On n'arrête pas le progrès !

Puis, se tournant vers moi :

— Tu leur as proposé de nous rejoindre pour un brain-storming ?

— Une séance de remue-méninges ? Quelle bonne idée ! s'exclama Dena. A quel sujet ?

Je regardai Jason, indécise. Pouvait-on se fier à lui ?

— Tu peux avoir confiance, dit-elle comme si elle avait lu dans mes pensées. J'ai vérifié tous ses alibis.

A vrai dire, j'avais cessé de soupçonner Jason depuis un certain temps déjà. Mon problème à présent est que je n'étais pas certaine de vouloir parler de ma vie privée avec un apprenti vampire, même s'il travaillait chez Gap.

— Rien de ce qui se dira ne sortira d'ici, déclara Jason, solennel. Je le jure sur Les Chroniques des vampires.

On ne pouvait pas être plus rassurant ! D'un autre côté, le temps m'était compté. Ce n'était pas le moment de tergiverser.

— Nous devons mettre au point, Marcus et moi, un plan pour démasquer Anatoly Darinsky. Votre aide ne sera pas de trop.

Je leur résumai les derniers déroulements de l'affaire — les révélations de Gary Sussman, la visite du détective Lorenzo, les informations inquiétantes de Theresa Conley, sans omettre bien sûr ma conversation téléphonique avec D.C. Smooth.

— Vous savez tout, dis-je en conclusion. Anatoly veut me tuer, la police est convaincue que je ne risque plus rien depuis qu'elle a arrêté Mark Baccon et je n'ai aucune preuve pour étayer mes soupçons. Autant appeler les choses par leur nom : ce dîner est mon repas d'adieux. Marcus, je te lègue ma collection de CD ; Dena, je te confie M. Katz.

Celle-ci haussa un sourcil méfiant.

— Mary Ann s'occuperait mieux de lui...

— Merci pour ton aide, ça me fait chaud au cœur.

—... si l'occasion s'en présentait, poursuivit-elle comme si elle ne m'avait pas entendue. Pour l'instant, ce n'est pas à l'ordre du jour. Je suis sûre qu'on n'a pas épuisé toutes nos ressources pour confondre Anatoly.

Elle porta son verre à ses lèvres et reprit la parole :

— Tu croyais qu'il était entrepreneur, Sussman qu'il travaillait dans les assurances... Qu'a dit Shannon Tolsky à ce sujet ?

— Je n'ai pas pensé à le lui demander.

— Bravo. Qui est-ce qui écrit des polars, autour de cette table ?

Marcus leva une main en signe d'apaisement.

— Moi aussi, je serais curieux d'apprendre ce que sait Miss Hollywood sur la question, mais ça ne nous donnera aucune preuve tangible de la culpabilité de Darinsky.

— Je suis de son avis, dit Jason. A notre connaissance, ce type s'est introduit au moins une fois dans l'appartement de Sophie, voire plusieurs. Elle a d'autres priorités que d'aller interviewer les gens, il me semble.

— Il s'est introduit dans l'appartement..., répéta Marcus, songeur. Bon sang, mais c'est bien sûr !

Nous nous tournâmes tous vers lui et sursautâmes en l'entendant frapper la table de sa paume.

— On aurait dû commencer par là ! Vous ne comprenez pas ?

Comme nous échangeions des regards interrogateurs, il reprit :

— Il faut aller chez lui ! Dans son appartement ! S'il y a une preuve, c'est là qu'on la trouvera.

Nous demeurâmes silencieux un long moment.

— Ce n'est pas possible, Marcus, dis-je finalement.

— Pourquoi ?

— D'abord, parce que la loi l'interdit, expliqua Dena. Ensuite, parce que nous avons affaire à un tueur en série. Tu ne crois pas qu'il risque de s'énerver s'il nous trouve chez lui ? Si Sophie veut des émotions fortes, qu'elle aille vendre de la coke dans les rues de Brooklyn, elle courra moins de risques !

Jason fit tourner son vin dans son verre d'un geste pensif.

— Je ne crois pas que Sophie puisse être plus en danger qu'elle ne l'est déjà.

— Mais je suis écrivain, pas cambrioleuse ! Même si je le voulais, je ne saurais pas m'introduire chez lui !

— Moi, je le ferai, déclara Marcus.

Dena haussa les épaules.

— Parfait. Laisse ton coiffeur jouer les Arsène Lupin si ça l'amuse. Moi, je m'en lave les mains.

— Vous me connaissez mal, reprit Marcus d'un ton calme et décidé. J'ai commis quelques

petites effractions à l'époque où j'essayais d'être un délinquant, quand j'étais gamin, pour oublier ma fixation sur Barbra Streisand.

Il tira distraitemment sur une de ses nattes.

— Personne ne m'a jamais pris.

— Ça ne marchera pas, dis-je, inquiète de le voir si insouciant.

— Pourquoi pas ? demanda Jason. Le tout, c'est de préparer l'opération avec minutie.

— Le tout, rectifia Dena d'une voix acide, c'est de ne pas dire n'importe quoi. Il ne s'agit pas d'un de tes jeux de rôle à la manque, Jason. Pour Sophie, c'est une question de vie ou de mort. Soyons un peu logiques.

— C'est exactement ce que je fais, répondit Jason. J'irai avec Marcus, il vaut mieux être deux.

Ce dernier secoua la tête négativement.

— Je serai plus discret tout seul.

— Oui, mais à deux, on mettra deux fois moins de temps à fouiller l'appartement. On ne peut pas se permettre d'y rester des heures. De plus, il faudra que quelqu'un occupe Anatoly pendant un bon moment.

Marcus sourit.

— Bien vu. Dena, ton fiancé est intelligent. Un peu bizarre, mais intelligent.

Dena leva les yeux au plafond d'un air agacé.

— Pour ma part, je n'ai rien entendu d'aussi stupide depuis longtemps. Dis-moi, Jason, qui aura l'honneur de jouer les appâts pour tueur en série, dans ton plan génial ?

Comme un seul homme, Marcus et Jason tournèrent les yeux vers moi. Dena bondit littéralement sur sa chaise.

— Mais vous êtes encore plus siphonnés que je ne le croyais ! Vous ne comprenez pas ce qui se passe ? Anatoly veut tuer Sophie. Si j'ai bonne mémoire, il mesure environ un mètre quatre-vingt-cinq et doit peser dans les quatre-vingts kilos. Elle fait un mètre soixante-cinq pour cinquante-cinq kilos. J'ai besoin de vous faire un dessin ?

— Elle aura un garde du corps, dit Jason. Moi. Elle lui donnera rendez-vous dans un lieu public et je ne la quitterai pas des yeux un instant. Que veux-tu qu'il lui arrive ?

— Rien, justement. Je veux qu'il ne lui arrive rien !

— Dena, ils ont peut-être raison.

Elle me jeta un regard si noir que je crus qu'elle allait m'attaquer avec sa fourchette. Je poursuivis, avant qu'elle ne passe à l'acte :

Ça ne peut plus continuer comme ça. Chaque instant, j'ai l'impression de vivre mes dernières minutes. Je n'en peux plus. Il faut que je fasse quelque chose, même si c'est désespéré. Et vous n'êtes pas obligés de m'aider.

Je les regardai tour à tour dans les yeux, plus grave que je n'aurais voulu.

— Aucun de vous ne doit se sentir forcé. Après tout, je peux peut-être moi-même forcer la porte de Darinsky. Il y a des tas de gens qui font ça dans cette ville, alors pourquoi pas moi ?

Je marquai un silence.

— De toute façon, il faut que je fasse quelque chose. N'importe quoi, plutôt que devenir folle d'angoisse.

Marcus sourit et passa la main dans mes cheveux.

— Je te rappelle que c'était mon idée. C'est moi qui irai chez Darinsky.

— Et moi, dit Jason, je ne me dédie pas. Je serai ton garde du corps.

Dena laissa échapper un grognement d'impatience.

— Vous êtes tous complètement inconscients !

Puis, m'ayant longuement fixée du regard :

— Oh, et puis flûte ! s'exclama-t-elle. J'en suis. Quitte à finir derrière les barreaux, autant y être tous ensemble. Plus on est de fous...

Je me penchai à travers la table pour prendre ses mains.

— Je t'adore. Tu es la meilleure amie du monde. Toi aussi, Marcus. Je veux dire, le meilleur ami. Quant à toi, Jason...

Je me tournai vers le fiancé de Dena.

— J'ai tout fait pour convaincre Dena que tu étais un dangereux psychopathe, et au lieu de m'en vouloir, tu fais tout ce qui est en ton pouvoir pour m'aider. Je ne sais pas comment te remercier.

— N'en parlons pas. D'ailleurs, comment pourrais-je prétendre à l'immortalité si je ne suis pas capable de prendre quelques risques ?

Ne sachant que répondre à une telle remarque, je gardai le silence et lui adressai mon plus beau sourire.

— Bon, assez de pathos comme ça, déclara Dena en partageant le reste de la bouteille entre nous quatre. Au travail. Nous avons un cambriolage à mettre au point.

C'est fou ce qu'on est courageux quand on n'a plus rien à perdre!

Sex, Drugs & Murder

J'acceptai la proposition de Dena de passer la nuit chez elle, non sans avoir, toutefois, négocié son hospitalité pour M. Katz également. Curieusement, le chat ne parut pas satisfait de l'accueil de Dena, et manifesta son mécontentement en faisant pipi dans l'armoire à linge de notre hôte, sans doute pour s'assurer que Mary Ann hériterait de lui à la place de Dena s'il m'arrivait malheur.

Nous parvînmes pourtant tous les trois à mettre de côté nos différends et prîmes place sur le canapé afin de passer à l'étape numéro un de notre plan. Dena me tendit son téléphone et je composai le numéro d'Anatoly.

Celui-ci répondit dès la première sonnerie.

— Oui ?

Je voulus parler, mais mes mots se bloquèrent dans ma gorge.

— Allô, j'écoute ?

Dena m'assena une claque dans le dos, si fort que je faillis tomber en avant.

— Anatoly ? hoquetai-je. Bonsoir, c'est moi.

— Sophie. Tu as eu mon message ?

— Oui, tout à fait.

J'inclinai le combiné de façon à ce que Dena puisse y coller son oreille elle aussi.

— Je suis contente que tu m'aies rappelée, poursuivis-je. En fait, j'espérais qu'on pourrait se retrouver quelque part pour discuter, toi et moi.

— Bonne idée.

Rien que ces mots. Bonne idée. Le fait que je l'aie menacé avec un couteau de cuisine lors de notre dernière rencontre ne l'émouvait pas plus que ça ! Si ce n'était pas un aveu de culpabilité...

— Tu veux qu'on se retrouve tout de suite ? proposa-t-il.

Près de moi, Dena fit non d'un geste énergique.

— Ça me ferait plaisir mais il est tard et j'ai eu une journée épuisante. Disons plutôt demain soir ?

— Parfait, à quelle heure ?

— Ecoute, j'ai un dîner de famille, mais je peux te retrouver à 22 h 30 au Baja Cantina ?

— Il est 22 h 30 et tu trouves qu'il est trop tard.

— Je viens de te dire que j'ai eu une journée fatigante. D'ailleurs, en ce qui me concerne, s'il y a un moment idéal pour boire un verre, c'est après une réunion de famille. On se voit demain ?

— Entendu, je passe te prendre.

— Non ! Je... je ne sais pas à quelle heure j'aurai fini, je n'aurai peut-être pas le temps de repasser par chez moi. Je te retrouverai là-bas.

— Je suis impatient de te revoir. Bonne nuit.

Je raccrochai et croisai le regard de Dena.

— Parfait. Je vais donc mourir demain. Adieu, Dena.

— Allons, allons, pas de défaitisme ! dit-elle en passant un bras autour de mes épaules. Tu as une équipe de choc à tes côtés. Un coiffeur fan de Barbra Streisand, une experte en vibromasseurs et un vampire manutentionnaire chez Gap. Tout baigne !

Incapable de trouver le sommeil, je tentai de lire, en vain. J'essayai ensuite d'occuper utilement mon temps et j'appelai Margaret Tolsky à son domicile, vers 1 heure du matin, puis vers 2 heures, sans plus de succès. Enfin, j'effectuai un raid dans l'armoire à pharmacie de Dena et trouvai une boîte de somnifères.

Quand je me réveillai le lendemain, j'étais étendue sur le canapé, Mary Ann à mon chevet, penchée sur moi d'un air inquiet.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle lorsque j'ouvris les yeux.

— Mary Ann ? Je...

— Ne lui dis rien ! hurla Dena en accourant.

Puis elle se tourna vers Mary Ann.

— Et d'abord, qu'est-ce que tu fiches ici ? Tu n'as personne d'autre à ennuyer ?

Mary Ann ne la regarda même pas. Elle poursuivit, sans me quitter des yeux :

— Je sais qu'il y a quelque chose. Il est 11 heures du matin et Dena n'est pas au magasin. Il faudrait qu'elle soit malade de la peste pour ne pas aller travailler. Or elle n'a pas la peste.

Je m'appuyai sur un coude en étouffant un bâillement.

— Tu sais, de nos jours...

— Elle n'est pas malade du tout ! s'écria Mary Ann. Et puisqu'elle ne veut pas me dire ce qui se passe, c'est à toi de le faire. Il y a du nouveau ?

— Mais non, que vas-tu encore chercher ? mentit Dena en s'interposant entre nous. Sophie n'était pas tranquille à l'idée de passer la nuit seule chez elle, ce qui est assez compréhensible, et je lui ai offert l'hospitalité. J'ai pris ma journée pour rester avec elle. Voilà toute l'histoire, tu peux aller peinturlurer tes bourgeoises chez Neiman.

Mary Ann s'assit d'un air boudeur sur un accoudoir.

— Je ne « peinturlure » pas des « bourgeoises », je suis conseillère beauté, rectifia-t-elle d'un ton pincé. Et puisque Sophie a besoin d'une amie, je suis là aussi. N'est-ce pas, Sophie ?

— Eh bien, je... Tu sais, il y a longtemps qu'on n'a pas passé de temps toutes seules, Dena et moi...

— Me voilà ! chantonna Marcus dans l'entrée. Où êtes-vous ?

Sa haute silhouette s'encadra dans la porte du séjour.

— Tiens, Mary Ann ! Qu'est-ce que tu deviens ? Tu peinturlures toujours tes bourgeoises chez Neiman ?

Comme Mary Ann le fusillait du regard, il se tourna vers moi.

— J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— Tu sais toujours trouver les mots qu'il ne faut pas, Marcus. Qu'est-ce que tu apportes ?

Il montra un sac en papier kraft.

— Des bagels. Les meilleurs, je suis allé les chercher chez Noah.

Puis, désignant Mary Ann du regard :

— Vous l'avez recrutée pour faire partie de notre gang de conspirateurs ? ajouta-t-il.

— Ah, bravo ! grommela Dena, les poings sur les hanches. Le mot discrétion, tu connais ?

— Comment, un gang de conspirateurs ? répéta Mary Ann d'un air alarmé. Vous n'envisagez pas... vous n'avez pas l'intention de faire quelque chose d'interdit ?

Marcus sourit.

— J'avais oublié ta légendaire rapidité d'esprit.

— Marcus, boucle-la. Mary Ann, ce n'est pas ce que tu crois. En fait, on est tous un peu stressés, en ce moment. On... on a décidé de se préparer des brownies au hashich ; je ne t'en ai pas parlé parce que je sais que tu n'aurais pas approuvé...

Une expression d'intense concentration se peignit sur les traits de Mary Ann.

— Ce n'est pas illégal, en Californie.

— Disons que c'est toléré, intervint Marcus en frottant sa barbe de trois jours. Mais tu sais ce que c'est, on n'a pas envie de faire de publicité autour de...

— Arrêtez, tous les deux ! m'exclamai-je. Elle n'en croit pas un mot.

Je cherchai le regard de Mary Ann.

— N'est-ce pas, Mary Ann ?

— Exactement, je n'en crois pas un mot !

— Je sais que vous voulez la protéger, mais elle est tout à fait capable de garder un secret. Pas vrai, Mary Ann ?

— Absolument, je sais garder un secret ! A quel sujet, au fait ?

Dena et Marcus quittèrent le séjour, la première en roulant des yeux furibonds, le second en secouant la tête d'un air navré. Ils avaient tort. J'étais sûre qu'on pouvait mettre Mary Ann dans la confidence.

— Viens ici, dis-je en m'asseyant sur le canapé et en tapotant la place à côté de moi. Je vais tout t'expliquer. Pour résumer, on va tenter un petit jeu, ce soir. La roulette russe, tu connais ?

Un quart d'heure plus tard, je lui avais exposé les derniers événements, présenté nos hypothèses et déroulé le scénario prévu pour la soirée. Elle avait écouté du début à la fin sans poser de questions excessivement stupides, tout en caressant M. Katz qui s'était lové sur ses genoux dès qu'elle avait pris place sur le sofa.

Enfin, elle me regarda droit dans les yeux et déclara :

— Je veux participer, moi aussi.

— Non ! crièrent Marcus et Dena d'une seule voix, depuis la cuisine.

Mary Ann déposa M. Katz et se leva pour les rejoindre. Je la suivis sur la pointe des pieds.

— Vous aurez besoin de moi.

— Plutôt mourir ! grinça Dena entre ses dents.

— Il vous faut quelqu'un pour faire le guet, dit-elle en prenant un bagel dans le sac.

— Pas la peine. Comme Sophie vient de te l'expliquer, elle sera l'appât, et Jason son garde du corps. S'ils n'arrivent pas à retenir Anatoly, l'un d'entre eux me préviendra en m'appelant sur mon portable. On n'a pas besoin de guet.

— Et les voisins ?

— On s'en fiche, répondit Marcus en mordant dans un petit pain.

— Ah, oui ? Et s'ils appellent la police ? Vous serez bien contents, Jason et toi, que je m'assure que la voie est libre et que je vous signale que vous pouvez entrer ou sortir de l'appartement sans être vus.

Dena poussa un soupir d'exaspération.

— Pourquoi faut-il que tu choisisses ce moment précis pour commencer à faire preuve d'un peu de bon sens ?

— Puisqu'elle veut aider, pourquoi ne pas accepter son offre ? intercédai-je. D'autant qu'elle a raison. Elle sera la mieux placée pour prévenir les uns et les autres et appeler de l'aide. Je suis certaine qu'elle peut jouer un rôle essentiel dans notre combine.

— Elle ? Une maquilleuse ?

— Tu es bien vendeuse de strings ! riposta Mary Ann avec une véhémence inattendue.

— Un point partout, commenta Marcus en apportant du café.

Je humai les arômes de caramel qui montaient de ma tasse.

— Marcus, tu es passé faire ton repérage ?

— Affirmatif. Il a laissé une fenêtre ouverte en partant ce matin. Je dois pouvoir me faufiler par là en escaladant les moulures de la façade. Je ferai entrer Dena par la porte.

— Je n'arrive pas à y croire, maugréa celle-ci, dardant un regard noir sur Mary Ann.

— Allons, mon chou, on va s'éclater, dit Marcus en la prenant par la main. Tiens, on pourrait porter des petites tenues noires moulantes et prétendre qu'on est les nouveaux Bonnie and Clyde ?

Dena réprima un fou rire.

— Tu n'as pas exactement le physique de Warren Beatty.

— Exact. Il se tuerait pour avoir ma chute de reins.



Au terme d'une journée interminable, 22 heures venaient enfin de sonner. Assise sur mon canapé

entre Marcus et Dena, je me rongerais les ongles avec application. Jason se trouvait déjà à la Baja Cantina et Mary Ann était en faction dans sa voiture, en face de l'entrée de l'immeuble d'Anatoly. J'avais placé le téléphone juste à côté de moi, de façon à pouvoir répondre dès qu'elle m'appellerait.

J'avais essayé de nouveau de joindre Margaret Tolsky, ainsi que Shannon, sans plus de résultat. Jason, qui était passé dans la journée, m'avait semblé plus excité qu'angoissé. Il était bien le seul d'entre nous ! Au demeurant, il évoluait dans une autre dimension. L'habitude des jeux de rôle lui avait fait perdre le sens des réalités...

Le téléphone retentit alors, nous faisant tous les trois sursauter.

— Qui est-ce ? demanda Dena.

— Aucune idée, je n'ai pas encore répondu.

— Quand vas-tu cesser de vivre au Moyen Age et acheter un poste avec écran et identificateur d'appel ?

— Sophie, mon chou, si tu décrochais ? suggéra Marcus à la quatrième sonnerie.

— All... Allô ?

— Sophie ? Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas rappelée ? Ne me dis pas que tu n'as pas eu mon message !

— Leah ?

Bon sang, elle allait tout fiche en l'air !

— Ecoute, Leah, ce n'est pas le moment.

— Ah bon ? Alors quand est-ce que ce sera le moment de te dire que Bob me trompe ?

— Bob te trompe ?

Dena me fit signe de raccrocher d'un geste énergique, tandis que Marcus battit des mains d'un air joyeux.

— Oh, oh, des histoires de fesses ? J'adore.

D'un geste, je le fis taire.

— Leah, je...

Un bip résonna dans le combiné. Le signal d'appel.

— Leah, quelqu'un d'autre essaie de me joindre. Un instant, s'il te plaît.

Je pris l'autre appel sans attendre sa réponse.

— Sophie, c'est moi. Anatoly est en train de monter sur sa moto. Il démarre... C'est bon, il est parti.

— O.K., on y va. Appelle Jason pour lui dire qu'on est sur le départ.

Je basculai de nouveau pour reprendre ma communication avec Leah.

— Tu exagères ! Je te dis que mon mari a une liaison et tu...

— Leah, je suis désolée mais je n'ai pas le temps. Tu peux attendre une douzaine d'heures avant d'entamer la procédure de divorce ?

— Mais je...

— Je t'appelle demain pour en parler, d'accord ?

Je raccrochai, la mort dans l'âme.

— Ma sœur me hait et je vais me faire assassiner. Souhaitez-moi bon courage.

— Elle s'en remettra, et tu n'es pas encore morte. On ramasse nos portables et on y va, déclara Dena en enfilant ses gants de cuir.

— Soyez prudents, tous les deux.

Elle désigna Marcus d'un coup de menton.

— Je m'occuperai de lui, promis. Toi, prends bien soin de toi.

Nous nous séparâmes. Je courus jusqu'à ma voiture pendant que Dena et Marcus prenaient le chemin de chez Anatoly. Il me fallut dix minutes pour rejoindre Fillmore Street, et quinze de plus pour trouver une place non loin de la voiture de Jason.

Le cœur battant, je poussai la porte du bar. Jason était accoudé au zinc. Il m'adressa un imperceptible hochement de tête. Un peu plus loin, je vis Anatoly, assis à une table.

Je pris une grande gorgée d'air — ma dernière ? — et, croisant le regard de Darinsky, lui adressai un petit « coucou » du bout des doigts, très Miss America.

— Je vois que tu m'as déjà commandé quelque chose ?

— J'ai cru me souvenir que tu avais un faible pour le Bloody Mary.

Il poussa le verre dans ma direction tandis que je prenais place à côté de lui. Il me regarda longuement, allumant en moi des frissons de peur... ainsi que d'autres, moins avouables. Que m'arrivait-il ? Étais-je affligée, à mon insu, d'une sordide attirance pour les psycho killers ?

— Tu as bien fait, dis-je en passant un doigt sensuel sur le rebord du verre. Pour ce que j'ai à te dire, un peu d'alcool ne me fera pas de mal.

— Ah oui ?

— Hu-hum... Je te dois des excuses, pour l'autre jour. Tu sais... ?

— Tu dois parler du soir où tu m'as menacé avec un couteau de boucher après m'avoir entraîné dans ta chambre. Je suis si mauvais que ça, pour les préliminaires ?

Malgré moi, je souris.

— Non, pas du tout. Enfin, pour ce que j'ai pu en voir. C'est moi qui ai un problème.

— Je t'écoute ?

Je portai mon verre à mes lèvres... avant de le poser de nouveau, incapable de boire une gorgée.

— Ce jour-là, une de mes connaissances venait d'être assassinée.

— Barbie Vega. J'ai lu ça dans le journal. C'est toi qui as trouvé son corps, n'est-ce pas ?

— Oui.

Je fis une nouvelle tentative pour boire, plus fructueuse. Pourtant, je ne m'accordai qu'une toute petite goutte de Bloody Mary. Contrairement à mes affirmations, j'avais besoin de rester sobre.

— Tu ne me l'as pas dit quand on s'est vus ?

— Non. Je n'avais pas envie d'y penser.

— Je suppose qu'on n'oublie pas facilement ce genre d'images.

— Exact.

Anatoly posa ses coudes sur la table et se pencha vers moi.

— Pourquoi as-tu sorti ce couteau ?

C'était le moment de vérité. Fixant Anatoly dans le blanc des yeux, je répondis :

« Parce que j'étais persuadée que tu étais l'assassin de Barbie.

Je tentai de lire son expression, en vain. Pas un seul des muscles de son visage n'avait tressailli. Son regard n'avait pas dévié.

— Je sais que ce n'est pas le cas puisqu'ils ont arrêté le coupable, Mark Baccon, mais sur le moment, j'ai paniqué. Je suis désolée.

Je posai ma main non loin de la sienne — ma façon de hisser le drapeau blanc.

— Tu m'en veux encore ? demandai-je d'un ton câlin.

Mon regard effectua un aller-retour éclair juste derrière son épaule, dans la direction de Jason. Celui-ci avait les yeux braqués sur nous.

Anatoly m'observa en silence pendant ce qui me parut une éternité. Puis un sourire étira ses lèvres.

— C'est oublié, dit-il. Si j'avais reçu un dollar chaque fois qu'une femme m'a menacé avec un couteau...

— Tu serais riche ?

— Non, j'aurais un dollar.

Je ris et m'octroyai une nouvelle gorgée... avant de sursauter en sentant la main d'Anatoly sur mon genou. Par chance, mon téléphone sonna à cet instant, me procurant un prétexte idéal pour me dégager de lui en douceur.

— C'est moi, on est dans la place, chuchota Dena.

— Salut, comment vas-tu ?

— On a pu passer par la fenêtre, comme prévu.

— Bon, et à part ça ?

Pourquoi Dena m'appelait-elle pour commenter en direct live la visite de l'appartement d'Anatoly ? C'était inutile, et franchement stressant !

— A part ça, on a trouvé quelque chose.

— Ah oui ?

— Des photos de toi. Et des tas de coupures de presse qui citent ton nom ou les titres de tes livres. Le plus dingue, ce sont les clichés. Avec Marcus, au café, avec moi et Mary Ann, dans un restaurant avec ta sœur et son gamin... Ce type est un dangereux obsessionnel.

Il me sembla que mon cœur s'arrêtait de battre. Depuis quand ce fou me suivait-il ?

— Très bien, m’entendis-je répondre d’une voix blanche, continue, tu es sur la bonne voie. On se rappelle plus tard, d’accord ?

— Entendu. Sois prudente, Sophie.

— C’était ma sœur, expliquai-je en rangeant l’appareil dans mon sac à main. Elle est persuadée que son mari la trompe, elle traverse une passe difficile.

Au fond, c’était assez drôle de constater combien il était facile de mentir tout en disant la vérité.

— C’est moche, commenta Anatoly en levant la main pour attirer l’attention de la serveuse.

— Ils ont un enfant.

— Alors c’est encore plus moche. Elle devrait engager un détective privé pour s’assurer qu’elle a raison, avant de prendre une décision.

— Un détective privé ? Comme dans les films ?

Darinsky haussa les épaules, évasif.

— Tout le monde fait ça.

— Pas elle. Enfin, je ne crois pas... On ne connaît jamais les gens, en fait. Je ne pense pas qu’elle me rappellera ce soir mais je vais laisser mon portable allumé, au cas où elle menacerait de se jeter par une fenêtre ou ce genre de choses.

— Tu la crois capable d’en arriver là ?

— Non, je disais ça pour rire.

Anatoly me décocha un regard indéchiffrable.

— Etant donné les événements récents, je n’aurais pas cru que tu t’amuserais à plaisanter sur le sujet. Tu n’as pas peur que ça te porte malheur ?

S’agissait-il de menaces ? Je n’eus pas le temps de creuser la question. La serveuse vint à notre table et Anatoly commanda une autre bière, avant de désigner mon verre d’un regard interrogateur.

— Tu n’aimes plus le Bloody Mary ?

— Si, mais je n’ai pas mangé beaucoup, ce soir. Je préfère boire lentement.

— Je croyais que tu avais dîné dans ta famille ?

— En effet ! Seulement... je n’aimais pas ce qu’avait fait ma mère.

Y avait-il moyen d’être plus stupide ? Même Mary Ann n’aurait pas fait pire !

— Tu es très belle, ce soir.

De sa main, il souleva mon menton.

— Je finis mon verre en vitesse et on va finir la soirée dans un endroit plus tranquille ?

— Non !

Aussitôt, il retira sa main. Je toussotai et repris d’une voix plus calme :

Je veux dire... on a tout le temps. Tu viens de commander un nouveau verre et j’ai bien l’intention de boire le mien. Ce serait un sacrilège de gâcher un si bon Bloody Mary.

La serveuse réapparut et déposa une autre bière devant Anatoly, qui en but la moitié d’une seule

gorgée.

— Tu as raison, dit-il lentement. Je n'aime pas les femmes sacrilèges.

Puis, prenant mon drink, il le porta à ma bouche et le pressa d'autorité entre mes lèvres avant de l'incliner.

— L'chaim !

Je n'avais pas l'impression de boire un toast mais une coupe de ciguë. Il me semblait entendre les battements de mon cœur.

Mon portable sonna de nouveau, obligeant Anatoly à poser le verre sur la table.

— Oui ? dis-je en réprimant un tremblement nerveux.

— Sophie, c'est Marcus. Sauve-toi. Sauve-toi aussi vite que tu peux !

— Que se passe-t-il encore ?

— J'ai trouvé la hache avec laquelle il a tué Barbie. Elle était scotchée sous son lit. Sophie, il y a encore des traces de sang dessus.

Je levai les yeux vers Anatoly. Il avait les yeux fixés sur moi et léchait ses doigts, entre lesquels coulait un filet de liquide rouge.

Alicia savait qu'elle n'avait pas d'autre choix : mourir ou affronter l'homme qui voulait sa mort.

Sex, Drugs & Murder

— Sophie ? Tu m'entends ? s'impacienta Marcus à l'autre bout de la ligne. Fiche le camp au plus vite !

— Oui, oui, j'ai compris.

M'efforçant de maîtriser un tremblement nerveux, je lissai la serviette en papier posée devant moi.

— Tu n'es pas toute seule, Leah, repris-je. Je suis là, moi. Je vais venir, d'accord ? Je n'en ai que pour quelques minutes.

— Où veux-tu que je te retrouve, au poste de police ? demanda Marcus d'une voix blanche.

— Non, devant ta voiture. Je ne voudrais pas réveiller le petit.

— Bon, Dena et moi, on se replie dans la voiture de Mary Ann et on attend que tu nous rappelles dès que tu pourras parler sans être entendue, ça te va ?

— D'accord, on fait comme ça.

— Je prends la hache ?

— Je te l'interdis ! Ecoute, tu ne fais rien et tu m'attends, c'est compris ?

— Oui, mais ne traîne pas. Je ne supporte pas de te savoir avec ce monstre.

— Entendu. A tout de suite.

— Tu es une sœur extraordinairement dévouée, commenta Anatoly une fois que j'eus coupé la communication.

— Pardon ?

Ma voix était à peine audible. Un vertige me saisit. Tout me semblait infiniment petit, excepté Anatoly, qui emplissait tout l'espace.

— Tu vas vraiment courir la consoler tout de suite ?

Il me semblait le voir pour la première fois — humain et monstrueux à la fois.

— Il faut que j'y aille, expliquai-je. C'est ma sœur.

Il avait tué J.J. Money et laissé un innocent payer pour lui ; il avait assassiné Alex Tolsky qui lui avait tendu la main ; il avait massacré Barbie à la hache avant de venir chez moi pour me séduire, comme si de rien n'était.

— Je ne peux pas la laisser dans un tel état.

Et en même temps, il s'était montré calme, charmant...

— Elle a besoin de moi.

... délicieusement séduisant !

Par-dessus sa bière, il m'observa un long moment.

— Tu vas bien ? Tu es toute pâle, dit-il en prenant ma main d'un geste tendre. Tu trembles !

— Oui, je... je me fais du souci pour elle. Je n'ai rien vu venir et je m'en veux. J'étais tellement persuadée que son couple était solide ! Et maintenant, tout vole en éclats... c'était une illusion.

Il serra ma main.

— Les gens et les situations ne sont pas toujours ce qu'on croit. On tombe parfois de haut.

— Oui...

Je me dégageai aussi doucement que possible.

— Excuse-moi une minute, je reviens.

— Je t'en prie. Je vais en profiter pour régler l'addition.

Derrière sa patience et sa gentillesse, perceait une certaine méfiance. Si je ne lui faussais pas compagnie rapidement, j'allais tout faire échouer. Je fourrai mon portable dans mon sac à main et me levai.

En passant à la hauteur de Jason, je vis celui-ci ranger son téléphone dans sa poche et essuyer son front couvert de sueur. Apparemment, il commençait à prendre la pleine mesure de la situation. Jusqu'à présent, tout ceci n'avait été qu'un jeu pour lui. Il avait abordé cette histoire avec la naïveté qu'il mettait dans ses jeux de vampires pour adolescent attardé. A présent, il semblait n'avoir plus qu'une idée : se ruer hors du bar et mettre le plus de distance possible entre Anatoly et lui.

Je poussai la porte des lavabos, posai mon sac et en sortis un tube de rouge à lèvres. Je n'aurais pas dû me trouver là, me dis-je en me remaquillant avec un soin inutile. Rien de tout ceci n'aurait dû arriver. J'aurais dû être avec Dena, à boire un verre, regarder une vidéo ou réfléchir à mon prochain roman. Pas en train de tenter par tous les moyens d'échapper aux griffes d'un tueur en série à l'existence duquel les enquêteurs refusaient de croire...

Il fallait que j'appelle la police. Seul obstacle, mais de taille : révéler les résultats de la fouille de Marcus et Dena revenait à admettre que nous étions entrés illégalement chez Anatoly. Non seulement nous serions en infraction, mais ce dernier aurait beau jeu de prétendre que nous avions nous-mêmes caché l'arme sous son lit ! Comment n'avions-nous pas pensé à cela ? Nous n'étions pas plus avancés malgré tous les risques que nous avons pris...

Il fallait affronter le danger et non le fuir.

Mon téléphone sonna de nouveau. Cette fois-ci, c'était Jason.

— Bon sang, Sophie, qu'est-ce que tu fabriques ? Il faut décamper en vitesse !

— Je vais l'inviter à prendre un verre chez moi, dis-je sur une inspiration.

— Quoi ?

— Marcus a une clé de mon appartement, dis-lui de foncer chez moi et de se cacher... voyons... dans la douche. Derrière le rideau. Surtout, qu'il prenne avec lui le téléphone, c'est un sans-fil. Anatoly ne doit sous aucun prétexte s'apercevoir de sa présence. Je viendrai voir Marcus quand ce sera le moment.

— Tu perds la boule ! Le moment de quoi, au fait ?

— Fais ce que je te dis, Jason, dépêche-toi.

— Mais enfin c'est de la folie ! Je... attends un instant.

La communication fut coupée. Jason avait-il croisé une connaissance ? Peu importait, j'avais eu le temps de lui donner mes instructions. Je rangeai mon portable dans mon sac et passai une dernière couche de rouge à lèvres. Il était temps d'affronter l'ennemi.

— En piste ! murmurai-je pour m'encourager.

Je me passai la main dans les cheveux pour les lisser et poussai la porte qui donnait sur la salle.

— Ma sœur m'a rappelée, dis-je en rejoignant Anatoly. Elle va mieux, j'irai la voir demain. Je préfère rester avec toi ce soir... si tu n'as pas d'autres projets.

Une lueur de surprise s'alluma dans son regard. Je vis ses yeux s'arrêter sur mes lèvres.

— Au contraire. Tu veux un autre verre ?

— Merci, je préférerais un endroit plus intime.

— Tu as une préférence ?

Au prix d'un effort de volonté, je posai une main sur son épaule.

— On pourrait aller chez moi ?

— Tu me proposes de venir dans ton appartement ?

— Pourquoi pas ? Tu ne risques rien, je n'ai pas affûté les couteaux de cuisine depuis un certain temps.

— Me voilà rassuré.

— Alors, tu acceptes mon invitation ?

Il pencha la tête, songeur.

— Je crois que je vais me laisser tenter.

— Parfait, dis-je en portant mon verre à mes lèvres. Tu es venu en moto ?

— Oui.

— Alors tu n'auras aucun mal à te garer. Le mieux, c'est que tu me suives, comme ça, tu n'attendras pas devant chez moi pendant que je chercherai une place.

— Entendu.

Il se leva et enfila sa veste de cuir.

— Au fait, ajouta-t-il, ne t'inquiète pas pour ce type bizarre qui t'a observée toute la soirée. Je me suis expliqué avec lui.

De saisissement, je laissai tomber mes clés.

— Quel type bizarre ?

— Celui qui était au vernissage de Balardi à la galerie Sussman, tu ne te souviens pas de lui ? demanda Anatoly en se baissant pour ramasser mon trousseau. J'ai cru que tu l'avais remarqué. Il est là.

Je secouai la tête, trop nerveuse pour parler. Puis je suivis la direction que m'indiquait Anatoly. Jason était toujours assis au bar, livide, le visage baissé, comme s'il comptait les bulles de bière dans son verre.

— Tu es sûr que c'est lui ? Il lui ressemble un peu, mais l'autre était plus mince, non ?

— C'est lui. Il a passé sa soirée au téléphone. Tout comme toi, d'ailleurs.

Je tentai de rire, en vain. Je comprenais enfin pourquoi Jason avait raccroché si vite.

— Que lui as-tu dit ?

— Que s'il s'amusait à te suivre, je m'occuperais personnellement de lui. Il a prétendu qu'il attendait un ami qui ne venait pas. Je n'en ai pas cru un mot, étant donné la façon dont il t'a couvée du regard toute la soirée, mais je pense qu'il ne t'ennuiera plus. Il fait moins le fier que l'autre jour, chez Sussman.

— Il devait surtout être gêné d'avoir été reconnu. Va savoir ce qu'il avait fumé, ce soir-là ! Viens, partons d'ici. Je n'ai pas de temps à perdre avec cet allumé.

Le prenant par le bras, je l'entraînai hors du bar. Jason n'essaya pas de nous suivre.

— Ma moto est ici, je t'emmène jusqu'à ta voiture ?

— Je viens de me recoiffer, dis-je en passant la main dans mes cheveux. D'ailleurs, je suis garée à deux pas. Tiens-toi prêt à démarrer, je serai là dans une ou deux minutes.

— C'est toi le chef, dit Anatoly en prenant ses gants dans son casque.

S'il pouvait dire vrai ! Ce soir, il fallait que je maîtrise la situation jusqu'au bout. C'était ma seule chance de salut... Je me détournai pour partir, mais Anatoly me rattrapa par le bras et m'embrassa avec fougue.

— Est-ce que je t'ai dit que tu es superbe, ce soir ?

— Oui, mais ça ne me dérange pas que tu me le rappelles, répondis-je en me dégageant avec précaution.

En arrivant à ma voiture, je passai un appel rapide à Marcus pour m'assurer qu'il avait reçu ses nouvelles instructions. C'était le cas, si j'en jugeai par ses remontrances. Je lui répétais rapidement ce qu'il avait à faire et coupai la connexion avant qu'il ne puisse répondre. A présent que ma décision était prise, personne ne me convaincrait de reculer.

Lorsque je passai devant la Baja Cantina, Anatoly démarra et me suivit. Même si je l'avais voulu, il n'était plus temps de renoncer à mon plan.

Je me garai non loin de chez moi et fis signe à Anatoly de laisser sa moto sur le trottoir à côté de ma voiture, puis nous terminâmes à pied le reste du chemin jusqu'à mon appartement.

En ouvrant la porte, je posai immédiatement le regard sur le téléphone. Le combiné ne s'y trouvait plus. Marcus était dans la place. Rassurée, je m'approchai d'Anatoly.

— Merci de m'avoir donné une seconde chance.

— C'est un plaisir, je...

Je le fis taire d'un long baiser passionné. Etrangement, mon cœur ne battait plus la chamade. J'étais froide, déterminée, prête pour l'ultime assaut.

— Il y a longtemps que j’attendais ça, murmurai-je à l’oreille de mon compagnon. Voilà deux ans que je n’ai fréquenté personne et je n’ai aucune envie d’établir un record du monde d’abstinence.

— A Dieu ne plaise, répondit Anatoly avant de m’embrasser de nouveau, tout en laissant sa main courir sur mon dos et mes reins.

Je m’écartai de lui et le pris par la main.

— Viens, allons dans ma chambre.

Sans attendre son assentiment, je l’entraînai, tout en jetant au passage un regard discret dans la salle de bains. Le rideau de la douche était tiré. Le piège allait bientôt se refermer sur Darinsky.

Nous étions à présent tout près de mon lit. Les caresses et les baisers de mon amant avaient pris un tour franchement érotique. Il était temps d’agir... avant de succomber à la tentation.

— Attends, murmurai-en en le repoussant.

— Je n’en peux plus d’attendre. Je te veux. Tout de suite.

— Moi aussi, mais il faut nous protéger.

— J’ai ce qu’il faut.

En un tournemain, il sortit un paquet de préservatifs de sa poche.

— J’ai horreur de ces trucs-là, mentis-je. J’ai un diaphragme dans la salle de bains. Accorde-moi une minute.

Il me jeta un regard indécis.

— Bon, dit-il, si vraiment tu préfères...

— Oui ! dis-je en m’écartant de lui.

Je le vis se mordre les lèvres, comme si un combat intérieur se livrait en lui. Comptait-il me tuer avant ou après ? Je crus un instant qu’il allait tenter de me retenir de force, mais il n’en fut rien. Profitant de son hésitation, je bondis vers la salle de bains.

Une fois à l’intérieur, je verrouillai la porte et ouvris le rideau de la douche.

— Qu’est-ce que tu fabriques, nom de nom ? grommela Marcus à voix basse.

— Frappe-moi.

— Pardon ?

— Ne pose pas de questions et obéis, on n’a pas de temps à perdre. Fais-moi un bel œil au beurre noir et sors par la fenêtre de la salle de bains. Exécution !

— Tu as perdu la tête ?

— Dépêche-toi ou il nous tuera tous les deux.

L’air atterré de Marcus céda la place à une expression de peur panique.

— Sophie, tu viens ? demanda Anatoly, de l’autre côté de la porte.

— J’arrive ! Si tu allais ouvrir le lit ?

— J’y cours !

Je laissai échapper un soupir de soulagement... et retins un cri de douleur lorsque le poing de Marcus atterrit sur ma joue. Je faillis vaciller, mais celui-ci me retint, avant de passer sa main sur mon visage avec douceur.

— Ma Sophie adorée, je...

— C'est bon. Maintenant, sauve-toi. Dis aux autres de rentrer chez eux et de ne pas m'appeler. Ma vie en dépend.

— Mais tu ne vas pas...

D'un geste du menton, je désignai la fenêtre. Je vis Marcus secouer la tête d'un air désespéré, me tendre le téléphone, puis, ayant caressé mes cheveux d'un geste tendre, escalader le mur. Il ne me fallut qu'une seconde pour composer le 991.

— Urgences, j'écoute ?

— Au secours ! murmurai-je. Il va me tuer !

Sans un mot de plus, j'appuyai sur la touche « muet ». La police disposait de toutes les informations nécessaires... Et surtout, elle n'avait pas besoin d'entendre la conversation que j'allais avoir avec Anatoly, qui ne correspondrait en rien à la version que je présenterais par la suite...

Je quittai la salle de bains en laissant la lumière allumée, refermai la porte derrière moi, puis me rendis sur la pointe des pieds jusqu'à la cuisine et je lançai le combiné, toujours allumé, dans l'escalier de secours. La police aurait tout le temps de me localiser.

Il était temps de passer à l'étape suivante. Posant les mains de chaque côté de mon col, je tirai d'un coup sec pour déchirer ma chemise. Les boutons arrachés roulèrent sur le sol. A l'autre bout du couloir, j'entendis Anatoly ouvrir la porte de la salle de bains.

— Je suis là ! l'appelai-je. Dans la cuisine ! Je nous sers une coupe de champagne.

Attrapant une bouteille de vin vide destinée au tri sélectif, je m'appuyai contre le plan de travail et comptai les secondes avant qu'Anatoly me trouve.

Il en fallut sept.

— Sophie ? Qu'as-tu fait à ton visage ? Et à ta chemise ?

Avant qu'il n'ait eu le temps de me rejoindre, je fracassai la bouteille contre le carrelage du comptoir et me tournai vers lui en brandissant mon arme improvisée.

— Je sais qui tu es, assassin ! Mais moi, tu ne m'auras pas !

Il demeura immobile l'espace d'une seconde, comme incrédule. Puis, dans un éclair, je le vis se baisser, soulever le bas de son pantalon et y attraper quelque chose. Lorsqu'il se redressa, je vis qu'il braquait un revolver sur moi.

Terrifiée, je laissai tomber la bouteille.

— Ne me tue pas, m'entendis-je supplier. Je t'en supplie... Je ne t'ai rien fait. Je ne veux pas mourir comme les autres !

Des larmes montèrent à mes yeux. Mes nerfs me lâchaient. Combien de temps faudrait-il à la police pour arriver ? Une minute ? Cinq ? Quinze ? Comment avais-je pu être assez inconsciente

pour monter un tel scénario ?

L'expression tendue, presque cruelle, d'Anatoly céda soudain la place à un inexplicable soulagement.

— C'était donc ça ! s'écria-t-il d'un ton à la fois tendre et agacé. Mais enfin, espèce de tête de linotte, je n'ai jamais eu l'intention de te...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. La porte d'entrée s'ouvrit à la volée et deux policiers en uniforme se ruèrent à l'intérieur, l'arme au poing.

Par réflexe, je plongeai sur le sol. J'entendis des déflagrations, des éclats de voix, des cris, puis je vis des taches de sang sur le carrelage. Celui d'Anatoly, compris-je en relevant les yeux. Ce dernier, solidement encadré par les deux agents, tenait son bras d'un air hébété.

Un troisième policier entra et commença à me poser des questions, dont je ne compris pas un mot. La tête me tournait. Ou plutôt, c'était la pièce qui tournait autour de moi, de plus en plus vite. Un voile noir tomba devant mes yeux.

Lorsque je revins à moi, il me fallut une fois de plus me rendre au commissariat et subir un interrogatoire au beau milieu de la nuit, à l'heure où les honnêtes gens dorment tranquillement.

Je répondis à toutes les questions du détective, en m'accordant toutefois une certaine licence poétique dans ma présentation des événements. Je commençai par évoquer mes doutes à propos de Darinsky, puis je citai les meurtres que je le soupçonnais d'avoir perpétrés, avant de récapituler l'enchaînement de faits qui m'avait conduite à supposer qu'il pouvait en être l'auteur.

Je décrivis ensuite le déroulement de la soirée, ou plus exactement la version personnelle que j'en avais élaborée pendant mon trajet en voiture pour me rendre chez moi. Anatoly m'avait proposé d'aller boire un verre avec lui en ville et avait réussi à me convaincre que je me trompais sur son compte. Puis il m'avait raccompagnée à mon appartement en me faisant croire qu'il ne cherchait qu'à me rassurer.

Tout avait dérapé lorsqu'il avait commencé à se montrer trop entreprenant. Il m'avait frappée, je m'étais échappée, j'avais réussi à composer le numéro des urgences, puis j'avais lancé l'appareil dans l'escalier de secours afin que mon agresseur ne puisse pas raccrocher avant qu'on ne localise la provenance de l'appel. J'avais dû appuyer par inadvertance sur le bouton « muet ».

Anatoly s'était de nouveau jeté sur moi mais je lui avais résisté, et il avait déchiré ma chemise en tentant de me maîtriser. J'avais voulu me défendre avec une bouteille, et c'était alors qu'il avait sorti une arme à feu et l'avait braquée sur moi.

D'accord, c'était plus que de la licence poétique, c'était de l'invention pure et simple, d'autant que j'avais totalement occulté le rôle tenu par Marcus et Dena. Ce qui comptait, c'était qu'Anatoly avait été pris sur le fait, son revolver à la main, en train d'essayer de me tuer.

Je refusai d'aller aux urgences faire examiner mes blessures. Après une séance de photos de mes plaies et bosses et de ma chemise en lambeaux, on me laissa rentrer chez moi. Je pris M. Katz, qui tout ce temps-là avait bravement gardé les moutons de poussière sous la table basse du salon et m'en allai afin de laisser les enquêteurs rechercher des traces d'empreintes digitales et autres signes incriminant Darinsky.

Au rythme où allaient les choses, il ne faudrait plus longtemps pour que l'on songe enfin à

perquisitionner l'appartement de ce dernier.

Depuis mon portable, je demandai à Dena si je pouvais passer la nuit — du moins, ce qui en restait — chez elle. Dix minutes plus tard, elle se garait en bas de mon immeuble. Je déposai M. Katz à l'arrière et pris place à côté d'elle. Jamais je ne l'avais vue aussi bouleversée... ni aussi furieuse.

— Tu as complètement perdu la tête, ma pauvre fille ! s'écria-t-elle en prenant la direction de Noe Valley. Ce n'est plus de la bravoure, c'est de la stupidité ! Et s'il t'avait violée ? S'il avait pressé la gâchette avant que la police n'arrive ? Est-ce que tu y as seulement pensé ?

— Je n'ai pas eu ce luxe. Il fallait que je le piège, je n'avais pas d'autre solution.

— On aurait trouvé autre chose. C'était de la folie !

— Mon plan a fonctionné, oui ou non ?

Je me retournai et souris à M. Katz, qui protestait derrière les barreaux de sa cage contre ce déménagement nocturne qui le dérangeait dans ses habitudes.

— Oui, mais seulement parce que tu as eu une chance insensée. Quand Marcus m'a dit ce que tu allais faire, j'ai cru que j'allais mourir. Je suis trop jeune pour passer l'arme à gauche ! Je n'ai même pas encore atteint mon pic de potentialité sexuelle !

— Dieu nous vienne en aide le jour où ça arrivera !

Je laissai mon regard errer par la vitre.

— Tu sais ce qui est étrange ?

— Beaucoup trop de choses à mon goût, dans cette histoire.

— Anatoly m'a menacée avec un revolver.

— De la part d'un homme qui essaie de te tuer, ça semble plutôt logique, non ?

— Tu ne comprends pas. Aucun des personnages de mes livres n'est assassiné avec un revolver. Il y a bien quelqu'un dans mon premier roman qui est abattu au fusil de chasse, et une femme dans le troisième qui meurt d'un coup de fusil à canon scié, mais personne n'est descendu, ni même menacé, par un meurtrier armé d'un revolver. Tu vois où je veux en venir ?

— Non.

— Il y a quelque chose qui ne colle pas dans cette histoire. J'ai l'impression que ce n'est pas la bonne conclusion.

J'observai la réaction de Dena et poursuivis :

— Pourquoi Anatoly s'est-il écarté du scénario ?

— Je suppose, dit-elle en malmenant la boîte de vitesses, qu'il était très pressé d'en finir avec toi. Tu ne lui as pas laissé le choix.

Le moteur de sa petite voiture rugit lorsqu'elle passa en trois secondes du point mort en troisième.

— Oui, mais depuis le début, il a toujours suivi le même modus operandi. Il met en scène des meurtres tirés point par point de l'œuvre de ses victimes.

— Sophie, ça sert à rien de chercher un sens à tout ça. Ce type est un malade mental.

— Je suppose que tu as raison...

Je fermai les yeux, épuisée.

— J'en ai assez d'essayer de comprendre quelque chose à toute cette histoire. D'ici à demain, les flics auront trouvé la hache sous son lit, la preuve de sa culpabilité sera établie et tout sera fini. Rien d'autre ne compte pour l'instant.

— Tout de même, te voilà raisonnable.

Le lendemain, je fus reçue au commissariat par un détective Lorenzo un brin plus cordial que d'ordinaire, pour ne pas dire amical. La première partie de la conversation se déroula comme je l'avais prévu. Il me présenta de vagues excuses pour ne pas m'avoir prise au sérieux, sans excès de zèle toutefois. Puis il s'enquit poliment de l'état de mon œil poché et me demanda si j'avais réussi à dormir. Enfin, il aborda la question d'Anatoly.

— Nous avons retrouvé l'arme du meurtre de Barbie Vega dans l'appartement de Darinsky. Celui-ci est à présent inculpé de cet assassinat, en plus de l'agression dont vous avez été victime hier.

Je humai le liquide sombre et fumant qu'on m'avait servi sous l'appellation de café noir sucré et reposai mon gobelet sans y toucher. Une décoction de mégots aurait été plus appétissante.

— Oh, dis-je d'un ton léger. Vous avez la preuve que vous ne cherchiez pas, finalement ?

— Hmm.

Il porta sa tasse à ses lèvres et but une gorgée avec un air de satisfaction qui me laissa perplexe.

— Nous n'excluons pas qu'il soit impliqué dans les meurtres de J.J. Money et d'Alexis Tolsky, mais jusqu'à présent, rien ne permet de l'affirmer.

— Il faut trouver une preuve, dis-je en me penchant vers lui. Un innocent est en prison à sa place.

— Ne vous inquiétez pas. Si Darinsky est le coupable, c'est lui qui ira derrière les barreaux. A condition qu'il ne soit pas envoyé dans le couloir de la mort, ce qui n'est pas impossible.

Je pressai mon front entre mes mains, soudain mal à l'aise. La peine de mort était déjà en soi un sujet qui me fâchait, mais l'idée de savoir Anatoly pieds et poings liés sur une chaise pour y être électrocuté me donnait la nausée. Machinalement, je bus une gorgée à mon gobelet... et me mordis les lèvres pour ne pas recracher l'infâme brouet sur les dossiers de Lorenzo. Comment pouvait-il ingurgiter cela ?

— Je dois dire que je n'aurais jamais imaginé un tel comportement de la part de cet homme-là. Il a eu maille à partir avec la loi une ou deux fois, mais pour des broutilles, et il est reconnu comme l'un des meilleurs privés de la côte Ouest.

Je le dévisageai sans cacher ma surprise.

— Darinsky ? Il est détective privé ?

— Vous ne le saviez pas ? Il a commencé comme enquêteur pour des boîtes d'assurance, à New York, puis il s'est installé à son compte. Il travaille pour des particuliers depuis quelques années et ça a l'air de bien marcher pour lui. Vous savez qui est sa dernière cliente en date ? Shannon Tolsky.

Je tressaillis, renversant mon verre sur mes vêtements.

— Lorsque j'ai rencontré Shannon, j'ai parlé de lui et elle ne m'a rien dit de tout cela.

— D'après elle, c'est lui qui lui a demandé la plus grande discrétion. Elle l'a viré quelque temps après l'avoir engagé, en prétendant que son enquête n'avancait pas assez vite. Ça n'a pas l'air d'être le grand amour, entre ces deux-là. Elle semblait à deux doigts de reconnaître qu'elle n'aurait pas été surprise qu'il soit le meurtrier de son père.

— Si je comprends bien, c'est lui qui vous a dit avoir été recruté pour enquêter sur l'assassinat d'Alex Tolsky ?

— Exact. Selon lui, après avoir été remercié par Mlle Tolsky, il a poursuivi l'enquête pour son propre compte. Il savait que Tolsky avait une liaison avec une femme de San Francisco, et que celle-ci pouvait être impliquée dans son assassinat.

Lorenzo marqua une pause. Pourquoi me fixait-il de ce regard bizarre ?

— En fait, il affirme que vous pourriez être cette femme.

— Moi ?

Je bondis sur ma chaise, achevant de customiser mon chemisier façon Donato Balardi avec ce qui restait de café au fond de ma tasse.

— Vous. En fait, il a même affirmé que vous avez forgé de toutes pièces la prétendue agression d'hier soir, mais c'est un peu tiré par les cheveux à notre goût. Je vous vois mal vous frapper vous-même au visage pour les besoins de la mise en scène !

Je me carrai dans ma chaise et soutins le regard du détective.

— En effet.

— De plus, comme, de son propre aveu, vous n'êtes jamais allée chez lui, vous n'auriez pas eu la possibilité de cacher cette hache dans sa cuisine, n'est-ce pas ?

L'arme était dans la chambre à coucher. Lorenzo me tendait un piège. Jusqu'au bout, il doutait de mon innocence ! songeai-je avec rage.

— Je suppose, dis-je du ton le plus posé possible, qu'il tente par tous les moyens, y compris les plus ridicules, de sauver sa peau.

Lorenzo me gratifia d'un sourire coincé.

— Je ne vois pas d'autre explication. On aura besoin de votre témoignage pour le procès, je suppose qu'on peut compter sur vous ?

— Absolument.

— Dans ce cas, je vous verrai à la cour.

Il se leva, signifiant que l'entretien était clos.

Je l'imitai et lissai ma jupe avant de serrer la main qu'il me tendait.

— Merci de votre aide. Je vais enfin pouvoir dormir sur mes deux oreilles !

Il me sourit et me raccompagna jusqu'à la porte.

— Prenez soin de vous, et n'invitez plus chez vous des hommes que vous soupçonnez de

meurtre.

« Ma parole, gémit Kitty en poussant un profond soupir, si je dois encore assister à une soirée sadomaso, je hurle! »

Sex, Drugs & Murder

Je rentrai chez moi et retrouvai M. Katz, que j'avais déposé à l'appartement avant de me rendre à mon rendez-vous avec le détective Lorenzo.

— Enfin seuls ! dis-je en le grattant entre les oreilles.

Le chat toléra quelques instants mes démonstrations d'affection, puis retourna à sa gamelle.

Je m'approchai de mon répondeur, dont le voyant clignotait énergiquement. Dix-huit messages m'attendaient. J'écoutai distraitemment les cinq premiers, laissés par des journalistes, avant d'arriver à celui de Leah. Elle ne pouvait pas croire que j'aie refusé de parler avec elle de ses déboires conjugaux pour aller boire des cocktails avec un tueur en série et s'étonnait que nous possédions le même patrimoine génétique.

Il y avait ensuite trois messages de ma mère. Un : il y avait des milliers de jeunes gens juifs bien sous tous rapports, et il fallait que j'aie pêché le nouvel Hannibal Lecter ? Deux : c'était bien la peine qu'elle consente autant de sacrifices pour mon éducation ! Trois : si seulement je pouvais prendre exemple sur ma sœur qui, elle, avait trouvé un gentil mari qui s'occupait bien d'elle...

Suivaient huit messages de journalistes qui me demandaient des rendez-vous ou proposaient de m'acheter l'exclusivité de mes déclarations, puis je reconnus la voix de Marcus.

— Salut, mon chou. J'ai pensé qu'une petite fête s'imposait. On se retrouve tous chez moi ce soir, c'est moi qui régale. Jason travaille, mais il y aura Donato, Mary Ann et Dena. Appelle-moi au salon pour confirmer.

Je composai le numéro de Oh-La-La pour dire à Marcus que j'acceptais son invitation et l'informer de ce que j'avais appris au commissariat.

— Un privé ? Comme c'est excitant !

— Je t'en prie, Marcus, ce n'est pas le moment. Tu ne trouves pas qu'il y a quelque chose qui cloche dans cette histoire ?

— Ne sois pas aussi naïve ! Il y a bien des pourris chez les flics, pourquoi n'y en aurait-il pas chez les détectives privés ?

— Là n'est pas la question. On n'est pas dans une affaire de corruption, mais dans une histoire de psychopathe. Où est le motif du crime ?

— Ne me dis pas que tu doutes de sa culpabilité, maintenant ! Ce type dormait sur une hache tachée de sang, que veux-tu de plus ?

— Je ne sais pas. Ce n'est pas comme ça que je voyais les choses... Enfin, peu importe. Tout est fini et j'ai bien l'intention de célébrer ça dignement.

— Tu veux dire, en t'enivrant dignement ?

— Tout à fait.

— Sage résolution. 19 h 30 chez moi ?

— Compte sur moi.

— Ciao, Bella !

J'appelai ensuite ma mère et tentai durant trente-huit minutes de la rassurer, avant de renoncer et de la quitter en prétextant un rendez-vous urgent au commissariat. Puis, épuisée par les événements de la veille, je décrochai le téléphone et m'étendis sur le canapé. M. Katz sauta sur mon ventre, où il s'enroula sur lui-même en ronronnant. Je posai la main sur son dos.

— Et si on faisait un gros dodo, sweetie ?

A 19 h 30 précises, je sonnai à la porte de chez Marcus. C'est Donato qui vint m'ouvrir.

— Ah, voilà notre héroïne !

Je souris et entrai dans l'appartement.

— Héroïne, c'est un bien grand mot. Disons une simple citoyenne qui n'aime pas qu'on joue au chat et à la souris avec elle. Surtout si elle doit être la souris.

— Ne sous-estime pas ce que tu as fait. Je ne connais pas beaucoup de femmes aussi courageuses que toi.

Non seulement il était beau à se pâmer, mais il savait parler aux dames. Si nous avions été seuls, je me serais jetée à son cou. Au fait... nous étions seuls. Un signe du destin ?

— Où sont les autres ?

— Dena et Mary Ann seront là dans un quart d'heure, Marcus est descendu racheter du vin.

— Il avait peur qu'il n'y en ait pas assez ?

J'enlevai ma veste et l'accrochai dans l'entrée.

— Si je ne le connaissais pas mieux, je serais tentée de croire qu'il essaie de me soûler pour me séduire.

Je m'apprêtais à suspendre mon sac à main lorsqu'une version aigrette de Frère Jacques résonna à l'intérieur.

— Allô ?

— Mademoiselle Katz ? C'est Mme Tolsky à l'appareil. Je vous appelle pour vous demander de cesser de m'importuner.

— Oh, ne vous inquiétez pas, je...

— Non seulement vous, mais cet énergumène d'Anatoly Darinsky. J'ai parlé à Shannon, je sais quelle information vous voulez, et je vais vous la donner. Mais en contrepartie, j'exige que vous me fachiez la paix une bonne fois pour toutes, c'est compris ?

— En fait, je...

— Mon mari avait effectivement une liaison avec quelqu'un de San Francisco, poursuivit-elle sans m'écouter. Mais pour que mon humiliation soit complète, il ne s'agissait pas d'une femme mais d'un homme.

— Pardon ?

— Vous m'avez très bien entendue. Avant la mort d'Alex, j'ai reçu une cassette vidéo de ses ébats avec la personne en question, sans adresse d'expéditeur ni courrier d'accompagnement. Il n'y a pas de mots pour qualifier cette horreur. Alex m'a juré ses grands dieux qu'il ne savait pas qu'il avait été filmé, mais là n'est pas la question.

— En effet. Vous...

— L'autre homme que l'on voyait sur l'enregistrement — si l'on peut employer le terme d'« homme » pour désigner quelqu'un qui fait des choses pareilles — était grand, mat, avec des cheveux noirs. Type méditerranéen. Je n'ai pas pris le temps d'étudier son physique avec attention. Bien entendu, j'ai détruit la cassette.

Grand, mat, cheveux noirs.

Prise d'un désagréable pressentiment, je balayai la pièce du regard. Il y avait là une table avec le couvert dressé pour cinq personnes, un bouquet de fleurs fraîches dans un vase de cristal, un meuble à CD...

— Bien entendu, je vous saurais gré de ne pas divulguer un mot de tout ceci à la presse...

... un paravent japonais, une console de jeux...

— Maintenant que vous avez l'information que vous vouliez, vous allez cesser de me harceler au téléphone, bien entendu ?

... un set de clubs de golf flambant neuf dans son boîtier de cuir...

Bon sang ! Des clubs de golf !

J'eus tout juste le temps de plonger avant que le putter ne me frappe en plein visage.

Pivotant sur moi-même, je m'emparai du club par le manche. Donato lui imprima un mouvement assez vigoureux pour me faire tomber, mais je refusai de lâcher prise. Il profita de ce que j'étais à terre pour me donner un coup de pied au ventre, m'arrachant un gémissement de douleur. Je tenais toujours l'extrémité du club, mais mes forces déclinaient.

Je changeai de tactique. Je tirai d'abord avec énergie sur le manche, obligeant Donato à en faire autant, avant de le libérer d'un coup. Emporté par son élan, mon agresseur roula en arrière, projetant son arme à travers la vitre de la fenêtre fermée. Je tentai de m'enfuir, mais il me rattrapa par une jambe et je roulai sur le sol.

Profitant de l'occasion, il bondit et m'immobilisa en se plaçant à califourchon sur moi. Impossible de le repousser ! En un éclair, Donato fit passer mes mains derrière mon dos. J'entendis le bruit du téléphone de Marcus qui tombait sur le sol, puis je sentis la morsure du câble de plastique sur mes poignets.

Dans un hurlement, j'appelai à l'aide. Sans paraître s'en inquiéter, Donato me retourna pour resserrer le lien autour de mes poignets, puis me bâillonna en roulant un foulard en boule entre mes dents.

— Je te laisse le choix, dit-il d'une voix altérée par l'excitation. Comment veux-tu mourir ? En souffrant beaucoup, ou juste un peu ? Hoche la tête si tu préfères la première solution.

La peur panique que j'avais ressentie le soir où Andy m'avait agressée, le jour où j'avais

découvert Barbie assassinée ou quand Marcus avait trouvé la hache chez Anatoly n'était rien à côté de la terreur folle qui m'envahit soudain.

— Dis-moi oui, Sophie, ou je commence par le visage.

Je hochai la tête.

D'un geste étrangement doux, il retira l'écharpe de ma bouche. Cette tendresse était plus effrayante que tout.

— Pourquoi ? demandai-je dans un souffle.

— C'est toi qui me poses cette question ? Moi qui pensais que tu étais la seule à pouvoir me comprendre...

Il laissa échapper un soupir.

— Pour la beauté du geste, reprit-il. J'ai créé une nouvelle forme d'art. Monet a inventé l'impressionnisme, Isadora Duncan la danse moderne... Moi aussi, j'innove. Mon œuvre est une révolution artistique majeure. Bien plus puissante que tout ce qui a précédé.

A mesure qu'il parlait, il s'animait. Tant mieux. J'avais peut-être une chance de gagner du temps jusqu'à l'arrivée de Marcus, ou de Dena, ou de n'importe qui...

— Donato, ce n'est pas une création, c'est une destruction. L'art est ce qui nous relie à la vie, pas à la mort !

L'espace d'un instant, le beau visage lisse de Donato se contracta en un masque de pure férocité, avant de recouvrer son expression aimable.

— Je suis pourtant sûr que toi, tu peux me comprendre. Je vais t'expliquer. L'art est un raccourci fulgurant qui nous ouvre des portes sur notre propre existence. Picasso n'a pas inventé le visage féminin, il l'a présenté de telle sorte qu'on le voie autrement.

Je hochai la tête pour l'encourager à poursuivre.

— Pourtant, la question reste de savoir si l'art doit rester une reproduction de la réalité ou si la réalité peut, à son tour, devenir un geste artistique. Le siècle qui vient de s'écouler semble démontrer que la seconde hypothèse est juste.

Il marqua une pause avant de poursuivre avec exaltation :

Le gamin qui abat la moitié de son collègue au fusil à pompe parce qu'il veut faire comme au cinéma, par exemple... Est-il violent à cause des films qu'il regarde, ou est-ce le film qui est violent parce que son réalisateur s'est inspiré de la réalité de la jeunesse d'aujourd'hui ?

Je le vis essuyer son front voilé de sueur. Il était dans un état second. Tant qu'il parlerait, il ne passerait pas à l'acte.

— Voilà la question qui éclaire toute mon œuvre. Je me suis donné pour but d'exploiter les formes d'art les plus cérébrales — films, chansons, romans, comme les tiens — pour les rendre plus palpables, leur donner de la chair, en quelque sorte... de la chair fraîche !

Il éclata d'un rire dément.

— Tu vois en quoi mon art est génial ? Tu perçois sa beauté sauvage ? Jamais la vie et l'art ne se sont aussi intimement enlacés depuis Leni Riefenstahl !

— Leni Riefenstahl ? Cette désaxée qui faisait des films pour la propagande hitlérienne et assimilait les Juifs à des rats ? Tu parles d’une artiste !

— Tu ne m’écoutes pas, dit-il d’un ton découragé. Il se releva de toute sa hauteur et se mit à arpenter la pièce.

— Tu t’en es pris à moi parce que je suis juive ? dis-je en essayant de recouvrer mon souffle.

— Désolé, dit-il avec un de ces sourires affables dont il avait le secret, mais je me contrefiche de ta religion, et je n’ai aucune haine contre les Juifs. Pas plus que Leni Riefenstahl, d’ailleurs.

Des images de mes cours d’histoire me revinrent à l’esprit.

— Alors elle... Mon Dieu... elle faisait ça pour l’art ?

Le sourire de Donato s’élargit.

— Tu vois, quand tu veux ! s’écria-t-il en s’agenouillant près de moi. Hitler lui a offert la possibilité de changer le regard du monde. De déclencher l’enthousiasme des citoyens allemands pour leurs chefs qui lâchaient les chiens sur les Juifs... Quel authentique artiste n’aurait pas envie d’accomplir un geste aussi monumental, aussi fondamentalement révolutionnaire ?

Je secouai la tête, atterrée. Comment avais-je pu être aussi aveugle ? La folie de Donato avait toujours été là, tout proche, prête à exploser... Elle était dans son regard fou, dans la fièvre qui le consumait...

— Alors tu les as tués au nom de l’art ?

— Je suppose que tu parles de J.J. Money et d’Alexis Tolsky ? Bravo. Le premier, je l’ai connu à une fête que donnait un collectionneur qui vivait à côté de chez lui. Cela n’a pas été difficile de le faire parler. Il prétendait être la voix de la jeunesse urbaine noire. Il revendiquait la violence de ses paroles en prétextant qu’il ne faisait que verbaliser une colère qui existait déjà.

Donato fut secoué d’un nouveau rire hystérique.

— Je paraphrase, bien sûr. Je serais incapable de reproduire l’argot qu’il utilisait.

— Et cela t’a inspiré ?

Il était vain de tenter de raisonner ce fou, mais je ne pouvais m’en empêcher, et pas seulement pour gagner du temps. Je ne pouvais laisser dire de telles énormités...

— Tu ne vois pas, poursuivis-je, que la violence de ses paroles n’est que verbale ? Qu’elle ne met personne en danger de mort ?

— Précisément. Il n’est pas allé assez loin dans sa démarche.

Un sourire carnassier éclaira son visage d’une lueur mauvaise.

— Il a manqué de vision, de lucidité... Je devais relayer son message auprès du public. Quand il est mort, on a enfin prêté attention à ses chansons. Pas seulement ses fans, mais aussi les critiques, le grand public. Sa rage a enfin atteint son but, trouvé sa vérité.

— Alors tu es devenu son amant ?

Donato émit un reniflement de mépris.

— Le seul amant qu’il voulait s’injectait ou se sniffait. Rien de plus facile que de manipuler un camé. Il n’a rien vu venir, il n’a même pas compris que c’était moi qui ai manœuvré pour qu’il

appelle D.C. Smooth. Il planait trop pour s'apercevoir que c'était moi le chef.

— Et aujourd'hui, c'est D.C. qui paie pour toi.

— Oui, et c'est là que le geste prend toute sa signification, toute sa beauté ! Dans l'une de ses chansons, Smooth parle d'un type injustement accusé à cause de la couleur de sa peau. Admire la subtilité !

Je tentai de dégager mes mains de la corde qui les enserrait. Impossible de me libérer. Je n'allais pas continuer à discuter avec ce fou jusqu'à ce que Marcus rentre de ses courses ! Au fait... était-il réellement parti acheter du vin ?

— Qu'as-tu fait de Marcus ?

— Rien. Je l'ai juste envoyé chez Kuleto de ta part en lui disant de prévenir Mary Ann et Dena que le rendez-vous était changé et que tout le monde se retrouvait là-bas. Ils ne seront pas ici avant un bon moment.

Il regarda sa montre et se releva.

— J'ai adoré discuter avec toi, mais le temps passe plus vite que je l'avais prévu. Il est temps d'en finir et mon travail n'est pas terminé. Je dois encore m'assurer que c'est Marcus qui sera accusé de ton assassinat... Tu vois, mon seul regret, c'est de ne pas pouvoir signer mes œuvres.

— Et Tolsky ? Comment l'as-tu rencontré ?

Encore un peu de temps. Seigneur, il fallait gagner autant de minutes, autant de secondes que possible !

S'étant dirigé vers les clubs de golf, il en choisit un et l'éleva à la hauteur de ses yeux pour l'observer plus commodément.

— Tu n'aurais pas dû te battre, tout à l'heure. J'aurais préféré m'en tenir à la version originale.

— Pourquoi as-tu choisi Tolsky ?

— C'est J.J. Money qui nous a présentés. Une fois que j'ai percé le secret de sa sexualité, tout est allé très vite. Il a suffi de faire visionner à Margaret un petit film X tourné exclusivement à son intention pour qu'aussitôt, elle mette fin à leur mariage.

— Tu as pris un risque en lui donnant une cassette où on pouvait te reconnaître.

D'un geste insouciant, il balaya l'argument.

— Je savais qu'elle la détruirait. Cette pauvre Maggie est tellement vieux jeu ! Une fois que j'ai persuadé Alex que j'étais aussi surpris et choqué que lui par cette vidéo, il s'est tourné vers moi pour que je le console du désastre de sa vie conjugale. Sa gratitude a été touchante, en particulier quand je lui ai dicté la lettre pour Margaret. Ma chère femme, je ne peux pas vivre sans toi... Il a écrit mes paroles et bu mon vin...

Donato pencha la tête de côté, comme pour raviver un doux souvenir.

— Ce n'est qu'au cinquième verre qu'il a senti le goût du valium. Il ne s'est réveillé que quand j'ai pratiqué les incisions à ses poignets. Ce fut un grand moment. Il a pleuré de douleur, j'ai eu le temps de lui donner un ultime baiser...

Il pressa ses lèvres contre le putter.

— Je crois bien que je l'ai aimé... Il était d'une beauté si poignante dans son agonie !

Puis, se tournant vers moi :

— Mais tu sais déjà tout cela, reprit-il. Tu essaies de gagner du temps. Ton petit jeu devient assommant.

— Donato...

— Tu n'aurais jamais dû envoyer Barbie au jardin botanique ce jour-là. Je n'aime pas gaspiller mon talent pour les gens insignifiants. C'est toi qui devais mourir.

— S'il te plaît...

— Chut...

De nouveau, il enfonça le bâillon entre mes lèvres, avant de caresser mon visage.

— Si je n'avais pas estimé que tu me suspecterais rapidement, c'est toi que j'aurais choisi, pas ce naïf de Marcus. Cet instant aurait été encore plus poignant.

C'était fini. J'avais fait mon possible pour retarder l'instant fatidique, mais le cauchemar continuait. Personne ne me viendrait en aide. Tout d'un coup, mes nerfs me trahirent. Mes yeux s'emplirent de larmes — de rage, d'angoisse, de frustration. Je voulus protester ; mes paroles furent étouffées par le bâillon.

— Ne t'inquiète pas, dit Donato d'un ton suave, comme s'il murmurait à mon oreille la plus tendre des promesses. Grâce à moi, ton talent sera désormais apprécié à sa juste valeur.

Je fermai les yeux en tentant de me rappeler les prières que ma mère m'avait apprises autrefois, dans une autre vie. Un hurlement de douleur me fit rouvrir les paupières. Dena était là ! Elle avait réussi à s'emparer du club de golf et venait d'en asséner un coup au visage de Donato.

Je vis celui-ci reprendre l'instrument et le jeter au loin, puis s'élancer vers Dena. Dans un réflexe, je levai la jambe pour lui faire un croche-pied. Emporté par son élan, il bascula lourdement sur le sol.

Aussitôt, Dena sauta sur lui à pieds joints, enfonçant sans ménagement ses talons aiguilles dans ses côtes. Il hurla de douleur, ce qui acheva de me rendre mon énergie. Il n'était pas trop tard !

Il y avait sur la table basse un vase de cristal qui ferait une arme parfaite. Je tentai de le dire à Dena, mais le bâillon m'empêchait d'articuler la moindre parole. Frénétiquement, je rampai jusqu'à la table dans l'espoir d'attirer l'attention de mon amie, mais elle ne me vit pas. Au contraire, elle s'écarta de Donato et courut de l'autre côté de la pièce pour ramasser son sac à main, qui était tombé par terre au début de l'assaut.

Allait-elle s'enfuir ? Le souffle coupé, je vis Donato se redresser de toute sa hauteur, les lèvres retroussées en un rictus effrayant. De nouveau, je fixai le vase d'un regard insistant. Dena ne me voyait toujours pas.

Un claquement résonna soudain, immédiatement suivi d'un gémissement de douleur. Je me retournai, intriguée.

Dena, armée d'un fouet, se tenait au-dessus de Donato, lequel était tombé à genoux devant elle, une main sur son visage. Je vis qu'il appuyait sur son œil droit, sans doute touché par le lien de cuir.

Enfin, elle croisa mon regard et comprit mon message muet. Elle plongea vers la table basse, échappant de justesse à Donato qui s'était relevé, s'empara du vase et le fracassa de toutes ses forces sur la tête de son agresseur. Il y eut un cliquetis de verre brisé, puis le son mat de la chute de Donato sur le sol.

Le silence retomba sur la pièce. Donato était face contre terre, sans connaissance.

D'un bond, Dena me rejoignit, puis elle ôta l'écharpe de ma bouche et entreprit de dénouer les liens de plastique de mes poignets.

— C'est fini ! Je suis là, ça va aller... Il t'a touchée ?

— Non.

Je sentis la pression se relâcher autour de mes mains et, tendant les bras devant moi, je me jetai au cou de mon amie.

— Oh, merci. Merci ! Il allait me tuer... Oh, Dena, comment as-tu su que j'étais ici ?

— On n'avait pas rendez-vous pour dîner ?

— Les plans ont été changés au dernier moment. On devait se retrouver chez Kuleto, Donato a demandé à Marcus de t'appeler pour te prévenir.

— Pas eu le message. En revanche, j'ai reçu cinq sur cinq celui du club de golf sur le trottoir, au milieu du verre pilé.

Elle s'écarta légèrement de moi pour me fixer avec gravité.

— Cette fois-ci, il faut appeler la police.

Je hochai la tête tout en essuyant les larmes qui ruisselaient sur mes joues. Mon regard s'arrêta sur le fouet, qui était tombé au milieu de la pièce. Ce n'était pas le moment de poser de questions.

Sans attendre que Dena rebranche le téléphone, je me levai pour prendre mon sac à main, non loin de Donato. Alors que je l'attrapais, je vis la main de mon agresseur se crispier.

— Dena ! hurlai-je en bondissant de l'autre côté de la pièce. Il revient à lui. Il...

— Du calme, on n'est pas dans un film. Même s'il retrouve ses esprits, il ne fera rien de plus que de se rouler par terre en gémissant. Mais si ça peut te rassurer...

Intriguée, je la vis ouvrir son sac et en sortir une paire de menottes de fourrure rose.

— Là ! dit-elle en les passant aux poignets de Donato. J'ai aussi un masque pour bander les yeux. On lui met ?

— Tu... tu te promènes toujours avec ce genre d'articles dans ton sac à main ?

— Non, Jason me les a offerts il y a quelques jours. Le fouet, c'était juste pour le folklore... enfin, jusqu'à présent.

Sans demander plus de détails, j'allai sur la pointe des pieds récupérer mon sac, avant de m'éloigner aussi vite que possible de Donato.

— C'est moi qui appelle la police, mais c'est toi qui expliques le coup du fouet et des menottes, d'accord ?

— Enfin, il n'y a rien d'illégal ! Ce ne sont pas des armes à feu, que je sache !

— Je crois que j'aurais préféré. Ce serait moins gênant à expliquer.

Certains pourraient tenir le raisonnement suivant : puisque la plupart des victimes de violences conjugales sont des femmes, chacune d'entre elles devrait avoir le droit d'agresser un homme de temps en temps afin de maintenir un équilibre social.

Sex, Drugs & Murder

— L'chaim !

Mary Ann, Dena et moi levâmes nos verres par-dessus nos pizzas. Quelquefois, les toasts les plus traditionnels sont les plus appropriés.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis l'arrestation de Donato, mais il nous avait fallu ce délai pour recouvrer assez de sérénité pour fêter l'événement comme il se devait.

— J'ai lu hier dans le journal que Donato avait tout avoué, dit Dena. C'est bien lui qui a dissimulé la hache dans la chambre d'Anatoly. Pourtant, il refuse toujours les services d'un avocat.

— Pourquoi voudrait-il qu'on le défende ? demandai-je en entamant ma pizza. Il est fier de ce qu'il appelle « son art » et n'a aucune envie qu'on présente ses meurtres pour ce qu'ils sont : des actes de folie barbare. Maintenant qu'il a la satisfaction de pouvoir signer ses œuvres !

— Je ne comprends toujours pas comment il a pu commettre de telles horreurs, s'indigna Mary Ann en posant délicatement la main devant sa bouche.

A la table voisine, un client lui adressa un sourire flatteur. Mary Ann était bien la seule femme au monde à rester séduisante la bouche pleine.

— Pour une fois, je suis contente que tu ne comprennes pas ! répliqua Dena en prenant la bouteille pour remplir nos verres. Ce type est un malade mental. Réjouissons-nous que son dernier opus soit resté inachevé !

— Tout à fait d'accord, approuvai-je. Est-ce que je vous ai dit que D.C. Smooth m'a appelée l'autre jour pour me remercier ? Ils l'ont laissé sortir à temps pour assister à la naissance de son bébé. Il y en a un autre qui me doit une fière chandelle, c'est Mark Baccon. S'il reste en prison pour ses autres délits, il échappe à la chaise électrique.

— Je suppose que maintenant, tu es satisfaite ? demanda Dena. La conclusion te convient mieux ? Tiens, tu devrais en faire un roman, de toute cette histoire. Ou mieux, un scénario ! Il y a tous les ingrédients du genre : de l'action, du mystère, de l'amour, et trois jolies justicières qui n'ont pas froid aux yeux.

— Un vrai polar ! dis-je en portant un nouveau toast. Pourtant, il reste un ou deux détails qui me chiffonnent...

— Raconte ? demanda Mary Ann.

— Marcus, pour commencer. Il a du mal à encaisser le choc. Voilà quinze jours qu'il est enfermé chez lui à écouter Barbra Streisand en boucle ; il ne veut voir personne et il a perdu quatre kilos. Il me fait peur.

— Le pauvre... Tu as tout de même réussi à le convaincre de nous rejoindre ?

— En fait, je l'ai persuadé d'aller voir un psy et de nous retrouver ensuite ici pour nous raconter comment ça s'est passé. Cela dit, ajoutai-je en regardant ma montre, j'ai peur qu'il ait renoncé. Il devrait être ici depuis une demi-heure et je ne le vois toujours pas arriver.

— Un psy ? s'étonna Mary Ann. Il n'est pas fou !

— Non, mais il y a de quoi le devenir. Il vient de s'apercevoir que l'homme de sa vie était un tueur en série pseudo-nazi qui a failli assassiner sa meilleure amie à coups de club de golf et... Oh ! Le voilà ! Surtout, soyez gentilles avec lui, hein ? N'oubliez pas qu'il est en pleine déprime.

Mary Ann et Dena regardèrent dans sa direction. Marcus arborait un jean de marque qui moulait à la perfection sa plastique admirable, une chemise de lin que je lui avais offerte récemment... ainsi qu'un sourire à faire tourner toutes les têtes sur son passage.

— Il a drôlement l'air de déprimer, commenta Dena entre ses dents.

— Salut, les trois grâces ! dit Marcus en nous rejoignant.

D'un geste élégant, il s'assit à la place libre près de moi et déposa un baiser léger sur ma joue.

— Marcus ! Tu as l'air... eh bien...

— Moins suicidaire que jamais ? C'est grâce à toi, Sophie. J'ai suivi tes conseils et je me suis trouvé un psy.

— Il a l'air drôlement efficace ! Tu es métamorphosé.

— Avoue qu'il y a de quoi ! Un mètre quatre-vingt-cinq, d'adorables boucles brunes et le regard le plus troublant que j'aie jamais vu ! Il vient d'obtenir son doctorat en psychologie. Ça a été le coup de foudre !

Je le regardai, interdite.

— Marcus ?

— Hmm ?

— Quand je t'ai conseillé de chercher un psy, ce n'était pas à ça que je pensais !

— Peu importe, remarqua Dena. Ce qui compte, c'est le résultat. Ce garçon est exactement ce qu'il fallait à Marcus. On a souvent tendance à sous-estimer les bienfaits d'une vie sexuelle épanouie.

— Tu l'as dit ! s'exclama Marcus en faisant signe au garçon de lui apporter la carte. Oh, à propos de sexe... J'ai lu l'article sur toi, dans Metro. Toutes mes félicitations!

Mary Ann haussa les épaules dans un geste agacé, tandis que le visage de Dena s'éclairait d'un sourire radieux.

— La roue tourne... Hier, j'étais une vendeuse de strings tout juste fréquentable, aujourd'hui, je suis l'héroïne capable d'arrêter un serial killer avec mon fouet et mes menottes en fourrure !

Elle éclata de rire.

— Depuis la parution de l'article, mon chiffre de vente a doublé. Tout le monde veut un fouet et des menottes !

Mary Ann secoua la tête d'un air navré et rejeta d'un geste élégant ses boucles blondes derrière

ses épaules.

— Tu as revu Anatoly ?

Je lissai ma serviette sur mes genoux.

— Hmm ? Non. A vrai dire, j'ai été très occupée.

Toutes les charges contre lui avaient été abandonnées. Pour ma part, je n'avais pas reconnu publiquement avoir effectué de fausses déclarations, mais la police en était rapidement arrivée à la conclusion que mon témoignage était sujet à caution. Je n'avais pas revu Anatoly depuis son arrestation, et son silence se faisait de plus en plus assourdissant.

— Il faudra pourtant que tu le recontactes, ne serait-ce que pour lui présenter des excuses, non ?

— Oui, bien sûr... J'attends seulement...

— Quoi donc ? demanda Dena avec impatience. Un carton d'invitation ?

— Dans ce cas, ça peut prendre du temps, observa Marcus. Je ne connais pas beaucoup d'hommes qui auraient envie d'inviter une femme qui les a fait arrêter pour meurtre.

— D'accord, d'accord... Je vais l'appeler.

— Tu ferais mieux d'y aller, dit Dena en me tendant mon sac à main. Tout de suite. Ça fera un détail de moins qui te chiffonne.

Après avoir observé pendant plus d'une heure la façade de l'immeuble d'Anatoly, j'en connaissais par cœur le nombre de fenêtres, l'aspect des briques et la disposition des gouttières. Incapable de franchir les quelques pas qui menaient à l'entrée, je me balançai d'un pied sur l'autre. Après tout, ce n'était pas le meilleur moment pour reprendre contact avec Anatoly. Il valait mieux lui téléphoner avant de passer le voir.

Je hochai la tête, satisfaite. Voilà, j'avais pris une décision. Il était urgent de ne rien précipiter. Je fis demi-tour, pressée de rentrer chez moi discuter de tout cela avec M. Katz.

Derrière moi, j'entendis la porte de l'immeuble s'ouvrir, puis se refermer. C'était lui. Ce ne pouvait être que lui ! Il me semblait sentir dans mon dos le poids de son regard. Je me retournai avec une nonchalance délibérée.

— Anatoly ? Tiens, salut ! Je... J'étais sortie me promener...

— Voilà une heure et demie que tu fais le pied de grue sur ce trottoir.

Je toussotai, mal à l'aise.

— Ça alors ! J'aurais juré que ça ne faisait que... hmm... une heure vingt ?

Son visage resta parfaitement inexpressif.

— Puisque tu me voyais, pourquoi n'es-tu pas descendu plus tôt ? Il fait froid, ce soir.

— Je suis supposé me préoccuper de ton bien-être, à présent ?

— Oui, je comprends...

Il fallait essayer une autre stratégie. Passant les mains derrière mon dos, je baissai un peu la tête et levai les yeux vers lui.

— Tu as bonne mine.

Il demeura de marbre. Dans un soupir, je détachai mes mains.

— D'accord, je suis désolée. Je suis profondément et sincèrement désolée.

— Ça ne me suffit pas.

— Que veux-tu de plus ? Que je me prosterne devant toi ?

— J'ai une blessure par balle au bras.

— Par ma faute, j'en suis consciente. Mais ça va guérir. Et puis, quand tu porteras des chemises à manches courtes, ça te donnera un air de baroudeur qui fait craquer les filles !

— Il n'y a personne de plus ignoble qu'un violeur. Et tu sais ce qui vient juste en deuxième position ?

— Hmm... Donato ?

— Quelqu'un qui lance de fausses accusations de viol.

— Oh là, minute. Je ne t'ai jamais accusé de viol ! J'ai seulement dit que tu t'étais montré un peu trop entreprenant, que j'avais refusé tes avances, que tu t'étais énervé et que tu avais levé la main sur moi. Ah oui, et que je me demandais si tu n'avais pas assassiné deux ou trois personnes, mais je jure devant Dieu que je n'ai rien dit de plus.

Anatoly me dévisagea, bouche bée.

— Eh bien, ça ne te suffit toujours pas ?

Il secoua la tête d'un air stupéfait.

— Tu es la femme la plus retorse et la plus malhonnête que j'aie jamais rencontrée.

— Dis donc, c'est un peu facile ! m'exclamai-je en faisant un pas vers lui. Tu as l'air d'oublier que quelqu'un essayait de me tuer, et que tout te désignait. Tu n'es peut-être pas un assassin mais tu m'espionnais tout de même ! Ne le nie pas, tu t'es introduit dans mon appartement, tu m'as photographiée à mon insu, tu m'as menti sur ton vrai métier, et pour finir, tu as braqué un flingue sur moi ! Avoue qu'il y avait de quoi se méprendre !

— Tu me menaçais avec une bouteille cassée.

— Dis donc, ce revolver n'est pas apparu par miracle entre tes mains ! Depuis quand en emportes-tu un quand tu sors avec une femme ? Tu crois que je ne me serais pas aperçue que tu cachais une arme sous ton pantalon ?

— Il y avait autre chose de bien plus intéressant sous mon pantalon pour détourner ton attention.

— Ah oui ? Et quoi donc, ton cerveau ? J'ai bien l'impression que c'est là qu'il se trouve !

Anatoly blanchit de colère.

— La dernière fois que j'étais allé chez toi, tu avais failli m'attaquer avec un couteau de cuisine. J'avais des raisons de vouloir me protéger.

— Puisque je te dis que je croyais que tu étais...

— Le tueur, je sais. Et moi, c'est toi que je soupçonnais. Je n'ai jamais rencontré une personne innocente qui possède un tel talent pour donner l'impression qu'elle est coupable.

— Moi ? m'écriai-je. Mais enfin, j'étais la victime, dans cette histoire ! Tu ne comprends pas

que...

Je m'interrompis, déçue et frustrée. Ce n'était pas cette discussion-là que j'avais espérée en venant ici. Bien sûr, Anatoly avait des raisons d'être furieux. Si la police m'avait tiré dessus et m'avait jetée en prison, je l'aurais été aussi. Je laissai échapper un soupir de lassitude.

— Ecoute, je suis vraiment navrée que les choses aient pris une tournure aussi catastrophique, et je me rends compte que ça ne serait pas arrivé si je t'avais fait confiance. Je t'ai causé beaucoup de mal, mais je t'assure que ce n'est pas ce que je voulais. Si ça peut te soulager, dis-toi que j'ai failli perdre la vie dans d'horribles souffrances.

L'expression d'Anatoly se radoucit. Son regard dériva par-delà mon épaule pour se perdre dans le vague.

— L'idée de te savoir bâillonnée et les mains liées, livrée à ce malade avide de sang, n'est pas précisément un soulagement.

Ses yeux se focalisèrent de nouveau sur moi.

— Il t'a fait mal ?

Un sourire de triomphe m'échappa.

— Voyez-vous ça ! On dirait que tu tiens quand même un peu à moi ?

— Ne dis pas de bêtises ! Simple curiosité professionnelle, rien de plus. J'aurais posé la même question à n'importe qui.

— Je vois. Eh bien, pour ta curiosité professionnelle, sache qu'il m'a cassé une côte.

Une lueur de rage folle passa dans le regard d'Anatoly. Cette fois-ci, je m'interdis de sourire.

— C'est bon, il ne m'a rien fait du tout. Grâce à Dena et à son attirail sadomaso, je m'en suis sortie sans une égratignure.

— Mais...

— C'était juste pour voir ta réaction. Maintenant, je sais que tu tiens à moi.

— Pour l'instant, j'ai surtout envie de te jeter dans l'océan.

— Il y a d'autres façons de me donner le grand frisson.

Il éclata d'un rire surpris.

— Pardon ?

— Tu m'as très bien entendue.

Je franchis le dernier pas qui nous séparait et posai une main sur son bras, là où il avait été atteint d'une balle.

— Tu n'as pas idée comme je m'en veux.

— J'ai connu pire, dit-il, radouci. Dès nos premières rencontres, je t'ai rayée de ma liste de suspects. J'avais très envie de te connaître, mais sur un plan plus... personnel.

Il me décocha un de ces petits sourires en coin si sexy dont il avait le secret.

— Ensuite, j'ai eu un doute. Ta conduite était tellement irrationnelle ! Je suis heureux que ma première impression ait été la bonne, et que tu ne sois pas l'assassin.

— Moi aussi, je suis heureuse que tu ne sois pas un serial killer.

— Voilà déjà une base de discussion.

— Est-ce que... tu as toujours envie de me connaître sur un plan plus personnel ?

— Non.

— Dommage. Et sur un plan purement professionnel ? Ma sœur cherche un bon détective privé pour savoir si elle doit demander le divorce. Combien prends-tu pour ce type d'affaire ?

— Pour toi, six mille dollars le premier mois.

— Six mille ? On gagne bien sa vie, dans ton métier !

— D'habitude, je demande moitié moins pour ce genre de travail, mais étant donné tout ce que tu as fait pour moi, tu as droit à un tarif spécial.

— Comme c'est délicat de ta part ! Enfin, je suppose que ça reste meilleur marché qu'une action en justice... Tu es engagé.

Anatoly ouvrit des yeux ronds de surprise.

— A six mille dollars ?

— Pourquoi, tu espérais me décourager ? C'est raté. Je te présente ma sœur demain.

— Tu... Je... Pourquoi pas ?

Il mit les mains dans ses poches et leva les yeux au ciel, avant d'ajouter :

— Je serai à 13 heures chez toi.

— Entendu.

J'allais m'éloigner lorsqu'il me rattrapa par la main.

— Encore un détail. Je pose une condition.

— J'écoute ?

— Si l'une d'entre vous deux me menace avec un objet coupant, tranchant ou ébréché, je laisse tomber l'affaire, et il n'y aura pas de remboursement.

Puis, sans un mot de plus, il rentra chez lui. Je croisai les bras et le regardai s'éloigner jusqu'à ce que la porte de l'immeuble se referme derrière lui. Je ne pus retenir un sourire de triomphe.

— C'est bien ce que je pensais. Il est fou de moi.

Également en vente ce mois-ci dans la même collection,

un nouveau roman de Kyra Davis :

Crimes, passion et talons aiguilles.